LE

MARQUIS DES SAFFRAS

SCÈNES DE LA VIE COMTADINE

III.[1]

LA DAMIANE ET SABINE.

I.

Chaque dimanche, après vêpres, la famille Cazalis retournait à la Pioline en compagnie des paysannes de la vallée. Les hommes avaient coutume de s'attarder dans les auberges, à la danse, au portail, aux jeux de boules. Chaque dimanche aussi, depuis son retour à Lamanosc, le neveu Lucien faisait route avec la caravane, et presque toujours il galopait en tête. M[lle] Blandine s'efforçait alors de retenir sa nièce auprès d'elle : elle saisissait la bride du Garri et la remettait à Zounet; mais le petit cheval corse, qui avait le diable au corps, secouait la tête, donnait des coups de ganache, s'emportait et poursuivait le beau cheval pie de Lucien à travers champs. — Bravo, bravo! disait le lieutenant lorsque la tante Blandine ou la servante tournaient sur leurs selles et lâchaient prise; bravo, les voilà partis! Est-il gai, ce mauvais Garri! Il relève les pieds comme un cabri. Quel ver coupé! C'est tout feu. Mais voyez donc notre Sabine! comme elle le tient en main! Ma très chère sœur Blandine, vous allez les voir

(1) Voyez les livraisons du 1[er] et du 15 octobre.

courir ainsi jusqu'aux Estrasses; il n'y a pour eux ni haies ni murailles. Les voilà au saut de rivière; hardi, Sabine! Si j'avais cinq ans de moins, je voudrais être de la partie.

Aux Estrasses, Lucien faisait sauter son cheval sur le chemin, le ramenait à reculons, saluait Mlle Blandine, et venait caracoler à ses côtés en lui disant des galanteries; la tante prenait sa mine rébarbative, et chuchotait avec la Zounet. Jusqu'au *chemin des sables,* Lucien faisait sa cour à Mlle Blandine, comme si de rien n'était; à tous les signes de mauvaise humeur, il répondait par des marivaudages raffinés, d'un ton précieux, en grasseyant avec l'air éventé, le sautillement d'un marquis de comédie. Au tournant de la colline, il repartait à fond de train.

— A toi, Sabine! cria le lieutenant un jour où Lucien s'était montré plus sémillant encore que de coutume; ma très honorée sœur Blandine, piquons des deux, suivons-les, un temps de galop.

Mais la tante se rangeait en travers de la route et maintenait les bêtes au pas. — Vous, au galop? disait-elle; à votre âge? un marin? Quelle pitié! Vous?

— Et votre ânesse? disait la Zounet.

— Taisez-vous, insolente, disait le lieutenant; qu'on se taise. Et si la langue vous brûle, je ne vous donne la parole que pour les histoires de votre département. Allons, racontez-moi le menu du jour. Quels sont vos projets? Il faut qu'aujourd'hui la Zounet se distingue; j'ai à dîner mon ami Lucien.

— Encore? répliquait la servante.

— Encore et toujours, effrontée! aujourd'hui, demain, toute la semaine et tout l'été si bon lui semble. J'espère bien que nous le garderons jusqu'au mardi. J'entends et je prétends que la chambre bleue reste en tout temps préparée pour mon ami Lucien, pour lui seul. J'en ferai l'inspection, et si tout n'y est pas en ordre, je vous chasse. Est-ce clair?

Aux yeux de la Zounet, cette chambre bleue était une des sept merveilles du monde; quand les gens de son pays venaient lui rendre visite, elle les promenait avec orgueil dans toute la maison, de la cave au grenier, des volières aux étables, pour leur faire admirer les beautés de la Pioline. Ces villageois s'arrêtaient à chaque pas et donnaient des signes de contentement. — Vous avez trouvé une bonne condition, disaient-ils; voilà une maison bien montée. Les membres n'y manquent pas, et tout est bien fourni en provisions comme en garnitures. Il fait bon d'être riche. — Ce n'est encore rien; à tout à l'heure! répondait la servante, qui se réservait, comme surprise dernière, de les introduire dans la chambre bleue; vous me direz alors s'il y a rien de pareil dans notre pauvre Saint-Léger.

La chambre bleue était parquetée, tapissée de papier et plafonnée, tandis que les autres pièces du manoir étaient carrelées de moellons vernis, blanchies à la chaux et lambrissées. A chaque étage, les planchers étaient supportés par des solives fuselées et cannelées figurant des croix et des losanges. M. Cazalis aurait bien voulu détruire ces jolies poutrelles sculptées, mais la tante Blandine le tançait vertement dès qu'il s'avisait d'en parler, non qu'elle fût très éprise des vieilles boiseries qu'elle appelait des nids à poussière et des citadelles d'araignées; mais elle disait que lorsque les maçons entraient dans une maison, ils n'en sortaient pas sans l'avoir démolie de fond en comble, qu'on se perdrait en dépenses imprévues, qu'après avoir terminé les plafonds, les plâtriers génois voudraient mouler des rosaces, qu'après les rosaces il faudrait des dorures, des glaces, des pendules à sujets, de grands carreaux, des mousselines, des persiennes. Bref, ce serait la ruine de la famille, comme si les dîners n'y suffisaient pas. Elle connaissait son frère, il n'était pas homme à s'arrêter dans les folies de bâtisse, si une fois on lui laissait prendre la manie d'innover. Enfin il n'y avait rien à désirer quand on avait un appartement comme la chambre bleue pour faire honneur aux étrangers de distinction.

Depuis que cette chambre bleue avait été mise à la disposition de Lucien, le maire Tirart était en joie; il était très fier des succès de son neveu; il méditait déjà de grands projets de mariage, et n'attendait plus qu'une occasion pour s'en ouvrir avec le lieutenant. Le lieutenant ne pouvait plus se passer de Lucien, et, pour peu que Lucien s'y fût prêté, M. Cazalis l'aurait installé définitivement à la Pioline. Lucien se faisait encore bien prier quand on voulait le garder à la Pioline après les dîners, mais pour le retenir, le lieutenant inventait toutes les semaines des parties de chasse, des cavalcades ou des répétitions extraordinaires. La tante Blandine, que toutes ces dépenses effrayaient, préparait en secret de grandes machinations contre *la Mort de César,* sans oser encore toutefois engager franchement la lutte : elle aurait eu contre elle tout ce village, qui s'était engoué de tragédie. — Ce beau zèle se lassera, se disait-elle en s'efforçant de prendre patience. Feu de paille, feu de paille! je connais bien les gens de mon pays.

En dépit de ces prédictions, les amateurs de Lamanosc furent pendant un mois très assidus à *la Mort de César;* il y eut trois répétitions très brillantes à la Pioline, et déjà il était question de mettre à l'étude le deuxième acte. La tante Blandine n'y tenait plus. — Ah! Zounet, disait-elle, on veut me pousser à bout. — Et les dîners succédaient aux dîners. — C'est une vie charmante, disait M. Dulimbert, nous voilà revenus au bon vieux temps. — Cependant les jours de

tragédie, on n'avait pas la visite de M. Dulimbert, car il redoutait la cohue; d'ailleurs on ne se mettait à table qu'après le départ des tragédiens, et le contrôleur n'aimait pas ces changemens d'heures dans les repas. La Zounet était la seule personne qui s'attristât des absences de M. Dulimbert; depuis l'arrivée du neveu, le galant contrôleur était bien oublié, bien délaissé; M. Cazalis et ses amis ne pensaient plus qu'à Lucien.

— Vous en êtes tous ensorcelés, disait souvent la tante Blandine, c'est à en devenir folle; mais je n'en démordrai pas, votre Lucien est un sot; il n'a pas son pareil sous la calotte du ciel. Un sot en trois lettres, *s o t*. Oh! c'est ainsi, mon frère Jean-de-Dieu, et tous vos airs irrités n'y feront rien, et, comme toujours, vous finirez par être de mon avis, mais vous y mettrez le temps. Son esprit, son esprit? Je vous dis que vous en avez tous plus que lui, et s'il me fallait passer ma vie dans une tour avec une seule personne à mon choix, je prendrais plutôt Cabantoux le *fadad*, entendez-vous? ou même un homme de Sérignan!

Un homme de Sérignan! A Lamanosc, il n'y a pas de pire injure; dans toute la montagne, les gens de ce village de Sérignan ont un grand renom de sottise.

— Pourquoi pas Bélésis? répliqua un jour le contrôleur, qui se piquait de finesse.

— Oui, Bélésis, repartit la tante Blandine, Bélésis, ne vous déplaise, monsieur Dulimbert. Aux bavards, je préfère les muets. A bon entendeur, salut; voilà la tante Blandine. Qui s'y frotte s'y pique. Oh! c'est ainsi, et tous vos soupirs n'y changeront rien, monsieur Dulimbert, ni vos jurons, mon très cher frère. N'avez-vous pas honte d'être ainsi tous engoués de ce petit arrogant? oui tous, jusqu'à Sabine, que j'avais crue si sensée! Elle prend toujours sa défense, et contre moi! Et maître Espérit qui s'en mêle! et l'oncle Tirart qui le consulte pour ses charrues et sa garancine, et qui va faire détruire ses belles fosses neuves parce que M. Lucien les trouve mal exposées! Je vous répète que vous êtes tous fous, fous à lier; vous ne voyez donc pas qu'il se moque de vous? C'est comme lorsqu'il m'a baisé la main le jour de son arrivée à la Pioline; croyez-vous que j'y ai été prise? Il n'y est plus revenu, et il a bien fait. Quelle pitié! Il parle modes, médecine, cuisine, chiffons; il a tout lu, tout vu, il n'est rien qu'il ignore; il babille, il babille! Vous verrez que bientôt il voudra m'apprendre à faire des tisanes. Quand je pense qu'il a eu le front de vous expliquer la guerre de Calabre, où vous avez été blessé, de vous parler marine et voyages, et de vous battre sur les choses de votre métier!

— De me battre? dit le lieutenant.

— Oui, de vous battre, ce qui s'appelle battre, battre sur toute la ligne. Il vous a battu, vous Jean-de-Dieu Cazalis, battu de pied en cap, hier encore, sur la marine et sur la Calabre, comme il a battu le maire sur ses fumiers, Corbin le jeune sur ses ballons, et maître Giniez sur ses hypothèques. Et jusqu'à notre curé qui s'est fait mener comme un petit garçon sur sa théologie! Et vous l'admirez tous! C'est une pitié! Allez, allez, on ne me trompe pas, et j'y vois clair sans besicles. Il y a dix ans, lorsque la fille de la Bouillargue eut son malheur, deux mois avant tout Seyanne, j'eus son secret; il me poussait des soupçons, et quand elle vint me rapporter le linge, de mon air innocent je laissai tomber mes ciseaux par mégarde, bien sûre qu'elle s'empresserait de les ramasser. Qui fut prise? Cette effrontée. A la manière dont elle se baissa et se releva de côté, je devinai tout, et l'on a su plus tard pourquoi elle était restée six mois hors du pays. Tristes gens que ces Bouillargue! La cadette vous paraît bien timide, bien honnête : je vous dis qu'elle vaudra sa sœur; un pin fait un pin. Dans le temps, leur grand'mère s'est sauvée avec un soldat. Du reste, cela ne me regarde pas, et je n'aime pas les commérages. Sachez seulement que tante Blandine a du nez, et votre Lucien me parlerait latin, que je ne m'y fierais pas. Mon frère Jean-de-Dieu, vous êtes un vieux fou!

Il est à remarquer que ces antipathies de la tante avaient pris naissance dès l'arrivée de Lucien à la Pioline : c'était au discoureur qu'elle faisait la guerre, et, sans qu'elle s'en rendît compte, son grief principal contre Lucien, ce qu'elle lui pardonnait le moins, c'était encore le silence dédaigneux du premier jour.

II.

A Lamanosc comme à la Pioline, la tante Blandine se trouvait à peu près seule de son parti. Lucien avait ramené à lui tous les tragédiens, qui s'étaient montrés d'abord si hostiles. Espérit avait été séduit des premiers par les prévenances du neveu, et depuis un mois il vivait dans son intimité. Le marquis des Saffras ne parlait plus que de Lucien, il ne pensait plus qu'à Lucien, et la journée lui paraissait bien longue lorsque l'*ami cadet* se trouvait retenu à la Pioline. D'habitude c'était lui qui venait réveiller le neveu, tous les matins, vers dix heures; il frappait au volet avec son bâton; ordre était donné de lui ouvrir au premier coup. Quand les servantes étaient en retard, soit par oubli, soit par malice, il secouait violemment la porte du pavillon ou passait par la fenêtre du corridor qui donne sur la cour; alors les chambrières se jetaient dans ses jambes, se pendaient à ses habits, entraient avec lui et portaient plainte à grands

cris. Lucien les chassait, s'excusait gracieusement auprès d'Espérit, et l'invitait à s'asseoir au pied du lit pour causer de bonne amitié jusqu'à midi. Cet accueil courtois donnait courage au terrailler, et dans son grand désir d'apprendre, il ne se lassait pas d'interroger Lucien sur toutes choses, avec une insistance, une importunité d'enfant. Souvent ses questions étaient des plus singulières; Lucien ne refusait pas d'y répondre; à toute heure de sa vie, il était en humeur de harangue. Il était de ceux qui ne peuvent se passer d'admirateurs et de subalternes, et c'était un besoin pour lui de paraître et de briller, même aux yeux des gens dont il faisait le moindre cas. Toute occasion lui était bonne : Espérit n'était qu'un prétexte à discours. Lucien avait horreur de la solitude et du silence; retenu à Lamanosc par la volonté de l'oncle Tirart, ennuyé, inoccupé, ne sachant que faire de ses matinées oisives, il se contentait au pis-aller de la société d'Espérit. Il lui plaisait d'avoir un donneur de répliques toujours à portée de la voix, et tout d'abord il avait pris le premier venu qui lui tombait sous la main; il avait pris Espérit par caprice de désœuvré, il s'en servait pour se tenir en haleine, disait-il, — comme ferait un pianiste exilé au village, et qui, faute de mieux, s'accommoderait pour ses exercices d'une épinette de rencontre.

Avec Espérit, Lucien n'avait plus rien de guindé; il se mettait à l'aise, au naturel; il pensait tout haut, sans gêne et sans contrainte, en déshabillé pour ainsi dire, et son esprit brillant se jouait à travers mille paradoxes, avec tous les caprices d'une humeur vive et légère. Il n'en fallait pas davantage pour mettre en peine une âme confiante, inexpérimentée et curieuse. A midi, Espérit retournait au château des Saffras, et, tout en façonnant ses poteries, il méditait et ruminait les beaux discours de la matinée. Il se faisait en lui un travail sourd et continu très complexe, une sorte de germination lente, active et douloureuse. C'étaient tout à la fois des excitations d'esprit très subtiles, des éveils, et les plus vagues, les plus indéfinissables malaises. Comme il n'était pas fort habile à démêler ses impressions, il ne pouvait s'expliquer d'où lui venait cette mélancolie qui le gagnait dès qu'il n'était plus sous le charme des paroles de Lucien; il restait émerveillé de tout ce qu'il avait entendu, et cependant les antipathies du premier jour lui revenaient avec force. A quel propos? pour quel motif? Il le cherchait en vain.

Il s'en ouvrit un jour très franchement avec Lucien; Lucien ne fut pas touché par la candeur de ces aveux, et la tentation lui vint de prolonger les inquiétudes qu'il avait fait naître à son insu. Il agit dès lors de parti pris, d'un dessein arrêté, avec la malice d'un écolier goguenard, pour se donner le spectacle des perplexités, des transes d'un esprit en désarroi. Il n'y avait pas grande ordonnance

dans la tête de ce philosophe de village; ce qu'il appelait *sa connaissance* s'était formé de pièces et de morceaux comme l'habit d'Arlequin. Le peu qu'il savait, il l'avait appris d'aventure, à la volée, d'un vif instinct, ou par tâtonnemens, d'efforts en efforts, obstinément, violemment. Sans cesse en quête de l'inconnu, il s'en allait tout droit devant lui, se butant ou devinant, mais toujours arrivant aux idées par le flair, comme le bon chien qui lève le gibier. Lucien s'amusait à lui faire perdre la piste. Le malheureux Espérit tout à fait désorienté battait alors les buissons, s'agitait, tournait et retournait sur lui-même. Ces embarras, ces perplexités égayaient le neveu; il ne songeait plus qu'à lutiner la gaucherie, la sincérité d'Espérit, à mettre en défaut ses instincts, à tenir en éveil sa curiosité avide pour l'exciter et la tromper tour à tour. Il le jetait tous les jours dans des soucis et des étonnemens nouveaux; il l'intriguait à plaisir par ses badinages et plus encore par sa gravité équivoque : à des riens il attachait une importance extrême, il ravalait les choses les plus hautes, il traitait doctement des plus futiles.

Après ces longs entretiens, le terrailler s'en allait la tête pleine de discordances, ébloui, étourdi. Tout le déroutait dans les habitudes de Lucien, le ton comme les paroles, le geste, l'accent, le sourire, un je ne sais quoi d'insaisissable et d'irritant qui venait l'allécher et l'agacer, un certain tour donné aux choses les plus naturelles, et comme une odeur de mensonge s'exhalant de toutes parts. Cependant il se tenait en garde contre ces impressions, car il craignait d'être injuste pour l'ami Lucien; il ne cessait pas de se reprocher ces antipathies qui l'avaient éloigné de lui dans les premiers temps. Sa confiance était sans bornes, et jamais il n'aurait soupçonné qu'on pût se faire un jeu de la parole. Il acceptait les yeux fermés tout ce qui lui venait d'un homme si savant; il demeurait convaincu que Lucien ne pouvait se tromper, et il en concluait qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de l'imiter au plus près possible. Il poursuivit ce dessein avec une bonhomie divertissante; mais son dur esprit ne pouvant s'adapter à de telles fantaisies, il fallut souvent le violenter pour l'assouplir, comme un bois de chêne tordu au feu. Nuit et jour il se mettait à la torture, afin d'arriver *à penser et à raisonner à l'instar de Lucien;* — ainsi disait-il dans son langage. Il s'acharnait à cette besogne avec un véritable entêtement de paysan; sa bonne nature rétive lui opposait des résistances invincibles; il se désespérait, il s'accusait de paresse et de lourdeur et revenait demander conseil à l'ami Lucien. Celui-ci mettait à profit les confidences pour frapper plus juste encore au point vulnérable. Espérit se découvrait et se livrait de plus en plus; il se livrait avec un entier abandon, il se laissait ingénument dominer, et par ses meilleures qualités il don-

nait prise; on se faisait une arme contre lui de son humilité, de sa patience et de sa grande bonne foi.

Comment se serait-il tenu en garde? L'adresse de Lucien était extrême, il effleurait tout à la légère et sans outrance; il n'attaquait rien de front, ne brusquait rien, ne heurtait rien, et lorsqu'il craignait d'avoir été trop loin, il donnait le change par des retours imprévus. Habitué à fausser le sens des mots, ne s'arrêtant même pas aux acceptions arbitraires qu'il avait créées, leur conservant toujours une élasticité frauduleuse, et de la sorte prolongeant indéfiniment les confusions, il pouvait à son gré harceler et calmer Espérit, l'inquiéter, le ramener et le rejeter doucement dans de nouvelles anxiétés. Il réussissait surtout à ébranler toute notion précise dans son esprit, à n'y laisser subsister rien de fixe. Détruire en tout la mesure, la juste valeur, effacer les limites et sans cesse altérer les rapports des choses, c'était là son grand art; il excellait à donner une allure fantasque aux idées, à les faire voltiger comme des feux follets, et dans cette mobilité, ce déplacement de toutes choses, par mille artifices il prêtait aux apparences la vie qu'il enlevait aux réalités. S'il gardait quelques vérités, ce n'était que pour les gauchir et les présenter à faux, sous des formes changeantes. Espérit se sentait attiré, saisi tout entier par une force vague, poussé pas à pas sur un terrain mouvant, dans un monde d'illusions et de métamorphoses.

Si cette tyrannie s'était exercée sur Espérit quelques années plus tôt, avant que l'homme entier se fût formé dans la solitude par un travail original et libre, avec tous les secours que donnent la piété et l'innocence, Lucien sans contredit serait arrivé à fausser la droiture de ce paysan curieux, questionneur, épris de nouveautés. Ainsi défendu par ses forces premières, le fond de cette franche nature resta intact, inaltéré, mais de grandes agitations n'en furent pas moins jetées à la surface. Ces inquiétudes se changèrent bientôt en angoisses inexprimables. Tout s'ébranlait en lui; d'instinct, il repoussait tous ces sophismes qui l'enveloppaient, mais ce n'étaient là que des révoltes du cœur, et de bonnes raisons il n'en trouvait guère. Il se faisait en lui une réaction sourde et violente, passionnée, confuse, dont il n'avait pas conscience. Atteint et blessé, à son insu pour ainsi dire, dans ses plus chers sentimens, dans son ingénuité même, dans la naïveté de ses croyances, il souffrait vivement, mais sans pouvoir donner un nom à sa souffrance, sans en connaître la cause, car jamais Lucien n'avait été plus séduisant, plus aimable, jamais il n'avait usé de plus de ménagemens et de prudence. L'irritation ne tarda pas à succéder à ces premiers troubles, et Lucien rencontra des résistances inattendues. Espérit n'arrivait pas encore à

se reconnaître au milieu de ce grand désordre de ses idées, mais déjà il ne cédait plus comme par le passé. Par une singulière contradiction, l'insouciant, le dédaigneux Lucien se sentit alors très désireux de retenir ce rustre sous sa dépendance. Ce ne fut plus pour se divertir des transes d'un pauvre hère qu'il mit en jeu ses industries les plus subtiles, ce fut réellement par instinct despotique, pour briser cette originalité vivace et rebelle. L'espièglerie tourna peu à peu à la malignité. Ainsi malmené, Espérit devint querelleur, il prit goût aux disputes; il s'en allait méditer dans les bois, cherchant des argumens, puis retournait auprès de Lucien, chargé de preuves, armé de pied en cap, en vainqueur, et, comme toujours, il se faisait battre honteusement. Après ces défaites, il revenait à la charge; il s'acharnait aux controverses, il s'y jetait tête baissée, comme un sanglier dans les broussailles; il s'enfiévrait, il s'exaspérait, il donnait des coups de boutoir dans ces fourrés épineux et n'en sortait que meurtri, déchiré, ahuri. A ces emportemens, qui l'aurait reconnu? En moins de deux mois, Lucien était arrivé à lui donner son ardeur contentieuse, ses habitudes d'esprit et de langage âpres, inquiètes et criardes. L'honnête Espérit tournait à mal; à tout propos il discutait, il ergotait, et d'une humeur agressive et chagrine; pour combattre les sophismes, il se faisait sophiste. Qu'étaient devenus sa douceur, sa modestie, son enjouement? De jour en jour il s'aigrissait davantage et tombait au plus triste état de colère et d'impuissance.

III.

Dans ses grandes perplexités, Espérit avait complétement négligé la tragédie : il avait fini par ne plus venir à la Pioline. Marcel, de son côté, était retenu très souvent à Seyanne par ses travaux du four et des embarras de famille, et Lucien se souciait de *la Mort de César* comme des vieilles lunes. Quant aux autres tragédiens, ils étaient pour la plupart très mécontens de la nouvelle distribution des rôles. Espérit n'étant plus là pour les remonter, ils retombèrent sous l'influence de Perdigal. Perdigal, grand semeur de querelles, avait soin d'envenimer les dépits d'acteurs, d'irriter leurs amours-propres. Déjà tous les chefs de parti, rejetés dans des rôles secondaires, s'étaient retirés de *la Mort de César* avec éclat. Avec les amateurs qui montraient encore quelque zèle, avec les honnêtes et les simples, il s'y prit d'une autre façon: il s'ingéniait à leur persuader que le lieutenant renonçait tout à fait à la comédie; il leur lisait effrontément de prétendues lettres de M. Cazalis.

On était arrivé à la fin de juin, et depuis près d'un mois les répé-

tions étaient tout à fait interrompues. Vers cette époque, le maire Tirart eut à s'absenter une quinzaine pour ses trafics de soie et de garance. M. Cazalis dit alors à sa sœur : — Ma chère Blandine, notre ami Lucien va se trouver bien seul, bien isolé; il faudra l'inviter à passer tout ce temps avec nous. Nous allons l'établir définitivement dans la chambre bleue.

— Oh! le pauvre petit orphelin! dit la tante. Comme il languira! Pechère! pechère!

— Eh bien! pour le tirer d'ennui, dit M. Cazalis, nous remonterons cette tragédie. Du diable si je sais pourquoi elle ne marche plus! — Et comme la tante développait toutes les raisons de convenance qui s'opposaient à cette installation d'un jeune homme à la Pioline, le lieutenant lui répondit avec un grand calme : — D'accord, d'accord, mais, comme on dit dans la gazette, j'ai pour moi les faits accomplis; Lucien a déjà reçu sa lettre d'invitation, et demain nous l'aurons à déjeuner.

Mlle Blandine était très décidée à lui faire un vilain accueil; contre toute attente, Lucien ne vint pas. — Ce sera pour ce soir, dit le lieutenant. — On ne le vit ni dans la soirée, ni les jours suivans. — Il y a là-dessous quelque inconvenance de ma sœur, disait M. Cazalis; elle l'aura blessé avec toutes ses sorties ridicules contre *la Mort de César.*

— C'est bien possible, répliquait la tante. Ah! plût au ciel!... — Et déjà mille suppositions tourbillonnaient dans cet esprit inquiet : elle cherchait, elle inventait les raisons les plus singulières pour s'expliquer la disparition de Lucien. De fait Lucien était parti pour partir : deux mois de séjour à Lamanosc l'avaient lassé, et, mettant à profit l'absence de l'oncle, il s'était mis en route au hasard.

A quelques lieues de Lamanosc, Lucien fit rencontre de l'huissier Fournigue. En public, à Lamanosc, Lucien et Fournigue ne se parlaient jamais, mais seul à seul ils s'entendaient à merveille. L'oncle Tirart était très généreux, mais le neveu était un bourreau d'argent, et c'était Fournigue qui lui négociait ses affaires d'usure. L'huissier s'en allait aux Rétables, chez son patron l'avocat Mazamet, le célèbre Mazamet, l'auteur du terrible mémoire, dont la publication, toujours retardée, devait porter le dernier coup à la puissance du maire.

Lucien et Fournigue mirent leurs chevaux au petit trot et s'engagèrent dans la vallée. Au fond de cette plaine nue se détachaient brusquement les toits rougeâtres des Rétables, vaste logis seigneurial encore très imposant, construit dans le style de la renaissance italienne, flanqué de deux pavillons massifs. De grands escaliers montaient autour et venaient rejoindre une terrasse en arceaux, au nord s'étendaient de hautes futaies.

Voici comment ce domaine était tombé dans les mains de l'avocat Mazamet. Mazamet avait parmi ses cliens un vieux gentilhomme agronome, couronné dans tous les concours, président de comice, médaillé d'or et d'argent en France et au dehors. De succès en succès, l'agronome arriva à se faire exproprier. La veille de la vente judiciaire, Mazamet vint au secours de son client : il liquida moitié des dettes. En paiement de ses avances, le château des Rétables lui fut cédé de gré à gré à moitié prix de sa valeur, et les autres créances furent passées en son nom. — Entre nous, ajoutait Fournigue, je puis vous dire que jusqu'au dernier moment nous activions sous main les poursuites contre le vieux noble, et sans que le patron y parût pour rien. Oh! c'est un habile homme; il est très fort. Savez-vous qu'il a su tirer dix mille francs de ferraille de cette masure sans qu'il y paraisse, rien qu'avec les grilles des perrons, des jardins, des balcons, des puits? Cette futaie que vous voyez là à l'ouest n'est que le débris d'un immense parc dont la coupe sombre a payé pour les deux tiers l'achat du château. Ah! quel homme!

Quand on parlait de cet achat des Rétables, Mazamet avait coutume de répondre : — Mauvais, mauvais placement! Les terres ne rapportent plus rien, l'impôt monte tous les jours, et, gouvernés comme nous le sommes, Dieu sait où nous marchons. J'augmente mes charges, c'est une folie; mais enfin j'ai sauvé mon client, mon ami. Ses biens étaient grevés d'une hypothèque générale, et les créanciers l'auraient jeté dans la rue; ils étaient sans pitié. Il a fallu faire la part du feu. En fin de compte, mon client ne sera pas sur la paille; il lui restera encore deux fermes et sa maison de ville. — On célébrait partout la belle conduite de maître Mazamet, et le client n'osait y contredire, car les hypothèques qui frappaient les deux fermes et la maison de ville avaient été transférées au nom de Mazamet; les créances étaient toujours exigibles, et l'avocat se montrait encore très généreux en laissant courir la dette sans parler de remboursement. Fournigue racontait toutes ces histoires avec des transports d'admiration.

Depuis quelques années, maître Mazamet s'était retiré des affaires: il ne plaidait plus que les causes politiques, les procès à grand fracas, et pendant l'été il venait tenir sa cour aux Rétables. L'affluence des visiteurs était grande; maître Mazamet avait déjà tout un cortége de solliciteurs, et plus d'un fonctionnaire venait le voir la nuit à la dérobée. Son activité, sa fortune, ses intrigues, son éloquence diffamatoire lui avaient conquis une grande influence dans le pays. Il était très puissant, très redouté, et les oppositions coalisées l'avaient adopté comme candidat. Ses adversaires le combattaient timidement. Le maire de Lamanosc était le seul qui osât dire haut et net : « Ce

Mazamet est un fort coquin; c'est Tirart qui l'a dit, Tirart Marius! Qu'on lui porte ce petit compliment de ma part. » Les gens sages trouvaient ces paroles de Tirart bien imprudentes. A leurs yeux, le maire était un de ces hommes compromettans qu'il faut se hâter de désavouer au plus vite.

Parmi ses anciens camarades d'école, maître Mazamet comptait deux avocats renommés, chefs de partis dans ces partis équivoques où se recrutaient ce qu'on appelait les *hommes possibles*. Les noms de ces deux tribuns reparaissaient tous les six mois sur les listes des donneurs de nouvelles, quand le cabinet était menacé d'un vote hostile. Dans les petits journaux, on les appelait plaisamment les ministres au département de l'opposition. Aux vacances de l'avant-dernière session, l'un de ces orateurs à la mode s'était arrêté une semaine aux Rétables en revenant des eaux de Savoie. On lui avait fait une réception magnifique, avec des cavalcades, des musiques, des porteurs de torches qui couraient autour de la voiture; pendant huit jours, les paysans avaient dansé sous les fenêtres du château. Les gazettes officielles du pays avaient insinué alors par malice que cet accueil n'était pas tout à fait désintéressé, qu'il y avait promesse formelle d'un portefeuille pour maître Mazamet dans la prochaine combinaison ministérielle, si les factions triomphaient. On ajoutait d'un ton de mauvaise humeur que les électeurs étaient libres, après tout, de se faire les instrumens, les marchepieds d'une ambition insatiable, etc. Mazamet n'avait eu garde de les contredire, et par ses soins l'article s'était trouvé reproduit dans plusieurs feuilles parisiennes, puis réfuté adroitement dans un journal ami. Une querelle s'était engagée dans la presse, et le nom de Mazamet était revenu souvent dans ces polémiques. Mazamet était intervenu alors dans le débat par une lettre fort habile, hardie d'allures, très mesurée au fond, ne concluant à rien, et qui l'avait mis encore en relief. Le grand courtier des élections, l'huissier Fournigue, faisait lire les articles pour et contre l'avocat dans tout le canton. — Mazamet a le bras long, disait-il sans cesse aux notables des villages. — Quand il sera ministre, il reconnaîtra les amis et les ennemis. — Et les ennemis de répondre : Quand il sera ministre, il fera comme les autres, d'un coup de pied il rejettera l'échelle. Ils n'avaient pas d'autre argument contre lui. Ils eussent été ses complices qu'ils n'auraient pas mieux dit. Quand il sera ministre! Personne n'en doutait. C'était là le mot magique, le *sésame, ouvre-toi!* Les fonctionnaires tremblaient, les consciences se troublaient, leurs portes secrètes se tenaient entr'ouvertes.

Au moment où Lucien et Fournigue passaient près du manoir de l'avocat, le jour baissait; le vent de mer roulait de lourds nuages

noirs sur les cimes du Luberon. Fournigue arrêta son cheval au tournant de la grande allée des Rétables. — Piquez des deux, dit-il, si vous voulez arriver à la couchée avant l'orage. Dans moins d'une heure, toute cette vallée sera noyée.

— Alors que Mazamet me donne un lit! dit Lucien.

— Y pensez-vous? dit Fournigue, et que dira l'oncle Tirart? Mais Tirart et Mazamet sont à couteaux tirés. Le mémoire sur l'abreuvoir va se publier. Tenez, là, dans mon bissac, j'ai les épreuves. Pour sûr, on ne vous attend pas aux Rétables.

— Raison de plus! dit Lucien en pressant le pas de son cheval.

Lucien entra chez maître Mazamet par curiosité, par bravade. En montant le perron, il prépara un petit discours moqueur à l'usage de l'avocat. Dès qu'on l'eut annoncé, Mazamet vint le recevoir dans le vestibule et l'introduisit au milieu de sa compagnie de la meilleure grâce du monde. D'après les récits de Fournigue, Lucien s'attendait à rencontrer un homme facétieux, brutal et fantasque. Il fut accueilli par un personnage très réservé, courtois, avenant, d'une urbanité exquise, et qui ne rappelait en rien le portrait tracé par l'huissier. Pourtant Fournigue avait dit vrai en parlant des humeurs bizarres de l'avocat; il y avait pour Fournigue un Mazamet intime qui n'était pas le Mazamet du public : il y avait un maître tour à tour hautain et familier, qui tantôt faisait asseoir à sa table l'huissier Fournigue, lui pinçait le nez et lui contait des drôleries, et tantôt le chassait à coups de pied comme un vaurien. — Il n'est pas fier, disait Fournigue; bon cœur, généreux, bourse toujours ouverte, mais il n'aime pas qu'on lui mange dans la main, surtout lorsqu'il a ses sciatiques.

Me Mazamet présenta Lucien à ses amis avec toutes sortes de prévenances et de gracieusetés. On parla longuement de la politique du jour. Il y avait, à l'angle de la cheminée, un homme obèse et blême qui gardait le silence par manière de dignité. On attendait avec déférence qu'il donnât son opinion. — On m'écrit de Paris, dit-il enfin d'une voix grasse et lourde, pesant ses mots, on m'écrit que la santé du roi est très altérée; si le corps résiste encore, l'esprit s'affaisse. Un grand esprit! ajouta-t-il avec un respect hypocrite. Personne ne rend justice comme moi à la haute raison du roi : j'admire son génie, sa prudence, sa sagesse, et je vénère ses vertus; mais le poids de l'âge courbe les plus fortes têtes. Ah! messieurs, la jeunesse! la jeunesse! tout est là.

Toutes ces têtes chauves s'inclinèrent en signe d'assentiment. Quant au futur ministre, il se montra plein d'égards pour Lucien, il lui consacra toute sa soirée; Lucien fut comblé d'attentions, de prévenances. Tout à fait séduit par ce grand enjôleur, il se laissait caresser, flatter, cajoler. Ils se plaisaient tous deux, ils se touchaient

par mille affinités secrètes, ils se sentaient de la même famille. Tout à coup maître Mazamet le prit à part et lui dit brusquement : — Et l'oncle Tirart? Il m'est hostile, savez-vous, très hostile, et bien à tort, je vous le jure, car j'avais songé à le faire entrer au conseil général. Nous serions encore à temps pour le renouvellement de novembre. Le voulez-vous? L'oncle Tirart ne voit que par vos yeux, et entre nous c'est très sage de sa part. Il se connaît en moutons, en vignobles, en garance; il édifie une belle fortune : grand mérite! mais tout cela ne fait pas l'homme politique. Vous comprenez bien que je ne veux en rien diminuer le maire de Lamanosc; il a beau dire du mal de moi à qui veut l'entendre, je lui conserverai toujours une estime singulière. Ah! le brave homme que ce père Tirart! Quelle probité! quelle rondeur! Quel est donc le fou qui l'a monté contre moi? Je tiens à gagner votre oncle, je ne vous le dissimule pas; il m'est très dur de l'avoir pour ennemi. Je veux que ce malentendu ait un terme, et je serais doublement heureux si le père Tirart m'était ramené par vous. Il est bien entendu que si l'oncle Tirart vient à nous, j'arrête l'impression du mémoire que j'ai rédigé sur cette ridicule affaire de l'abreuvoir.

La glace était rompue; on causa encore longuement de l'oncle Tirart, si bien que Lucien finit par s'engager très étourdiment. Il promit son oncle, les amis de l'oncle, et le père Cazalis par dessus le marché. — Comme vous y allez! dit en riant l'avocat. Prenez garde, vous vous avancez beaucoup. Eh! eh! il est têtu, le brave cher homme! Ce sera dur à enlever. Enfin vous y gagnerez vos éperons. Cinq voix ne sont pas à dédaigner; mais c'est surtout l'amitié de l'oncle Marius que je voudrais conquérir. Je ne me pardonnerais jamais de l'avoir pour ennemi. Encore une fois, je veux qu'il soit des nôtres; il me le faut à tout prix.

Le ciel s'était éclairci; Lucien prit congé de l'avocat. Maître Mazamet fit tous ses efforts pour le retenir aux Rétables; mais, comme la nuit était très belle, Lucien, qui se sentait en humeur de voyage, monta à cheval et partit à franc étrier.

IV.

Pendant une quinzaine, on attendit Lucien à la Pioline. Tous les matins, à l'heure du déjeuner, le lieutenant se mettait en vedette sur la terrasse, armé de sa lunette marine. Lucien était par chemins et ne songeait guère à venir. M. Cazalis rentrait en maugréant contre sa sœur. — Et cet Espérit encore dont on n'entend plus parler! disait-il; personne ne sait ce qu'il devient. Voilà plus de six semaines

qu'il n'est venu à la Pioline! C'est incroyable! Je n'ai pas souvenir de l'avoir offensé. Il y a encore là-dessous quelque mauvais tour de ma chère sœur Blandine. — Il envoyait alors Cascayot au château des Saffras, mais Espérit n'y était jamais. Espérit, tout à ses tristesses, vagabondait au hasard, loin de Lamanosc, dans une humeur farouche.

Au départ de Lucien, il s'était cru délivré, et jamais il n'avait été plus asservi. Lucien avait semé l'ivraie à pleines mains dans les sillons d'Espérit, et maintenant tous ces germes fermentaient, le sourd travail s'en continuait sous terre. Le doute entrait dans cette âme sous des formes vagues et subtiles. A vrai dire, ce n'était pas dans sa foi même qu'il était ébranlé : les croyances tenaient en lui par tant de racines dans les profondeurs d'une vie honnête et pure, elles se mêlaient tellement à ses plus chers sentimens de patrie, de famille et d'amitié, qu'il était impossible qu'elles fussent renversées au premier choc; mais toute leur vertu était comme énervée, languissante et sans efficace. La vérité était toujours présente dans son cœur, mais voilée, obscurcie, et dans sa détresse il avait perdu tout désir de revoir cette douce lumière, il se refusait à toute espérance.

Espérit ne s'appartenait plus, il n'était plus lui-même. Un grand vide se faisait dans son âme; au fond de ces abîmes, il jetait des regards avides, et saisi de vertiges, dévoré d'inquiétudes, effrayé, exalté sans causes, accablé de dégoûts, le cœur endurci, desséché, ne s'attachant à rien, il se retirait, il errait loin de tous, dans les lieux déserts; il fuyait ses meilleurs amis; il se sentait isolé, sans amour, sans courage, en pleines ténèbres, et tous les jours il descendait plus avant dans ce morne égoïsme.

Tout à coup la nouvelle se répandit à Lamanosc que la Damiane était en danger de mort, on assurait même qu'elle ne passerait pas la nuit. Espérit en fut informé par hasard, car depuis quelques jours il n'était pas rentré au château des Saffras, et déjà trois fois on était venu le chercher de la part des Sendric sans le rencontrer. L'avant-veille le mal s'était déclaré avec une violence extrême, les souffrances étaient horribles, et toute force de résistance semblait épuisée dans ce corps ruiné par tant de fatigues et d'épreuves. Espérit fut réveillé par ce coup de foudre. Il courut à Seyanne comme un insensé. Lorsqu'il arriva dans la cour des Sendric, tous les voisins, assemblés à l'entrée de la cuisine, silencieux, consternés, attendaient avec anxiété la réponse des médecins. Marcel sortit bientôt avec eux; leur contenance attristée annonçait que tout espoir était perdu. Les femmes qui se trouvaient là ne purent retenir leurs sanglots et leurs cris. Dans son désespoir, la tante Laurence faisait pitié.

Marcel fit asseoir Espérit au pied du lit. La Damiane, qu'on croyait

assoupie, le reconnut : — Spiriton, dit-elle, pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt? Je t'attendais.

Il crut qu'elle faisait allusion à sa maladie, il allait s'excuser tant bien que mal pour ses longues absences; mais elle, au milieu de ses plus horribles souffrances, elle s'oubliait tout à fait, elle ne pensait qu'à ses amis, à leurs peines, et tous les chagrins d'Espérit lui serraient le cœur. — Tu es donc bien malheureux? dit-elle. Allons, parle-moi de franchise. Tu as quelque chose à me dire...

— Vous savez donc tout! s'écria Espérit. Sur quelques mots qui lui échappèrent sans ordre, sans suite et de peu de sens, elle eut bientôt tout compris. Les médecins rentrant exigèrent le silence; Espérit s'éloigna sans avoir pu s'entretenir plus au long avec la Damiane. A peine avaient-ils échangé quelques paroles, qu'elle avait déjà le secret des tristesses d'Espérit, et lui se sentait tout changé, tout allégé; il avait reçu le secours d'un cœur ami, et la paix de cette demeure se répandait dans son âme. Toutes les chimères qui l'assiégeaient s'évanouirent.

Dans l'après-midi, la Damiane fit appeler Espérit, qui se tenait à l'entrée de la porte, et tout d'abord elle voulut reprendre avec lui les confidences interrompues. Espérit, honteux qu'on s'occupât de lui dans un pareil moment, répondit à la Sendrique : — Ne parlons que de vous, notre Damiane, ou plutôt taisons-nous; obéissons aux docteurs.

— Dans cinq minutes, dit-elle avec enjouement; allons, assieds-toi là et parle-moi de franchise. A-t-on rien de caché pour sa marraine?

— Ah! marraine! dit-il.

Ce doux nom de marraine, plus doux encore en provençal, *mèirine*, bien souvent il l'avait entendu et répété sans y trop réfléchir, mais en ce moment, auprès de la Damiane, la tendresse de cette appellation le charmait extrêmement, le sens affectueux de ce mot le frappait avec une force, une nouveauté extraordinaires, et lui revenait comme un souvenir lointain de la première enfance. Il s'attachait à cette parenté spirituelle avec des entrailles de fils. Ces Sendric, c'était toute sa famille. On l'avait mené là lorsqu'il avait perdu son père; douze ans plus tard, il avait été recueilli par eux, à la mort de sa mère la Siffreine, lui et sa sœur Espérite, celle qu'on appelait dans le pays la grande Espérite. Elle aussi était morte, à six mois de là, cette grande Espérite; elle était enterrée à Seyanne, et sur ce rosier blanc, dont les branches couvraient la muraille des Sendric, les jeunes filles avaient cueilli la couronne virginale qui parait son cercueil. La voix de la Damiane faisait revivre en lui tous ces souvenirs déchirans; à mesure qu'elle parlait, il se sentait remué profon-

dément. A la douceur, à la gravité de ces paroles, à l'accent jeune et pénétrant de cette voix émue par la plus tendre amitié, Espérit croyait reconnaître, il retrouvait vraiment la voix de sa mère et toute son âme, comme au jour où la Siffreine se relevait sur son lit d'agonie, pâle et tremblante, les mains roidies, les yeux éclairés des sourires de la mort, mais l'esprit vivant encore et libre, et toutes ses forces se concentrant dans ces adieux suprêmes. Dans ces dernières heures, la Siffreine n'avait eu qu'une sollicitude : mourante, elle enseignait encore à son fils les vérités du salut, et sur ses lèvres glacées, les dernières paroles, les dernières prières murmuraient le nom d'Espérit. Comme cette mère qu'il avait perdue, la marraine Damiane, cette seconde mère que lui donnait l'église, au plus fort de ses souffrances, ne s'occupait que de lui; agonisante, elle veillait encore sur Espérit, elle lui prêtait assistance.

La nuit fut très douloureuse et très agitée pour la Damiane. Au matin, vers trois heures, une crise heureuse se déclara contre toute attente, et ses amis reprirent courage. Le mieux se soutint dans la journée, la nuit suivante fut plus calme, et les médecins laissèrent espérer que, si ce doux sommeil se prolongeait jusqu'au jour, la Damiane était sauvée. Le soleil était déjà très haut lorsqu'elle se réveilla. Les médecins recommandaient encore les plus grands ménagemens; Espérit évitait de l'approcher. Il avait pris pour lui les soins du ménage; il ne venait au chevet du lit que lorsqu'elle sommeillait; dès qu'elle rouvrait les yeux, il s'éloignait de quelques pas, de peur qu'elle ne vînt à lui parler. Quelles anxiétés pendant ces heures silencieuses qu'il passa ainsi auprès d'elle! Et dans les jours qui suivirent, quels retours de joie, quelles craintes toujours nouvelles, jusqu'à ce qu'elle fût entrée en pleine convalescence!

Cette convalescence de la Damiane fut très longue. Espérit ne quittait plus les Sendric; le jour, il aidait aux travaux du four et du jardin, et vers le milieu de la nuit, il relayait l'ami Marcel au chevet de la Damiane. A peine dormait-il quelques heures, mais ces fatigues lui étaient légères : auprès de sa marraine, il vivait d'une vie nouvelle, il lui suffisait d'être à ses côtés, de la voir, de l'entendre, pour se sentir ranimé. Sans longs discours, en quelques mots, souvent même sans paroles, elle le remplissait d'un grand courage; elle répandait autour d'elle la chaleur et la lumière par sa seule présence, par le rayonnement de son âme.

La nuit, en veillant la Sendrique, Espérit pensait souvent à ces grandes inquiétudes dont il avait souffert dans la société de Lucien. Que d'années vécues dans ces quelques mois qui venaient de s'écouler! Délivré maintenant de ces agitations stériles, redressé, ravivé, il reconnaissait quelle forte assistance lui était venue de la Damiane

à l'heure même où tout semblait perdu, et combien, depuis ce moment, cette amitié lui était secourable! Il se rappelait alors ce que Marcel lui avait raconté souvent de sa mère, quelle avait été l'affection constante de la Sendrique sur son fils, et cette protection toujours efficace qu'elle étendait sur lui pendant les longues séparations.

De loin comme de près, la Damiane venait en aide à Marcel et le soutenait d'une main ferme. Pendant les années passées loin de Seyanne, le jeune homme avait eu souvent des heures d'épreuve où il sentait faiblir son courage. L'image attristée de la Damiane se présentait alors à ses yeux, et la certitude entrait en lui, vive, directe et poignante, qu'il ne pouvait faillir sans qu'aussitôt tous ses actes n'eussent un douloureux retentissement dans le cœur de cette pieuse femme, si cruellement frappée, et qui ne cessait de s'offrir en sacrifice. Puis, comme si de ses propres mains il eût craint d'élargir les blessures de cette âme déchirée, il s'arrêtait saisi de terreur, et le mal était vaincu. A son retour à Seyanne, lorsque Marcel fit ses confidences à sa mère, il la trouva informée de ce qui s'était passé. Au moment même où Marcel était en péril, elle en avait toujours eu la divination : il lui était donné un avertissement certain, elle se mettait en prières, l'âme serrée d'angoisses, et son fils recevait un grand secours. En tout temps elle veillait sur lui, et son amour l'enveloppait comme une armure de diamant; les glaives de Satan s'y seraient brisés. Si Marcel était revenu au milieu des siens avec toute sa jeunesse, dans toute la grâce de son innocence, il le devait à sa mère; il lui devait aussi cette simplicité d'esprit qu'il avait gardée dans sa fleur. Et pourtant qui fut plus exposé que lui? Quelles tentations subtiles autour de cette âme ardente et pure, enthousiaste, ouverte à toutes les sympathies! Que de fois, dans ses premières années de jeunesse, Marcel était revenu chez sa mère, incertain et troublé, l'esprit ébloui et comme fasciné par les chimères! Dans ce village de Seyanne, auprès de la Sendrique, dans la société de cette paysanne, il retrouvait tout à coup le ton juste, le ton de son âme. Quelle douceur alors, quel rafraîchissement d'esprit inexprimable! Par sa mère, il rentrait dans l'unité, dans l'harmonie, dans la nature première; il touchait à l'intimité des choses réelles, à la vie même, à la vraie vie. La Damiane était là au foyer domestique, comme la vestale romaine sur les marches de l'autel, attentive et fidèle, veillant au feu sacré, et sans cesse d'une main pieuse elle ranimait cette pure lumière, la flamme de l'esprit.

C'était une âme pleine de constance. Gardienne des vieilles mœurs et des traditions de la race, du génie de la maison, de la foi chrétienne, gloire et richesse des bonnes familles, elle mettait son honneur à conserver ce trésor des croyances qu'elle tenait des aïeux,

elle le transmettait à sa descendance tel qu'elle l'avait reçu, intact et vénéré. Elle se faisait une joie de cette obéissance filiale; elle en était récompensée outre mesure. Par le seul fait de cette adhésion loyale, absolue, qu'elle donnait aux enseignemens de l'église, elle se trouvait en possession d'idées générales très étendues et fécondes; son esprit travaillait sur ce fonds inépuisable, et jamais ne s'exerçait à faux. Les vérités même les plus hautes lui devenaient familières, mais alors seulement qu'elle était appelée à les réaliser dans sa vie : elle aurait redouté de recevoir des connaissances qui seraient restées sans emploi, elle les acceptait comme un secours dans l'action, pour enchaîner plus fortement sa conscience, pour marcher d'un pas plus ferme dans le chemin du sacrifice. Nulle trace de rêverie dans cette âme méditative, nulle curiosité vaine. Recueillie et toujours agissante, réveillée, toujours présente à elle-même, jamais elle ne donnait prise aux imaginations; jamais son être ne se dédoublait pour ainsi dire, et ce n'était pas une partie d'elle-même, c'était toute sa personne qu'elle présentait à la lumière. Par cet accord constant de ses actes et de ses pensées, par l'unité de sa vie, par un profond respect de la réalité, elle était entrée si avant dans la simplicité première, qu'elle se trouvait en rapport naturel et libre avec toute vérité, de quelque ordre qu'elle fût. Ainsi, même en dehors des choses de la foi, les problèmes les plus difficiles s'éclairaient pour elle d'une vive clarté, et dans les questions qui lui étaient tout à fait étrangères, d'un tact très sûr, elle discernait l'erreur sous les apparences les plus trompeuses.

L'enthousiasme religieux se rencontrait chez la Damiane avec un sens pratique très rigoureux qui n'en était que la confirmation. Cet esprit positif éclatait dans tous ses actes. Pour ce cœur si fortement attiré vers le souverain bien, pour cette âme qui montait si haut dans la claire intelligence de la beauté invisible, rien n'était à dédaigner dans les choses de la terre, dans les plus humbles devoirs. Elle acceptait la vie avec toutes ses laideurs et ses trivialités, elle la traversait sans illusions comme sans mépris, et dans sa persévérance elle se prêtait assidûment aux exigences les plus vulgaires d'une existence commune et bornée. Elle mettait toutes choses à leur place; elle portait en elle la vraie mesure. Cette mère de famille, dont la maison ne se soutenait depuis vingt ans que par des prodiges d'économie et de vigilance, cette travailleuse infatigable, cette ménagère était pour tous un exemple du plus pur détachement. Nuit et jour elle veillait aux intérêts des siens avec une ardeur incroyable; toutes ses heures étaient emportées dans un tourbillon d'affaires courantes, de ventes, de négoces, de tracas et de soins domestiques, et dans cette activité extraordinaire, au milieu de ces mille difficultés d'une

vie disputée jour par jour, elle gardait son âme libre; elle se donnait sans cesse, elle se possédait tout entière, toute au service du maître qu'elle adorait en esprit et en vérité.

A toutes les époques, en tous lieux, par son énergie, sa droiture et sa sincérité naturelles, la Damiane aurait donné l'exemple des plus mâles vertus, mais jamais avec cette grandeur naïve, cette humilité, cette tendresse que la femme chrétienne nous a révélées. Née à Rome, dans le sein du patriciat, aux temps glorieux de la république, elle eût été l'honneur des familles consulaires, la matrone vénérée, la compagne des héros, leur mère, leur amie. Sous la loi nouvelle, la Sendrique atteignait une dignité plus haute, et dans les plus obscures conditions, sans nom, sans fortune, illettrée, dans ce pauvre village de Seyanne, dans cette maison ruinée! On reconnaissait en elle cette noblesse incomparable des âmes fécondées par l'Évangile, les seules qui donnent tous leurs fruits.

Dans la société de cette femme forte, Espérit revenait réellement à lui-même. A la voix de la Damiane, sous cette calme influence, tout un monde de choses jeunes et naïves, de sentimens vrais, profonds, ingénus, renaissait et grandissait en lui. Quelle transparence donnée à l'âme ainsi replacée à son aurore, sur ce fonds divin des croyances, aux premières clartés de la foi dans l'âme! Vives lueurs, aube lointaine, allégresse éthérée, chant matinal des voix les plus douces! Et l'homme n'a rien à renier de cette piété de l'enfance soumise; toute la vérité est reçue à ces heures d'innocence; qu'elle soit ressaisie à ces pures origines, et l'âge viril en sera illuminé. Pour tous les temps, la même loi demeure; pour tous les temps, le même amour et la même espérance.

V.

Espérit se laissait aller avec une joie d'enfant à ces impressions de bonheur. Il ne pouvait plus se séparer de sa marraine, et quoiqu'elle fût tout à fait hors de danger, par momens il s'effrayait encore des lenteurs de la convalescence, il en suivait les moindres crises avec l'émotion, l'inquiétude d'un fils. Pour retourner à Lamanosc, il attendit que la Sendrique eût repris ses travaux de ménage comme par le passé.

A son arrivée, il trouva Cabantoux et Bélésis tout à fait installés au château des Saffras, travaillant aux jardinets, sarclant les platesbandes, arrosant les fleurs. Il s'informa du sort de la tragédie.

— Oh! il y a du nouveau, répondit Cabantoux. Qui sait tout ce que les Cazalis ont acheté ce matin au marché? Le sergent Tistet est venu nous convoquer tous avec sa lettre, puis il est revenu

furieux. — Il n'en sut dire davantage dans un long discours d'une heure. Le muet, avec ses gestes, essayait de rectifier ce qu'il y avait de confus dans ce récit du *fadad.* A tout hasard, Espérit s'habilla et se tint prêt à partir pour la Pioline.

Il y avait en effet grand dîner d'apparat chez les Cazalis. Le maire et son neveu étaient de retour, et il s'agissait de célébrer en même temps l'arrivée d'un officier de gendarmerie qui venait prendre le commandement de la lieutenance. Pour ajouter à l'éclat de la fête, M. Cazalis avait invité ses chers tragédiens. La journée devait se terminer par une répétition de *la Mort de César* aux lumières, avec décors et costumes. Ces convocations s'étaient faites en grand mystère. En se mettant à table, M. Cazalis dit à sa sœur : — Ma chère Blandine, je vous ménage une surprise charmante; dans une heure, vous verrez arriver tous mes acteurs, et ce soir nous les garderons à souper. — La tante riait aux éclats. — Allons, vous prenez bien les choses, dit le lieutenant fort surpris de la voir en si belle humeur. L'heure passée, les tragédiens n'arrivaient pas. M. Cazalis regarda sa sœur avec méfiance. Au milieu du dîner parut le sergent Tistet, son papier à la main. — Mon lieutenant, voici le contre-ordre, dit-il en lui présentant une grande circulaire toute chargée de paraphes; serait-il vrai que vous renvoyez la répétition à un mois d'ici? Toute réflexion faite, j'en doute encore, sauf le respect que je vous dois. Si je ne m'abuse, ce n'est pas votre écriture; vous *peignez* beaucoup mieux.

Ce contre-ordre était écrit en entier de la main de Mlle Blandine, et tout au bas, sans le moindre scrupule, elle avait signé bravement : « Le lieutenant Jean-de-Dieu Cazalis. »

— Ah ! vous êtes le lieutenant Jean-de-Dieu? dit Cazalis. Ma sœur, vous voilà prise la main dans le sac.

— Mais c'est un faux, s'écria le sergent Tistet, et très sérieusement il proposait d'envoyer la tante en cour d'assises.

— J'aurais signé du nom du roi, dit la tante.

Mlle Blandine triomphait : on s'amusa beaucoup de la déconvenue du lieutenant, et le sergent Tistet, qui ne comprenait rien à ces légèretés en matière d'écriture publique, se retira très vexé. Bientôt le maire et M. Cazalis s'assoupirent, comme c'était leur habitude au dessert, dès qu'ils avaient pris leur petit verre de muscat. — Allez, allez toujours, disait Marius Tirart en se renversant sur sa chaise, je suis comme les lièvres, je ne dors que d'un œil. — De temps à autre, il relevait la tête en criant très haut : hum! hum! afin de montrer qu'il était bien à la conversation. M. Cazalis usait de la même ruse pour gagner ses dix minutes de sieste digestive. L'officier de gendarmerie, qui était brisé de fatigue, ronflait tout bonne-

ment, sans y mettre tant de finesse. Ce fut alors que Corbin l'aîné, qui cherchait une occasion d'être désagréable à Mlle Blandine, s'avisa de parler avec éloges des tragédiens. La tante riposta; les railleries s'engagèrent. En sa qualité de savant, Corbin le jeune essaya de prendre la défense de Marcel. — Ah! dit-il, j'ai vu chez lui de belles mécaniques...

— Comme celles de son père, interrompit Lucien, un des vôtres. Et là-dessus il se mit à raconter les vieilles histoires qui couraient dans le pays sur le *mitamat*, — ses manies d'invention, ses trocs, l'âne tricolore. Il lui prêtait en outre des trafics imaginaires, impossibles; il inventait à son usage toute une ménagerie d'animaux fantastiques; il mêlait plaisamment l'histoire du père et celle du fils; il mettait en scène tous les Sendric, Marcel, les cousines, la tante, le petit frère, la Damiane elle-même, et bientôt, s'échauffant à ce jeu, il donna des portraits amusans de tout ce monde de Seyanne; il reproduisit avec gaieté les personnages; dans son adresse à les travestir sans dépasser la vraisemblance, il imitait très drôlement leurs gestes et leurs allures, car il était bon mime; il était doué d'un certain sens comique très subtil, âcre, aigu, — l'instinct de la caricature. Lucien était en verve, l'hilarité de ses voisins l'excitait. Il avait à ses côtés quatre écouteurs enthousiastes, — Corbin l'aîné, M. Dulimbert, le notaire et le rentier Lajarije. Le craintif Corbin le jeune n'osait plus se commettre avec lui; il se taisait prudemment, ses yeux pâles erraient dans le vague, il rêvait à ses ballons. La tante Blandine avait insinué son bas sous la table et tricotait avec acharnement, sans mot dire. Sabine se trouvait ainsi isolée entre ce railleur impitoyable et ces bourgeois ridicules qui se riaient des choses les plus saintes, — le travail, l'indigence et la simplicité. Son embarras était extrême : les sarcasmes de Lucien la révoltaient; elle y aurait mis fin tout au début sans l'émotion extraordinaire dont elle était saisie, car à chaque parole de Lucien elle se sentait naître une sympathie plus vive pour Marcel.

Ce ne fut d'abord que le mouvement d'une âme généreuse, passionnée pour le vrai, et que l'injustice irrite. Devant elle, on attaquait des absens, des malheureux; d'instinct, elle se rangeait de leur parti. C'était la première fois qu'elle fixait ainsi sa pensée sur Marcel, et mille sentimens qu'elle ignorait se levaient et venaient l'assaillir confusément. Quel nom donner à cette amitié enthousiaste? Par le fait de Lucien, ces sentimens vagues se prononcèrent bientôt avec énergie. Brusquement Sabine fut poussée et comme précipitée dans un monde nouveau, dans l'inconnu : tout prenait à ses yeux un aspect inattendu. Lucien poursuivait ses persiflages : à mesure qu'il raillait, toutes ses paroles se transformaient pour Sa-

bine. Il parlait de la Sendrique avec mépris, elle se sentait entraînée à l'aimer, à la chérir comme une mère; il traçait de Marcel un portrait burlesque, et toutes les lignes de cette caricature se reproduisaient en traits héroïques dans l'esprit de Sabine. Bientôt, par la magie de cet amour qui s'éveillait en elle, la vie entière de Marcel lui apparut, la vie de Marcel et celle de sa mère; elle en eut l'intuition vive; son regard pénétrait au fond de ces âmes pures. La franchise de Marcel, le courage et l'innocence de sa jeunesse, la tendresse et la piété de la Damiane, ses sollicitudes maternelles, ses craintes, ses espérances, toutes ces choses frappaient soudainement Sabine; elle les retrouvait dans le passé, dans le présent; elle voyait Marcel dès ses premières années, elle le suivait de jour en jour, lui et les siens. Ces gens de Seyanne, elle les reconnaissait tous comme de vieux amis : l'honnête Mitamat, si ingénieux, si imprévoyant; la tante Laurence, si impatiente et si dévouée; l'oncle aveugle, sergent aux invalides d'Avignon; le petit Damianet, toujours en maraude dans les vignes et dans les champs de fèves; les cousines diligentes, dès l'aube à la fontaine, alertes et éveillées, tous les jours de semaine, hiver comme été, neige, bise ou soleil, les mains dans l'eau de source, camisoles flottantes, têtes et bras nus, du savon jusqu'aux coudes, à la nuit tombante chantant encore et jouant du battoir. Par les moqueries mêmes de Lucien, tout cet intérieur des Sendric lui était révélé dans sa plus franche naïveté avec un accent de vérité poétique. Elle entrait au cœur de cette famille de braves gens, dans leur vie, dans leurs peines : elle glorifiait leur honneur et leur pauvreté, leur constance, leurs longues épreuves; elle touchait au vif leurs souffrances les plus cachées, elle s'y associait avec un grand élan. Ces impressions si nouvelles lui revenaient comme de lointains souvenirs, et son cœur ne pouvait plus se détacher de ces douces sympathies. Sabine se rappelait alors quelle intimité absolue s'était établie entre elle et Marcel tout d'abord, le premier jour, dès qu'ils s'étaient vus. Cet accord secret de leurs âmes n'avait pas été un instant interrompu : elle le sentait, elle le savait par une divination certaine, et déjà elle pouvait affirmer que cette amitié loyale était à jamais et pour toujours au-dessus des hasards de la vie. Marcel lui était présent, elle lisait dans son cœur, elle répondait de lui comme elle répondait d'elle-même. Émue et recueillie comme si Marcel et la Damiane eussent été à ses côtés, seule avec eux, en union étroite, loin de ce monde étranger, elle n'entendait plus rien de ce qui se disait autour d'elle. Perdue dans cette rêverie profonde, attirée dans une sorte de vision intérieure, elle voyait grandir en elle l'image de Marcel, et son âme se livrait sans défense. Enchantement des choses jeunes, première heure! Elle vivait d'une vie plus légère, d'une vie éthérée, dans les pures clartés de l'aurore.

La bruyante gaieté des convives rappela Sabine à la réalité. Elle entendit les noms de Marcel et de la Sendrique qui revenaient encore au milieu des quolibets. Indignée et toute frémissante, elle regarda fixement Lucien avec un visage irrité. Lucien admira ce regard enflammé par l'amour et la colère; M[lle] Sabine lui parut très belle, et dans l'animation singulière de toute sa personne il vit une certaine hardiesse de passion dont il fut ravi, puis, se croyant en grand succès auprès d'elle, il reprit étourdiment ses persiflages.

Elle s'était levée pour lui imposer silence, mais telle était son exaltation, qu'elle n'osait parler. Tout son être débordait de colère, elle redoutait de ne pouvoir en modérer la véhémence. C'était le premier cri de l'amour dans ce cœur tendre et sauvage. Avec tout son courage, elle s'efforçait de le retenir; mais comment se tromper soi-même? Elle fut saisie d'effroi en voyant à quel point déjà sa vie était tout envahie; elle sentait cet amour monter en elle avec une violence qui la remplissait d'épouvante, elle résistait avec toutes les fiertés d'une âme éprise de liberté, elle cédait avec tout l'abandon d'une tendresse soumise; en vain espérait-elle se dominer encore. Ainsi combattue entre l'indignation et la crainte de trahir son amour, retenue captive sous le charme et sous la terreur de cette jeune passion, indécise et tremblante, agitée par ses sentimens d'indépendance, oppressée en même temps par une félicité sans mesure, elle hésitait et se troublait de plus en plus. Lucien la contemplait avec des yeux ardens. Ébloui par l'éclat de cette beauté pathétique, hors de lui et se méprenant toujours, il jouissait de ces angoisses dont il ignorait la cause. Il la croyait vaincue, fascinée; dans sa joie, il se versait de grandes rasades. Tout à coup le maire se dressa en sursaut, et, tapant des poings sur la table, cria de sa grosse voix : — Eh bien! lieutenant, je crois que vous vous endormez?

C'était sa manière de se réveiller à table, et comme on ne le contredisait guère, il demeurait convaincu que personne ne s'était aperçu de son sommeil. — Qui dort ici? répondit M. Cazalis en se frottant les yeux, qui dort? Holà! holà! moi, je suis comme les lièvres. Hum! hum!

— Allons au grand air, reprit le maire; la faculté de Montpellier ordonne formellement de sortir après le dîner. Arrive, cadet...

Le bonhomme était déjà sur la terrasse, à la fontaine, la tête sous le jet et se lavant à grande eau. — Eh! cadet! criait-il, arrive, arrive...

Lucien s'était arrêté sur le seuil de la porte pour offrir son bras à Sabine. Il lui inspirait une telle répulsion, qu'elle vit une insolence dans cette simple politesse, et brusquement elle s'éloigna de quelques pas. — Eh! mon neveu! criait le maire, ici, par ici, tu vois bien que les chiens me sont dans les jambes. Arrive donc! Faut-il que j'aille te chercher avec la fourche?

La tante était très irritée contre Lucien : si Lucien lui avait offert son bras, elle aurait refusé net et sec; mais avec sa nièce elle ne badinait pas sur les devoirs du savoir-vivre. Elle courut donc après Sabine pour la gourmander, et de force elle voulut la ramener vers Lucien. Au milieu de ce débat survint la Zounet. La Zounet conduisait par la main un grand garçon maigre et hâve tout couvert de sueur et de poussière, déguenillé, pieds nus. — Deux lieues dans une heure! dit le jeune paysan en ouvrant sa chemise pour en retirer une lettre; tout à la course, et pas plus fatigué qu'un dimanche. — Puis, pour prouver son dire, il se mit à danser.

Ce courrier venait de la part des gens de San-Bouzielli, qui réclamaient les soins de la tante Blandine pour un des leurs atteint d'une fièvre maligne, où tous les docteurs perdaient leur latin, ainsi qu'il était dit dans la lettre d'invitation. — Ah! oui, les médecins, dit la tante, des ânes, des ânes rouges! La Zounet, ma pharmacie, et qu'on bride la mule! Toi, prends tes souliers ferrés. Sabine! Sabine! cours à ma chambre; vite mes gants, mes mitaines, la petite fourrure, mon trousseau de voyage, mon manteau, la pelisse, le vieux châle, les bas de laine!

— Et le bonnet de nuit, dit M. Cazalis.

— Oui certes, répondit-elle, et ma camisole aussi, ne vous déplaise; croyez-vous que je vais revenir ce soir à dix heures par ces chemins affreux, ces précipices, au milieu des loups? Je couche à San-Bouzielli, et j'y resterai tant qu'il me plaira, entendez-vous?

La tante s'équipa en toute hâte, elle bourra son cabas de fioles, de paquets, de petites boîtes, et, sans plus tarder, elle partit pour la ferme de San-Bouzielli, suivie de la fidèle Zounet.

— Ah! c'est un coup du ciel, dit le lieutenant; Cascayot, vole à l'écurie et selle le Garri.

Dès que la tante se fut mise en route, Cascayot partit pour Lamanosc. Cascayot était porteur d'un message adressé au sergent Tistet. Aux termes du message, le sergent était chargé de convoquer sans délai tous les acteurs qu'on pourrait ramasser dans le village. On devait être rendu à la Pioline à neuf heures du matin; à dix heures, répétition générale du premier acte, à midi grand banquet.

Le lendemain, il y eut donc tragédie à la Pioline, et lorsque la tante Blandine revint de ses consultations, elle trouva les tables du festin déjà dressées sur la terrasse. Les acteurs importans, tels que Robin, Tistet, Espérit, se promenaient de long en large en répétant leurs rôles, le cahier à la main; quant aux autres artistes, ils rôdaient de tous côtés des jardins à la cuisine. Perdigal jouait aux boules dans la cour, Cayolis chantait, Cascayot paradait sur le perron en grand costume du dimanche; il portait à la ceinture un trousseau de

clés, insignes de ses nouvelles fonctions : dans la matinée, il avait été élevé à la dignité de sommelier provisoire.

— Jour du ciel! ce sont mes clés! s'écria la Zounet.

Cascayot, se voyant poursuivi, sauta sur un arbre, et du haut des branches il faisait tinter ses clés en narguant la servante.

— Ah! vous voilà, chère sœur, dit le lieutenant en courant au-devant de Mlle Blandine; déjà de retour! Quelle chance! Vous arrivez à temps. Dix heures précises : nous n'attendons plus que Marcel; il ne doit pas être loin. Sergent Tistet, un coup de cloche pour l'avertir. — Messieurs, dit-il aux acteurs, voici ma sœur Blandine : c'est elle qui vous fera les honneurs de la fête. Ma chère sœur, donnez vos ordres pour que tout marche à ravir. Entrons, mes amis.

En entendant sonner la cloche qui annonçait l'arrivée des acteurs, Mlle Sabine était sortie précipitamment; elle traversait le salon lorsque son père l'aperçut, et sur un signe de Lucien il la rappela. — Tiens, ma fille, dit-il, prends le Voltaire et reste avec nous pour diriger cet acte : c'est notre ami Lucien qui t'en prie, il n'osait pas te le dire.

Les tragédiens entraient en ce moment par la porte de la cuisine. A la vue de Marcel, Mlle Sabine eut un violent souvenir de la scène de la veille; elle se rappela les injures de Lucien, ses parodies, ses mensonges. Toute la nuit elle s'était accusée de lâcheté; elle se reprochait amèrement d'avoir laissé insulter celui qu'elle aimait. D'un premier mouvement spontané, irréfléchi, elle s'avança vers Marcel sans bien savoir ce qu'elle allait faire, mais dans le ferme dessein de lui rendre témoignage. Elle hésitait encore à l'aborder, lorsque Lucien s'approcha d'elle familièrement, et d'un regard ironique il lui désigna Marcel comme pour donner suite aux moqueries de la veille. Elle se sentit outragée par ces airs de connivence; repoussant l'odieuse complicité qu'on lui voulait imposer, elle écarta Lucien avec mépris, et n'hésitant plus, s'exaltant dans son amour, d'une grande assurance elle traversa la foule des acteurs, tête haute, l'orgueil et la joie dans les yeux; elle alla droit à Marcel, et devant tous lui tendit la main.

— Très bien! ma Sabine, dit le lieutenant. Notre ami Sendric, soyez le bienvenu. Pourquoi devenez-vous si rare? Tenez, donnez le Voltaire à ma fille, je veux qu'elle dirige ce premier acte.

Mlle Sabine était déjà loin; elle courait derrière l'allée des cyprès, du côté des Patys. Effrayée de ce qu'elle venait de faire, elle s'était enfuie par la petite porte en évitant de passer devant la tante Blandine; mais tante Blandine n'avait rien vu, rien entendu. Enfouie dans son fauteuil, tête basse, le nez sur son tricot, la tante rêvait aux moyens de réfréner les grandes audaces de son frère Jean-

de-Dieu. Comment congédier sans trop d'esclandre cette bande de tragédiens? Et qu'aurait-elle pensé si elle avait su que M. Cazalis se proposait de prendre à sa solde tous les acteurs récalcitrans, au taux le plus élevé des journées de travail?

Tout à coup la Zounet fit son entrée à grand fracas, le visage en feu, les bras au ciel. — Ah! mademoiselle, mademoiselle, c'est une maison au pillage! Cascayot leur a ouvert toutes les portes, ils sortent du cellier, le fruitier est ravagé, ils vont tout massacrer dans la garenne! Il me manque trois poules. On est entré au pigeonnier, et ma cuisine est pleine de plumes!

— Faites-en des oreillers, dit le lieutenant.

— Et les sénateurs qui sont encore à la cave. Quel malheur!

— Qu'ils y restent. Mes vins sont les premiers crûs du midi. A l'heure du dîner, il n'en manquera pas un, et pour mon premier acte je n'ai besoin que des grands rôles.

— Mais Perdigal et sa bande? dit Zounet.

— Or çà, la paix, silence! Et vous, sergent Tistet, jetez-moi cette folle à la rue. Tonnerre de Brest! consigne militaire. Restez de garde à la porte! — Mon ami, reprit-il en offrant le livre à l'officier de gendarmerie, à vous les honneurs de Voltaire. Nous commençons. — Ma sœur, vous êtes bien aimable de nous être revenue. Je suis ravi de votre présence. Soyez tout oreilles... A toi, Espérit :

César, tu vas régner....

La répétition se poursuivit sans autre accident. A la fin de l'acte, l'officier se déclara fort satisfait de ce qu'il avait vu et entendu. Il donna de grands éloges aux acteurs, et la présidence du banquet lui fut offerte. Il accepta de grand cœur, s'assit au fauteuil et porta la santé du roi; M. Dulimbert riposta par un toast aux dames, sexe charmant; alors tous les beaux diseurs de la troupe prirent la parole et firent des motions : on but à la Pologne, aux arts libéraux, au peuple français, à l'empereur, à la guerre d'Afrique, aux Cazalis, à tout le monde, à Bolivar!

Après les toasts, le lieutenant lut un projet de règlement en dix articles par lequel les acteurs s'engageaient, sur l'honneur, à consacrer tous leurs dimanches à l'étude de *la Mort de César*. Le règlement fut voté d'acclamation sans qu'on en eût écouté un seul mot. On chanta au dessert tous les chœurs de *la Muette*, et les convives se séparèrent un peu gris et très heureux.

VI.

Marcel n'avait pas assisté à ce banquet, car il avait à faire dans la matinée un chargement d'épines du côté de la Bernarde, et la

Damiane devait l'attendre jusqu'à midi pour la fournée. Il était retourné à Seyanne fou de joie, et la tante Laurence remarqua qu'il n'avait jamais travaillé d'un si grand courage. A la nuit, dès qu'il fut libre, il revint errer au hasard dans les chemins creux de la Pioline. Tout en battant le pays, il se trouva porté à son insu sous le balcon des Cazalis. Les chiens, qui le reconnurent, cessèrent d'aboyer et vinrent lui lécher les mains. Toute la façade du manoir était dans l'obscurité; au tournant, vers l'aile gauche, une seule fenêtre était encore éclairée. La lampe de Sabine jetait des lueurs à travers les ramures des peupliers agités par le vent; par momens, une forme vague passait et se détachait sur l'ombre claire des rideaux. Marcel s'était assis au pied des chênes verts qui bordent ce chemin; il pensait à sa bien-aimée, et son âme s'envolait dans l'immensité des cieux. Il restait là sous cette fenêtre, les yeux attirés par le rayonnement de cette pâle lumière, plus brillante pour lui que toutes les étoiles qui scintillaient au firmament.

Vers dix heures, les rideaux s'assombrirent, la lumière courut le long des corridors jusqu'à l'aile opposée. Marcel se leva en sursaut, frappé au cœur, sans pouvoir s'expliquer la cause de cette vague angoisse.

En ce moment, Mlle Sabine entrait chez sa tante. La vieille demoiselle se mettait au lit avec des précautions infinies. A demi déshabillée, elle préparait avec grand soin sa toilette de nuit. Sabine l'embrassa et lui dit résolument : — Ne me faites pas de questions, ma tante; mais il faut que demain nous partions pour Valence : voilà deux ans que nous avons promis cette visite à nos parens du Dauphiné. Partons dès demain, il le faut. Ne m'en demandez pas davantage; en route, je vous dirai tout.

— Demain, demain ! dit la tante; que s'est-il donc passé? Ta, ta, ta, quelle fille décidée ! Et pourquoi ce voyage ? Voyons, laissez-vous voir.

Elle prit la lampe et la tourna brusquement pour en diriger la lumière vers la figure de sa nièce : — Eh ! eh ! nous sommes bien pâle, et comme nous tremblons, Sabine ! Il y a là-dessous quelque gros secret, des chagrins d'amour peut-être? oui, oui, des amourettes. Tiens, tiens, des amourettes! Voyez-vous cette sainte nitouche! Allons, contez-moi ça, Ninette, et dans le plus grand détail.

Mlle Blandine entrevoyait des aventures romanesques, et déjà sa vive imagination battait la campagne. — Ta, ta, ta, reprit-elle en se déshabillant à la hâte, qui l'aurait cru? Vous allez tout me dire, mais laissez-moi vite me mettre au lit; je veux prendre mes aises pour vous entendre, ne me dites rien que je ne sois couchée. Ah! m'y voilà; passez-moi encore un oreiller sous les reins. Très bien. Je

vous écoute maintenant. Ah! nous avons des amourettes, des peines de cœur, et tante Blandine n'en sait rien, du moins par vous! Pensez-vous donc qu'elle n'a pas tout deviné? Je vous aurais cru plus de fierté, ma fille, à votre père aussi; mais cette tragédie tourne la tête à tout le monde. On m'aurait bien surprise, il y a vingt ans, si l'on m'avait dit qu'un jour les Tirart s'allieraient aux Cazalis; mais consolez-vous, mon enfant, consolez-vous : ce mariage a beau me déplaire, il se fera, et pour cette seule raison qu'il me déplaît. Est-ce qu'on a jamais fait le moindre cas de mes volontés? Je ne suis rien dans cette maison, on me prend pour ma peine. Je suis une ménagère, une femme de charge, voilà tout. Est-ce que les femmes ont voix au chapitre? Votre père en fait toujours à sa tête. Il y a longtemps que tout est décidé entre lui et M. Marius. C'est une honte que vous ayez pu vous engouer à ce point de ce cadet, vous, Sabine, vous! Eh bien! épousez-le; mais tante Blandine, vous ne l'aurez pas à vos noces, et si M. Jean-de-Dieu Cazalis veut donner des fêtes à son gendre, ce ne sera pas la Zounet qui se chargera des dîners; la pauvre fille aimerait mieux sortir de la maison. Moi, je la suivrai de bon cœur; je ne restais ici que pour vous, pour vous sauver de la ruine où vous courez tous par l'inconduite et la folie de mon frère. Oui, oui, je la suivrai. Ne me poussez pas à bout; nous nous quitterons pour ne plus nous revoir. Il était pourtant bien convenu que nous devions vivre toujours ensemble, toujours, et que vous resteriez fille comme tante Blandine : c'était juré entre nous; mais aujourd'hui que sont les sermens? Eh bien! laissez-moi là, chassez-moi, mariez-vous tous, je ne demande pas mieux, je serai libre, je m'échapperai de cette maison où j'ai tant souffert, je n'aurai plus à me dévouer pour vous, à me tuer de soucis, de travail, de chagrins. Et pour qui? Pour des ingrats. C'est bien triste! Oh! mariez-vous, puisque vous êtes si pressée de vous délivrer de la vieille tante; mais entrer dans cette famille, quel malheur! Quoi! j'aurai élevé ma Sabine pour un Lucien, moi! et au prix de tant de soins, d'inquiétudes et de fatigues! A la mort de votre pauvre mère, j'ai passé onze nuits de suite à vous veiller, toute malade moi-même, malade à l'extrémité, un pied dans la tombe, avec la fièvre et le frisson, toussant à cracher le sang! Sacrifiez-vous maintenant, tuez-vous pour vos enfans, voilà votre récompense!

Elle sanglotait comme une désespérée. — Ma tante, dit Sabine en lui prenant affectueusement les mains, écoutez-moi. Je suis venue pour vous répéter que votre volonté serait toujours la mienne, et que jamais, à aucun prix, je ne consentirais à être séparée de vous. Je vous l'ai dit bien souvent, je me le suis promis à moi-même : rien n'est changé, c'est irrévocable. Que puis-je vous dire de plus?

— Vrai? s'écria la tante. Tu es toujours décidée à ne pas te marier? Eh bien! tu es une brave fille, une fille de cœur! Je craignais que tu n'eusses changé d'idée, j'en rougissais pour toi. C'est bien de persister ainsi dans nos projets. Tu as raison, Ninette, le mariage est une folie. Les hommes se valent tous. Tante Blandine s'est-elle mariée? Elle n'en est pas plus malheureuse, elle a sa belle liberté, et personne au monde ne lui a jamais imposé ses caprices; pour ma Sabine, ce sera de même. Ah! je comprends tout maintenant : ce mariage te peine, mais ton père est un homme si violent que tu n'oses pas lui résister. Tu lui obéis, c'est bien, très bien, je n'aime pas les rébellions dans les familles; mais tante Blandine est là, et si elle dit : *veto*, nous verrons bien ce que fera M. Jean-de-Dieu Cazalis! Ses jurons ne m'épouvantent point; il n'est pas ici sur sa frégate. Console-toi, ma fille, je te défendrai envers et contre tous, et l'on saura si j'ai une volonté. Les hommes font beaucoup de bruit et de poussière, mais on en vient toujours à les mener par le bout du nez. Ce mariage ne me plaît pas, donc il ne se fera pas. Le Lucien ne m'est jamais revenu, et je n'attendrai pas longtemps pour lui signifier son congé. Ton père dira ce qu'il voudra; avec moi, plier ou casser! Avant quinze jours, Jean-de-Dieu aura à choisir entre Lucien et Blandine, et les choses n'en resteront pas là. Il faudra bien que tout ceci finisse : ces drames, ces tragédies, ces comédies! Cet Espérit, ce marquis des Saffras, quelle tête fêlée! Et ton père avec ses cavalcades, ses répétitions, ses dîners, ses banquets! Il inviterait le genre humain! Je vais vous mettre cette maison à la réforme; il n'est que temps... Je réponds de tout; mais pas de voyage à Valence. Ce serait une lâcheté; j'aurais l'air de craindre mon frère et de reculer devant lui. Eh quoi! tu n'es pas aux anges de ce que je te dis! douterais-tu de moi? Tu restes là muette et toute en larmes. Que se passe-t-il? Mais parle donc. Pourquoi ces désespoirs? Ah! j'y suis, j'y suis, reprit la tante aussitôt sans attendre la réponse, et de joie elle se frottait les mains, tout m'est expliqué maintenant, ces tristesses, ces pleurs, ces projets de départ... Ma Sabine, pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt? Tu aimes, pauvre enfant; ton cœur est pris. Oh! je le vois bien, j'ai tout deviné; rien ne m'échappe. Tu aimes et tu comprends qu'un tel mariage est impossible, tu es une fille vaillante et tu sais ce que tu dois à ta famille, à ta tante, à ton nom; tu es une Cazalis! Allons, du courage, ma bonne Sabine; il faut en prendre son parti. Allons, contez-moi ces amourettes; venez ici, Ninette, et faites vos confidences à la petite tante Blandine, racontez-lui tout dans le plus grand détail. Je me doutais bien qu'il s'était fait un grand changement en vous; vous êtes d'une gravité qui n'est pas de votre âge; vous cherchez la solitude. Ce matin encore je t'ai ap-

pelée deux fois, et tu ne m'as pas entendue. Hier pourquoi es-tu restée si longtemps dans le bois des Patys? Viens ici, ma Ninette, laisse-toi voir; tourne-toi dans le jour. Nous avons les yeux battus et le teint brûlant; nuit blanche, nuit blanche! Tu l'aimes donc bien, ma pauvre Sabine? Et depuis quand? comment cela vous est-il venu, vous si retenue et si fière?

Mlle Sabine était entrée avec l'intention arrêtée de ne rien cacher à sa tante, disposée à tout lui dire quand le moment serait venu, et très sincèrement, avec un entier abandon, comme une honnête fille qui n'a pas de secret pour sa mère. Cette démarche lui coûtait extrêmement; elle n'avait pas hésité. Elle arrivait avec un grand élan, le cœur déchiré, et la tante l'accueillait avec des badinages, d'un ton plaisant, en personne amusée et curieuse. Étourdie par ce vif babil, froissée et blessée dans le sérieux de ses tristesses, Mlle Sabine sentait déjà s'éteindre tout désir de confidence; le cours de ses pensées était changé. Maintenant ce qu'elle redoutait le plus, c'était de trahir ce secret qu'elle aurait voulu se cacher à elle-même. Dans son trouble, elle était convaincue qu'on lui parlait de Marcel, et toutes ces questions de la tante l'effrayaient; mais la tante n'avait en vue que le neveu du maire : elle reprit son discours avec volubilité, et Mlle Sabine fut rassurée en entendant le nom de Lucien qui revenait au milieu des caquets de la bonne demoiselle. Décidée comme elle l'était alors à se tenir sur la réserve, Mlle Sabine avait tout intérêt à prolonger cette méprise. Rien n'eût été plus facile : la tante s'engageait de si bon cœur dans son petit roman! Il n'y avait qu'à la laisser partir et courir trotte-menu à la suite de son idée. Sabine ne le voulut pas; sa grande loyauté souffrait de cette équivoque, il lui répugnait d'en profiter. A diverses reprises, elle arrêta sa tante pour lui dire très nettement qu'elle détestait Lucien; la tante n'en voulut rien croire.

— Comme vous dites cela! répondait-elle; quel air! quelle voix mordante, saccadée, comme une personne qui veut se dominer? Vous ne l'aimez pas? en êtes-vous bien sûre? Tu as beau me répéter le contraire, je t'assure que tu en es folle, et j'en juge par cette insistance que tu mets à me démentir. Tu ne veux pas me tromper, je le sais, mais tu voudrais te faire illusion à toi-même; la vieille tante le voit bien.

La tante s'obstinait dans son erreur; pour en finir, il n'y avait qu'à prononcer le nom de Marcel : c'eût été le devoir de franchise. Sabine s'y résolut; elle n'en trouva jamais la force. Tout ce qu'elle put faire, ce fut de dire avec un grand effort de courage : — Ma tante, je vous jure que vous vous trompez; aujourd'hui ne m'en demandez pas davantage, demain vous saurez tout.... Mais partons,

il le faut.... Si vous saviez ce que j'éprouve, vous ne me presseriez pas de questions... Vous ne m'avez pas comprise. Vous ne me comprenez donc pas?

— Et pourquoi ne vous comprendrais-je pas? s'écria la tante. Ah! je ne vous comprends pas! Qu'en savez-vous? Tante Blandine n'y entend donc rien au sentiment? Vous seule sans doute pouvez en parler! Ces amoureux sont tous les mêmes; ils s'imaginent toujours qu'ils ont inventé l'amour; on dirait qu'ils sont le commencement du monde! Vous vous figurez peut-être que tante Didine est née avec ses cheveux gris, ses rides, son tour, la patte d'oie et le menton de galoche, et que de son temps il n'y avait pas de jeunes cavaliers fort tendres et mieux tournés que ton Lucien; on vous les a refusés bel et bien. Alors comme aujourd'hui il fallait tenir son rang. On ne se marie pas pour soi, mais pour les familles. A vingt ans, le cœur vous chante, la tête vous part, on est amoureux à périr. Eh bien! après? On souffre, on pleure pendant des mois, des années, puis avec le temps tout s'arrange au mieux. Croyez-vous qu'aujourd'hui je donnerais ma chère liberté pour les plus beaux yeux du monde? Allons, montrez du courage, ma fille, je ne veux pas qu'on s'attriste ainsi. Je suis furieuse que toutes ces larmes coulent pour un Lucien.

Sabine voulut l'interrompre; alors la tante s'emporta. — Eh! si j'en veux parler, moi, de ce Lucien! Allez-vous peut être me donder des leçons de convenance et de savoir-vivre? Prétends-tu me dicter mes paroles ou m'imposer silence à la façon de ton père? Jean-de-Dieu te donne là un triste exemple. Oh! c'est trop fort. Dès qu'on parle de M. Lucien, il faut prendre des gants. Ces gens-là! des gens de rien! Oui, oui, c'est ainsi. D'abord, rasseyez-vous et écoutez-moi, je le veux. Maintenant que vous m'avez mis le feu au sang, vous voudriez partir; restez, restez, tu resteras; je n'ai pas fini, tu m'entendras jusqu'au bout. Je vais te faire passer ton Lucien par un petit chemin où il n'y a pas de pierres. Tous vos airs et vos gestes d'impatience n'y font rien; je dis ce qu'il me plaît de dire, et je sais parfaitement ce que je dis. Allez-vous par hasard m'apprendre l'histoire des familles? La mère de Lucien n'était-elle pas une Tirart, et par les femmes une Boutournel? Et les Boutournel vendaient des *millasses* et des oranges, de père en fils, non pas même en boutique, mais en plein air, avec une brouette de quatre sous, tous les vendredis au marché de la ville, derrière la fontaine de l'Ange, contre la maison où se trouve aujourd'hui le libraire. Est-ce clair? Mais votre père ne sait rien de tout cela; il a passé toute sa vie dans la marine, il ne connaît pas les familles; alors de quoi se mêle-t-il? Il ne faut mépriser personne, mais il faut tenir son rang. Ce sont des gens de rien, voilà mon opinion. Je suis comme saint Jean-Bouche-

d'Or; me laisse qui voudra, je ne suis pas à marier. Ah! si ton père m'avait écoutée! S'il faisait des économies au lieu de tenir table ouverte, jamais il n'aurait eu seulement l'idée d'un tel mariage...

La tante en était arrivée à raconter les méfaits du lieutenant Cazalis : sur ce chapitre, elle pouvait parler indéfiniment; une fois lancée, elle ne s'arrêtait plus. Sabine n'essaya plus de l'interrompre; elle en était aux regrets d'être venue, et, loin de provoquer des explications nouvelles, elle s'y serait refusée, si on l'eût interrogée encore. Elle rentrait en elle-même avec une joie amère, elle s'efforçait de vaincre cet amour qui remplissait sa vie; mais ce sentiment si profond, si douloureux, elle ne voulait plus le dévoiler, le profaner en quelque sorte au milieu des commérages de la bonne tante. Quand ces grands momens de confiance sont ainsi refoulés, il se fait dans l'âme une réaction violente, et le cœur qui allait s'ouvrir se referme avec une froideur glaciale.

Sabine s'était assise au pied du lit, silencieuse et résignée, attendant avec mélancolie qu'il lui fût permis de sortir. Deux grandes heures s'écoulèrent ainsi; la mèche de la lampe était toute calcinée lorsque Mlle Blandine, épuisée par son long monologue, prit le parti de congédier sa nièce. — Allons, ma fille, endormons-nous; tout ça s'arrangera, comme dit ton père. Bonsoir, Ninette, embrassez-moi, et allez vous coucher; il doit se faire tard. Voilà des heures que nous sommes à caqueter comme des pies. Demain, c'est le grand jour des confitures; il faut qu'à l'aube toute la maison soit sur pied; adieu, adieu. — Adieu, ma tante, dit Sabine. Elle s'éloigna avec ce déplaisir et ce malaise que laissent toutes les démarches inutiles. Ce n'était pas seulement par déférence qu'elle s'était rendue chez Mlle Blandine; elle se méfiait de ses forces et venait chercher secours contre elle-même. Cette assistance qu'elle attendait lui étant refusée, elle ne l'implora plus; elle se résolut à lutter seule avec un plus grand courage. Elle rentra chez elle, décidée à garder cet amour à jamais secret, sans espérance, et tristement enseveli dans son cœur.

VII.

Au point du jour, Mlle Blandine se leva diligemment pour mettre en train les confitures. Quoique le temps fût à la pluie, elle ne souffrait plus de ses douleurs; à peine avait-elle dormi deux heures, et loin d'être fatiguée, elle se sentait toute fraîche et guillerette, les membres agiles, la tête libre. Elle avait tant parlé, tant parlé, et de si bon cœur! Il lui fallait ces longs discours pour se débrouiller les idées, et son esprit s'éclaircissait par ces ébullitions de paroles, comme une eau qui se clarifie en se vaporisant au feu.

Jusque-à, Mlle Blandine avait guerroyé contre Lucien sans trop savoir pourquoi, d'instinct, par esprit de contrariété et de tracasserie pure; maintenant elle voyait un but noble, utile, proposé à toutes ses taquineries, elle pouvait se les justifier au nom d'un grand intérêt de famille; elle se faisait des devoirs de ses plus chères antipathies.

La vieille fille conçut ces trois projets et se promit de les mener à bonne fin : — premièrement congédier Lucien et rompre ce mariage, — ensuite ruiner à jamais la tragédie, — enfin abolir ces dîners perpétuels d'une maison « toute par plats et par écuelles, où la vie se passait à table. » Elle avait trouvé sa méthode, et tout d'abord elle se mit à l'œuvre, mais prudemment, astucieusement, avec l'adresse et la persistance d'une femme qui suit son idée fixe.

Le moment était opportun : jamais M. Cazalis n'était plus faible qu'au lendemain d'un coup d'état; elle, au contraire, tirait de ses défaites une force nouvelle. Le lieutenant, tout embarrassé de sa victoire de la veille, allait et venait dans la maison sans oser dire un mot. De la cour aux jardins, les acteurs avaient laissé des traces de leur passage; les plates-bandes étaient saccagées, les semis piétinés, les arbres ébranchés; on ne rencontrait partout que ramures cassées, fruits verts, débris de fioles. M. Cazalis ne savait comment dissimuler tous ces dégâts; il avait pris avec lui deux ouvriers pour ratisser les allées et balayer en toute hâte les cours, les escaliers, le perron, les devans de porte; la tante, venant à passer par là, feignit de ne s'apercevoir de rien.

Au déjeuner, elle arriva toute souriante et charmante. Le lieutenant s'était mis à table en tremblant; il avait à se faire pardonner sa grande victoire de la veille, le banquet des acteurs, la fête sur la terrasse, la répétition extraordinaire de *la Mort de César*, et tout confus, tout penaud, comme un écolier au lendemain d'une escapade, il se faisait petit, il s'effaçait de son mieux pour ne pas donner prise; jamais la tante ne l'avait trouvé si prévenant, si rempli d'attentions aimables, si disposé à toute sorte de concessions. Elle-même, loin de le brusquer comme d'habitude, répondait à tant de soumission par une aménité rare. Ce fut Lucien qui paya les pots cassés.

De tous les convives de la veille, Lucien était le seul que le lieutenant eût pu retenir; il vint au déjeuner soucieux et triste, et la tante ne cessant de le harceler de ses malices, lui si vif à la riposte, il ne répondit pas. On s'étonnait de le voir si distrait, si mélancolique. Lucien avait veillé très avant dans la nuit sans pouvoir écarter l'image de Sabine. Les souvenirs de la journée lui revenaient sous mille aspects nouveaux, inattendus. Aimait-il Sabine? l'aimait-il vraiment, ou n'était-ce là qu'une des mille fantaisies qui traversaient son esprit

vif et mobile? Il l'ignorait encore, et c'était la première fois de sa vie qu'il songeait à se poser cette question.

L'oncle Marius avait décidé que ce mariage aurait lieu, et le neveu s'était laissé faire sans déplaisir. Cette alliance avec les Cazalis flattait extrêmement la vanité du maire de Lamanosc: Lucien n'y trouvait rien à redire; mais, avant de donner son consentement, il s'était fait prier suffisamment, afin de bien poser ses conditions. Ses projets, comme on voit, n'avaient rien de très romanesque. Ce mariage, c'était pour lui l'indépendance et la richesse, la vie libre. Par cette issue, il sortait de tutelle; il n'était plus à la merci de l'oncle Tirart, il brisait sa chaîne. Il se trouvait en outre que la mariée était bien née, honnête, gracieuse; elle paraissait réfléchie, adroite et soumise; Lucien n'en demandait pas davantage, et depuis trois mois il vivait auprès d'elle dans la plus parfaite indifférence. Du reste à peine la connaissait-il. Le dimanche, en revenant de Lamanosc, ils chevauchaient de compagnie et sautaient bravement les haies et les fossés; mais dès que Sabine avait mis pied à terre, il n'avait plus occasion de la voir seule, et si par hasard il se rencontrait en tête-à-tête avec cette silencieuse et discrète personne, il ne trouvait rien à lui dire. Aussi préférait-il de beaucoup la société de Mlle Blandine, dont il aimait l'humeur querelleuse, et, lorsqu'il était de retour à la Pioline, il se laissait volontiers absorber par la tante; or, quand la tante tenait les gens, elle les tenait bien.

Habitué à toutes sortes de succès et d'avances, gâté par la fortune, par la vie facile, Lucien avait tout à fait perdu le sens des choses intimes, et, comme un sauvage amoureux des couleurs bruyantes, il n'était plus frappé que par les dehors très brillans, l'effet, l'éclat, la mise en scène; toute simplicité lui échappait. Sabine était très belle, mais d'une beauté calme, modeste et pour ainsi dire intérieure, qui ne se révélait pas tout d'abord. Jamais Lucien ne l'aurait admirée et comprise sans ces mouvemens de colère généreuse qui l'avaient passionnée lorsqu'on attaquait Marcel, et ce jour-là même il s'était complétement mépris sur la nature de cette exaltation; il avait tout interprété à son propre avantage. La veille encore, au moment où Sabine tendait la main à Marcel, dans cette démarche si loyale, si spontanée, il n'avait vu qu'un jeu de coquetterie pour l'exciter à la jalousie; il s'en était amusé. Voilà que tout à coup une jalousie vraie s'emparait de lui, — une jalousie vague, sans motifs apparens, vive, inquiète, obstinée. Sans se douter encore de cette grande sympathie que Sabine vouait à Marcel, il devinait déjà à quel point il l'avait blessée par ses moqueries sur les Sendric. Il en était honteux; il était malheureux de tout le mal qu'il avait pu lui faire; il aurait voulu le réparer à tout prix. Lucien n'en était plus à se faire illusion comme

par le passé. Il comprenait bien quels abîmes le séparaient de Sabine, pour toujours peut-être, et pourtant il se sentait attiré de plus en plus vers elle; il ne pouvait plus la quitter. Lui qui se faisait tant prier quand le lieutenant voulait le retenir, il passa toute une quinzaine à la Pioline sans y être invité, bien que la tante ne lui épargnât guère les taquineries, les querelles et même les affronts.

Mlle Sabine refusait de s'associer à ces malignités passionnées. Ses sentimens n'étaient pas changés; mais par cela même qu'elle s'habituait de plus en plus à considérer Lucien comme un étranger, elle s'imposait vis-à-vis de lui des devoirs de courtoisie et de bienveillance. Cette conduite mettait la tante Blandine hors des gonds. — Serait-ce un désaveu? disait-elle; c'est donc un blâme? Eh quoi! Sabine, je prends votre défense, et vous me laissez là toute seule contre lui! Est-ce pour mon plaisir que je me donne des colères bleues contre ce pistolet? Moi, que m'importe? je ne suis pas à marier. C'est pour vous que je me brûle le sang, moi qui n'aime que la paix à la maison, moi qui ai horreur des disputes, et voilà comme vous me soutenez! C'est révoltant. Et pourtant je sais bien maintenant que vous ne l'aimez pas. Du reste, qui aimez-vous?

Elle essayait ainsi, par toutes sortes de moyens, de renouer les confidences interrompues, et les injures ne réussissant pas, elle revenait à la charge avec ses plus douces cajoleries : Sabine restait retranchée dans sa réserve, la tante s'en irritait, et toute cette mauvaise humeur retombait sur Lucien, plus vive et plus âcre. Lucien l'entendait à peine, il ne songeait qu'à Sabine. Tout son orgueil s'abaissait auprès d'elle; il s'approchait d'elle avec l'humilité, la tristesse d'un amour sincère. Sabine devinait sa souffrance; il y avait là un sentiment vrai qu'elle ne voulait ni méconnaître ni blesser, et pourtant elle ne pouvait y répondre en rien, elle ne s'appartenait plus, elle se devait toute à Marcel. Lucien l'aimait quand même.

VIII.

L'avocat Mazamet tenait en réclusion une belle personne du nom de Félise, — sa nièce, disait-il, — la fille d'un officier mort en Afrique; il l'appelait sa pupille. Cette grande demoiselle, déjà fort évaporée, entrait à peine dans ses seize ans; elle vivait sous la garde d'une horrible vieille, sa cousine, une mégère envieuse, acariâtre et méchante, affreusement louche, très irritée contre la jeunesse et la beauté. La duègne était une Mazamet, mais il lui était défendu de porter ce nom; elle n'était connue que sous son sobriquet villageois, *lou Souleou* (le soleil). On l'appelait ainsi par antiphrase, à cause de sa laideur. L'avocat l'avait ramassée dans les bas-fonds de la misère;

elle était à sa dévotion. Il lui avait racheté la bastide où elle était née, mais elle ne devait entrer en possession du petit héritage qu'après vingt ans de services irréprochables. En attendant ce jour de délivrance, elle traînait une triste vie de servante et d'espionne. Maître Mazamet la traitait durement, non par avarice, car il aimait le faste, et toute sa domesticité était sur un grand pied; mais c'était pour lui comme un chien maigre à l'attache, dont la vigilance pourrait s'endormir dans le bien-être, et qu'on se garde bien d'engraisser. Nourrie chichement, vêtue de guenilles, elle reportait toutes ses haines sur Félise, dont le luxe et l'élégance l'exaspéraient. Pour aviver encore ces jalousies, Mazamet la condamnait à habiller de ses mains la belle cousine.

Maître Mazamet couvrait sa nièce de soie et de velours; mais ces toilettes somptueuses ne servaient qu'à réjouir les yeux de l'avocat. Félise n'allait jamais à la ville; lorsqu'elle sortait, c'était en compagnie du tuteur ou de la duègne, à la nuit tombante. Quand il y avait des hôtes aux Rétables, elle ne venait jamais chez son oncle; l'entrée du château lui était interdite, elle restait alors consignée chez elle, dans l'arrière-logis, — un vaste pavillon à l'angle du parc. Tout autour s'étendaient des pelouses bordées de haies et de hauts cyprès. Toutes les fenêtres du château qui donnaient de ce côté étaient murées, à l'exception d'une seule, celle de la bibliothèque où l'avocat se retirait pour rédiger ses mémoires. Quoique ce jardin fût tout à fait isolé et fermé de murailles, Félise ne pouvait s'y promener sans être épiée par le *Souleou;* la vieille était toujours sur ses pas, méfiante, éveillée. Jamais dragon plus farouche ne rôda dans le jardin des Hespérides.

Un jour il arriva que Lucien vint aux Rétables pour s'entendre avec Mazamet sur la conduite à tenir vis-à-vis de l'oncle Tirart, car le maire de Lamanosc avait refusé avec colère les propositions de paix. L'avocat était absent. Lucien entra comme chez lui dans cette bibliothèque mystérieuse dont l'entrée était si rigoureusement interdite. La pièce était sombre, il ouvrit les persiennes. En se penchant à la fenêtre, il entrevit Félise, qui lentement se promenait sur l'herbe en coiffure de bal. Sa robe rouge à ramages feu tranchait vivement sur ce fond de verdure. Elle jouait avec un immense éventail; ses yeux brillaient comme des escarboucles. Aux premiers signes que lui fit Lucien, la languissante demoiselle se cacha derrière l'éventail; d'un regard rapide, elle s'assura qu'elle était seule au jardin. Alors elle s'enhardit jusqu'à venir sous la fenêtre, puis tout à coup elle tourna derrière les allées, comme pour s'éloigner; mais ce n'était qu'un jeu pour agacer Lucien. Elle voulait d'ailleurs savoir ce qu'était devenue la vieille. Ne l'ayant pas rencontrée sur la porte, Félise

revint sous les massifs. A travers les ramures des cyprès, elle voyait Lucien qui lui parlait en gestes amoureux, supplians, passionnés, et les galanteries s'engagèrent. Il y avait un grand laurier-rose sur la fenêtre, Lucien en cassa une branche qu'il lança aux pieds de Félise. En se baissant pour ramasser la fleur, Félise laissa tomber son éventail; d'un bond, Lucien fut à ses pieds. Félise retint un cri, puis se mit à sourire à ce hardi cavalier qui jouait sa vie pour ramasser un éventail. Ces courtoisies de casse-cou sont toujours très goûtées; la belle recluse écoutait avec ravissement les marivaudages de Lucien, elle s'était déjà laissé prendre les mains, lorsque l'avocat survint à l'improviste. Il avait été averti par le Souleou, qui de la lucarne du grenier avait tout vu. La grande demoiselle s'effraya et prit la fuite en pleurant. Lucien s'attendait à une scène terrible. — Tudieu ! dit maître Mazamet en lui prenant les oreilles à deux mains et les frottant vivement, — c'était son geste de bonne humeur et de grande amitié, — tudieu ! camarade, comme nous allons en besogne ! Vous avez la main heureuse. Eh ! eh ! c'est un bon parti. — Et sur ce mot maître Mazamet s'en alla en riant.

En traversant le corridor, Lucien entendit l'avocat qui rudoyait la vieille pour sa sottise et ses ridicules frayeurs. — Ce jeune homme est notre ami, criait maître Mazamet; c'est l'enfant de la maison. Si tu l'ennuies jamais encore, je te casserai les reins ! — La vieille se trouva sur le perron au départ de Lucien, et comme elle voulait se montrer fort aimable pour le protégé de son maître, elle se mit à lui sourire, mais d'un sourire plus affreux encore que ses plus horribles grimaces de colère et d'envie.

Lucien sortit de ce château fort énamouré de la belle Félise; au lieu de retourner à Lamanosc, il prit gîte dans un méchant village à une lieue de là, et le lendemain, dans la matinée, il s'en retourna aux Rétables, très décidé à s'y installer bon gré mal gré, coûte que coûte. Au moment de sonner à la grille, il ne songeait qu'à Félise, mais voilà que tout à coup le souvenir de Mlle Sabine lui revint avec une extrême douceur; brusquement il tourna bride et partit pour la Pioline.

Les huit jours qu'il passa alors chez les Cazalis furent les plus remplis qu'il eût jamais vécus. Jamais si nobles tristesses n'avaient agité son âme; il les accepta résolument, franchement, sans chercher à se séduire lui-même. Il était arrivé à la Pioline très épris de Sabine; il l'aimait passionnément, mais il ne se dissimulait pas que rien au monde ne pourrait la rapprocher de lui. Il s'attachait avec courage à cet amour sans espoir et sans récompense. Cette grande douleur lui ouvrait une voie de salut, il y entrait d'un cœur vaillant; mais pour se maintenir à cette hauteur, quels sacrifices lui étaient

demandés ! Tout un homme artificiel à détruire, toute une vie fausse et mensongère à renier : une vie nouvelle à fonder, originale et sincère. Lui, tout rempli de vanités, d'imaginations, de choses rêvées, apprises, de sentimens factices, il se sentait appelé à la simplicité, à la vie intérieure. Sans lui parler, par la simple attitude de son âme, Sabine provoquait en lui ce travail, cet examen de soi-même, impitoyable et libre; sans y prétendre, à son insu, par cette seule force de vérité qu'elle portait en elle, elle le mettait en demeure. Sous cet honnête et calme regard, Lucien était profondément troublé; il se voyait dans toute l'indigence de ses fausses richesses, dans sa stérilité, dans ses misères. Tout un monde hardi d'activités, d'efforts, de salutaires souffrances lui apparut : il s'y jeta d'abord avec un très grand élan; mais bientôt l'effroi d'un idéal si haut, si redoutable, le saisit, et, pour s'échapper à lui-même, il retourna aux Rétables. Tous ces trésors de tristesse et d'amour si courageusement amassés, en un jour, en une heure, il les dépensa indignement aux pieds de la Félise; puis, comme au premier jour, il revint à la Pioline pour retourner encore chez Félise aux heures de paresse et d'insouciance. Pendant plus d'un mois, il alla ainsi des Rétables à la Pioline, de la Pioline aux Rétables, rapprochant à plaisir les sentimens les plus contraires. Avec Sabine, il se purifiait pour ainsi dire; il montait, il s'élevait dans les sereines régions de l'esprit; avec Félise, il touchait terre, il se délassait indolemment auprès de cette belle fille, toujours souriante et parée, passant ses jours à s'attifer, amoureuse de sa personne, de ses chiffons, de ses bijoux, et même de tous ceux qui consentaient à l'adorer comme une idole. Là nul trouble, nulle angoisse; une paix trompeuse et charmante, l'oubli de tous les grands et difficiles devoirs de l'amour.

Dans les commencemens, il avait rougi de cette double vie. Lorsqu'il avait revu Sabine en quittant Félise pour la première fois, il était tout honteux de son aventure de la veille; mais à mesure qu'il fuyait la douleur et le sacrifice, ces sentimens s'étaient transformés : il en vint à trouver mille charmes dans ces contrastes, il les cherchait avec un raffinement extrême.

. Cependant la tante Blandine poursuivait passionnément sa guerre contre Lucien, interprétant tout contre lui, ses paroles comme son silence, ses voyages comme ses longs séjours à la Pioline, et cela tous les jours, à toute heure, le matin, le soir, lui présent, lui absent. Elle minait le terrain sous ses pieds. Pour son frère Jean-de-Dieu, elle redoublait de soins, de prévenances, de bons offices; elle le charmait par ses câlineries et ses gentillesses; plus de contrariétés, plus de résistances; le lieutenant vivait à sa fantaisie, il ordonnait lui-même ses dîners, il invitait qui bon lui semblait; il buvait du gre-

nache à tous ses repas, il parlait tragédie sans exciter des moqueries.

— Ah! ma sœur, que vous êtes aimable! dit-il un jour avec un étonnement qui n'avait rien de joué.

Toutes ces affabilités de la tante retournaient en acrimonies très vives sur Lucien. — Elle se rattrape sur lui, disait plaisamment M. Cazalis; voilà le gendre qu'il me faut; j'aurai une vieillesse fort tranquille, j'ai trouvé mon paratonnerre.

Et dans cette assurance d'une paix indéfinie, il dormait sur les deux oreilles. Tout à coup, un beau matin, Mlle Blandine le prit à part, et fort tranquillement, sans se fâcher, comme si c'était la chose du monde la plus naturelle, elle lui signifia qu'il fallait le jour même donner congé à Lucien. Le lieutenant se mit en colère; la tante sortit sans lui répondre. Dans l'après-midi, au moment de la sieste, elle appela son frère d'une voix aimable, et lui dit : — A propos, Jean-de-Dieu, puisqu'il est décidé que nous rompons avec ce Lucien, je crois qu'il serait mieux de lui écrire pour lui éviter les ennuis d'une explication.

— Mais rien n'est convenu, je n'y ai jamais consenti, — s'écria le lieutenant. Il jura ses grands dieux qu'il ne permettrait pas qu'on lui reparlât jamais de cette affaire. Un clou ne s'enfonce pas au premier coup de marteau. La tante revint doucement à la charge dans la soirée, puis le lendemain, le surlendemain, et tous les jours de la semaine, sans tenir compte des refus les plus nets, les plus positifs. « Mon ami, avez-vous écrit cette lettre dont nous sommes convenus? Aimez-vous mieux que j'écrive sous votre dictée? » Ce refrain monotone le poursuivait partout, il en avait le bourdonnement dans les oreilles, si bien que, pour obtenir un peu de répit, il finit par dire un jour : Nous verrons, mais qu'on ne m'en parle plus.

Le lieutenant avait donné sa parole à Tirart, et il lui en coûtait beaucoup de se dégager à la légère, quoique Lucien eût grandement baissé dans son esprit. Depuis qu'il aimait Sabine, Lucien était très changé; il avait perdu sa gaieté, sa pétulance; on le trouvait ennuyeux. Le lieutenant était très amoureux de son repos, il s'était habitué à jouir d'une grande paix aux dépens de Lucien, et ce calme étant de nouveau troublé, il trouvait tout simple d'en accuser Lucien. Quant à Mlle Blandine, elle n'attendait plus qu'une occasion pour frapper un grand coup. Depuis le banquet donné à l'officier de gendarmerie, il n'y avait eu que deux méchantes répétitions à la Pioline, et Lucien avait évité de s'y trouver. La tante en fit son profit. Lucien ne dissimulant plus quel profond ennui lui causaient ces exercices dramatiques, elle prit feu et flamme pour la tragédie, et comme un jour, discutant avec sa sœur, le lieutenant, à bout d'argumens, lui disait : — Mais si nous perdons Lucien, qui donc jouera Marc-Antoine?

— elle lui prouva sans peine que Lucien s'était toujours fort peu soucié de cette *Mort de César;* elle alla jusqu'à dire qu'il était le seul obstacle dans ces affaires de tragédie, et dans son emportement elle promit son concours actif pour mener à bonne fin la grande entreprise.

M. Cazalis résistait encore, mais mollement; cette volonté faible, dont on faisait le siège tous les jours, se lassait, fléchissait, et finit par capituler. Lorsqu'il donna son consentement aux projets de la tante, il crut faire un grand acte de courage en exigeant d'elle que Lucien serait remercié avec toute sorte d'égards et de ménagemens, — le plus tard possible. La tante promit tout, et dans son besoin de répandre sa joie au dehors, elle courut raconter cette grande victoire à la Zounet.

— Et vous allez laisser remonter cette *Mort de César?* dit la confidente. Vous! quel malheur! Et pour me faire encore tout saccager à la Pioline! Oh! non! s'ils reviennent ici tous ces comédiens, j'aimerais mieux sortir de la maison.

— Comme tu es simple, ma pauvre Zounet! lui répondit sa maîtresse, tu es bien de ton village. Promettre et tenir sont deux, grande sotte!

Au dehors, avec les étrangers, la tante était bien la personne la plus scrupuleuse qui eût jamais existé : esclave de sa parole, pour rien au monde elle ne se serait déliée des engagemens les plus téméraires; mais vis-à-vis de son frère elle se croyait tout permis, elle aurait violé les sermens les plus solennels.

— Ah! Zounet, reprit M[lle] Blandine, avec les hommes, crois-moi, il faut toujours avoir l'air de céder; on consent à tout, puis on va de l'avant, comme si de rien n'était. Dès demain nous serons débarrassés de ce Lucien, et leur tragédie n'en a pas pour quinze jours dans le ventre. Soutiens-moi contre tous ces acteurs, et quand ils reparaîtront ici, nous leur ferons de telles avanies, qu'ils n'oseront plus revenir. Ce que femme veut, Dieu le veut. Rappelle-toi le docteur italien qui nous arriva de Bologne il y a dix ans; mon frère en raffolait, il ne m'a pas fallu un mois pour le mettre à la porte. Allons, vite, c'est demain à deux heures que ce Lucien doit venir; que tout soit prêt, mon tour, le grand salon, ma robe puce; pas une minute à perdre. Courez me repasser les collerettes.

Pendant que tout se décidait ainsi à la Pioline, Espérit de son côté ruminait de grands projets de guerre contre Lucien. Depuis quelques semaines, il lui était venu toutes sortes de tristesses en pensant à M[lle] Sabine; il avait l'appréhension vague d'un grand danger qui la menaçait. Ces craintes le poursuivaient nuit et jour. Un soir, — le jour même où M[lle] Blandine arrachait à son frère le congé de Lucien, — un soir, en faisant cuire ses poteries, Espérit se sentit

encore plus agité que de coutume, et cherchant obstinément d'où lui venaient ces inquiétudes, recueillant ses souvenirs et les comparant, songeant à tout ce qui s'était passé à la Pioline depuis quelques mois, il n'arrivait qu'à des suppositions absurdes qui n'expliquaient rien. Pendant toute la nuit, il se tourmenta de la sorte et vainement. Le lendemain, dans l'après-midi, fatigué de ces recherches, il prit le volume de *la Mort de César* pour se distraire. En récitant le rôle de Brutus, il oublia bientôt les Cazalis, et ne rêvant plus qu'à sa tragédie, il arpentait les prés en déclamant des vers. Tout à coup, au milieu du grand monologue, il jeta le livre sur l'herbe, et, se frappant le front des deux mains, il se mit à crier comme un fou : — Mais c'est clair comme le jour, on veut la marier à Lucien !

Lorsque Espérit fit cette belle découverte, il y avait bien deux mois que le maire Tirart disait à qui voulait l'entendre : — Nous nous marions avec les Cazalis; c'est conclu, paroles données. Je veux être parrain au printemps prochain. Cette Sabine m'agrée fort pour ma bru; je lui donne un mari de cent mille écus. — Espérit était peut-être le seul dans Lamanosc qui n'eût pas reçu les confidences de l'oncle Marius. Ce n'était pas la première fois qu'il lui arrivait de deviner à grand'peine des choses connues de tout le monde. Souvent dans son métier de potier il se donnait un mal infini pour trouver des procédés pratiqués depuis des siècles, — par exemple, ce beau vernis vert qu'il avait inventé après tant d'expériences, et qui ne différait en rien de celui qu'employaient de tout temps les faïenciers d'Apt.

— Sabine épouser Lucien ! se disait-il; il faut à tout prix éviter ce malheur.

Il s'habilla en grand costume, brida la Cadette et partit pour la Pioline.

A ce moment, Lucien était déjà entré chez les Cazalis. Le salon orange était dans tout son luxe; la Zounet avait enlevé les housses des fauteuils, les chemises des chaises d'acajou, les globes des chandeliers, les gazes qui défendaient les cadres dorés et les glaces contre les *injures* des mouches. La table à jeu des grandes soirées était ouverte devant la cheminée; aux deux coins, M. Cazalis et sa sœur : le lieutenant relisant pour la troisième fois sa gazette, Mlle Blandine droite dans sa bergère, parée comme une jeune dame de 1817 et jouant de l'éventail.

Aux graves airs de la tante Blandine, Lucien comprit d'emblée ce qui se préparait. Depuis quelques jours, il s'attendait à un dénouement brusque; tout lui faisait pressentir une rupture prochaine que Sabine seule retardait par son extrême réserve. Dans ses dernières rencontres avec Sabine, il avait perdu toute espérance; il savait maintenant, à n'en plus douter, qu'elle ne l'aimerait jamais, et le soin

même qu'elle mettait à dissimuler ses antipathies était pour lui une souffrance; par respect pour Sabine et ses volontés tout autant que par fierté blessée, il songeait déjà à rompre de lui-même.

Lucien s'était assis; la tante lui tirait toujours de grandes révérences à la Louis XV; puis c'étaient des saluts, des saluts à n'en plus finir, des manières du plus grand style. Lucien voyait bien quelles colères secrètes fermentaient sous ce calme emprunté, quels dépits, quelles impatiences; dans un premier mouvement d'espièglerie, il s'amusa à l'irriter par sa froideur et sa retenue, et déjà la tante s'était si fort enferrée dans ses politesses, qu'elle ne savait plus comment revenir à la charge; elle se contenait à grand'peine dans ce rôle de dignité guindée. Elle allait éclater lorsque Lucien se leva et prit congé d'elle avec une courtoisie ironique, en affectant toujours de prendre très au sérieux ces cérémonies. Le lieutenant s'empressa de le reconduire, trop heureux d'en finir, sans avoir rien décidé, car c'était un grand ajourneur de crises; il croyait tout sauvé dès qu'il avait pu remettre les choses au lendemain. — Le tout est de gagner du temps, disait-il; tout ça s'arrangera. On ne sait pas ce qui peut arriver. — En rentrant, il était tout heureux de ce qu'il appelait une *solution*. Un orage terrible l'attendait.

Mlle Blandine aurait voulu que sa nièce assistât à ces explications. Sabine s'y était refusée; dans la crainte d'une surprise, elle était sortie avant l'arrivée de Lucien, et pour avoir un prétexte de promenade, elle conduisit sa chèvre assez loin dans le haut des Pâtys. Elle suivit d'abord la ravine qui longe le petit bois; mais tout est brouté autour des aires, et pour que la chèvre pût trouver sa vie sous les buissons, il fallut monter jusqu'aux défrichemens du Plan-des-Amandiers. Au milieu des jeunes cerisiers sauvages, elle s'arrêta pour planter le piquet de la chèvre. Elle venait à peine de s'asseoir et relevait la tête pour fixer sa quenouille, lorsqu'elle aperçut Marcel et Damianet qui descendaient sur l'autre rive avec leurs mules chargées de genêts épineux. Les deux frères devaient forcément passer devant Sabine, en suivant cet étroit sentier qui tourne dans la ravine. Elle les vit arriver et se hâta de plier son ouvrage et de retirer le piquet; mais, dans son empressement, elle lâcha la corde, et la chèvre, se sentant libre, prit sa course du côté du chemin. Sabine la poursuivit en essayant de ressaisir la corde, qui traînait à terre. La chèvre, toujours cabriolant, courut jusqu'au pont de sable qui reliait les deux rives : c'était une sorte d'arcade creusée par les eaux entre ces collines, et que les orages d'automne ont emportée il y a quelques années. Au milieu de ce pont, la chèvre s'arrêta, narguant sa maîtresse. Marcel était descendu en courant sous le pont. La chèvre, se voyant couper la retraite, sauta dans le torrent, et la

corde s'entortillant dans les ronces, Damianet la reprit sans peine. Marcel ramena aussitôt la chèvre à Sabine.

C'était la première fois qu'ils se rencontraient depuis la grande répétition; ils étaient très émus, car ils sentaient vaguement qu'ils ne devaient plus se revoir. Ils allaient se séparer, quand Lucien parut au détour de la route; il fit reculer son cheval de quelques pas pour mieux les voir et les saluer à l'aise d'un air moqueur. Marcel pâlit de colère, Sabine eut peur. — Restez ici, lui dit-elle, restez, je le veux! — Elle lui saisit la main et l'arrêta; mais dès que Lucien eut disparu sous les arbres, Sabine, rougissant de cette familiarité qui semblait s'établir entre elle et Marcel, s'écarta vivement. Damianet se pendit à sa robe : — Pourquoi pars-tu? dit-il, viens avec nous jusqu'à Seyanne; c'est aujourd'hui la grande fournée, il y aura des galettes. Tiens, voilà des mûres, c'est tout pour toi; les amis sont les amis.

Les mules s'étaient emportées au galop; Marcel rappela son frère, et Sabine s'éloigna de son côté. Elle se laissa conduire au hasard par la chèvre, qui s'était débattue longtemps pour sortir de ces terrains sablonneux, sans herbages, et qui, libre maintenant, courait gaiement vers le pré, en tournant autour de sa maîtresse de toute la longueur de sa corde, à grands sauts et ruades, cassant à belles dents les jeunes pousses au milieu des taillis.

A l'Olivette, Sabine rencontra Espérit, qui rôdait autour de la Pioline en habits de fête. — Il fait bon qu'on vous rencontre, dit-il, j'ai à vous parler. J'étais déjà monté jusqu'à la terrasse, mais de la porte j'ai entendu la voix de Mlle Blandine dans le salon, et si fort, si fort, que la frayeur m'a pris. Je n'ose plus entrer. Ah! mademoiselle Sabine!

Il la regardait avec une tristesse inquiète et ne pouvait se décider à parler.

— Eh bien! quoi, mon ami? lui dit-elle.

— Notre demoiselle, répondit Espérit en prenant son courage à deux mains, oui ou non, suis-je votre ami? Eh bien! sur ma foi, il ne faut pas que ce mariage se fasse.

— Mais quel mariage? Que dis-tu?

— Avec Lucien, pardi! Mauvaise affaire, notre demoiselle, mauvaise affaire, croyez-moi. Ce Lucien ne vous va guère, je vous le jure; il ne faut pas l'épouser.

— Mais ni lui ni personne, mon pauvre Espérit, dit-elle en s'efforçant de sourire.

JULES DE LA MADELÈNE.

(*La quatrième partie au prochain n°.*)

UNE

ACADÉMIE DE ROMANCIERS

EN ALLEMAGNE

Sammlung auserlesener Original-romane, herausgegeben von Otto Müller. — I. *Afraja*, von Théodore Mugge. — II. *Charlotte Ackermann*, von Otto Müller. — III. *Der Dunkelgraf*, von Ludwig Bechstein. — IV. *Der Sonnenwirth*, von Hermann Kurz. — V. *Die Freimaurer*, von Gustav Kühne. — VI. *Die Familie Ammer*, von Ernst Willkomm; 6 vol. Francfort 1854-1855.

Un symptôme inquiétant, et qui se manifeste à un égal degré dans toutes les littératures de ce temps-ci, c'est la dissémination des forces intellectuelles. Interrogez les peuples chez qui se concentre aujourd'hui le travail de la pensée, l'Allemagne, l'Angleterre et la France vous donneront le même spectacle. Combien est-il d'écrivains qui se possèdent tout entiers, et qui, sans dévier à droite ou à gauche, sachent marcher résolument vers un but fixé d'avance? Quand la volonté ne vient pas en aide au talent, on n'échappe guère aux distractions de la route. En vain a-t-on reçu du ciel les facultés les plus heureuses, la dissipation les énerve, et la fleur se fane avant de s'être épanouie. C'est ainsi que tant de jeunes esprits surgissent, et se pressent, et se remplacent si promptement les uns les autres; il en est qui se lèvent, joyeux, triomphans, comme s'ils allaient cueillir le rameau immortel, et déjà le souffle manque au vainqueur : le premier succès a épuisé ses forces. A voir tous ces noms d'écrivains, tous ces titres d'ouvrages enregistrés avec sympathie par la critique, il semble qu'on assiste à un grand mouvement littéraire, et que cette abondance de talens et d'œuvres atteste en nous la sève qui fait les

siècles virils. L'abondance des talens, oui, c'est un des signes de notre âge; mais, hélas! avec quelle rapidité elles s'effacent, toutes ces lueurs incertaines! L'image trop fidèle de la saison littéraire où nous sommes, ce sont ces milliers d'étoiles filantes qui brillent et disparaissent dans le ciel par une chaude nuit d'été. Il y avait pourtant bien des qualités précieuses chez tel écrivain dont le premier essor nous charmait l'an dernier; qu'est-il devenu? Il a perdu sa voie, il a suivi les feux follets qui mènent aux piéges perfides, vous le cherchez et ne le trouvez plus. C'est toujours, et plus que jamais, le cri douloureux de l'orateur antique : l'année a perdu son printemps!

Je pourrais faire cette réflexion à propos de la France, et les exemples ne me manqueraient pas pour éclairer ma pensée; c'est à l'Allemagne seulement que je veux l'appliquer aujourd'hui. Combien de commencemens heureux n'ai-je pas eu à signaler depuis quinze ans! Combien de fois l'Allemagne n'a-t-elle pas accueilli avec espoir un nom qui promettait de grandir! Celui-ci était poète : il chantait le retour de l'âme aux émotions de la vie religieuse, il se plaisait à des tableaux d'une grâce enfantine, et cette fiévreuse Allemagne des dernières années, à peine débarrassée de son cauchemar, semblait revenir avec M. Oscar de Redwitz à la foi des *Minnesinger*. Celui-là était un conteur bien inspiré; il avait su donner une forme touchante aux observations qui frappaient son esprit, il nous faisait partager ses sympathies si douloureuses, si profondément tendres pour les misères des israélites de Bohême, et nous étions heureux de saluer M. Léopold Kompert comme un des futurs maîtres du roman philosophique. Cet autre s'était attaché à peindre les paysans de la Forêt-Noire; il avait découvert dans un petit village du duché de Bade une poésie inconnue avant lui, et ses romans rustiques avaient eu l'éclat d'une révélation; Berthold Auerbach était le chef d'une école. Brillans débuts, espérances souriantes, où êtes-vous? Des causes différentes ont amené des résultats trop semblables : poètes et conteurs se sont arrêtés en route. Orgueil ou paresse, infatuation ou défiance de soi, entraînemens de la vie publique, séductions du journalisme, sans parler, hélas! des motifs légitimes et de la dure nécessité qui s'oppose si souvent à la pratique de l'art, voilà quelques-unes des influences qui viennent glacer la sève au moment de la floraison espérée. Je ne cite ici que les écrivains qui ont jeté le plus d'éclat; mais autour d'eux ou au-dessous, que de noms encore ont éveillé un instant la sympathie publique! Les rangs étaient pressés, une légion nombreuse semblait s'avancer en bon ordre, et cependant chaque année le tableau changeait d'aspect. Les débuts succédaient aux débuts, et l'écrivain applaudi allait disparaître au sein de la foule. Tout cela atteste, encore une fois, une singulière fertilité littéraire;

seulement, pourquoi n'y a-t-il pas une œuvre qui s'impose? Pourquoi ne se forme-t-il pas une école qui soutienne les faibles et rallie ceux qui s'égarent?

Parmi les causes qui ont amené cette dispersion des esprits, parmi les mauvaises influences qui ont contribué à corrompre tant de germes, à dissiper tant d'espérances, il faut ranger surtout la manie de l'imitation française. Certes, que l'action intellectuelle de la France s'exerce glorieusement en Europe, ce n'est pas nous qui serons tenté de nous en plaindre; prenez-y garde toutefois, plus les barrières des peuples s'abaissent, plus aussi nous devons défendre l'originalité de leur esprit contre les dangers de la promiscuité et du chaos. Désirer que notre patrie garde le premier rang à la tête des nations littéraires, c'est le vœu d'une légitime fierté, mais que penser d'un homme qui, méconnaissant le génie multiple, la libre et féconde variété de la civilisation moderne, souhaiterait au nord et au midi le triomphe d'une pensée uniforme? Cette critique-là n'est plus permise qu'à des pédans de collége. Il est encore de ces intelligences étroites qui ne veulent reconnaître en Europe que la seule littérature de la France, erreur fort excusable assurément si elle est le produit d'un enthousiasme vrai, prétention grotesque si elle s'étale comme une doctrine, et si, sous un air de conviction hautaine, elle cache simplement deux sottes choses : la fatuité et l'ignorance. Plaçons-nous plus haut, contemplons dans son ensemble le travail compliqué du genre humain, souhaitons que chaque peuple y conserve son esprit, y développe son originalité native, et ne demandons qu'une lutte féconde où nous saurons maintenir notre place. Savez-vous, en effet, quel est le résultat de ces influences qui tiennent plus de la mode que de l'étude? L'imitation ne se prend qu'aux succès du jour, et l'on voit ordinairement les plus médiocres produits d'une littérature devenir un modèle pour la littérature voisine. Avant Bodmer et Lessing, avant Goethe et Schiller, quand le désir de se régler sur le siècle de Louis XIV étouffait en Allemagne toute inspiration libre, ce n'était pas Corneille ou Racine que l'on prenait pour guides : on faisait du Campistron ou du Lagrange-Chancel. Aujourd'hui que Paris est une sirène pour l'étranger, que copie-t-on au-delà du Rhin? Nos plus vulgaires frivolités parisiennes, un vaudeville, une fantaisie suspecte, un feuilleton prétentieux, ou l'interminable récit d'un conteur à la toise.

Le meilleur moyen de réveiller l'inspiration engourdie, c'est de ramener les écrivains aux sources nationales. Pourquoi la vie germanique, par exemple, ne serait-elle pas un sujet d'observations fécondes pour les romanciers de Berlin ou de Vienne, de Stuttgart ou de Munich? Pourquoi l'étude directe d'un pays si original et si

riche ne fournirait-elle pas de vivantes peintures à des esprits bien doués? Que de trésors à recueillir dans ce commerce assidu avec les traditions du sol! Puisqu'il faut un but sérieux, puisqu'il faut une inspiration morale chez celui-là même qui ne semble préoccupé que de l'amusement du lecteur, en voilà une toute naturelle et singulièrement heureuse, l'amour du pays, l'interprétation des choses passées, la peinture sympathique des choses présentes. Quand l'auteur d'*Eritis sicut Deus* mettait si énergiquement en scène les désordres de l'athéisme hégélien, c'étaient là des mœurs bien allemandes, et soit qu'on approuvât sa belliqueuse ardeur, soit qu'on blâmât en maintes rencontres l'âpreté de ses satires, il fallait bien reconnaître dans ce vigoureux tableau un esprit sincèrement inspiré (1). Ce qu'a fait ainsi l'audacieux conteur dont l'Allemagne ne sait pas encore le nom, ce qu'il a fait avec amertume, avec passion, au milieu des injures des uns et des acclamations des autres, il faudrait le faire aujourd'hui sans autre inspiration que celle de la vérité, sans autre passion que la passion de la poésie et de l'art.

Il y a en Allemagne un jeune écrivain qui a senti vivement le mal dont je viens de signaler les causes, et qui fait en ce moment même de généreux efforts pour le combattre. Je parle de M. Otto Müller, connu déjà par des récits pleins de fraîcheur et de vérité. M. Otto Müller a été frappé comme nous de cette multitude de talens qui gaspillent leurs fragiles trésors; il a déploré les effets de l'imitation frivole de la France, et il a conçu le désir d'imprimer aux esprits une direction plus sûre. Grouper autour de lui les écrivains qui prennent leur tâche au sérieux, ramener l'art aux traditions vraies dont il s'est trop longtemps écarté, entreprendre avec ses amis la peinture des mœurs allemandes dans le présent aussi bien que dans le passé, former le goût du public par un choix d'œuvres véritablement littéraires et désignées à l'attention de la foule, tel est le plan de M. Otto Müller. L'intention est excellente; le jeune écrivain a-t-il su la réaliser tout entière? Cette question mérite bien qu'on l'examine avec sollicitude. Un premier groupe s'est déjà formé, cinq romanciers ont répondu à l'appel, et nous avons entre les mains six volumes de cette collection, que M. Müller appelle avec confiance *Bibliothèque de romans allemands originaux*. De ces six écrivains, y compris le chef qui les a convoqués, il en est trois qui ont déjà fait leurs preuves et donné leur mesure; les trois autres sont des hommes nouveaux. La génération qui a fait parler d'elle il y a quinze ans et la génération qui se lève s'associent pour une œuvre commune. Les vétérans n'avaient pas toujours suivi le chemin le plus droit, les dé-

(1) Voyez, sur ce roman, la *Revue* du 15 juin 1855.

butans n'étaient pas encore parfaitement sûrs d'eux-mêmes, les voilà disposés à se soutenir les uns les autres : spectacle aimable, si j'ose le dire, gracieux exemple d'encouragement mutuel, et où je trouve déjà quelque chose du génie germanique. Les *Minnesinger* du XIIIe siècle, les *Meistersænger* du XVe, étaient aussi des confréries littéraires, et dans cette communauté d'efforts chaque membre trouvait une sauvegarde soit contre ses propres erreurs, soit contre l'indifférence ou les mauvais jugemens de la foule. Prêtons donc une attention sérieuse à cette académie de romanciers, à ce groupe d'écrivains qu'a rassemblé M. Müller, et, puisque c'est une pensée élevée qui les anime, signalons le bien et le mal avec franchise; la sympathie et la sévérité attesteront également notre sollicitude.

Commençons par le jeune maître : le roman de M. Otto Müller, *Charlotte Ackermann*, est une touchante et douloureuse histoire empruntée aux annales de la littérature dramatique en Allemagne au XVIIIe siècle. On sait quelle fut, vers le milieu du siècle dernier, l'importance littéraire de la scène de Hambourg. Attiré par les artistes d'élite qui y interprétaient les chefs-d'œuvre de Shakespeare, de Corneille, de Racine, et les premières tentatives du vrai drame germanique, Lessing a écrit, à l'occasion de ces soirées de Hambourg, une série d'études qui composent un de ses plus intéressans ouvrages. C'était le moment où l'Allemagne allait produire aussi sur le théâtre les grands poètes qui font son orgueil : on ne parlait pas encore de Schiller; mais déjà Wolfgang Goethe, en racontant *les souffrances du jeune Werther*, en faisant jouer *Goetz de Berlichingen*, avait donné le signal d'une littérature toute nouvelle, tandis que Lessing frayait vaillamment la route à des inventeurs plus complets avec sa *Minna de Barnhelm* et son *Emilia Galotti*. De grands acteurs avaient paru et semblaient provoquer les poètes. La faveur publique venait en aide à ces premiers triomphes; je ne sais quelle vie nouvelle, je ne sais quel souffle printanier circulait dans ces domaines, jusque-là si incultes; maintes apparitions charmantes souriaient à la naissance de l'art.

Parmi les plus habiles interprètes des œuvres confiées à la scène, la famille Ackermann brillait au premier rang, véritable famille d'artistes comme l'imagination peut en rêver, famille toute patriarcale, dévouée à l'art, dévouée à l'étude du beau, et sans aucune de ces prétentions ridicules avec lesquelles on transfigure aujourd'hui le moindre joueur de violon. Les comédiens de la famille Ackermann n'étaient pas des révélateurs incompris ni de sublimes crucifiés; c'étaient tout bonnement de sérieux artistes qui aimaient leur art, de braves gens qui s'efforçaient de charmer la foule naïve et de satisfaire les connaisseurs d'élite, sans songer à la régénéra-

tion de l'espèce humaine. Simples, honnêtes, gracieux, ils marchaient de pair avec ce qu'il y avait de plus respectable dans la bourgeoisie de leur bonne ville de Hambourg, et comme ils se sentaient assurés de l'estime publique, l'idée ne leur venait pas de s'ériger en pontifes. Rien de plus aimable que le tableau de la famille Ackermann tel que l'a tracé M. Müller. La maison s'élève en face de l'église Saint-Michel, propre, élégante, comfortable, avec sa grande porte de chêne bien luisante et les deux tilleuls qui décorent l'entrée; au dedans, tout est réglé avec ordre, tout est calme, joie sereine, étude sérieuse. Voyez l'excellente femme qui gouverne le ménage, c'est la veuve de Conrad-Ernest Ackermann, directeur du théâtre de Hambourg; son fils Frédéric-Louis Schroeder, né d'un premier lit, directeur et acteur à la fois, a recueilli pour l'agrandir la succession de son beau-père; les deux filles, Charlotte et Dorothée, soutiennent avec lui la gloire de la famille. Charlotte surtout est une admirable artiste : quelle grâce et quelle passion! Comme elle transforme ses rôles, comme elle leur communique une vie ardente dont l'auteur ne se doutait pas! D'un type vulgaire elle fait une physionomie idéale, d'un médiocre personnage d'Élias Schlegel ou de Brandès elle fait une héroïne qui serait le triomphe d'un poète. Aussi, quand les jeunes maîtres lui confieront leurs œuvres, quand elle jouera l'*Emilia* de Lessing, quand Marie de Beaumarchais, dans le *Clavijo* de Goethe, exprimera par sa voix ses mélodieuses douleurs, Charlotte Ackermann aura une place, à côté de Lessing et de Goethe, dans la création de la scène allemande.

Charlotte était l'orgueil de cette ville de Hambourg, si fière déjà de son Klopstock et de l'hospitalité qu'elle avait donnée à l'auteur de *Minna de Barnhelm*. La souplesse de son génie se prêtait à toutes les exigences de la troupe et à tous les plaisirs du public. Dans la naïve organisation du théâtre naissant, l'art du comédien devait tout embrasser; Charlotte n'était pas un de ces talens artificiels qui ne savent jouer que d'un instrument et n'y font vibrer qu'une seule corde : vive et spirituelle dans ses rôles comiques, pleine d'élans passionnés dans le drame, on la voyait le lendemain danser une pantomime avec une suprême élégance. On se rappelle involontairement, à la lecture de ces jolis détails, cette actrice de l'hôtel de Bourgogne qui créait le rôle d'Andromaque en 1667 avec un si merveilleux succès, et dont Racine, l'année suivante, accompagnait en pleurant le convoi funèbre : l'Andromaque de Racine excellait aussi dans la comédie et la danse. Que manquait-t-il à Charlotte? Belle, innocente, respectée de tous, unissant la simplicité des vertus domestiques à l'enthousiasme sacré de la poésie, on l'aimait pour sa candeur juvénile autant qu'on admirait son génie.

Mais où est le roman? où est le drame? Le voici : Charlotte est si bien une habitante des régions idéales, qu'elle ne sait rien des choses d'ici-bas; sa candeur et son enthousiasme lui seront un piége. Écoutez une vieille histoire qui s'est reproduite sous maintes formes; l'histoire est vraie, et l'auteur du roman n'a eu qu'à faire revivre des douleurs trop réelles. Un officier arrive de Copenhague pour recruter des soldats au service du roi de Danemark : c'est le baron de Sylbourg, un parfait cavalier, un spirituel égoïste, un de ces roués qui savent cacher sous des paroles d'or la sécheresse de leur âme. A coup sûr, un œil exercé ne s'y tromperait pas : Sylbourg, après tout, ne serait qu'un sous-lieutenant dans le régiment de Lovelace; mais avec ses mystérieuses allures, avec son hypocrite mélange de réserve et de passion, l'officier danois a fasciné Charlotte. Hélas! ce cœur si pur, cette intelligence si élevée, si délicate, et toute consacrée à l'étude du vrai et du faux, comment a-t-elle pu se laisser prendre ainsi au manége de ce plat comédien? C'est là l'impression poignante que produit cette tragique histoire. On voudrait détromper Charlotte, on applaudit l'excellent Schrœder, quand il poursuit Sylbourg de son mépris et qu'il tâche de dessiller les yeux de sa sœur. Vains efforts! il y a dans l'ingénuité de ces belles âmes une obstination invincible. C'est le récit de cet amour, c'est le tableau des imprudences de Charlotte, des roueries effrontées de Sylbourg, des violences de Schrœder, et finalement l'abandon, le désespoir, la mort prématurée de la jeune et glorieuse artiste, qui remplit le roman de M. Otto Müller.

On possède encore (c'est un curieux épisode de l'histoire littéraire de l'Allemagne au XVIIIe siècle), on possède encore les lettres de Charlotte à Mme la conseillère Unzer, la vieille amie de Lessing et la confidente dévouée de la jeune actrice, — lettres naïves, charmantes, passionnées, que l'on peut comparer tour à tour aux décentes tristesses de Mlle Aïssé et aux cris de douleur de la religieuse portugaise. M. Müller, à l'aide de ces lettres, a retrouvé la vie intime des personnages qu'il met en scène. On s'aperçoit bien vite que ce n'est pas là un roman ordinaire, il semble qu'on feuillette les archives d'une famille. Cette simplicité n'exclut pas çà et là des scènes très vives où le contraste qui fait le fond du récit, le contraste de l'innocence et de l'effronterie, est vigoureusement accusé. Quel spectacle que celui du lieu infâme où le baron de Sylbourg ne craint pas d'entraîner sa fiancée! Il fallait une rare habileté pour toucher à une situation pareille; M. Müller y a trouvé l'occasion de déployer toute la délicatesse de son pinceau. Quand Charlotte met le pied dans cette maison suspecte, elle y marche comme sur les dalles d'un sanctuaire, et l'auréole de pureté qui l'entoure ne se voile pas un instant. Elle ignore

le mal; comment pourrait-elle se défier de la perfidie et de la bassesse? Avec cette confiance ingénue, il y a un autre trait de caractère qui n'a pas échappé à la clairvoyance du romancier, c'est ce que j'appellerai le point d'honneur de l'artiste. «Quoi! — s'écrie un jour Charlotte Ackermann, au moment où les prières de Sylbourg l'entraînent aux imprudences qui la perdront, — quoi! la poésie sera-t-elle éternellement un monde étranger sans qu'il soit permis de la transporter dans la vie comme une réalité? Si je ressens l'amour d'une Julia, pourquoi ne me conduirais-je pas comme elle? Rutland paraît-elle si noble, si entraînante et si profonde, uniquement parce qu'elle est une figure de fantaisie? N'est-ce pas plutôt parce que tout homme généreux, tout caractère noble et profond reconnaît que l'amour de Rutland est le véritable amour, et que son sort malheureux est la conséquence nécessaire de cet amour? Loin de moi les petites pensées! Celui qui craint d'éprouver et de souffrir dans la vie réelle ce qui nous émeut et nous ravit dans la poésie aura, je le veux bien, tout ce qu'il faut pour cette existence d'ici-bas, mais sa patrie n'est pas dans le monde idéal; il ment, il ment à la sublime déesse, s'il n'a pas le courage de chercher, même à travers les épines de cette vallée terrestre, un sentier qui le conduise vers ses lumineux sommets.» C'est ainsi que la malheureuse enfant s'encourage elle-même en ses témérités; sa mère si indulgente et si bonne, sa sœur si tendrement alarmée, l'honnête et impétueux Schrœder qui veille sur elle comme sur le plus précieux des trésors, ce sont là les ennemis contre lesquels son âme se révolte, tandis qu'elle revêt l'infâme Sylbourg de tous les prestiges de son rêve!

Cette belle étude fait honneur à la sagacité du moraliste autant qu'à la délicatesse du peintre. Il faut louer aussi l'arrangement ingénieux du cadre où M. Müller a placé la figure de Charlotte. Tous ces détails intimes de l'histoire littéraire du XVIII[e] siècle contribuent singulièrement à animer le tableau. La discussion des comédiens à l'auberge de la *haute société*, les controverses des acteurs et des journalistes, l'introduction de l'*Othello* de Shakspeare sur la scène de Hambourg, les naïves modifications que le conseil de la cité fait faire au dénoûment du drame, les fureurs du pasteur Jean-Melchior Gœtze, l'adversaire acharné de Lessing, qui tonne du haut de la chaire contre le goût païen de la poésie dramatique, le manuscrit de *Nathan* envoyé par Lessing à Charlotte, et la belle jeune fille qui reprend goût à la vie en étudiant le rôle de Récha dans cette composition immortelle, ce sont là autant de scènes familières et charmantes qui font revivre à nos yeux toute une période de l'histoire de l'art. Remarquez aussi que ce ne sont pas des épisodes accessoires: on s'intéresse aux destinées de cette littérature nouvelle qui grandit,

et, comme Charlotte Ackermann est l'éclatante auxiliaire de Lessing et de Goethe, on partage, au sujet de la malheureuse artiste, les émotions et les colères du public de Hambourg. Goethe a écrit un de ses poèmes les plus touchans à l'honneur d'une jeune actrice qui a passé comme une apparition merveilleuse sans laisser d'autre trace qu'un souvenir bientôt effacé. Les admirateurs de Charlotte sentaient aussi vivement que le poète tout ce qu'il y avait de fragile et de périssable dans ce génie créateur auquel ils avaient dû de si pures jouissances. Quel deuil public lorsque ses tragiques aventures l'obligeaient à s'éloigner de la scène! quelles acclamations quand elle y reparaissait, essayant de renaître à l'enthousiasme! Et le jour qu'elle s'évanouit sur le théâtre, brisée à la fois par un rôle trop conforme à ses propres souffrances et par la vue de son indigne amant venu là tout exprès pour torturer son cœur, comme un frisson d'angoisse parcourait l'assemblée immobile! L'intérêt d'une destinée particulière et l'intérêt général de l'art sont associés ici avec une parfaite harmonie.

Il y a un dernier épisode qui explique et couronne cette lamentable histoire : bien que l'abandon de Sylbourg eût brisé le cœur de Charlotte, la pauvre fille s'obstinait toujours dans sa confiance. Elle était bien sûre de le ramener, disait-elle. C'étaient les reproches de sa famille, les emportemens de Schrœder, c'était sa propre défiance à elle-même, défiance d'un instant et dont elle s'accusait comme d'une lâcheté, qui avait excité la juste indignation de son amant. Elle persistait jusqu'au bout à glorifier ce misérable, mais le jour où Sylbourg fut démasqué, le jour où elle comprit à quel débauché vulgaire elle avait donné son âme, le rêve une fois détruit, la belle rêveuse mourut. Citons cette page qui résume tout le tableau : Mme Ackermann, Schrœder et Dorothée ont décidé Charlotte à s'éloigner de Hambourg. La solitude, les premiers souffles du printemps, les douces merveilles de cette nature que Charlotte savait si bien sentir, relèveront son âme abattue. Des amis dévoués de la famille, le baron et la baronne de Schimmelmann, l'emmènent au bord de l'Elbe dans leur château de Wandsbeck. C'est là que la comtesse Ulrique de Lindenkron, victime autrefois de l'indignité de Sylbourg, ne craint pas de dévoiler à la douce malade ses tristes et terribles secrets. Elle croyait la guérir, mais pour une âme comme celle de Charlotte, la seule guérison d'un tel amour, la seule réparation d'une telle erreur, c'est la mort. Charlotte se sent frappée au cœur; le lendemain elle quitte le château à pied, accourt à la ville et rend l'âme entre les bras de sa mère :

« La nuit était déjà close, lorsque Ulrique eut achevé son récit; la lune brillait à travers le feuillage; le murmure des sources et des fontaines inter-

rompait seul le silence de la nuit; Charlotte, les yeux fermés, se penchait sur le sein de la comtesse, qui l'avait entourée de ses bras et la laissait se remettre de l'impression que cette confidence avait dû lui faire. Ulrique était fermement persuadée que le moment était venu où la jeune fille allait être à jamais guérie de son amour; mais lorsque Charlotte, s'éveillant comme d'un songe, releva la tête, et, passant la main sur son front, arrêta sur la comtesse son regard fixe et troublé, celle-ci ne put voir sans effroi son égarement et sa pâleur : c'était comme une blanche figure de marbre qui la regardait de ses yeux morts, où la lune reflétait sa magique lumière.

« — Je vous remercie... Retournons au château... J'ai froid.

« C'est tout ce que Charlotte put lui dire, après quoi elle se leva et s'enveloppa dans son châle en frissonnant.

« — Prenez la malheureuse histoire de mon premier amour comme un avertissement de votre bon ange, mon aimable Charlotte, dit Ulrique, qui commençait à craindre d'avoir dépassé la mesure. C'est un bonheur pour nous deux de nous être ainsi rencontrées, — pour moi, parce qu'une fois enfin j'ai pu épancher librement mon cœur, — pour vous, parce que mon sort vous avertit d'être sur vos gardes. Vous verrez plus tard les lettres par lesquelles le traître voulait me ravir l'amour de mon Arthur, même à sa dernière heure, lettres si pleines d'une infernale malice, que je puis les comparer au poison mortel qui tue lentement, mais infailliblement... Voulez-vous les lire demain, ces lettres, ma bonne Charlotte? Qui sait le service qu'elles peuvent vous rendre encore?

« — A moi? dit-elle en balbutiant et saisie d'un brûlant frisson. Ces lettres ne pourraient plus me rendre aucun service! Il suffit que je connaisse pleinement mon épouvantable erreur... O mon Dieu! mon Dieu! comment supporterai-je cette épreuve? . . . .

« Le récit d'Ulrique avait brisé ce jeune cœur; ce qui devait la sauver avait été pour elle le poignard d'Odoardo; la lumière que la comtesse répandit sur la vie de Sylbourg alluma le flambeau des funérailles de Charlotte.

« Personne dans le château ne se doutait de son départ secret; seulement, au bout de quelques heures, comme elle ne revenait pas de sa promenade matinale dans le parc, on conçut des craintes et l'on chercha vainement dans tous les environs. On n'a pas su ce qui lui fit prendre si soudainement le chemin de la maison paternelle, car à l'arrivée du médecin elle était déjà dans le délire d'une fièvre ardente, et bientôt il dut annoncer qu'elle ne passerait pas la nuit.

« Vers cinq heures, lorsque le baron, sa femme et la comtesse arrivèrent, Charlotte était à l'agonie, mais elle ne rendit le dernier soupir qu'après minuit : elle expira doucement dans les bras de la vieille conseillère. L'aurore du 10 mai ne trouva plus de la grande artiste, de Charlotte Ackermann, qu'un cadavre au tranquille sourire et un nom immortel dans les fastes du théâtre allemand.

« Ce fut un jour de deuil pour toute la ville de Hambourg; nous lisons que ce jour-là il ne se fit, même à la bourse, presque aucune affaire. Des millier de personnes se rendirent au Kreyenkamp, pour contempler dans un morne silence la maison où *elle* était morte. Vers midi, des groupes menaçans se

formèrent devant l'auberge de Kaisershof; on faisait entendre des cris de malédiction contre l'officier recruteur; il fallut l'intervention de personnes sages et respectées pour empêcher le peuple de lancer des pierres contre les fenêtres de son appartement, bien que l'aubergiste déclarât que le baron était parti dès le matin.

« On ne le revit jamais à Hambourg, et l'on ne sait pas non plus ce qu'il devint dans la suite. Le jour qui précéda les funérailles, on avait, suivant l'usage, exposé le corps de Charlotte dans un cercueil ouvert. La foule des personnes de toute condition qui lui rendirent les derniers honneurs et qui voulurent la voir encore une fois fut si grande, qu'il fallut demander quelques hommes de la garde pour maintenir l'ordre devant la maison. La chambre où le corps était exposé ne désemplissait pas de visiteurs consternés; on jonchait le cercueil de fleurs; chacun voulait avoir des cheveux de Charlotte pour en former des bagues et les porter comme souvenir. L'aspect de la jeune morte entièrement vêtue de blanc et couronnée du laurier si justement mérité faisait fondre en larmes les spectateurs même les plus froids. Ceux qui la voyaient ainsi gisante savaient qu'elle était morte avec un cœur pur. Artiste au sein même du trépas, elle semblait être dans le cercueil une gracieuse Emilia Galotti, une charmante Marie de Beaumarchais.

« Le jour des obsèques, la douleur et les regrets allaient presque jusqu'à l'exaltation. On avait transporté le corps, la nuit précédente, à la cour de l'opéra; c'est de là que, le dimanche 14 mai, il fut amené vers sept heures du soir à l'église de Saint-Pierre, dans un char funèbre décoré de fleurs et de couronnes de myrte; le Gaensemarkt, le Jungfernstieg, ainsi que l'église et le cimetière, étaient couverts d'innombrables assistans en habits de deuil; à l'entrée du temple, les plus proches amis et les artistes, avec quelques-uns des membres les plus considérables du conseil de la ville, reçurent le cercueil et le portèrent eux-mêmes à la fosse. Brockmann prononça le discours funèbre. On lisait sur le drapeau mortuaire ces simples mots :

Tout nous échappe ici-bas;
La vie est un rêve :
Arrêtée au premier pas,
Ma course s'achève.

Mais la tombe où nous passons
Nourrit l'espérance :
Le grain meurt, et des moissons
Le grand jour s'avance (1). »

En écrivant ce poétique récit, M. Otto Müller a donné un bon exemple et une indication salutaire. Voilà un tableau bien allemand, voilà une œuvre originale et vraie; point de fausses couleurs, nulle prétention, aucune trace des influences suspectes dont il fallait enfin se débarrasser. Cette étude d'une passion ardente au milieu des vertus patriarcales du foyer atteste un sentiment fidèle des vieilles mœurs uni aux pénétrantes analyses de l'art moderne. Le sentiment

(1) J'emprunte cette citation à la traduction élégante et fidèle de M. J.-J. Porchat.

de la tradition et une originalité savante, c'est aussi ce que je suis heureux de signaler dans un roman de mœurs populaires, *l'Aubergiste du Soleil*, dû à la plume de M. Hermann Kurz. M. Hermann Kurz appartient comme M. Otto Müller à la génération nouvelle. Je ne crois pas qu'il ait rien écrit avant *l'Aubergiste du Soleil*, car il me paraît impossible qu'une œuvre écrite de cette main vigoureuse ait pu passer inaperçue. C'est la délicatesse et la grâce qui distinguent M. Otto Müller, c'est la profondeur et la force qui éclatent chez M. Kurz. M. Otto Müller nous a donné un suave et tragique tableau emprunté à l'histoire des arts au XVIIIe siècle; c'est aussi au XVIIIe siècle que M. Hermann Kurz a demandé les élémens de son drame, mais il nous conduit au milieu des paysans souabes, et il trace une peinture sombre et sinistre, qui est en même temps une excellente page d'histoire. Les lettres de Charlotte Ackermann avaient servi de guide à M. Müller; il y a de même un fondement réel au récit de M. Hermann Kurz. Par les contrastes autant que par les ressemblances ces deux œuvres se tiennent et se complètent. Après avoir assisté aux premiers triomphes de l'art dramatique allemand dans le siècle de Lessing et de Goethe, c'est une étude curieuse de pénétrer dans ces bas-fonds de la société où la dureté d'une église sans cœur et d'une administration homicide appelaient, comme un jugement de Dieu, le jugement de la France de 89!

Parmi les écrits en prose de Schiller, on rencontre une très curieuse narration, dont le titre, assez difficile à traduire littéralement, peut être paraphrasé ainsi : *l'Homme poussé au crime par la perte de son honneur*. C'est l'histoire d'un certain Christian Wolf, fils d'un petit aubergiste de campagne, qui, abandonné de bonne heure à lui-même, va braconner dans les bois, est jeté en prison avec des malfaiteurs, sort de là le désespoir dans l'âme, essaie de prendre un métier, et bientôt, se croyant voué pour toujours au mépris des hommes, finit par devenir un chef de bandits, l'épouvante et le fléau de la contrée. Ce n'est pas un récit d'imagination, c'est une histoire vraie, *der Verbrecher aus verlorenen Ehre, eine wahre Geschichte*, et Schiller, en effet, cite plusieurs pages d'une espèce d'autobiographie écrite par le meurtrier lui-même, lorsque, pris et condamné, il se préparait à porter sa tête sur l'échafaud. Cette autobiographie n'est pas le seul document qui reste sur l'aubergiste du Soleil; il y a des actes judiciaires, des procès-verbaux, des lettres, sans parler de plusieurs notices écrites par des contemporains avec un naïf accent de vérité. Ces documens ont fourni à M. Kurz d'utiles indications, mais il a pensé qu'il avait le droit d'en faire un libre usage. Ce qui est vrai dans son récit, c'est le fond même, le tableau du temps, la peinture de cette justice impitoyable,

l'histoire d'un homme doué de facultés puissantes et poussé au crime par l'iniquité de ceux qui devaient lui tendre la main; quant aux détails, ils sont hardiment inventés, et cette mise en œuvre fait le plus grand honneur à la forte et saine imagination de M. Kurz. Le récit de Schiller lui-même n'a fourni qu'un petit nombre de traits au romancier. On n'avait dans ces documens authentiques qu'une simple histoire de cour d'assises; ici, c'est une œuvre vraiment remarquable, et que remplit d'un bout à l'autre le souffle de la poésie.

Le tableau s'ouvre vivement à l'heure où Frédéric Schwan, le fils de l'aubergiste du Soleil, condamné pour ses violences à passer quelques années dans une maison de correction, vient de subir sa peine et met le pied hors de la prison. Frédéric est sur le seuil; un des geôliers le pousse dehors par les épaules et lui lance, dans un style grotesquement brutal, un adieu qui fait frissonner. C'est donc un scélérat perdu sans retour pour que le geôlier lui tienne ce langage? Non, c'est une nature énergique et violente, mais pleine aussi de bons instincts et capable de grandes choses. A côté de la stupide figure de ce geôlier qui dépose dans le cœur du jeune homme le germe des ressentimens amers, l'auteur a placé dès le premier chapitre l'excellente physionomie du pasteur à qui est confiée l'éducation religieuse des détenus. Le digne ministre a su toucher le cœur du jeune sauvage; il est indulgent, comme tous ceux chez qui l'expérience des hommes est éclairée par une philosophie chrétienne; il ne se rebute pas pour une parole irritée, pour une brusquerie grossière, car il sait la force irrésistible de la douceur. Les bonnes pensées qui ne s'éteindront jamais complétement dans l'âme de Frédéric, les inspirations pieuses qui s'y feront jour çà et là au milieu même des souillures de sa vie, c'est le doux pasteur de la prison qui les y a mises. Pourquoi cet excellent homme est-il le seul être compatissant que l'infortuné rencontre sur sa route? Le père de Frédéric, qui s'est débarrassé de l'enfant rebelle en le livrant à la police, n'est guère disposé à lui tendre les bras. Paysan orgueilleux, honnête homme au cœur dur, un de ces caractères vulgairement vertueux pour lesquels la bonne conduite est une sorte d'opération commerciale, comment ne verrait-il pas un ennemi dans ce fils indiscipliné qui a compromis si souvent la bonne réputation de l'auberge? C'est une triste honnêteté que celle dont le père de Frédéric est si fier; vertu solide, je le veux bien, mais qui ressemble terriblement à une enseigne. On dit que l'enfer est pavé de bonnes intentions; il est pavé surtout de ces vertus-là. Encore si le vieil aubergiste était seul à repousser l'enfant prodigue! Frédéric est si transformé par cette année de prison, il est si résolu à se dompter lui-même, qu'il triompherait sans doute de la sombre rancune de son père; mais il y a là

une marâtre cupide, haineuse, impérieuse, qui ameute toutes les passions contre lui. Frédéric a beau faire son travail comme valet d'auberge, soigner les chevaux, surveiller l'écurie : toute sa bonne volonté est inutile, la famille entière le traite en réprouvé. La famille? ce n'est pas assez dire. Il est violent, le pauvre Frédéric, mais il est généreux, et plus d'une fois ses violences ont éclaté pour défendre le faible contre le fort; les lâches qu'il a jugés avec sa justice sommaire ne se sont pas fait faute de le calomnier, et dès qu'il met le pied dans le village, le vieillard détourne les yeux avec mépris, la jeune fille tremble de frayeur, le jeune homme serre les poings et murmure des paroles de haine. On le craint, on le fuit comme un chien enragé; son nom, l'aubergiste du Soleil, le *Sonnenwirth* (on l'appelle ainsi, bien que ce titre appartienne à son père et qu'il soit condamné d'avance à ne jamais recueillir cet héritage), son nom maudit est un épouvantail.

Un seul être dans cette contrée ennemie tend à Frédéric une main confiante : c'est une jeune fille bien pauvre, bien misérable, qu'il a protégée, encore tout enfant, contre les mauvais traitemens d'un hypocrite. Il y a une grâce touchante dans les amours de Frédéric et de Christine. Au moins le voilà réconcilié avec la vie; que lui importent les injustices des hommes? Le *Sonnenwirth* est sauvé cette fois, puisqu'un cœur dévoué se donne à lui. Non, ce lui sera au contraire une source d'humiliations nouvelles et l'occasion des révoltes qui l'entraîneront au crime. Christine est devenue mère, et Frédéric veut réparer sa faute en l'épousant. Il a oublié que la malédiction publique le poursuit. A la seule idée de ce mariage avec une fille de condition inférieure, le père est furieux, la marâtre jette les hauts cris; les beaux-frères, espèces de *gentlemen* de village, prennent de grands airs scandalisés. Frédéric se soumet en pleurant de rage; mais pourra-t-il se soumettre longtemps lorsque celle qu'il considère comme sa femme légitime est citée devant le consistoire et admonestée publiquement ainsi qu'une fille perdue? Les plus odieuses iniquités paraissent un procédé tout naturel quand il s'agit du *Sonnenwirth*. Il semble qu'on veuille l'emprisonner à jamais dans le souvenir de ses fautes passées. Le sacrement du mariage n'a pas été institué par l'église pour un bandit de cette espèce; le pasteur et le magistrat l'accablent d'affronts, lui suscitent maints obstacles, et finalement lui refusent le droit d'être le père légitime de ses enfans. Il est traqué comme une bête fauve.

Ce noir tableau est-il chargé? Non, les documens sont là. Déjà, il y a une vingtaine d'années, le romancier populaire de la Suisse allemande, Jérémie Gotthelf, avait flétri dans son *Miroir des Paysans* des iniquités du même genre, et qui ne remontent pas si haut.

Il est trop certain que l'église protestante du XVIIIe siècle a permis souvent cette odieuse tyrannie des consistoires. Aussi bien il n'y a pas trace de déclamation dans le roman de M. Kurz : c'est une peinture nette et franche. L'étude des choses réelles y vient sans cesse en aide à une imagination bien douée. On voit que l'auteur a interrogé à la fois et l'histoire des petites villes d'Allemagne au XVIIIe siècle et les mœurs des paysans d'aujourd'hui. On a fait dans ces derniers temps maintes peintures de la vie populaire; celles qu'a signées l'illustre nom de Jérémie Gotthelf sont les seules que je puisse préférer à ces vigoureuses pages. Il est évident que M. Kurz a écrit ce roman comme un sérieux artiste, qu'il a étudié son sujet avec amour, qu'il a fait poser longtemps ses rudes personnages avant de les dessiner sur sa toile. Il les connaît, il les sait, non pas d'une science factice et apprise de la veille : il les sait dans leur fond même, comme un observateur à qui rien n'a échappé, comme un confident qui a recueilli bien des secrets. Toutes ces figures sont vivantes; je reconnaîtrais entre mille le vieux Schwan et sa femme, et ses gendres, et maintes physionomies du village, le meunier, le boulanger, le pêcheur, le vieil invalide, sans parler du pasteur et du bourguemestre. Frédéric surtout est peint avec une rare puissance. Le portrait certes n'est point flatté; ce n'est pas une victime doucereuse qu'a voulu représenter M. Kurz, et cependant qui ne s'intéresserait à ce malheureux, quand on le voit lutter contre lui-même et faire tant d'inutiles efforts pour rentrer en grâce auprès du monde?

Au milieu de ces scènes de fureur où le *Sonnenwirth* ne se possède plus, il y a des situations bien touchantes. M. Kurtz a pris surtout plaisir à mettre en lumière les bons instincts de cette nature emportée. Les plus heureuses pages de son livre, ce sont celles où il montre la simplicité et la droiture du cœur de son héros. Tantôt c'est un ardent sentiment d'équité aux prises avec les formalités et les ruses d'une justice arbitraire, tantôt c'est une piété naïve qui ne demanderait qu'à s'épanouir, et qui vient se heurter contre la dure sécheresse de la dévotion officielle. Alors même que le *Sonnenwirth* est chassé de son village, dans les commencemens de sa vie de vagabond, lorsqu'il a été mis sous les verrous, et qu'ayant réussi à s'évader, il n'a d'autre asile que les tanières des bêtes fauves, il a de pieuses émotions qui le transforment tout à coup. La douce religion naturelle (oui, elle est pour l'âme un refuge si doux, quand la légion des pharisiens remplit l'église et en défend l'accès!), la douce religion naturelle, que dédaignent les théologiens de métier, fleurit d'elle-même au fond de son âme, dès qu'il n'est plus en butte aux défiances des méchans. Je n'en citerai qu'un exemple : séparés depuis plusieurs mois, Frédéric et Christine se retrouvent un soir à

l'entrée d'un petit hameau, où la malheureuse fille cache sa misère et sa honte. Avec quelle joie ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre, ces deux pauvres êtres que repousse le monde entier! avec quelle avidité ils s'interrogent et se racontent leurs aventures, ou recueillent en pleurant leurs souvenirs communs! La dernière fois qu'ils se virent, c'était au lit de mort du père de Christine.

« Quand j'arrivai à Ebersbach, disait Frédéric, j'eus du moins ce bonheur de trouver ton père encore vivant, et ce souvenir-là me fera du bien à l'âme aussi longtemps que je vivrai. Ah! Christine, respect au père! il est mort comme un patriarche. Pendant toute sa vie, le malheureux, il s'est traîné dans la pauvreté, dans la misère, dans la poussière, et n'a jamais su lui-même ce qu'il y avait en son cœur; mais à l'heure de la mort l'esprit qui l'animait au dedans s'est éveillé tout à coup et s'est dressé sur ses lèvres.

« — Tu te rappelles encore, dit Christine, comme il nous a bénis, et toi particulièrement, parce que ta volonté était bonne devant Dieu et ton cœur juste; tu te rappelles comme il t'a pardonné toutes les souffrances qu'il a endurées à cause de toi.

« — Et ses dernières paroles! s'écria Frédéric. Le vieux pasteur qui est mort en même temps que lui avait-il jamais dit quelque chose d'aussi beau? Et le pasteur d'aujourd'hui surtout! Ah! s'ils avaient laissé une seule fois s'échapper de leur bouche un souffle de cet esprit!...

« Et Christine essayait de retrouver dans sa mémoire les dernières paroles de son père : « — Ce n'est pas seulement, disait-il, à l'auberge du *Soleil*, c'est aussi sous le grand soleil du monde que tout ne va pas comme il faudrait, et que les décrets impénétrables de Dieu permettent que sa volonté ne soit pas faite sur la terre. L'envie et l'orgueil gouvernent le monde, mais le monde sera jugé... »

« — Ils disent qu'ils sont les enfans de Dieu! — reprenait vivement le *Sonnenwirth*, interrompant Christine afin de compléter ses souvenirs; — ils disent qu'ils sont les enfans de Dieu, et ils ne se traitent pas entre eux comme frères et sœurs. L'envie et la violence, l'orgueil et la cupidité gouvernent le monde, et l'image de Dieu est foulée aux pieds dans la personne du pauvre. Le niveau du mal va s'élevant toujours, la coupe est près de déborder, et le jugement éclatera tout à coup, frappant à la fois l'innocent et le coupable, comme au temps du grand déluge, alors que la méchanceté des hommes était grande sur la terre, alors que toutes leurs pensées et toutes leurs actions étaient mauvaises. »

« Le *Sonnenwirth* s'arrêtait, mais Christine ajouta aussitôt la conclusion de son père : — « Et moi, dans mon arche que vient de me clouer le faiseur de bières, je m'en vais sur mon sommet d'Ararat, je m'en vais trouver mon père, votre père aussi, je vais voir ce qui aujourd'hui est voilé à nos yeux par des ténèbres profondes, et je lui dirai : Père, bénis ceux qui restent derrière moi; une fois enfin, si cela t'est possible, conduis-les par des chemins plus doux et permets-leur de goûter ta paix! » — Après cela, ajoutait Christine, il n'a plus prononcé de paroles distinctes; il s'est affaissé sur lui-même et s'est endormi.

« Une émotion irrésistible s'était emparée du *Sonnenwirth*. Cette âme qui avait été la proie de tant de passions sauvages, cet homme violent qui n'avait pas craint de porter la main sur les vases sacrés de l'église, il priait maintenant le Dieu qu'il avait outragé. Il se jeta à genoux, et, levant ses bras vers le ciel que la première aube éclairait de ses lueurs bleues, il s'écria en versant des torrens de larmes : — « O père céleste! donne-nous ta bénédiction en faveur de ce juste! Tu n'abandonnes pas tes créatures privées de raison qui fourmillent sous ton soleil, tu leur donnes leur nourriture et leur vêtement; oh! soutiens-nous aussi et conserve-nous, nous qui sommes tes fils; donne-nous notre pain, ainsi qu'à nos pauvres petits enfans; conduis-nous hors de ce pays où mon père et ma mère sont si impitoyables! oui, conduis-nous dans un pays meilleur que tu nous montreras toi-même, fais-nous marcher devant toi, et accorde-nous ton appui afin que nous ne tombions plus dans le mal! »

« Christine s'était agenouillée à côté de lui et sanglotait. Quand il eut fini, tous les deux restèrent encore longtemps à genoux. A travers la cime des arbres souriait l'astre du jour qui venait de se lever sur les montagnes, apportant la chaleur et la vie. »

Malheureusement il n'y a pas de chaleur et de vie nouvelle, il n'y a pas de consolation pour le pauvre *Sonnenwirth* dans cette société qui reste fidèle à son esprit d'exclusion impitoyable, jusqu'à ce que le jugement de Dieu l'ait châtiée. Ce grand déluge dont parle le père de Christine n'a pas encore submergé les vieilles iniquités sociales; le pasteur est toujours un pharisien tyrannique, le magistrat du district est toujours un despote imbécile, et le *Sonnenwirth*, outragé dans sa femme et ses enfans, commence à éprouver ce vertige qui fait les assassins. Schiller, dans le fragment que je signalais plus haut, a raconté comment le malheureux, un jour qu'il braconnait dans les bois, avait été amené à décharger son arme sur l'homme qui avait été la première cause de ses malheurs; sombre, effaré, il s'enfonce plus avant dans la forêt et rencontre une troupe de bohémiens et de voleurs qui l'obligent à devenir leur chef. Le fait est constaté dans le procès du *Sonnenwirth*. L'opinion implacable l'avait tellement noirci, l'imagination des gens de la contrée l'avait si bien transformé en un héros de brigandage, que la renommée de ses exploits avait pénétré partout; les bandes organisées qui désolaient alors le pays souabe le considéraient d'avance comme leur maître. M. Kurz a développé avec beaucoup d'art cette curieuse indication. Jusqu'ici le *Sonnenwirth*, partagé entre le bien et le mal, tour à tour provoqué par l'injustice des hommes et calmé par la vue de sa compagne, offrait au peintre un sujet d'émotions poignantes. Maintenant tout est fini : le voilà à la tête d'une légion de voleurs; il a abandonné sa malheureuse femme pour une des bohémiennes de la troupe, et il semble que la dernière lueur du sentiment moral

se soit éteinte pour jamais dans cette âme obscurcie. Il ne sortira de là que pour venir s'asseoir sur le banc des criminels et entendre lire sa sentence de mort. Dans toute cette partie, M. Kurz revient simplement à l'exposé des documens authentiques; or il y a dans son roman un si vif sentiment de la réalité, une couleur si solide et si vraie, que ce passage du roman à l'histoire n'a rien qui nous surprenne. L'unité de la composition n'en souffre pas. L'auteur analyse l'enquête du juge, l'interrogatoire de l'accusé, les confessions douloureuses que ce malheureux rédigeait dans son cachot, et l'inspiration morale qui anime tout l'ouvrage apparaît ici dans sa grandeur. Nous pensions lire un roman, nous lisons une page d'histoire, et le conteur devient un généreux publiciste. « Quelques reproches que nous ayons à faire à notre siècle, s'écrie M. Kurz, nous ne pouvons lui refuser ce témoignage, qu'un homme tel que le *Sonnenwirth* serait mieux soutenu aujourd'hui, qu'il ne se trouverait aucun pasteur, aucun bourguemestre, aucun magistrat capable d'exaspérer ainsi sa jeunesse et de le pousser au crime. »

J'ai cité plusieurs fois le nom de Jérémie Gotthelf à propos du roman de M. Hermann Kurz : c'est la meilleure manière de caractériser cette belle œuvre et de lui marquer sa place. Le digne pasteur de Lutzelflüh, le grand romancier populaire que la Suisse a perdu l'an dernier, aurait singulièrement aimé cette histoire du *Sonnenwirth;* il y aurait reconnu la trace de son inspiration. C'est la même vigueur de touche, la même impartialité rustique, la même foi dans l'efficacité de la morale chrétienne. Si Jérémie Gotthelf, dans ses fortes peintures, attaquait surtout la propagande révolutionnaire qui ravageait les cantons suisses, il condamnait aussi énergiquement (plusieurs de ses récits l'ont prouvé) les iniquités de l'ancien régime. Obligé de combattre l'ennemi d'aujourd'hui, sa passion de publiciste ne lui faisait pas oublier l'ennemi d'hier. Le *Sonnenwirth* complète donc parfaitement *Uli le Valet de ferme* et *Jacob le Compagnon.* Rappeler aux populations rustiques les bienfaits de la France de 89, c'est leur mettre plus vivement sous les yeux ce que la démagogie leur ferait perdre. Puisse donc le récit de M. Hermann Kurz devenir aussi populaire chez les paysans de l'Allemagne que les romans de Jérémie Gotthelf chez les montagnards de l'Oberland!

C'est encore dans le XVIIIe siècle que nous conduit le roman de M. Gustave Kühne; mais ne cherchons pas ici la netteté, la précision, le ferme sens historique que nous avons signalés chez l'auteur du *Sonnenwirth.* Le sujet choisi par le romancier exigeait cependant toutes ces qualités réunies; M. Kühne s'est proposé de nous introduire au sein des sociétés mystérieuses qui s'agitaient en Europe dans la seconde moitié du siècle de Voltaire; il intitule son livre *les*

Francs-Maçons. Rien de plus curieux que ce mouvement occulte; de tous les symptômes qui attestaient la sourde inquiétude des esprits et l'espoir d'une catastrophe prochaine, il n'en est pas de plus étrange et de plus mal connu que celui-là. Un écrivain qui saurait retrouver quelques vestiges de ce travail des imaginations rendrait un précieux service à l'histoire des idées; mais avec quelle finesse, avec quelle sagacité il faudrait toucher à ces délicates matières! comme il faudrait se défier des conjectures et prendre garde de fausser l'histoire en voulant l'éclairer! M. Kühne ne s'est pas assez rendu compte des difficultés de sa tâche. Initié par ses études antérieures à maints secrets du XVIIIe siècle, il s'est arrogé le droit de deviner ce qu'il ne savait pas. Les conjectures du roman sont permises quand elles sont d'accord avec l'esprit d'une époque; l'auteur des *Francs-Maçons* a inventé avec une hardiesse maladroite des situations et des faits absolument contraires à l'histoire.

Le titre du roman de M. Kühne nous annonce que ce tableau des francs-maçons au XVIIIe siècle est tiré des archives secrètes d'une famille : *die Freimaurer, eine Familiengeschichte aus dem vorigen Jahrhundert.* Quelle est cette famille? Une noble famille italienne unie par une suite d'événemens romanesques à une maison princière de l'Allemagne protestante. Le nœud de la fable est d'une bizarrerie singulière. Suivez-moi attentivement, je vous prie, et veuillez ne pas perdre le fil de cet imbroglio, que j'ai eu grand'peine à démêler. Un prince souverain, le chef d'un de ces petits états qui ont disparu dans le remaniement de l'Allemagne par Napoléon, son altesse impériale le comte Justus-Erich de Hohen.....-Schwarzenfels (1), a épousé dans sa jeunesse une princesse italienne dont il était éperdûment amoureux. Le prince Justus-Erich était un protestant dévoué; la cour de Rome, aidée par les négociateurs de la compagnie de Jésus, essaya en vain d'exploiter sa passion pour lui faire renier sa foi. Tout ce qu'on put obtenir, c'est que la religion catholique ne serait plus proscrite de sa principauté. On voulait mieux pourtant que cette simple tolérance; le contrat fut hardiment falsifié par le père Eusebio, provincial des jésuites, et le jour où le jeune prince croyait signer une convention qui accordait à ses états la liberté des cultes, il signait un titre qui pouvait faire passer ses droits princiers de la ligne protestante de sa maison à la ligne catholique. Il est vrai qu'un prince, si jeune qu'il soit, ne signe guère de tels contrats sans les examiner; l'auteur a beau dire qu'on avait pris soin de l'étourdir, de l'énivrer, *et je ne sais quoi encore*, cette scène de mélodrame

(1) Il y avait plusieurs principautés de Schwarzenfels; le nom distinctif qui précède est indiqué par des points, l'auteur ne voulant pas donner une désignation trop précise.

n'est pas de nature à nous convaincre. Il est vrai aussi que, le titre une fois signé et placé entre les mains des jésuites, le prince pouvait protester à la face du monde et dévoiler l'iniquité commise; mais ne sommes-nous pas dans les régions de la fantaisie? Patience, ce n'est là que le début.

Le prince Justus-Erich est marié depuis vingt ans; il a une fille belle, pieuse, héritière des sentimens catholiques de sa mère, mais souffrante et comprimée dans cette cour où domine la haine de Rome. Ce n'est pas seulement son âme qui souffre; Justine est malade, et les secousses qui ébranlent sa santé défient tous les remèdes. Un jeune gentilhomme arrive auprès du prince : c'est un Piémontais, le comte Giuseppe della Torre, esprit d'élite, âme mystique et aventureuse, avec maintes grâces séduisantes. Il s'occupe de magnétisme, et à l'aide de cette mystérieuse puissance, il essaie de guérir la princesse. Or Justine l'a entendu parler de religion, elle l'a entendu exprimer des idées originales et hardies sur les rapports des deux églises qui se partagent les races germanique et romane. « L'église de Luther, disait le jeune comte, n'a qu'une mission purement transitoire; il faut un nouveau catholicisme, le catholicisme vrai, et c'est la réforme, tout insuffisante qu'elle est par elle-même, c'est la réforme qui a rendu possible ce catholicisme de l'avenir. » Malgré ce qu'elles ont de vague et d'indéterminé, ces doctrines ont été pour Justine une sorte de soulagement; elle a écouté comme un consolateur celui qui osait parler ainsi dans une cour où règne une théologie toute contraire, la théologie d'un protestantisme étroit, farouche et immobilisé à jamais; oui, elle l'a écouté avec un ravissement ineffable, elle est restée suspendue à ses lèvres, si bien qu'après une soirée où le comte della Torre l'a endormie par l'influence magnétique, la belle magnétisée se lève, sort de sa chambre, traverse les vestibules, arrive chez le jeune gentilhomme, se précipite dans ses bras, et l'enveloppe de ses caresses. A peine le comte della Torre est-il revenu de sa surprise, que le père de Justine se présente sur le seuil de la chambre. Grand scandale, comme vous pensez, colère du prince, mariage obligé du comte della Torre et de la princesse Justine. Qu'était-ce cependant que ce comte della Torre? Un prêtre catholique, un membre de la société de Jésus, qui ne demande pas mieux que de jeter le froc aux orties, et qui conserve néanmoins de son ancien état un goût décidé pour les associations mystérieuses. Il est toujours jésuite, quoique très émancipé; il est de plus franc-maçon et il a des accointances avec le comte de Saint-Germain. N'oublions pas un point important : avant d'être admis dans les ordres, le comte della Torre a épousé une Vaudoise, nommée Mormona, qu'il a cru convertir au catholicisme, et qui, morte peu de

temps après, a été béatifiée par le saint père, le pape Benoît XIV, au moment même où les jésuites faisaient enlever, on ne sait pourquoi, le fils de la sainte et du comte. Le jésuite della Torre était à la recherche de son enfant, lorsque l'aventure dont j'ai parlé l'obligea d'épouser la princesse Justine; de ce mariage naîtra un fils, et voilà le pauvre prince Justus-Erich qui tombe de Charybde en Scylla. Vous savez quelles bonnes raisons il a pour en vouloir aux membres de la célèbre compagnie, et son gendre est un de ces hommes maudits! et son petit-fils, le fils du jésuite, sera l'héritier de sa couronne! C'est l'histoire fort embrouillée de cette famille, l'histoire du comte della Torre, l'histoire de ses deux fils et de leurs rapports avec le prince Justus-Erich, qui est le sujet du roman de M. Kühne.

Il est difficile, on l'avouera, d'imaginer des choses plus extravagantes que celles-là : eh bien! M. Gustave Kühne y a réussi, il a dépassé dans les épisodes les bizarreries de sa fable. On peut même dire que les épisodes sont le sujet véritable de son œuvre, et que la fable n'en est que le prétexte. Or le sujet principal que je viens d'expliquer en quelques mots, et qui forme dans le livre de M. Kühne un imbroglio inextricable, ne met du moins en scène que des acteurs de fantaisie; les épisodes, au contraire, nous montrent toute une série de personnages historiques, et sous quelle forme, bon Dieu! sous quels déguisemens de carnaval! dans quelles attitudes impossibles! Voyez ici le cardinal de Bernis; il est affilié aux francs-maçons, et il cherche à devenir pape pour saper tout doucement la religion catholique, apostolique et romaine. Voici plus loin le docte franciscain Lorenzo, Giovan-Antonio Ganganelli, celui qui sera le pape Clément XIV et qui prononcera la dissolution des jésuites; Ganganelli est un philosophe, il a surtout des prédilections pour les penseurs allemands, et il apprécie la réforme de Luther avec une sympathique impartialité. « Vous allez entrer dans la compagnie de Jésus, dit-il au héros de cette histoire. Ah! mon ami, j'ai là-dessus bien des choses à vous dire, pourvu que cela reste entre nous. La compagnie de Jésus est une institution de guerre; un tel ordre ne saurait convenir à une époque de paix, et le temps est venu où il faut que l'église fasse la paix. La milice de Loyola a été organisée pour combattre le protestantisme; aujourd'hui nous sommes sur un tout autre pied avec les protestans, nous ne voulons ni les combattre ni les vaincre, nous voulons les gagner; il faut donc une nouvelle communauté toute différente de la compagnie de Jésus, une communauté d'intelligences plus fines, plus nobles, une société de paix, une congrégation de propagande philanthropique, un ordre de frères. — Vous êtes franc-maçon? s'écrie vivement le comte della Torre. — Ah! je vous prie, ne prononcez pas ce mot, je suis prêtre! — Disant

cela, Ganganelli s'incline, serre la main du jeune homme, et disparaît subitement par une porte dérobée avant que son interlocuteur soit revenu de sa surprise. » Notez, s'il vous plaît, que cette scène se passe dans un vestibule du Vatican, et que Lorenzo Giovan-Antonio Ganganelli, dans le récit même de M. Kühne, est le *consultore* de l'inquisition.

Je n'en finirais pas si je voulais signaler toutes les découvertes du romancier allemand. En vérité, M. Gustave Kühne est cruel de ne pas nous faire connaître ses autorités. Les documens secrets où il a trouvé tant de choses inattendues doivent renfermer encore bien des révélations; pourquoi ne fournit-il pas aux esprits studieux le moyen de puiser eux-mêmes à ces sources? M. Sainte-Beuve s'empresserait sans doute de refaire d'après ces indications le portrait si fin, si spirituel, si exact (nous le pensions du moins), qu'il a tracé du cardinal de Bernis. Il est probable aussi que le père Theiner modifierait singulièrement son curieux et instructif ouvrage, *Clément XIV et les Jésuites*, car le Ganganelli du père Theiner est un tout autre personnage que le Ganganelli de M. Gustave Kühne. Tant que M. Gustave Kühne n'aura pas révélé au monde savant les précieuses archives dont il a si bien fait son profit, il sera difficile de ne pas éprouver quelques doutes. Au risque de passer pour des esprits routiniers, les lecteurs aimeront mieux s'en tenir à l'ancienne histoire, à celle qui s'appuie sur les documens et les faits. On n'admettra pas non plus sans y regarder à deux fois cette étrange mêlée de sectaires et de conspirateurs de toute sorte qui passent et repassent dans le récit du conteur. A lire ces pages de M. Kühne, il semble que l'Europe entière, aux approches de 89, soit une immense sacristie où des religieux de tout ordre et de toute secte, protestans, catholiques, juifs, mahométans, rose-croix et vaudois, jésuites et francs-maçons, se rencontrent on ne sait comment, tantôt assez d'accord les uns avec les autres, tantôt discutant, bataillant, au milieu d'une psalmodie monotone. Ce sont tour à tour des chuchottemens mystérieux et de bizarres éclats de voix. Ce comte della Torre, dont la femme (une Vaudoise protestante) est canonisée par erreur sous le nom de sainte Mormona, ce mystique gentilhomme qui devient prêtre, entre chez les jésuites, se brouille avec eux, s'échappe de Rome, laissant son fils Saverio aux mains de ses ennemis, passe en Allemagne, séduit sans le vouloir la fille d'un prince protestant, est marié avec la fille, puis chassé par le père, et consacre sa vie à courir de secte en secte, de couvent en couvent, de loge en loge, cherchant partout ses deux fils, le fils de la protestante Mormona et le fils de la catholique Justine, — ce comte della Torre, à coup sûr, est un personnage dont les aventures nous laissent un peu incrédule. Si l'auteur a voulu

donner un symbole de l'union future du catholicisme et du protestantisme, de la philosophie libérale et de la tradition chrétienne, du nord et du midi, du passé et de l'avenir, des jésuites italiens et des francs-maçons d'Allemagne, nous sommes forcé de déclarer que ce symbole aurait pu être plus clair. Si c'est simplement une histoire vraie, il faut attendre pour y ajouter foi que M. Kühne ait produit ses pièces justificatives sur Ganganelli et le cardinal de Bernis.

Parlons sérieusement, M. Gustave Kühne a commis la plus incroyable bévue que puisse commettre un homme d'esprit. L'auteur des *Francs-Maçons* n'est certainement pas un écrivain vulgaire; il connaît bien le XVIIIe siècle allemand, et son livre même, au milieu de tant d'énormités, renferme d'ingénieux épisodes. Le début est plein de poésie et de grâce. Le pauvre fils de la princesse Justine et du comte della Torre relégué par la rancune de son grand-père chez un garde de la forêt et élevé dans une complète ignorance de son sort, la présentation du jeune homme à son terrible aïeul, le contraste de sa naïve existence rustique avec les formalités de l'étiquette, ses premières impressions à la cour, la terreur que lui inspire le prince, son entrevue avec Wieland, avec Lavater, ce sont là autant de chapitres où se retrouve le talent du peintre, et qui rendent plus inexplicables toutes les extravagances qui suivent. En général, M. Kühne est à l'aise quand il parle de la société allemande du XVIIIe siècle; dès qu'il entre en Italie, dès qu'il met le pied dans le Vatican et dans les cellules du *Gesu*, il supplée à l'étude par les imaginations les plus folles. Les erreurs de M. Kühne sont de telle nature, que l'idée ne me serait pas venue de juger ici son livre, si M. Otto Müller n'avait cru devoir le publier dans la collection des romans qu'il propose comme des modèles. La critique devait un avertissement à M. Otto Müller aussi bien qu'à M. Gustave Kühne. Le chef de cette réunion littéraire est tenu d'exercer un sérieux contrôle sur les œuvres dont il accepte le patronage; sinon, quel est le sens d'une pareille entreprise? Au surplus, l'auteur des *Francs-Maçons* est homme à prendre sa revanche. Qu'il sache mesurer ses forces, qu'il ne demande pas à ses facultés plus qu'elles ne peuvent lui fournir, c'est la première condition du succès. M. Kühne a débuté, il y a une vingtaine d'années, par des romans où certains mérites d'élégance et de finesse ne relevaient pas suffisamment une imagination languissante. Engagé dans le mouvement confus de *la Jeune-Allemagne*, il s'en est débarrassé à temps, et il est devenu un critique fin et sagace, un historien littéraire rempli de pénétration. Il reprend aujourd'hui les tentatives infructueuses de sa jeunesse, et il semble qu'il veuille faire oublier sa stérilité d'autrefois par des excès d'audace. Cette audace-là malheureusement pourrait s'appeler d'un autre nom. M. Gustave Kühne se défiera d'une inspiration arti-

ficielle, il ne forcera plus son talent; il reviendra à l'étude, à la critique, à l'histoire des idées, et s'il veut écrire encore un roman, il n'abandonnera plus le tableau de la réalité pour s'amuser à des conjectures qui falsifient l'histoire. M. Otto Müller dans sa *Charlotte Ackermann*, M. Hermann Kurz dans *le Sonnenwirth*, lui montrent ce que peut une imagination saine appuyée sur le vrai.

Les trois livres dont je viens de parler nous peignent sous différens aspects le même pays et la même société : c'est l'Allemagne lettrée, l'Allemagne populaire, l'Allemagne religieuse au XVIII[e] siècle. Il y a encore bien d'autres sujets à mettre en œuvre pour compléter cette grande étude des mœurs allemandes. Il y a l'Allemagne depuis 89, l'Allemagne qui essaie de passer de la rêverie à l'action, et qui retombe dans son fiévreux sommeil, l'Allemagne démagogue, l'Allemagne athée, l'Allemagne politique, qui s'incline ou se débat sous la main de la Russie; il y a aussi l'Allemagne financière et celle dont les vieilles mœurs disparaissent dans le mouvement industriel du siècle. Ce dernier sujet particulièrement est bien digne de tenter quelque énergique penseur. Tandis qu'un concert de voix banales fait de l'industrie la divinité de notre âge, l'historien des mœurs doit soumettre à une analyse attentive ces enivrans et redoutables triomphes. Il est facile d'écrire des phrases sonores sur les conquêtes de la science et sur l'asservissement de la matière; il est plus difficile de marquer exactement les conditions qui font de ces conquêtes un progrès, il est plus difficile surtout d'empêcher que cette matière vaincue ne prenne de terribles revanches. L'industrie n'a été appréciée que par des économistes : quand sera-t-elle jugée par les philosophes? Cette puissance énorme qui s'accroît chaque jour, qui touche à des intérêts si variés, qui peut faire tant de bien et tant de mal, cette puissance qui a produit insensiblement de si profondes révolutions dans les mœurs, il appartiendrait à un observateur pénétrant de lui arracher ses secrets. Déjà, dans son *Lazare*, le vigoureux auteur des *Iambes* a indiqué à grands traits l'ensemble du tableau; le roman, sous la plume d'un moraliste et d'un peintre, se prêterait merveilleusement à l'investigation des détails. Ce serait sa tâche de pénétrer dans les familles, d'étudier les hommes aux prises avec ces intérêts nouveaux, de montrer quelles passions s'y développent, quelles convoitises s'y allument, et quelle provision de vertus plus fortes est nécessaire dans ce tourbillon agrandi de l'activité humaine.

Félicitons tout d'abord M. Ernest Willkomm d'avoir voulu se mesurer avec ces grands sujets. J'aperçois là, outre le courage de la pensée, un sentiment d'opportunité morale qui est déjà un titre. Seulement M. Willkomm était-il suffisamment préparé à son œuvre? J'avais là-dessus quelques doutes, et la lecture du roman n'a que trop justifié mes craintes. M. Willkomm appartient à la même géné-

ration que M. Gustave Kühne; il a débuté, il y a quinze ou vingt ans, par un de ces romans de *la Jeune-Allemagne* où le délire des fictions bizarres essayait de masquer le vide des idées. Je veux bien que ce roman des *Europamüden* ne fût qu'une débauche de jeunesse, encore fallait-il que M. Willkomm rachetât par des œuvres durables les incartades de ses débuts. Or de tous les romans que M. Willkomm a publiés depuis quinze ans, s'il en est plusieurs qui attestent de généreux efforts et parfois une ambition élevée, on n'en pourrait citer un seul qui ait mérité une discussion sérieuse. L'ouvrage que M. Willkomm nous donne aujourd'hui dans la *bibliothèque* de M. Otto Müller est encore beaucoup plus remarquable par l'intention que par le talent. C'est une heureuse idée, à coup sûr, d'avoir opposé l'ancien commerce, l'ancienne industrie modeste, loyale, consciencieuse, à ce commerce suspect, à cette industrie de contrebande, qui a la fièvre de l'or. L'auteur de *la Famille Ammer* nous montre cette opposition sous des traits assez dramatiques chez les membres d'une vieille race de tisserands au fond de la Silésie. Le père est simple et laborieux; les fils veulent éblouir les yeux par des allures de grands seigneurs et un luxe de parvenus. Le père est circonspect, les fils sont aventureux et impatiens. Ici, le commerce est l'école du travail, l'apprentissage des vertus pratiques; là, c'est un de ces jeux qui donnent la fièvre, un jeu malsain qui excite à tricher. Encore une fois, l'idée est bonne; voilà bien, ce me semble, l'image fidèle d'une crise à laquelle nous assistons en ce moment même, et ce cadre se prêtait bien à une peinture pénétrante et profonde. Pourquoi faut-il que l'auteur, revenant à d'anciennes habitudes, imite des romans français qu'on lit peut-être encore dans quelque petite ville d'Allemagne, mais que personne en France ne lit plus? Pourquoi cette intervention d'un personnage ténébreux, insolent cafard, coquin abominable, qui, sous un air de dévouement et de piété, n'est occupé qu'à désunir la famille Ammer? Les catastrophes de cette famille, si respectée naguère encore, ne sont pas amenées par des causes empruntées au sujet même, par un désir insatiable de gain, par l'ivresse de la puissance humaine, par l'oubli des conditions imposées à toute œuvre sérieuse ici-bas, par l'abandon du travail modeste et patient; non, tout cela est conduit par la scélératesse d'un tartufe méthodiste. C'est Wimmern, le pieux frère morave, le modèle des vertus ascétiques, qui inspire aux fils de son vieil ami Ammer le mépris des habitudes simples et du commerce laborieux de leur père; c'est lui qui les jette dans les spéculations hasardeuses, qui se fait leur bailleur de fonds pour les précipiter dans un piége, qui détruit peu à peu leurs scrupules, qui pervertit leur âme, qui leur enseigne le vol; c'est lui enfin qui dénonce à la justice les méfaits dont il a été l'instigateur, et qui déshonore la famille Ammer après l'avoir

ruinée. Les premiers chapitres du roman nous faisaient espérer autre chose que ces inventions de mélodrame. En vain M. Wilkomm a-t-il semé dans son récit des caractères bien observés, des épisodes bien conçus : la noire figure de Wimmern offusque et domine tout le tableau. Comment remarquer d'ingénieux détails sur une toile ainsi charbonnée? C'est une œuvre manquée, une œuvre à refaire. Le jour où M. Willkomm secouera le joug des tristes modèles qui obsèdent encore son imagination, le jour où il aura le courage d'être simple, les intentions philosophiques et morales que nous avons signalées au début de son récit sont un sûr garant des succès qui l'attendent.

Si j'avais dû classer ici par ordre de mérite les œuvres qui composent la *bibliothèque* de M. Otto Müller, je ne sais si j'aurais donné à M. Théodore Mügge la première place ou la seconde; mais certainement je me serais empressé de signaler son roman d'*Afraja* avant de juger *les Francs-Maçons* ou *la Famille Ammer*. M. Théodore Mügge n'occupe pas dans la faveur publique le rôle auquel il a le droit de prétendre. Étranger aux coteries qui distribuent la renommée, écrivain modeste et studieux, imagination facile, il a publié toute une série de romans qui ont su à la fois captiver l'attention de la foule et satisfaire les esprits délicats. Ce n'est pas là un médiocre mérite dans un pays où les coteries littéraires sont encore plus nombreuses qu'en France, où chaque écrivain célèbre a son journal, où le romancier est en même temps critique et ne loue ses confrères qu'à charge de revanche. On a lu et relu M. Théodore Mügge beaucoup plus qu'on ne l'a loué. M. Mügge est un disciple habile de Walter Scott; cette école du roman historique, qui a produit tant de rapsodies maladroites, peut du moins citer ce nom-là avec confiance. M. Mügge excelle surtout à représenter vivement les pays où il place ses héros; il aime la nature et il la peint en poète; il aime aussi les caractères simples, les passions fortes et vraies, les émotions auxquelles s'associe tout un peuple. On sent qu'une sympathie vraiment humaine anime ses créations. Avec cela, il sait conter; son invention n'a rien de factice, et les figures qu'il met en scène se meuvent librement sous nos yeux. Pour justifier ces éloges, il suffit de rappeler le *Toussaint Louverture* de M. Théodore Mügge. Parmi les écrivains éprouvés, ce sont des hommes comme ceux-là que M. Otto Müller a raison d'associer à son œuvre. Si j'ai parlé d'abord de MM. Müller et Kurz, Kühne et Willkomm, bien que l'ouvrage intitulé *Afraja* ouvre la liste des œuvres que j'examine ici, c'est que *Charlotte Ackermann* et *le Sonnenwirth, les Francs-Maçons* et *la Famille Ammer* sont comme le tableau d'un même monde et qu'ils se complètent les uns les autres. Dans cette collection de *romans allemands originaux,* que M. Mügge me le pardonne, ce que j'ai cherché avant toute chose, c'est l'Allemagne elle-même.

Nous voici loin de l'Allemagne; M. Théodore Mügge nous conduit dans l'extrême Nord, chez les sauvages inoffensifs qui habitent les dernières limites de l'Europe, à l'endroit où les côtes de la Norvége, hérissées de presqu'îles, de caps, de promontoires sans nombre, semblent déchirées à toute heure par l'assaut des blocs de glace. Écoutez, dit M. Mügge, une bien belle légende cosmogonique qui a cours aujourd'hui dans ces régions du pôle. Quand Dieu eut créé la terre, au moment même où il venait de terminer son œuvre, il fut tout à coup troublé dans ses méditations par la chute d'un corps énorme qui s'enfonça avec fracas dans l'Océan : c'était le diable qui avait porté une roche monstrueuse au haut des airs et l'avait lancée comme une fronde sur l'œuvre du Créateur. L'axe de la terre trembla sous le choc et menaça de se briser. Il en tremble encore, dit la légende, et tremblera toujours pendant les siècles des siècles. Le Seigneur, armé de sa force, préserva son œuvre de la ruine. De l'une de ses puissantes mains il soutint la terre ébranlée, tandis que de l'autre il menaçait le méchant ennemi, qui prit la fuite en hurlant; mais l'énorme rocher sortait toujours du sein des eaux : noir, sombre, hérissé de pointes et d'arêtes, il s'élevait au-dessus des vagues, formant des écueils, des récifs, des caps épouvantables à l'endroit où la mer se jetait en mugissant dans ses fissures. Dieu laissa tomber un regard de tristesse et de compassion sur ce désert; il prit ce qui restait encore de terre grasse et fertile et la sema sur le noir rocher. Hélas! ce qui restait ne pouvait suffire. Les fentes du rocher une fois remplies, c'est à peine si la surface reçut çà et là quelques pouces de terre où les arbres pussent croître et les moissons mûrir. La main divine avait commencé par le sud; plus elle s'étendait vers le nord, plus ses dons devenaient rares, jusqu'à ce qu'enfin le trésor fût épuisé. Il fallut donc que l'œuvre du diable restât là, sous le poids de l'infernale malédiction, condamnée à une stérilité éternelle; mais Dieu étendit sa main toute puissante et bénit le pays abandonné. Si aucune fleur ne doit s'épanouir ici, dit la voix créatrice, si aucun oiseau ne doit y chanter, aucun épi de blé y jaunir, je veux du moins que l'esprit malin n'aît pas de prise sur toi. J'aurai pitié de ta nudité; je placerai ici une race d'hommes qui s'attachera à ces rocs avec un amour dévoué et qui saura y vivre heureuse. Alors Dieu ordonna aux poissons d'accourir par bandes innombrables et d'animer les flots de la mer; puis là-haut, sur les rochers, sur les plaines de glace, il fit apparaître une créature merveilleuse, moitié vache, moitié cerf, qui pût fournir à l'homme le lait, le beurre, et sa chair pour le nourrir, et sa toison pour le vêtir. C'est ainsi que naquit la Norvége.

Cette tradition, empreinte d'une majesté naïve, ouvre poétiquement le récit de M. Théodore Mügge. Il y a aussi dans le tableau du

peintre un mélange de simplicité et de grandeur; le souffle épique a passé par là. Cette race fidèle, aimante, pacifique, placée par Dieu sur les rochers stériles et dédommagée avec une munificence particulière, l'auteur va nous la peindre à l'heure de ces crises fatales où la civilisation poursuit sa marche et brise tout ce qui l'arrête. Le philosophe, qui ne voit que les lois de l'histoire, aime à glorifier la victoire des races cultivées sur les races inférieures; c'est au romancier de nous dévoiler les détails de la lutte, c'est au peintre moraliste de juger les vainqueurs et les vaincus. Cette œuvre de la civilisation, si imposante en sa beauté abstraite, combien de fois, hélas! elle est accomplie par des coquins! Combien de fois elle est le triomphe de l'injustice, la négation du droit moral! Afraja, le chef d'une peuplade de Lapons, est le digne représentant de ces tribus paisibles condamnées à périr, et ce qui rend sa destinée si tragique, c'est que les hommes devant lesquels il est forcé de courber la tête sont la plupart des despotes subalternes et de féroces égoïstes. C'est une triste condition des choses humaines que le bien y puisse sortir du mal et que l'intérêt général y soit souvent servi par des vices ou des crimes. Heureusement il y a aussi de nobles figures dans le tableau de M. Théodore Mügge. La scène se passe il y a une centaine d'années : un jeune gentilhomme danois, le baron Johann Marstrand, vient de partir pour la Norvége septentrionale, afin d'établir une maison de commerce en ces contrées perdues, et de relever, s'il est possible, la fortune de sa maison. Les commerçans sont les hardis pionniers de la civilisation conquérante. Ces Danois, qui venaient piller, il y a mille ans, les côtes de France et d'Angleterre, ont aujourd'hui plus d'un héritier qui remonte ainsi vers le pôle, et va contracter d'utiles échanges avec les Lapons et les Finnois. L'audace, la loyauté, la belle et sympathique nature de Johann Marstrand est peinte avec une grâce magistrale. Il est impossible de ne pas s'intéresser aux touchantes et dramatiques aventures du jeune baron danois et du vieux chef sauvage. La fille d'Afraja, victime dévouée d'avance, est une création toute poétique, trop poétique peut-être, si l'on se rappelle combien ces races digraciées se prêtent peu aux illusions et aux embellissemens de l'art. A côté des marchands cupides, des fonctionnaires tyranniques, des aventuriers impudens qui pillent et torturent à plaisir ces malheureuses peuplades, je sais gré à l'auteur d'avoir placé le missionnaire Klaus Hornemann, une pure et austère physionomie, une âme profondément évangélique; mais le véritable héros, c'est la tribu d'Afraja, qui occupe pour ainsi dire tout le fond du tableau, personnifiée en quelques types pleins de douceur et d'innocence.

Ce qui fait le prix de l'œuvre de M. Mügge, c'est que l'imagination ne s'y abandonne pas à de vains caprices; on s'aperçoit bien vite

que l'auteur a étudié son sujet avec conscience, qu'il n'a négligé aucun des renseignemens, aucune des indications de l'histoire. Le roman ainsi conçu acquiert une sorte de valeur ethnographique. Des voyageurs qui ont visité la Norvége m'affirment que cette sombre et majestueuse nature a été rarement décrite avec plus d'exactitude, avec un sentiment plus profond et plus vrai. L'histoire des tribus sauvages et de leurs cupides oppresseurs, les traits de mœurs, les incidens de la vie nomade, la poésie même, la poésie populaire des races finnoises, tout cela a été interrogé avec fruit par l'ingénieux conteur. Il semble en maints endroits qu'on ait sous les yeux quelque chronique écrite par un témoin. La réalité, en effet, a une grande part dans cette histoire du Lapon Afraja et du Danois Marstrand; le nom du digne pasteur, du doux missionnaire des Finnois, le nom de Klaus Hornemann est encore en vénération chez ces hommes simples, et le souvenir toujours présent de ses bienfaits est attesté par des marques visibles. Si vous naviguez, dit l'auteur, dans ce labyrinthe de canaux, de passages, de *sunds*, qui se croisent et s'entrelacent sur les côtes septentrionales de la Norvége, vous rencontrerez plus d'un yacht avec sa large voile bordée d'un ourlet noir; vous demanderez d'où vient cet usage, et le pilote vous répondra ainsi : « Il y a cent ans, vivait dans ces contrées un vieux prêtre, un prêtre si doux, si charitable, si bienfaisant, que tout ce peuple l'aimait comme un père. A sa mort, ce fut une désolation générale chez les habitans de la côte, et ils mirent ce signe de deuil à leurs voiles. Ces voiles funèbres, leurs barques les portent encore, elles les porteront longtemps; après des centaines et des centaines d'années, leurs petits-fils parleront encore du bon vieillard Klaus Hornemann, et de ce rare témoignage de regrets que lui a consacré son peuple. » C'est ainsi que M. Théodore Mügge unit la vérité à la fiction, sans que la fiction y perde son charme, ni la vérité sa grandeur.

Quant au roman de M. Louis Bechstein, *le Comte ténébreux* (*der Dunkelgraf*), il est trop évident que M. Otto Müller, en le publiant, s'est préoccupé plus qu'il ne devait de la diversité des goûts du public. Au lieu d'élever à soi ses lecteurs, au lieu de rectifier leurs jugemens et de les accoutumer à des émotions vraiment littéraires, il a flatté ici leurs plus vulgaires caprices. Sur les frontières de la Thuringe et de la Franconie, dans l'ancien duché d'Hildburghausen, s'élève un château solitaire qui fut, au commencement de ce siècle, le théâtre d'une singulière aventure. Un voyageur inconnu était descendu dans le meilleur hôtel d'Hildburghausen, accompagné d'une femme dont l'étrange costume fut bientôt le sujet de toutes les conversations du pays; elle était tellement enveloppée de ses voiles, que jamais personne, pas même les domestiques qui la servaient, n'avait pu apercevoir une ligne de son visage. A peine arrivés, les deux étran-

gers s'étaient présentés chez la duchesse régnante, puis ils avaient loué une des plus élégantes maisons de la ville, et ils y vivaient d'une façon toute mystérieuse. Au bout de quelques mois, le mystère s'accroît encore; comme si le bruit de la ville et la surveillance des habitans gênaient leur liberté, l'étranger et sa compagne vont s'établir à quelques milles de là, dans le château d'Eishausen. Ils sortaient souvent en voiture, l'homme toujours silencieux, la femme toujours voilée. Cela se passait en 1807, et vingt ans après rien n'avait changé; toujours même attitude des deux étrangers, toujours même défi à la curiosité publique. Quels étaient ces bizarres personnages? l'homme était-il un original, un fou, un misanthrope, un criminel, un jaloux forcené? la femme était-elle la victime de quelque drame domestique? L'imagination populaire, on le conçoit, se donna librement carrière à ce sujet, et dans ce pays des fantastiques ballades, la légende du château d'Eishausen fut bientôt complète, avec son appareil obligé de spectres, de chaînes et de têtes de morts. A la longue cependant, le dépit, la malveillance, l'effroi même des habitans de la contrée, firent place à des sentimens d'une tout autre nature; le *comte ténébreux*, c'est le nom qu'on donnait à l'inconnu, était le plus charitable des hommes, et la mystérieuse dame voilée était pour le pays une providence invisible, mais partout présente. Cette aventure, dont le souvenir vit encore dans tout le territoire d'Hildburghausen, a séduit l'imagination de M. Louis Bechstein, et il y a trouvé le sujet d'un de ces romans qui allèchent toujours un certain public. M. Bechstein prétend avoir découvert le mot de l'énigme; qu'on me dispense de raconter ici les révélations qu'il nous donne. Ces sortes de romans, où il n'y a ni observation de la société, ni pensées philosophiques, ni analyses morales, ces contes qui ne s'adressent qu'à une curiosité puérile, ne devraient pas trouver place à côté d'œuvres sérieusement poétiques, comme *le Sonnenwirth* et *Charlotte Ackermann*. Le récit de M. Louis Bechstein a toutes les rares qualités que les journaux exigent des romans-feuilletons; je m'étonne de le trouver dans la *bibliothèque* de M. Otto Müller.

On voit que la tentative de M. Otto Müller n'a pas encore tenu tout ce qu'elle avait promis. L'intention est excellente, le programme atteste un sentiment très vif de ce qui manque aujourd'hui aux lettres germaniques : l'exécution est indécise et n'a répondu que d'une manière imparfaite à la pensée première. M. Müller annonce un choix d'œuvres méditées avec soin, écrites avec amour, destinées surtout à faire l'éducation du public; il annonce des œuvres qui ont la prétention de combattre et l'espoir de remplacer les produits de la littérature marchande, les imitations frivoles de l'étranger : pourquoi donc oublier que ce qu'il faut ici avant tout, c'est la sûreté du jugement et la sévérité du choix? Rien de mieux assurément que de réunir dans une

même pensée les conteurs nouveau-venus et ceux qui ont déjà fait leurs preuves; mais à quoi bon ce séminaire d'écrivains, s'il n'y a pas une règle sérieuse, une direction vigilante, un ensemble de doctrines nettement formulées? Ne dites pas que cette unité de principes nuirait à la franchise de l'imagination; l'auteur de *Charlotte Ackermann*, l'auteur du *Sonnenwirth*, l'auteur d'*Afraja*, malgré les qualités si différentes qui les distinguent, marchent évidemment au même but; ils savent très bien ce qu'ils veulent, ils ont un égal amour de la vérité et de l'art, et cette préoccupation commune, loin d'enchaîner leur essor, semble avoir doublé leurs forces. J'ai expliqué au contraire pourquoi j'exclurais du cénacle les œuvres de M. Gustave Kühne, de M. Ernest Willkomm, et surtout de M. Louis Bechstein. Vainement signalerait-on des idées élevées ou plutôt des désirs, des ébauches d'idées dans *la Famille Ammer;* vainement dirait-on qu'il y a çà et là une intention philosophique sérieuse dans le symbolique roman des *Francs-Maçons :* les deux écrivains se sont laissé complètement égarer, M. Gustave Kühne par une subtilité obscure et une audace extravagante, M. Ernest Willkomm par un retour malencontreux aux modèles suspects qu'on avait reniés pour toujours. Je ne discute pas M. Bechstein, car la discussion ne saurait où se prendre, et j'ajoute simplement cette conclusion : de ces six premiers ouvrages, qui devaient réveiller dans l'esprit public l'amour de l'art sérieux, il en est trois seulement que l'art sérieux ne repousse pas.

M. Otto Müller me pardonnera d'insister : il a assumé sur lui une grave responsabilité en acceptant la direction d'une telle entreprise. L'idée de cette communauté d'écrivains associant leurs efforts, et surtout s'avertissant, se surveillant les uns les autres, a été accueillie comme un heureux présage; si l'opinion publique était trompée dans son espoir, il ne faudrait pas compter sur son indulgence. Mieux vaut ne pas se hâter, mieux vaut paraître avec un petit nombre d'œuvres choisies que de s'exposer à de si flagrantes contradictions. La vie idéale est comme la vie réelle : au milieu du tumulte des idées, à travers la mêlée de tant de productions discordantes, il est des heures où l'on éprouve le besoin de s'isoler, d'admettre seulement auprès de soi quelques conseillers sévères, et de contempler silencieusement le ciel de l'art, de même qu'au milieu des distractions du monde et des bruits de la rue, la paix du foyer domestique est une retraite nécessaire. L'entreprise de M. Otto Müller semblait répondre à ce besoin; c'était un isolement propice à la méditation, c'était une retraite fortifiante. Fallait-il après cela oublier de fermer les portes et permettre à l'ennemi de pénétrer dans la place? L'intérêt même des nouveau-venus dont nous avons salué l'apparition justifie assez nos avertissemens. *Charlotte Ackermann* et *le Sonnen-*

wirth sont des promesses sérieuses; puissent les deux jeunes écrivains ne pas ajouter deux noms de plus à la liste de tant de brillans débuts qui n'ont laissé que des regrets! Puissent-ils rester fidèles à l'amour de l'art, au culte du beau, à l'étude persévérante, au sentiment de la tradition nationale!

Ce vœu ne suffit pas encore; il est permis d'être exigeant avec l'Allemagne. Puisque ce savant pays a renoncé décidément aux viriles épreuves de l'action, qu'il se relève au moins par les œuvres de la pensée. Il a refusé de s'associer aux grandes choses qui s'accomplissent en Orient: on a le droit de lui demander une part plus considérable dans les conquêtes de l'intelligence. Je ne parle plus seulement, bien entendu, des modestes romanciers qui nous occupaient tout à l'heure : c'est le travail complet de la pensée allemande, c'est le travail germanique sous toutes ses formes qui devrait recevoir des circonstances actuelles une provocation féconde. L'Allemagne, j'en suis sûr, le comprend bien elle-même; notre sévérité ne l'étonne pas; tandis que ses gouvernemens la condamnent à une politique sans émotion et à des bénéfices sans péril, il est des cœurs qui souffrent, il est des âmes fières qui souhaitent une consolation et un refuge à l'esprit national humilié. Pourquoi cette consolation ne se trouverait-elle pas dans un nouvel essor de la vie intellectuelle et morale? Au commencement de ce siècle-ci, lorsque l'Europe, sous la main du premier consul, se renouvelait en de prodigieux événemens, lorsque la France voulait planter partout le drapeau de 89 et que la Prusse et l'Autriche, par leurs fluctuations, prolongeaient toujours la lutte, retardaient la transformation libérale du monde et attiraient sur elles-mêmes ces formidables châtimens qui s'appellent Iéna, Austerlitz, Wagram, il y avait du moins, au milieu de cette torpeur politique, un immense mouvement des esprits, il y avait les triomphes de la pensée et de l'imagination, il y avait toute une légion de philosophes et de poètes, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, et le grand Goethe, et le généreux Schiller, et tant d'esprits éminens qui leur faisaient cortége! C'est ainsi que l'Allemagne se dédommageait de son inertie politique et payait sa dette à la civilisation. Aujourd'hui, hélas! comment s'acquittera-t-elle? Quels trésors elle est tenue d'ajouter au patrimoine du genre humain, si elle veut racheter son indolente neutralité! Que de génies elle doit au monde, que de philosophes et de savans, de poètes et d'artistes, en expiation de ce précieux sang que la France a répandu pour elle! Combien de Lessing, de Kant, de Goethe, de Schiller, de Herder, de Jean-Paul, en échange de tant de vaillans hommes tombés sur la brèche sanglante de Sébastopol!

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

DES INTÉRÊTS

DU NORD SCANDINAVE

DANS LA GUERRE D'ORIENT.

IV.[1]

BERNADOTTE ET LA POLITIQUE SUÉDOISE DE 1812.

Plus d'une fois depuis deux ans le souvenir de 1812 a été évoqué dans le nord de l'Europe avec des sentimens bien divers. Si la Russie l'a réveillé comme une menace à l'Occident, la Suède, en reportant, elle aussi, son attention vers cette date fatale, a voulu soumettre à un examen sévère les actes mémorables qui entraînèrent à cette époque dans des voies si nouvelles la politique du pays de Charles XII. D'une part il y a en Suède des sympathies nombreuses et sincères pour la cause des puissances occidentales (2), de l'autre il y a des gens qui soutiennent que l'alliance naturelle pour la Suède est celle de la Russie, — que la possession de la Finlande, de la Poméranie et des provinces baltiques lui était et lui serait encore une robe de Nessus, — que la Russie, en lui procurant la Norvége après l'avoir dépouillée à l'est pour établir ses canons à vingt lieues de Stockholm, lui a rendu l'indépendance et la vie. *La politique*

(1) Voyez les livraisons du 15 février, du 1er juillet et du 15 septembre 1855.

(2) Bien que le cabinet de Stockholm soit resté neutre jusqu'à ce jour, on sait quels échos la prise de Sébastopol et le bombardement de Svéaborg ont rencontrés en Suède.

de 1812, comme on dit à Stockholm, celle à laquelle Bernadotte, allié des Russes, a attaché son nom, aurait donc seule sauvé la Suède et tout le nord scandinave; seule elle offrirait encore un refuge assuré.

Auquel croire entre des témoignages si différens? La politique des états ne peut, il est vrai, se décider par des considérations de sentiment contraires à leurs intérêts, mais se peut-il donc que les sympathies de toute une nation soient si opposées à ses intérêts véritables? La politique de 1812 a-t-elle à bon droit condamné la vieille alliance de la France avec la Suède? L'a-t-elle anéantie sans retour, et le système qui a été imposé en 1812 aux Suédois engagerait-il et obligerait-il encore le roi Oscar, fils de Bernadotte? Toutes ces questions, l'opinion publique les agite aujourd'hui même en Suède à propos de la guerre d'Orient, et il n'est bruit dans Stockholm depuis quelques mois que de *la politique de* 1812. Il est vrai que l'attention générale a été fixée sur ce point en particulier (d'où le reste dépend) par une récente publication dont l'importance, exagérée peut-être par les organes de l'opposition dans la presse suédoise, s'est presque élevée à la hauteur d'un événement politique.

Le roi Charles-Jean avait laissé entre les mains d'un de ses aides de camp, le colonel Schinkel, une grande quantité de papiers, notes et documens, destinés à servir de base à une histoire de sa vie. Il y a des lacunes dans la suite de ces documens; mais ils ont été conservés et sont publiés aujourd'hui tels certainement qu'ils sont sortis des portefeuilles ou de la main même de Charles-Jean. L'éditeur, M. Bergman, gendre du colonel, les a réunis par un texte et les a fait paraître dans les cinquième et sixième volumes de ses *Souvenirs de l'Histoire contemporaine de la Suède.* La thèse principale de M. Bergman, qu'il appuie de témoignages parfaitement authentiques, est de montrer qu'on n'a pas encore rendu pleine justice à son héros, que lui seul a tout fait en 1812 et 1813, *et qu'on ne doit à aucun autre la délivrance de l'Europe.* Ce livre est donc une apologie complète, pièces en main. M. Bergman a entendu rendre un hommage à Bernadotte, c'est incontestable. Si cet hommage a le mérite de l'à-propos, c'est ce qui paraît plus difficile à décider, et l'on comprend qu'en Suède la cour et la ville peuvent être sur ce point-là fort divisées. Qu'il nous soit permis toutefois de dire dès à présent que l'opposition suédoise nous semble avoir fait plus de découvertes qu'il n'y en avait à faire dans le volume récemment publié. Elle s'est beaucoup émue d'un certain *pacte de famille* signé entre Alexandre et Bernadotte au mois d'août 1812; elle a fait honneur à M. Bergman de cette prétendue révélation, et elle a proclamé que c'était là le secret, soit de la réaction absolutiste dont elle accuse le gouvernement, soit de la neutralité du cabinet de Stockholm; mais ce traité n'était-il

donc pas connu depuis bien longtemps (1), et ne témoigne-t-il pas simplement des craintes qu'inspirait à Bernadotte la pensée d'une restauration générale en Europe, que pouvait seconder, en ce qui regardait la Suède, l'empereur de Russie, oncle du roi détrôné (2)? Est-il vraiment possible de supposer, comme on l'a fait, qu'un traité quelconque donne au roi Oscar le droit ou seulement la pensée de faire venir quinze mille Russes à Stockholm pour étouffer une émeute? Et croit-on sérieusement, quelle que soit même l'interprétation véritable, que Bernadotte, après avoir fait une première fois, en face du cabinet de Saint-Pétersbourg, le saut périlleux, ait entendu imposer à ses descendans de le faire chacun à son tour sans profit, et pour la plus grande joie des Russes? Un des nombreux poètes qu'ont inspirés en Suède le bombardement de Svéaborg et la prise de Sébastopol maudissait l'autre jour « l'ombre couronnée qui tient le bâton de maréchal, et qui, debout encore sur les rochers de la Baltique, défend aux armées suédoises de reconquérir la Finlande. » Nous ne croyons guère à ces apparitions-là, et nous sommes d'avis en tout cas qu'elles ne tiendraient point, même dans l'esprit du cabinet de Stockholm, si timoré qu'il puisse être, devant quelques bons argumens, comme ceux que nous pourra fournir, nous l'espérons, la seule histoire de la politique de 1812, de son origine et de ses conséquences.

Le récent volume de M. Bergman suffirait certainement à les conjurer. Nous ajouterons toutefois aux renseignemens qu'il donne ceux que nous ont fournis les archives des affaires étrangères à Paris. Il y a là, dans les portefeuilles de 1812 et 1813, outre les dépêches diplomatiques, des notes, des lettres saisies aux postes, des documens de toute sorte par lesquels nous pourrons contrôler et compléter le volume de M. Bergman, riche surtout en détails curieux, en conversations fidèlement rapportées, en renseignemens tout personnels. Ce qui est des personnes, nous l'écarterons autant que possible, afin de ne pas confondre avec les documens vraiment historiques la chronique scandaleuse. Beaucoup des hommes d'état qui ont pris part à ce triste épisode de 1812 sont vivans encore; c'est le cas, en ce qui regarde la Suède, pour quelques-uns des plus illustres.

(1) Il se trouve tout au long dans l'*Histoire de Charles XIV*, par M. Touchard-Lafosse, tome II, p. 293.

(2) On a fait remarquer d'ailleurs avec raison que ce pacte de famille n'est qu'un appendice de l'acte du 30 août 1812, lequel n'est qu'une *convention additionnelle* du traité de Pétersbourg du 24 mars de la même année. Or ce dernier traité n'est conclu que pour huit années, l'article 17 le dit formellement; par conséquent l'article secret concernant le pacte de famille n'a pu avoir de valeur que pendant le même délai. — Les mesures sévères que Bernadotte prit en décembre 1812 pour empêcher toute communication avec la famille déchue prouvent une fois de plus de quelles craintes il était alors préoccupé.

Quant à Bernadotte, le trône que les Suédois lui avaient confié bien chancelant et fort menacé, on doit le reconnaître, il l'a si bien affermi, tout compte fait, que sa dynastie, ayant désormais ses racines dans l'affection de tout un peuple, semble les avoir poussées jusqu'au cœur de la Suède et dater du temps des Gustave-Adolphe et des Gustave Vasa. L'œuvre qu'il a créée subsiste donc, et, noblement continuée, commande du respect. Les Suédois jouissent, cela est incontestable, d'une grande somme de liberté sous un gouvernement constitutionnel. Les principes de 1809 ont fini par prévaloir dans la politique intérieure du pays. Sachons garder de la reconnaissance pour les gouvernemens qui, au milieu des troubles incessans de l'Europe, ont sauvegardé le précieux dépôt de la liberté. Quant à ceux des actes politiques du fondateur de la dynastie suédoise qui ont entraîné pour notre temps même des conséquences notables, il importe qu'ils ne sortent pas du domaine de la discussion, afin que notre génération, dans le Nord comme en France, engagée dans de grands périls, sache bien ce qu'elle doit retenir ou rejeter de l'héritage que lui ont légué ses pères. Toute responsabilité implique examen et liberté. 1812 doit être, pour ce qui concerne soit l'équilibre européen, soit l'indépendance et la civilisation du continent, soit même les libertés intérieures des nations, une des leçons du XIX[e] siècle. N'eût-elle d'ailleurs fait que consacrer les dangereuses conquêtes de la Russie, l'année 1812 serait encore une date funeste dans les souvenirs les plus récens de l'histoire européenne. Certaines fautes de Napoléon, nous ne l'ignorons pas, ont contribué à ce triste épisode aussi bien que les fautes de Bernadotte; mais Napoléon a reconnu ces fautes, et il a voulu les réparer : Bernadotte au contraire, en dépit des scrupules qui devaient l'arrêter, en dépit des vœux qui l'entouraient, a refusé de se prêter à la réparation, l'a même rendue impossible, a précipité la lutte vers sa plus redoutable issue et finalement livré l'Europe. Bernadotte travaillait ainsi dans l'espoir d'une récompense qui lui a échappé. Il a laissé, il est vrai, sa dynastie fermement assise sur le trône de Suède; mais la Norvége, annexée faiblement comme elle l'est à la Suède, ne peut passer pour une compensation effective qui fasse oublier la perte de la Finlande. La nation dont l'épée pesait d'un si grand poids dans la balance de l'Europe avant les progrès de la puissance moscovite a perdu son ancienne gloire; de redoutable qu'elle avait été si longtemps, elle est devenue dépendante. Sous Gustave III, les flottes suédoises faisaient encore trembler Saint-Pétersbourg; aujourd'hui les canons russes d'Alexandre et de Nicolas sont venus s'établir à dix-huit lieues de Stockholm.

Que le milieu du XIX[e] siècle répare les fautes de ses premières

années. A peine sortie du tumulte sanglant de la révolution, la France avait abusé de ses forces renaissantes et les avait tournées vers la conquête; jalouse de sa gloire renouvelée, elle avait voulu ruiner une rivale, et s'était livrée tout entière à une ardeur périlleuse : elle veut réparer aujourd'hui ces excès par des alliances plus sages et une politique plus efficacement protectrice des intérêts généraux de l'Europe. Que les autres états suivent son exemple; qu'ils laissent tout souvenir de réaction pour recouvrer une vue nette et ferme de ces grands intérêts de la société européenne. Toute œuvre humaine est incomplète; c'est aux fils de compléter celles de leurs pères, de féconder ce qu'elles contiennent de germes glorieux, de réparer ce qu'elles ont admis d'imparfait ou de mauvais. Cette dernière tâche n'est pas la moins respectueuse, elle n'est pas le moins bel hommage aux yeux de qui veut croire à une généreuse et sainte solidarité.

I.

Élu prince royal de Suède le 17 août, Bernadotte fit son entrée solennelle à Stockholm le 2 novembre 1810. La mauvaise santé de Charles XIII, le malheureux état de la Suède, la confiance qu'inspiraient les talens du prince élu, la perspective de son alliance probable avec la France, toutes ces causes réunies allaient mettre le pouvoir entre ses mains et lui déférer en même temps toute la responsabilité d'une décision devenue périlleuse au milieu de tant de difficultés, — en un mot le fardeau des destinées futures d'un peuple qui, du bord de l'abîme, l'avait appelé pour le sauver. Les acclamations qui accueillirent son arrivée exprimaient les mille espérances qu'on plaçait en lui. Chacune des classes de la nation voyait dans le nouveau-venu l'instrument de ses vœux. Les paysans, auxquels on avait tant vanté son origine et ses sentimens populaires, comptaient qu'il réprimerait l'orgueil d'une noblesse encore trop puissante à leur gré; les nobles au contraire, le sachant habile, pensaient qu'il ferait respecter leurs priviléges pour se fortifier par leur alliance; l'ordre des bourgeois regardait ce républicain comme le plus sûr appui des principes de la révolution de 1809; le commerce espérait obtenir par lui de l'empereur Napoléon une tolérance qui épargnerait les relations devenues si précieuses entre l'Angleterre et la Suède; l'armée enfin se préparait déjà à reconquérir la Finlande et à prendre la Norvége.

Bernadotte allait se trouver hors d'état de satisfaire à la fois à tous ces vœux, parce qu'ils étaient contradictoires. L'alliance qui devait en assurer l'accomplissement était soumise par Napoléon à des conditions que la Suède ne voulait pas accepter. L'empereur exigeait

une adhésion absolue à son système, et, pour premier témoignage d'obéissance, une accession complète au blocus continental, c'est-à-dire une rupture complète avec l'Angleterre. Or, aux yeux des Suédois, une telle rupture, à moins que Napoléon ne fournît à la Suède des subsides considérables, équivalait d'une part à une véritable ruine, de l'autre à une abdication complète de leur indépendance, et Bernadotte rencontrait dès son arrivée dans le conseil de Charles XIII ou à sa cour un certain nombre d'hommes jaloux de la dignité de leur pays et inquiets des premières dispositions, probablement partiales pour la France, que prendrait le nouveau prince royal.

Appelé d'ailleurs à fonder une dynastie, Bernadotte avait à redouter les entreprises de l'ex-roi Gustave IV. Un parti légitimiste, dont il n'ignorait pas l'existence, pouvait être un instrument longtemps redoutable au service des factions intérieures ou entre les mains des puissances étrangères. Comment enfin sauvegarder et l'existence de cette dynastie et les intérêts mêmes de la Suède avec son honneur dans le tumulte auquel l'Europe du nord était en proie entre l'Angleterre et la Russie, en face des prétentions exorbitantes de Napoléon? Si le prédécesseur de Charles XIII avait été puni de n'avoir pas docilement accepté les ordres du dominateur de l'Europe, les temps paraissaient changés, les rois et même les peuples semblaient commencer à trouver bien pesant le joug de la France, et le jour n'était peut-être pas éloigné où cet édifice, dépassant la mesure de l'humanité, s'écroulerait. Soucieux du salut de tout un peuple qui s'était confié à lui, inquiet pour l'avenir de sa dynastie, dont les intérêts se confondaient certainement avec ceux de sa nouvelle patrie, Bernadotte recourut aux armes du faible : il résolut d'attendre en observant, de retarder autant qu'il le pourrait ses décisions, et, si elles devenaient inévitables avant son heure, de ruser. « La politique, disait-il, n'est que bavardage quand on n'est pas le plus fort; au second rang, c'est l'art de plier sans se compromettre. » Ne pas se compromettre aux yeux de ses nouveaux sujets, échapper à la domination, alors despotique il est vrai, de la France, éviter aussi longtemps que possible une guerre ouverte avec l'Angleterre, ménager même pour l'avenir l'amitié de cette puissance et celle de la Russie, tel fut le programme de Bernadotte pendant l'année 1811, c'est-à-dire jusqu'au jour où, désespérant d'être l'allié de Napoléon, il voulut être son rival.

Les premières difficultés vinrent à propos des rapports avec l'Angleterre, l'empereur exigeant impérieusement de ce côté une rupture complète. Le traité conclu entre la Suède et la France le 6 janvier 1810 stipulait, à la vérité, une adhésion pleine et entière de la

Suède au système continental, et les instructions données de Paris à M. Désaugiers, secrétaire de la légation à Stockholm, et à M. Alquier, nommé ministre de France auprès de la même cour, leur recommandaient seulement de surveiller avec la plus grande sévérité l'exécution de cet unique engagement. Les Suédois devaient donc interrompre toutes relations avec l'Angleterre, fermer tous leurs ports à ses vaisseaux de guerre ou de commerce, les canonner et les confisquer, s'ils s'aventuraient dans leurs eaux malgré cette défense; ils devaient même faire précéder d'une formelle déclaration de guerre ces démonstrations hostiles. Toutefois en l'absence d'une flotte française capable de protéger la Suède contre les attaques des Anglais, en l'absence de subsides qui pussent compenser d'énormes pertes d'argent, Charles XIII et les Suédois ne voyaient pour eux-mêmes dans l'exécution de ce système qu'une cause de désastre et de ruine. Ils déclarèrent la clôture de leurs ports, mais ce fut une mesure illusoire. Ayant obtenu de Napoléon la permission d'acheter et d'importer le sel nécessaire à leur alimentation pendant sept mois de l'année, ils crurent ou feignirent de croire que cette concession en impliquait d'autres, et que la tolérance des deux gouvernemens français et anglais, fermant les yeux sur ces communications contraires au blocus, voudrait épargner leur commerce. « Le traité du 6 janvier, disait naïvement M. d'Engeström, interdisait les relations commerciales de l'Angleterre avec la Suède, mais non pas de la Suède avec l'Angleterre (1). » Gothenbourg, qui aurait dû être l'entrepôt de notre commerce avec la Russie et notre station maritime dans le Nord contre l'Angleterre, Gothenbourg, où le traité de 1784, dont nous n'avons jamais profité, nous accordait une exemption totale de droits de séjour ou de magasin, devenait une station anglaise. Les paquebots anglais y amenaient, outre les marchandises, une foule d'intrigans payés par l'Angleterre, et qui répandaient partout la haine contre la France. Le cabinet suédois, après les mille instances de M. Désaugiers, ne se détermina qu'au mois de juin 1810 à renvoyer le chargé d'affaires anglais de Stockholm et à interdire la venue des paquebots anglais sur la côte occidentale, et ce ne fut qu'à la fin de septembre que la Suède tira le premier coup de canon contre l'Angleterre, qui ne le prit pas même au sérieux. C'est alors que, perdant patience, Napoléon fit venir à Fontainebleau le ministre de Suède, et, après d'amères et violentes paroles, lui assigna pour ultimatum « la guerre ouverte dans cinq jours avec l'Angleterre ou avec la France (2). »

(1) Dépêche chiffrée de M. Désaugiers, 20 mai 1810.

(2) Le curieux entretien du 25 octobre 1810 entre Napoléon et M. de Lagerbielke a été

Bernadotte arrivait en Suède au milieu de l'anxiété nouvelle qu'avait causée le message de M. de Lagerbielke. Depuis qu'il avait mis le pied dans sa nouvelle patrie, il semblait tenir surtout à ce qu'on ne le crût point asservi à Napoléon; il affectait une entière indépendance. Quand le conseil de Charles XIII se réunit pour répondre à la sommation de l'empereur, il s'abstint de donner formellement son avis, se couvrant de son inexpérience, mais il rappela en se retirant que « les nations qui se laissent déconsidérer se relèvent difficilement. »

La réponse que le cabinet suédois devait faire à Napoléon n'était pas douteuse; il fallait se soumettre, au moins en apparence. Il fut donc décidé, le 17 novembre 1810, qu'une déclaration de guerre serait notifiée aux Anglais; mais ce nouvel acte, qui était prévu, ne devait rien changer aux affaires : il arrivait en novembre, c'est-à-dire quand la mauvaise saison allait interrompre tout commerce et toute navigation, et les Anglais d'ailleurs le prenaient pour ce qu'il valait. « On en rit à Londres, et j'en ai vu sourire à Stockhlom, » écrivait spirituellement M. Alquier. Le prince royal avait voulu rester étranger à la décision; il ne le fut pas aux moyens qu'imagina le gouvernement suédois pour en éloigner les plus fâcheuses conséquences. On le vit essayer d'attirer le Danemark lui-même, notre allié, dans le système adopté malgré tant de périls par la Suède, et qui consistait à mettre en avant le principe que le pavillon couvre la marchandise. Une telle ouverture ne resta pas secrète, et l'on peut comprendre quels furent les sentimens de l'empereur en voyant se confirmer ainsi les soupçons qu'il avait déjà. « ..... La démarche du prince royal, écrivit-on à M. Alquier, est inexplicable. Lorsqu'il s'agit de braver la France et ses décrets, on pouvait penser qu'il ne se mettrait pas en avant. Reconnaître que le pavillon couvre la marchandise et agir en conséquence, c'est renverser tous les décrets de l'empereur, c'est ouvrir au commerce anglais une libre carrière... Des rapports venus de Russie annoncent que le prince se montre en Suède très opposé aux mesures prohibitives... L'empereur est très mécontent. » Toutefois, malgré la vivacité de ces expressions, le ministre de France était chargé, non pas de transmettre encore directement ce langage, mais de l'insinuer à l'occasion. Bernadotte lui-même, comme s'il eût senti qu'il avait été trop loin, revint bientôt sur ses pas, et la campagne maritime de 1811 se passa encore, aussi bien que celle de 1810, sans éclat avec l'Angleterre ni avec la France.

Un moment notre ministre à Stockholm put croire que la Suède

souvent reproduit d'après la dépêche suédoise imprimée à Stockholm; on le trouve aux archives des affaires étrangères à Paris rédigé un peu différemment de la main même de M. de Champagny.

allait enfin se déclarer très ouvertement pour le système continental. Ce fut au commencement de 1811. L'Angleterre faisait mine alors de vouloir rétablir le prétendant pour répondre à quelques confiscations prononcées récemment par les tribunaux suédois et à une proclamation du prince royal ordonnant de ne pas laisser approcher le pavillon britannique de Carlscrona, de couler bas plutôt que de céder. A peine cependant le cabinet britannique avait-il eu le temps de s'inquiéter, qu'il était déjà rassuré. Des ventes simulées permettaient de remettre aux armateurs anglais les marchandises qu'on prétendait leur avoir confisquées, et le comte Rosen, gouverneur de Gothenbourg, dans des entrevues secrètes avec l'amiral anglais Saumarez, laissa entendre que le prince royal prévoyait dès ce moment que l'intérêt de la Suède exigerait tôt ou tard une alliance avec l'Angleterre; il insinua seulement que les circonstances présentes rendaient nécessaire d'être réservé et circonspect, afin de ne pas se compromettre avant le temps. L'amiral lui répondit, écrit Rosen lui-même dans un curieux rapport sur ces négociations, en félicitant le gouverneur de Gothenbourg de ce que la Suède, grâce à la prudence du prince royal, allait être le seul pays en Europe et dans le monde qui sût conserver secrètement sa bonne entente avec l'Angleterre sans s'exposer à la colère de Napoléon. Enfin le chef du cabinet de Londres, lord Wellesley, très confiant dans les résolutions futures du prince quand tous ses collègues craignaient encore en lui un instrument de la France, n'avait pas cessé de lui donner des preuves non équivoques de son amitié; il lui avait sans interruption communiqué les lettres que l'ex-roi Gustave IV écrivait d'Angleterre pour le continent. C'était un sûr moyen d'enchaîner Bernadotte aux intérêts britanniques.

La Russie ne faisait pas au prince royal de moins remarquables avances. Cette puissance, bien que Napoléon la comptât encore pour sa fidèle alliée et qu'il fît beaucoup de sacrifices pour conserver son amitié, n'observait plus le blocus continental. Vainement Napoléon faisait-il démentir en toute occasion le bruit de quelque mésintelligence entre Alexandre et lui : les mauvaises dispositions de la Russie étaient devenues trop visibles. Quoi qu'on puisse penser de la sincérité d'Alexandre à Tilsitt et Erfurt, il est sûr que, s'il avait été séduit par la gloire de Napoléon en 1808, deux années plus tard, il n'était plus sous le charme; *l'amitié du grand homme* était devenue pour lui un pesant fardeau; il osait énumérer les prétendues pertes qu'elle lui avait causées, quand au contraire elle lui avait valu tant de précieuses acquisitions. Dès le mois de juillet 1810, M. Désaugiers avait pu écrire qu'à en croire beaucoup d'indices, la Russie se disposait à renoncer très prochainement au système continental et à se rappro-

cher de l'Angleterre. Dès cette époque, on disait de toutes parts dans le Nord qu'Alexandre, éclairé enfin sur les vrais intérêts de son empire, alarmé pour lui-même des suites que pourrait avoir le mécontentement de toutes les classes de l'état, allait se hâter de conclure sa paix avec la Turquie et reprendre le seul système qui pût procurer à la Russie l'écoulement des produits de son sol, et rendre à son papier-monnaie une valeur à laquelle il n'était possible d'atteindre que par les rapports commerciaux avec l'Angleterre. On assurait que le prix des bâtimens anglais venus en Russie avait été restitué secrètement aux armateurs anglais (1), et l'on n'attribuait pas à d'autres motifs qu'une imminente rupture avec la France les immenses travaux de fortification que les Russes poursuivaient dès lors activement dans les îles d'Aland.

Le gouvernement suédois connaissait toutes ces dispositions par les rapports du ministre de Suède à Saint-Pétersbourg. La dépêche par laquelle le comte de Stedingk transmettait sa conversation du 29 janvier 1811 avec Alexandre ne pouvait laisser aucun doute :

« Oublions le passé (avait dit le tsar). Je me suis trouvé dans des circonstances terribles, et je jure sur mon honneur que je n'ai jamais voulu de mal à la Suède. A présent que cette malheureuse affaire de Finlande est passée, je veux tout faire pour montrer mon respect envers votre roi et mon estime pour le prince royal... Voyez cependant, dit-il après un silence, comme le temps apporte de nouveaux conseils, comme l'opinion publique, après avoir élevé et soutenu si haut Napoléon, est aujourd'hui changée! S'il éprouvait maintenant un revers, vous le verriez bientôt à deux doigts de sa perte... » Il ajouta avec intention : « ... Les grands malheurs sont quelquefois suivis de grandes prospérités. De Suède autrefois sortit un Gustave-Adolphe pour la délivrance de l'Allemagne; qui sait ce qui pourrait arriver encore?... Pour moi, mon armée sera complète au printemps. Je viens de former treize nouveaux régimens, et j'ai quatre-vingt mille recrues sur le pied de guerre. Au reste, je suis complétement de votre avis de ne rien entreprendre légèrement et de rester tranquille tant que Napoléon le permettra; mais il veut me pousser à bout. Depuis trois mois, il me presse sans relâche d'établir en Russie contre l'Angleterre les mêmes mesures qu'il a proclamées en Allemagne. Il veut que je prenne pour base de la paix avec la Turquie le système continental dans toute son étendue, avec toute sa rigueur. Il faut que j'exclue de mes ports même les bâtimens américains.... Ses exigences n'ont pas de terme, et un de ces jours vous verrez qu'il m'enverra ses clous de girofle, comme aux rois de Saxe et de Bavière, avec la quittance à payer!... Et cette réunion de l'Allemagne du nord à son empire, que ne nous présage-t-elle pas! S'il s'agissait d'une douzaine de villes de l'Allemagne méridionale,... cela pourrait passer inaperçu; mais Hambourg, Brême et Lubeck, notre *sainte Trinité*, comme dit Romanzof! Je suis fatigué de ces vexations continuelles; je ne veux plus les souffrir. »

(1) Dépêche de M. Alquier, 18 janvier 1811.

Si la réunion des villes anséatiques inquiétait de la sorte Alexandre, la prise de possession du duché d'Oldenbourg lui avait paru une insulte personnelle. « Comment ne s'est-on pas rappelé en France, disait-il, que je compte au nombre de mes titres celui de duc d'Oldenbourg? C'est comme si on voulait incorporer à la France ma capitale. Au reste j'espère qu'avant six mois la querelle sera vidée (1). » Dès le mois de mars 1811, les préparatifs d'Alexandre ne devaient être douteux ni pour Napoléon, ni pour Bernadotte. A cette époque, non-seulement il fait des armemens considérables qui ne peuvent échapper à l'attention du gouvernement français, arme les forteresses le long de la Dwina et du Dniéper, met son armée, qui compte trois cent mille hommes, sur le pied de campagne, et couvre les frontières du duché de Varsovie, — mais encore il ne retient pas son humeur dans ses entretiens avec le duc de Vicence, à qui, au milieu de protestations d'amitié durable, il reproche l'augmentation des forces françaises dans le duché de Varsovie, et auquel il dit enfin le 3 mars, à la parade, assez haut pour que ces paroles se répandent bientôt à la cour et parmi les chefs de l'armée : « Si l'empereur veut la guerre et qu'il approche dans cette intention de mes frontières, je l'attends, monsieur, sans inquiétude. Il n'est certainement pas impossible qu'il soit encore vainqueur, car le Dieu des batailles n'est pas toujours celui de la justice; mais, avec une armée de cinq cent mille hommes, je ne craindrai pas la guerre. Si une fois elle commence, ce ne sera pas pour finir comme à Austerlitz et à Friedland. »

Or, si le cabinet de Saint-Pétersbourg abandonnait le système de Napoléon, dont il avait été depuis deux ans le plus ferme appui, qu'allait devenir l'édifice si opiniâtrément et si violemment construit par le conquérant de l'Europe? Bernadotte était-il en droit d'en prévoir la ruine et de séparer de ces destinées chancelantes celles du peuple qui s'était confié à lui? Nous touchons ici à un point délicat. Est-ce Bernadotte qui a mis lui-même aux Russes les armes à la main contre son ancienne patrie? A-t-il le premier en un cœur haineux conçu la pensée et le germe de nos épouvantables désastres? Nous ne le pensons pas. Il a bien plutôt cédé d'abord aux séductions de cet Alexandre, dont la dangereuse amitié avait fait commettre des fautes à Napoléon lui-même. Une fois placé sur le penchant hasardeux qui l'éloignait de la France, la passion, la passion coupable peut-être, et la force des choses l'ont entraîné. Essayons de le démontrer : on comprend que cela importe à sa mémoire et à la justice historique.

(1) Dépêche du 25 février 1811.

Dès le milieu de l'année 1810, avons-nous dit, par conséquent avant l'élection de Bernadotte, la Russie préparait sa défection après avoir retiré tant de profits de notre alliance. En de pareilles dispositions, elle ne put considérer sans effroi l'élévation subite d'un maréchal de France, d'un parent de Napoléon sur le trône de Suède. On avait engagé Alexandre à s'y opposer à tout prix. Le parti anti-français, nombreux à Saint-Pétersbourg, avait regardé cet événement comme un nouveau triomphe du cabinet des Tuileries, et annonçait déjà le moment où Napoléon, fort de l'aveuglement de son rival, allait jeter le masque, rompre avec la Russie une alliance jusque-là simulée, et reprendre à l'empire des tsars toutes les conquêtes qui l'avaient en si peu de temps agrandi. Alexandre lui-même parut d'abord ému de ces craintes, non pas qu'il crût beaucoup à la future puissance de cette couronne improvisée, mais parce qu'une coopération énergique de la Suède avec la France, leur union fût-elle passagère, pouvait devenir en effet pour lui très redoutable. Il fit donc pousser activement les travaux de fortification des Aland, arma ses forteresses, et forma en toute hâte trois corps d'armée, l'un en Finlande, l'autre dans la province de Vilna, un troisième sur le Danube. Toutefois, comme sa mère le pressait d'agir en opposant au nouveau-venu le prince de Vasa, dont Alexandre, chef de la maison de Gottorp, devait revendiquer les droits : « Patience, répondit-il, peut-être de grands changemens se préparent... » L'incertitude et à sa suite le pressentiment avaient pénétré dans son âme clairvoyante. Napoléon, soigneux de cette alliance qu'il croyait toujours sincère, avait essayé lui-même de le rassurer. « Bernadotte, faisait-il dire au tsar, avait désormais passé l'âge de la fougue et de l'inquiète ardeur, et son ambition était certainement satisfaite. Il s'appliquerait à seconder la cause commune de la Russie et de la France, et ne songerait d'ailleurs qu'à des réformes intérieures qui assureraient à la Russie un voisinage tranquille et sûr. » Ce qui avait rassuré davantage Alexandre, c'étaient les rapports qu'il avait reçus de Paris et de Stockholm, et qui lui apprenaient comment s'était faite l'élection. Il avait pu se convaincre que, si l'opinion publique en Suède avait été séduite par la perspective de l'alliance française, Napoléon, loin d'avoir suscité ou encouragé cette élection, s'en était au contraire désagréablement ému, et en avait même conçu d'importuns et fâcheux pronostics. Les motifs de ce mécontentement et de cette défiance, Alexandre les avait en même temps connus, et il les avait trouvés assez fondés pour édifier sur cette base toutes ses espérances. Dès lors, son plan fut arrêté de circonvenir le nouveau prince royal, d'exploiter les dissentimens qui l'avaient plus d'une fois déjà éloigné de Napoléon, ses nouveaux intérêts de tête couronnée et de fon-

dateur de dynastie, enfin le ressentiment des humiliations que les hauteurs de son ancien maître ne manqueraient sans doute pas de lui infliger. Alexandre raisonnait juste et avec une intelligence parfaite de ces deux esprits.

Bernadotte de son côté, grâce à un espionnage promptement organisé à Saint-Pétersbourg, n'avait pas appris sans crainte l'irritation de l'impératrice-mère contre son élévation toute démocratique et les premières menaces d'Alexandre, protecteur naturel du prince de Vasa. Son premier vœu était d'apaiser ces colères pour se concilier ensuite, s'il était possible, l'amitié de la Russie. Les deux souverains étaient donc tous les deux fort bien disposés à s'entendre; mais ce fut Alexandre qui fit les premiers pas: il entoura Bernadotte de ses insinuations dès avant son départ de Paris, à la fin de 1810. « On s'est bien trompé, disait le prince royal deux mois après son arrivée à Stockholm, si l'on a cru que mon élection déplairait à Saint-Pétersbourg. Je n'étais pas parti de Paris que je savais déjà le contraire. Czernitchef me l'a fait savoir. »

Nous ne rencontrons dans les *Souvenirs* de M. Schinkel et dans les dépêches que peu de témoignages au sujet de ces premières négociations. Il nous faudrait les papiers de Czernitchef. Nous ne pouvons établir précisément à quelles ouvertures voulait répondre Bernadotte en proposant au milieu de novembre 1810, c'est-à-dire quelques jours seulement après son arrivée en Suède, au diplomate Brinckmann d'aller remplir à Saint-Pétersbourg, à côté de M. de Stedingk, ancien ministre de Suède, une mission secrète et de confiance. Brinckmann refusa, mais ses liaisons littéraires avec le comte de Suchtelen, qui représentait à Stockholm le cabinet russe avec le singulier titre de *voyageur accrédité*, paraissent avoir servi de lien et de transition commodes. Suchtelen, à fort peu de temps de là, vint offrir à Bernadotte de la part de son maître ses félicitations de bonne venue dans un langage qui dépassa évidemment les limites officielles. Bernadotte crut pouvoir y répondre par une lettre autographe, et la correspondance qui s'ouvrit ainsi entre les deux souverains devint bientôt fort intime.

Quelques jours après, le 18 décembre, Czernitchef lui-même se présenta au château. Envoyé récemment par Napoléon, qu'il trompait, vers Alexandre pour engager celui-ci à sévir contre la Suède, il avait été initié dans les vues secrètes, dans les espérances de son maître, et au retour, sous le grossier prétexte des mauvais chemins et de la difficulté du voyage, le rusé diplomate avait dirigé sa route vers Stockholm. Par cette entremise purement officieuse, le tsar assurait en confidence à Bernadotte que le cabinet de Saint-Pétersbourg appréciait suffisamment les motifs de la déclaration de guerre aux

Anglais, qu'il ne se serait pas offensé d'une décision contraire, et qu'il n'interviendrait en aucune façon dans l'interprétation de cet acte. « Sa majesté m'a d'ailleurs chargé, ajouta l'envoyé russe, de présenter à votre altesse royale l'expression de sa haute estime et de son désir de contracter avec elle des liaisons durables. Cette amitié personnelle se rattache intimement à l'intérêt que sa majesté porte à la Suède, à qui elle souhaite le bonheur et le repos sous sa nouvelle dynastie. Sa majesté sait combien il est nécessaire, dans les circonstances actuelles, de se rapprocher des gouvernemens restés indépendans, et elle attache une importance particulière à l'alliance du gouvernement suédois. »

De telles paroles, adressées à un fondateur de dynastie par un voisin aussi puissant et aussi redoutable qu'était le tsar pour la Suède, étaient faites, il faut le reconnaître, pour flatter et séduire. Bernadotte, loin d'y résister, répondit avec ardeur aux ouvertures d'Alexandre. « J'ai toujours souhaité, dit-il, l'amitié de l'empereur votre maître, et les assurances que vous m'apportez à ce sujet me sont précieuses. Son caractère, ses grandes qualités et sa puissance attirent à bon droit dans les graves circonstances où nous vivons les regards de l'Europe tout entière opprimée.... Une lutte suprême est désormais inévitable. Napoléon, pour nous y envelopper, nous présentera comme appât la reprise de la Finlande, si désirée des Suédois... Le moment approche où sa prodigieuse puissance engloutira toutes les autres, ou bien sera renversée elle-même, et disparaîtra sous ses ruines... Quand les orages s'accumulent autour de moi, je ne puis rester neutre, mais notre choix est encore libre; il dépend de l'empereur Alexandre de le fixer. » Czernitchef, bien préparé à suivre Bernadotte sur ce terrain, répliqua : « Je puis affirmer à votre altesse que sa majesté ne désire rien tant que votre amitié et l'alliance de la Suède. Je suis même chargé d'offrir à votre altesse royale toutes les garanties qu'elle pourra désirer en gage de la sincérité de ces paroles. — Eh bien! reprit Bernadotte, j'accepte ces assurances, et je me sentirai heureux, je me sentirai fier de l'amitié d'un si noble et si puissant prince. Il peut être convaincu que je préférerai l'indépendance, en m'unissant avec lui, à l'alliance de Napoléon, qu'il faudrait acheter par mille sacrifices, au prix de toute dignité, de toute liberté... Nous approchons d'une crise; elle est inévitable. La Suède peut être appelée à y prendre une part décisive. Que l'empereur votre maître s'explique sans réserve! S'il veut être véritablement mon ami, qu'il veuille bien m'en écrire! S'il veut l'être *de cœur et d'âme*, les destinées de l'Europe sont entre nos mains! »

Rien ne pouvait mieux qu'une telle ardeur répondre à l'impatient désir que ressentait Alexandre de s'affranchir bientôt et du système

continental et même de l'alliance désormais importune de Napoléon. Il était décidé à rompre, et son but principal pendant ces premières négociations était d'enlever à son futur rival une coopération puissante pour se la réserver. Il fit donc bon accueil à la réponse de Bernadotte et lui écrivit de sa main qu'il serait son ami *de cœur et d'âme.* Voilà comment fut fondé le projet d'une future alliance de la Suède avec la Russie et l'Angleterre : nous n'y avons pas reconnu l'initiative de Bernadotte; c'est pourtant la première pierre de *la politique de* 1812.

La seconde pierre de l'édifice, ou plutôt le ciment destiné à l'affermir, ce fut le système qui destinait la Norvége à la Suède en compensation de la Finlande, dont la possession, désormais paisible et incontestée, serait garantie par la Suède elle-même aux Russes : autre dessein aussi peu conforme que le premier aux vrais intérêts de l'Europe et de la Suède, et qui le devint bien moins encore par la manière dont il fut exécuté. Celui-là aussi, c'est la Russie qui l'a imaginé, prévoyant avec raison qu'elle seule en profiterait. Dès le mois de mai 1809, une lettre de Charles XIII atteste l'intention du tsar de proposer la Norvége à la Suède en compensation de la Finlande. Au mois d'août de la même année, pendant les négociations qui suivirent la conquête de la Finlande, le ministre russe Alopæus ne se faisait pas faute d'insinuer cette idée à l'ambassadeur Stedingk. Alexandre lui-même revint sur ce sujet dans le même sens lors de ses premières négociations avec Bernadotte, et celui-ci tomba dans le piége. La Finlande avait été perdue sous le règne et par les fautes du dernier roi, et avant que les destinées de la Suède ne fussent confiées au nouveau prince royal. Le prince royal déclara donc qu'il n'acceptait en rien la responsabilité d'un si triste passé, qu'il comptait pour non avenu. Ce qu'il lui fallait, à lui, pour remercier la Suède de son adoption et affermir sa dynastie, c'était une acquisition, un accroissement quelconque. L'arrangement proposé répondait d'autant mieux à son désir, qu'il lui conciliait en même temps l'amitié de son redoutable voisin. Il ne craignit donc pas d'assurer à Czernitchef que ses sujets n'auraient pas d'autre avis. « J'affirme, lui dit-il dans son entrevue secrète, qu'on oubliera aisément ici la Finlande pour quelque dédommagement répondant mieux à notre position géographique. La nature elle-même a désigné la presqu'île scandinave comme devant former un état unique et indépendant. Notre politique, après la perte de la Finlande, ne peut avoir qu'un seul but : il est aussi peu dans nos intérêts de rechercher désormais des agrandissemens de l'autre côté de la Baltique qu'il serait dans les vôtres de vouloir dépasser le golfe de Bothnie. »

Au sortir de l'entretien du 18 décembre 1810, Czernitchef écri-

vait à son maître : « Le prince royal nous appartient; il a engagé sa main et son gant, sa parole et sa foi. » — Il est vrai que Bernadotte avait fait un admirable accueil aux ouvertures de notre futur ennemi, il est vrai que les deux bases principales de la politique de 1812 étaient trouvées; mais évidemment l'alliance n'était pas conclue : Bernadotte ne s'était pas encore à cette époque livré à la Russie, il négociait encore. Nous ne trouverons pendant toute la première moitié de 1811 aucune trace d'effort tenté par lui pour se livrer définitivement à la Russie. C'est notre intime conviction que si Napoléon l'avait voulu, Bernadotte aurait été alors notre allié, non pas que nous ajoutions beaucoup de foi à la sincérité des protestations que nous lui verrons faire pendant longtemps envers l'empereur, mais parce que nous croyons que l'empereur pouvait, jusqu'à la fin de 1811, le prendre au mot et le lier par ses intérêts. Nous comprenons d'ailleurs que de pareilles assertions ne seront accueillies tout de suite ni par les ennemis passionnés de Bernadotte ni par ses panégyristes, — les uns le considérant comme pressé de trahir son protecteur et son ancienne patrie, les autres n'admettant pas ses premières tergiversations et lui prêtant, avec une sage prévision de l'avenir, un système conçu tout d'abord et la gloire entière de l'initiative. Invoquons donc des témoignages authentiques, empruntés, comme les précédens, à la source féconde des correspondances d'état.

Les dépêches de M. Alquier nous sont ici précieuses. Impérieux et altier comme son maître, ce ministre, loin de flatter et de caresser Bernadotte, apportait dans ses relations avec lui une allure provocante en présence de laquelle l'ardeur intempérante du prince royal était impuissante à se contenir et à dissimuler. M. Alquier savait d'ailleurs les intrigues de la Russie, il savait aussi combien l'alliance suédoise pouvait être utile en cas de rupture avec Alexandre; il était donc très attentif, et sa correspondance consigne exactement toutes les dispositions apparentes du prince. D'ailleurs nous consulterons aussi d'autres documens qui paraîtront sans doute empreints d'un caractère de bonne foi incontestable : ce sont les dépêches du ministre de Prusse à Stockholm, que le gouvernement français parvint à se procurer pendant toute cette période, et qui nous offriront un précieux moyen de contrôle.

Dès le mois de janvier 1811, Bernadotte ne sait pas cacher à M. Alquier ses rapports avec la Russie. Comme celui-ci lui représentait combien il devait tenir à l'alliance française, et ce qu'il aurait à craindre en cas de guerre de son redoutable voisin : « Oui-dà, répondit-il d'un air narquois et d'une manière, dit plaisamment M. Alquier, qui ne devait pas flatter mon amour-propre, vous croyez que

j'ai quelque chose à craindre de la Russie? Donnez-vous là-dedans, vous aussi? Sachez qu'il ne tiendrait qu'à moi de me jeter tout à l'heure dans les bras de cette puissance et dans ceux de l'Angleterre. Demandez à Suchtelen s'il voudrait vous dire ce qu'il a dans l'âme... Mais non, je ne veux pas me séparer de la France, je ne le ferai jamais; j'aime et je respecte l'empereur... Mais aussi que la France me laisse tranquille, qu'on ne m'opprime pas, que l'on craigne une nouvelle guerre de trente ans, et qu'on sache bien que je pourrais jeter cinquante mille brigands en Allemagne (1)... » La preuve qu'il y avait dans les paroles du prince, plus flatteuses pour le nouveau Gustave-Adolphe que pour ses sujets, quelque sincérité, c'est qu'il fit à Napoléon les mêmes propositions qu'il avait faites à Alexandre : il lui offrit ses services en échange de la Norvége.

« Le prince me fit prier le 5 de ce mois, écrit M. Alquier, de me rendre auprès de lui (2). Il m'apprit qu'un banquier qui entretient une correspondance très suivie avec les premières maisons de Londres, et dont les informations sont généralement sûres, venait de le prévenir qu'on expédiait des ports d'Angleterre pour le Portugal un renfort de vingt-six mille hommes, et qu'on donnait à lord Wellington l'ordre de prendre l'offensive aussitôt que ce secours lui serait parvenu. Cette ouverture obligeante me donna lieu de rappeler à son altesse ce que je lui ai dit si souvent de l'influence du parti anglais à la cour. Il répondit qu'il en était frappé autant que moi, qu'il en était mécontent, et qu'il faisait tous ses efforts pour l'arrêter... Ici commença une sorte de discours sur le fond duquel son altesse était visiblement préparée : « Je vais vous dire franchement, me dit-il, ce qui bouleverse ici toutes les têtes. On se rappelle que pour l'intérêt de sa politique l'empereur a sacrifié la Suède en autorisant la conquête de la Finlande et même celle des Aland. Quand les états me choisirent, ils ne furent déterminés que par l'espérance de plaire à l'empereur et d'obtenir, comme premier effet du retour de ses bontés et de sa protection, le recouvrement de cette province, de sorte qu'à mon arrivée cette idée folle occupait tous les esprits. On se croyait tellement sûr de la France, que le bruit courait déjà que j'allais conduire l'armée suédoise en Finlande. Cette exaltation populaire durait encore quand, au nom de l'empereur, vous forçâtes la Suède à déclarer la guerre et à faire des règlemens prohibitifs, toutes mesures qui contrarièrent les intérêts des commerçans, des nobles et des grands propriétaires. Dès lors on jugea que mon avénement n'était pas un gage de l'appui de l'empereur, et que la Suède était passivement entraînée dans son système. L'opinion, d'abord toute française, changea subitement. Je ne puis dire jusqu'où elle ira; il est hors de mon pouvoir de la ramener, si l'empereur ne vient pas à mon secours, s'il ne prend pas sur ce pays un grand ascendant par ses bienfaits, s'il ne lui donne pas une possession qui le console de la perte de la Finlande, une frontière qui lui manque. Voyez, me dit-il en me montrant une carte

(1) Dépêche du 18 janvier 1811.
(2) Dépêche du 7 février 1811.

développée devant lui, voyez ce qui nous conviendrait si bien... — Je vois, lui répondis-je, la Suède arrondie de toutes parts, excepté du côté de la Norvége. Est-ce donc de la Norvége que votre altesse veut parler? — Eh bien! oui, c'est de la Norvége, de la Norvége qui veut se donner à nous et qui nous tend les bras. Nous pourrions, je vous en préviens, l'obtenir d'une autre puissance que la France... — Peut-être de l'Angleterre? — Eh bien! oui, de l'Angleterre; mais, quant à moi, je proteste que je ne veux la tenir que de l'empereur. Que sa majesté nous la donne, que la nation puisse croire que j'ai obtenu pour elle cette marque de protection, alors je deviens fort et je fais dans le système du gouvernement suédois les changemens qu'il faut nécessairement y opérer; je commanderai sous le nom du roi et je serai aux ordres de l'empereur. Je lui promets cinquante mille hommes parfaitement équipés à la fin de mai et dix mille de plus au commencement de juillet; je les porterai partout où il voudra, j'exécuterai tous les mouvemens qu'il ordonnera. Voyez cette pointe occidentale de la Norvége, elle n'est séparée de l'Angleterre que par une navigation de vingt-quatre heures, avec un vent qui ne varie presque jamais... *J'irai là s'il le veut!...* L'empereur est assez puissant pour dédommager le Danemark; ne peut-il pas lui donner à l'instant même le Mecklenbourg et la Poméranie? Quant à la dette de la Hollande et de Gênes, assise sur cette dernière possession, nous la transporterons sur la Norvége, et nous la solderons en bois, en fer et en autres productions que nous porterons à Lubeck. Si je ne suis plus gêné par le conseil d'état, si la constitution qui anéantit l'autorité du roi, et dont on m'écrit que l'empereur se rit si justement aux Tuileries, est modifiée, si je deviens le maître enfin, alors je jure sur mon honneur de fermer le royaume au commerce anglais, et je commencerai par chasser tous ces aventuriers de Gothenbourg. Dites à l'empereur que je n'oublierai jamais qu'il a été mon souverain et mon bienfaiteur, que je ne me regarde ici que comme une émanation de sa puissance, et que mon vœu le plus ardent est de mettre à sa disposition toutes les ressources de la Suède, plus importantes qu'on ne le pense à Paris. A ces offres, dont je vous prie d'informer l'empereur, je ne mets que deux restrictions : la première, que les troupes suédoises ne seront jamais portées au-delà du Rhin; la seconde, que je les commanderai toujours en personne, parce que je ne veux pas qu'un autre, après avoir obtenu des succès et de la gloire dans une guerre dirigée par l'empereur, puisse, en revenant en Suède avec des troupes victorieuses, s'y trouver aussi fort que moi. »

M. Alquier ajoute en terminant sa dépêche : « Si sa majesté impériale compte la Suède pour quelque chose dans sa politique, si elle veut placer cette puissance dans son vaste système, le moment est favorable pour la décider. » Et M. Alquier n'est pas le seul à ajouter foi aux dispositions favorables de Bernadotte envers la France. Le ministre de Prusse, M. de Tarrach (1), partage aussi cette double conviction que le prince veut absolument rester fidèle à Napoléon, et que celui-ci ne jugera pas à propos de négliger une telle alliance.

(1) Dépêche chiffrée du 19 mars.

Napoléon cependant semblait mettre de côté tous ménagemens. Tantôt (1) il menace Bernadotte de lui retirer l'appui de sa bienveillance, qui, dit-il, fait toute sa force; tantôt il dédaigne ses avances et les laisse trop longtemps sans réponse, ou bien il fait écrire par M. de Champagny des notes méprisantes, comme celle du 26 février :

« Le prince royal, depuis son arrivée à Stockholm, a montré dans toute sa conduite et ses discours si peu de mesure et de tenue, que sa majesté impériale a dû n'attacher aucune importance à la communication qu'il vous a faite; elle veut même l'ignorer aussi longtemps que les circonstances le permettront. Le projet de conquérir la Norvége ne peut être dans l'esprit du prince royal que l'effet d'un moment d'effervescence. Il se trompe, s'il croit que la Russie voie jamais avec plaisir cette importante province au pouvoir de son ennemi naturel. Elle sait que le gouvernement suédois n'a perdu ni l'envie ni l'espoir de reconquérir la Finlande, que ce sera toujours sa première pensée, son premier besoin, aussi longtemps que la cour résidera à Stockholm, et qu'il ne verrait dans la possession de la Norvége qu'un moyen de plus de réaliser ses projets. Il est d'une grande importance pour la Russie que le Danemark conserve la Norvége, puisqu'en supposant un concert entre les deux puissances, dans le cas où la guerre éclaterait dans le Nord, c'est par cette province que le Danemark peut agir efficacement contre la Suède et faire une diversion utile à la Russie... D'ailleurs, aussi longtemps que le Danemark sera l'allié de la France, l'empereur ne souffrira pas qu'il soit porté atteinte à sa puissance. Son caractère, son honneur, sa dignité, lui font une loi de protéger ses alliés et de les défendre contre toutes les attaques... Il n'y a aucune suite à donner aux ouvertures que vous a faites le prince royal. L'empereur est trop puissant pour avoir besoin du concours de la Suède. Ses liaisons avec la Russie sont bonnes. Il ne craint point la guerre avec cette puissance, et ses rapports avec l'Autriche sont d'une nature satisfaisante... Vous direz tout cela, monsieur, par insinuations et par considérations générales. Vous aurez soin de garder beaucoup de dignité dans vos rapports avec le prince royal. Vous ne lui parlerez jamais d'affaires, et vous vous adresserez habituellement au roi ou au cabinet. Votre conduite devra faire entendre que la politique de l'empereur ne se fonde en rien sur la Suède, qu'il n'exige ni ne veut rien d'elle ni en officiers, ni en matelots, ni en soldats. »

De tels messages n'empêchaient pourtant pas Bernadotte de faire de nouvelles protestations en faveur de l'alliance française, et de résister, au moins en apparence, aux offres pressantes des autres cabinets. A mesure que la crise désormais prévue approchait, il se voyait plus étroitement courtisé par la Russie et même par l'Angleterre. Non contentes d'abandonner pour lui plaire les droits du prétendant, toutes les deux lui prodiguaient les promesses. Entr'autres avantages, la Russie lui offrait la cession d'une partie de la Finlande, au moins M. Al-

(1) Dépêche du 5 janvier 1811.

quier l'annonce-t-il dans une dépêche du 30 mars. Cette proposition de la part d'Alexandre est fort peu vraisemblable, il est vrai, et Napoléon n'y crut pas. Cependant M. Alquier n'en parle pas comme d'un bruit vague; il insiste et précise. « Le territoire offert commence, dit-il, à Sasmola, sur la côte orientale du golfe de Bothnie; sa limite serait formée par la chaîne de montagnes qui, après s'être dirigée vers l'est, remonte au nord et va rejoindre les frontières actuelles du royaume au-dessus des sources de la rivière Tornéo, entre le 67e et le 68e degré. » La Russie proposait également, assure-t-il, de reconnaître la propriété de l'île d'Aland commune entre les deux puissances en se réservant la propriété de toutes les petites îles situées dans le golfe de Bothnie entre les Aland et la Finlande. Il ajoute : « Je garantis cela. » Et malgré l'importance de pareilles offres, si elles sont réelles, il affirme que le prince royal a ordonné à M. d'Engeström de ne pas répondre à cette dépêche de M. Stedingk. « Vous connaissez mes principes, a-t-il dit, rien ne peut contrebalancer pour moi le bonheur d'être allié à la France. La Russie m'offrirait la cession de toute la Finlande, que mon dévouement à l'empereur ne me permettrait pas de l'accepter. Je serai Français tant que l'empereur ne m'aura pas forcé de croire qu'il m'oublie et qu'il m'abandonne. » M. Alquier termine sa dépêche par ces mots : « J'ai la certitude que son altesse royale a véritablement exprimé les sentimens dont elle est pénétrée (1). » Bernadotte répète encore le 30 mai à M. Alquier que la Russie lui a fait offrir une partie de la Finlande, mais qu'il a défendu de répondre. « Je n'accepte rien que de l'empereur; ma destinée est de regarder ses ennemis comme les miens... » L'Angleterre, de son côté, offrait au gouvernement suédois Demerary, Surinam ou Porto-Rico, à son choix. « Ces propositions indirectes, dit M. Alquier, ont été rapportées au prince; il a répondu ces propres mots : — Rien de l'Angleterre, un village seulement donné par l'empereur (2). » La réunion de la Norvége, tant désirée de Bernadotte, paraissait devoir être un obstacle insurmontable contre une alliance avec Napoléon, qui ne pouvait l'enlever au Danemark, son fidèle allié. Bernadotte restreignait donc sa demande : « Il est possible, dit-il à M. Alquier (9 avril), que l'empereur ait trouvé ma demande exagérée; mais il ferait beaucoup pour la Suède et pour moi, s'il daignait nous accorder au moins l'évêché de Throndhjem; c'était l'ancienne frontière de la Suède sous Charles X; ce pays ne renferme pas plus de soixante mille habitans. C'est un sol pauvre, dénué de toutes ressources, mais ce serait pour nous une frontière. Je conjure l'empereur de nous

(1) Dépêche du 30 mars 1811.
(2) Dépêche du 17 avril.

l'accorder. Nous ferions dans ce cas au Danemark remise pleine et entière de sept à huit millions que nous sommes en droit d'exiger de lui. » Bernadotte faisait encore une autre demande. Il désirait que la Poméranie, — alors, comme on sait, possession suédoise, — fût classée, comme le Mecklenbourg, parmi les états de la confédération du Rhin. « Ce serait, disait-il (1), un moyen de tenir plus directement à la cause de l'empereur, et cette raison était un motif pour lui de désirer bien vivement l'accomplissement de ce vœu. »

Voilà des faits peu ou point connus jusqu'à présent, et qu'on s'étonne de ne point trouver même indiqués dans le livre récent de M. Bergmann, qui a eu de si nombreux documens à sa disposition. Il semble impossible de leur enlever toute valeur. Notre ministre, en admettant même qu'il ait été trompé, n'a pas pu l'être entièrement. Ces dernières propositions de Bernadotte sont transmises officiellement à Napoléon; il n'y a là rien d'équivoque. La preuve, c'est que Napoléon répondit cette fois à de telles avances, et sembla même vouloir travailler à détruire dans l'esprit du prince royal l'effet des offres de la Russie. Il ne pouvait disposer de la Norvége, mais il offrait la Finlande. Il fit écrire une première fois à M. Alquier, 10 avril :

« Vous direz, monsieur, qu'il n'y a pas le moindre fondement aux bruits de guerre entre la Russie et la France, mais que sa majesté n'en est pas moins sensible aux dispositions témoignées par la Suède. Vous bornerez à cela les déclarations que vous avez à faire, mais sa majesté vous charge de cultiver ces bonnes dispositions de la cour de Stockholm. Comme cette cour n'a fait encore que des ouvertures générales et vagues, vous la mettrez sur la voie d'en faire de plus précises d'après lesquelles sa majesté puisse juger jusqu'où les vues de la Suède peuvent se concilier avec les siennes. »

« ... La guerre entre la Russie et la France, écrivait l'empereur trois jours après, n'aura pas lieu. Cependant il est vrai que la Russie fait des préparatifs, ce qui oblige l'empereur à des mesures de précaution. En de telles circonstances, l'alliance de la Suède n'est certainement pas à dédaigner... Cette alliance serait dirigée, en cas de guerre, contre la Russie. Le recouvrement de la Finlande en serait le but. La France y concourrait de tous ses moyens... Mettez, monsieur, beaucoup de réserve en toute cette affaire..., mais manifestez au prince royal la satisfaction de l'empereur pour les mesures qu'il a prises... »

En même temps le ministre de Prusse, M. de Tarrach, ne se lasse pas d'attester à son gouvernement (2) « les assurances solennelles données par le prince royal au baron Alquier de rester fidèle à ses liaisons avec son ancien allié... Le parti est pris en Suède, dit-il,

(1) Dépêche du 17 avril.
(2) Dépêches au comte Goltz.

d'adhérer fidèlement au système français (29 mars)..., et je serais en mon particulier tenté de croire qu'il en sera toujours ainsi, bien qu'on ne puisse rien prévoir (16 avril). » Bien plus, une lettre particulière, écrite de Stockholm (28 mai), ouverte au bureau de poste de Hambourg, et qu'il nous est bien permis de regarder, prise ainsi au hasard, comme traduisant en quelque mesure l'opinion publique, s'exprime dans le même sens : « Les Anglais ne savent pas trop où ils en sont avec notre prince; dans peu, ils en seront mieux instruits. On se prépare ici à des mesures que l'intrigue, la perfidie et les menées étrangères ont toujours paralysées... Il est important que le traité d'alliance avec la France, dont on parle, puisse bientôt avoir lieu. Cet épaulement donnera au prince une force morale qui tuera les plus méchans; mais les Russes travaillent ici avec une perfidie inouie. » Ainsi on croyait à Stockholm à l'inimitié constante de la Russie contre la Suède et à un prochain traité avec la France. M. d'Engeström avait demandé seulement quelques jours pour présenter un rapport au roi, et il avait paru très sûr d'une heureuse issue : « Nous espérons que pour cette fois, avait-il dit, sa majesté impériale repoussera les Russes dans leurs anciennes limites, et qu'elle établira une barrière qu'ils ne pourront franchir. Nous désirons voir revenir le temps où nous pourrons, comme autrefois, être alliés avec la France, la Porte et la Pologne. » Citons un dernier fait, rapporté dans la lettre particulière que nous invoquions tout à l'heure, et qui contraste bien singulièrement avec la politique ultérieure de Bernadotte : les Turcs, en guerre avec la Russie, comptaient sur une diversion de la Suède alliée à la France. Le *reis-effendi* en avait conféré secrètement à Constantinople avec un agent suédois qui partait pour Stockholm. Après s'être fait expliquer tout ce que la Suède avait perdu dans les dernières années : « Si vous avez à votre disposition soixante mille soldats, avait-il dit, nous pourrions nous rencontrer en Russie. Nous ne signerons pas la paix, et si Napoléon veut faire attaquer en Pologne, nous écraserons notre ennemi... Puisque vous avez pour prince un parent de Bonaparte, vous devez triompher de votre côté. Annoncez-lui que nous serions bien aises de nous lier, et qu'il nous fasse savoir ce qu'il veut faire. » Quinze jours après, on lit dans la correspondance officielle de M. Alquier ces mots qui confirment le précédent témoignage : « Le prince royal a fait répondre au reis-effendi que la Suède aurait bientôt soixante mille hommes, douze vaisseaux de ligne armés, deux cents bâtimens légers, et qu'elle accueillait les ouvertures de la Porte (1). »

Ainsi Napoléon, pendant la formidable campagne de Russie, au-

(1) Dépêche du 13 juin.

rait vu ses deux ailes assurées, — à droite par l'énergique diversion des Turcs, acharnés contre l'ennemi commun, — à gauche par le précieux secours de soixante mille Suédois ayant à venger bien des injures. Ajoutez qu'au bruit d'une rupture entre la Russie et la France, la Finlande, ne doutant pas que la Suède ne dût être avec nous, frémissait et ne demandait qu'un signal. Ajoutez enfin l'effervescence de la Pologne, et calculez combien de périls s'accumulaient contre la Russie, combien de chances de victoire pour la France. La coopération de la Suède était la principale condition d'un si grand succès; il fallait donc à tout prix attacher ce peuple à notre cause. Quelques négociations, vagues et peu suivies, eurent lieu en mars, avril et mai 1811; mais, Bernadotte s'obstinant à demander la Norvége, que Napoléon ne pouvait enlever au Danemark, son allié, et à dédaigner, au moins en apparence, l'offre de la Finlande, Napoléon de son côté refusant les garanties et les subsides effectifs que lui demandait avec raison Bernadotte, ces négociations n'apportèrent en définitive aucun résultat. Napoléon, nous le savons bien, avait des raisons de ne pas croire sincères les protestations de dévouement qui lui étaient faites. Les liaisons de la Suède avec l'Angleterre continuaient presque ouvertement, au mépris d'une déclaration de guerre tout illusoire. Gothenbourg continuait à être un entrepôt anglais par où les marchandises anglaises s'écoulaient vers les ports de la Baltique, et un lien de communication entre toutes les intrigues qui, de l'orient ou de l'occident, se tramaient contre la France. A Stockholm, dès le mois d'avril, Suchtelen déclarait tout haut à qui voulait l'entendre que la Russie allait enfin venger ses propres injures et celles de l'Europe, et que l'heure de la délivrance était arrivée. Dès cette époque aussi, M. Alquier signalait assez souvent parmi les hauts fonctionnaires du gouvernement suédois des consciences vendues, des sermens prêtés à la Russie. A Paris même enfin, la légation de Russie avait communication presque régulière des dépêches envoyées de Stockholm. Bernadotte trompait tout le monde, dira-t-on, et l'empereur ne pouvait se fier à lui. — Je réponds : Bernadotte n'avait encore ouvert de véritables négociations qu'avec la France : il s'offrait à l'empereur. On a vu que c'était l'avis général à Stockholm. Ce n'est pas M. Alquier tout seul qui le croyait; la correspondance du ministre de Prusse, que dis-je? des lettres particulières saisies à la poste nous ont offert ce témoignage. Dans ses rapports avec l'Angleterre et la Russie, Bernadotte n'avait encore pour but, au commencement et au milieu de 1811, que de se ménager la bienveillance de ces deux états, dont la Suède, par sa position géographique, est presque dépendante. Les offres et ensuite les menaces (1) que lui

(1) « On répète ici que l'Angleterre a pressé Gustave IV de s'emparer de la Sélande et

faisaient alors la Russie et l'Angleterre prouvent évidemment que ces deux cabinets ne se croyaient point assurés de son alliance, et travaillaient à le séduire ou à le contraindre.

Je n'examine pas ici, je n'examine pas encore s'il eût été de l'intérêt mieux entendu de Bernadotte ou de son devoir de se décider tout de suite en faveur de la France; je constate seulement, à la fin de cette première période d'une crise mémorable, d'abord qu'il n'est pas vrai de dire que Bernadotte ait tout seul et le premier excité Alexandre à une lutte qui devait nous être si funeste, en second lieu qu'à l'heure où, prévoyant cette lutte et se trouvant dans toute l'anxiété de la mission difficile qui lui était échue, il cherchait quelle alliance offrirait à la Suède le plus d'avantages pour le présent et le plus de sécurité pour l'avenir, — Napoléon devait prendre en sérieux examen le prix de cette coopération, les sympathies de ce peuple, et les difficultés de tout genre qui lui enlevaient sa liberté d'action. Bernadotte disait jusqu'en octobre 1811 : « Nous ne pouvons rester comme nous sommes; chaque année ajoute 15 millions à notre dette depuis que nos douanes ne rendent plus rien; nous sommes forcés de désarmer. Que la France nous donne un subside, ou qu'elle nous permette d'être neutres, car il faut pourtant que nous vivions. Ayons un traité qui porte que nous serons aidés par la France dans la reprise de la Finlande ou dans l'acquisition de l'équivalent, et nous ferons ce que l'empereur ordonnera. En cas de réussite, nous rendrons les subsides reçus, mais nous voulons être alliés ou neutres... » Quand il parlait de la sorte, il fallait peser l'importance de ces paroles. Il était sans doute bien permis de penser que *neutre* voulait dire *ennemi*, que les douanes suédoises faisaient des profits clandestins; mais qu'importe, et pourquoi ne prenait-on pas Bernadotte au mot? La Suède avait raison, après tout, de demander des garanties sérieuses et des subsides réels; il fallait lui accorder un secours indispensable; il fallait ne pas mettre son dévouement et son amitié, dont nous avions grand besoin, à une si rude épreuve; il fallait ne pas dédaigner, ne pas compter pour rien sa nationalité, son indépendance, son lendemain.

Les rapports entre les deux cabinets étaient encore excellens, au moins en apparence, en juin 1811. Bernadotte paraissait même aux petits soins auprès du baron Alquier. On avait mis à la disposition de ce ministre pour toute la belle saison une maison de campagne appartenant à la cour, et les agens étrangers voyaient avec étonnement le prince royal aller sans façon lui demander à dîner. Ils ne doutaient pas alors d'une entente parfaitement cordiale. Ces bons

lui a offert même de céder Copenhague à une garnison suédoise au moment où cette capitale serait évacuée par les Anglais. » Dépêche de M. Alquier, 7 février 1811.

rapports ne continuèrent pas longtemps. D'un côté, Napoléon ne ménageait pas l'amour-propre de Bernadotte, aux propositions duquel il accordait à peine une réponse; M. Alquier restait lui-même des mois entiers sans instructions de son gouvernement, et les corsaires français désolaient pendant ce temps-là le commerce et la marine suédoise. De l'autre, les relations frauduleuses de la Suède avec l'Angleterre n'avaient fait que s'étendre sur une plus grande échelle, et Gothenbourg devenait déjà un lien commode entre les Anglais et les Russes. M. Alquier recommença donc à se plaindre, et le ton de ses plaintes affecta bientôt les prétentions, la hauteur d'un proconsul romain. Il voulut d'abord que Bernadotte fît renvoyer du cabinet M. d'Engeström; il était peu convenable, à son gré, que le ministère suédois vît à sa tête un homme aussi hostile au système de l'empereur. Bernadotte lui répondit que ce ministre avait la confiance de son souverain, qu'il était dévoué à sa patrie, et que cela suffisait; si un ordre de l'empereur avait fait sortir le baron Hardenberg du cabinet prussien et le baron Thugut du cabinet autrichien, il n'en serait pas de même pour le premier ministre du roi de Suède. — Ainsi repoussé, M. Alquier se borna à remettre à M. d'Engeström des notes violentes, dans lesquelles il faisait entendre que l'empereur saurait bien mettre à la raison son ancien lieutenant et réduire, comme il était convenable, son orgueil à une humble dépendance. Il osa dire dans un de ces messages que la politique du gouvernement suédois finirait par ramener les mêmes circonstances qui avaient causé la chute de Gustave IV. Une réponse sévère, dictée par le prince royal, déclara de nouveau « que si le roi de Suède avait toujours la ferme intention dé s'allier étroitement à la France, il ne supporterait cependant pas qu'un agent étranger voulût lui imposer ses conseils, encore moins qu'il se permît de le menacer. » M. Alquier se tint pour offensé personnellement, il interrompit toute communication avec le comte d'Engeström, et une absence du prince royal fit traîner cette rupture en longueur.

Au retour de Bernadotte, M. Alquier demanda une audience; il l'obtint à Drottningholm, et c'est alors qu'eut lieu une scène bizarre dont on a deux récits différens. L'auteur des *Souvenirs* la raconte d'après Bernadotte lui-même en termes prudens et réservés, mais nous avons un autre témoin de l'entretien du 15 août, c'est Alquier lui-même. Son récit, tel qu'il l'adresse à M. de Champagny, fournit à l'historien des preuves irrécusables et certainement toutes nouvelles du joug importun qui pesait sur Bernadotte, et de l'impatience avec laquelle il essayait de s'en affranchir sans s'exposer avant le temps à une colère qu'il redoutait. C'est une piquante peinture de caractère, que l'importance du personnage élève à la hauteur d'un sérieux document historique :

« Le prince royal, dit M. Alquier, après avoir énuméré ce qu'il appelait les abus de pouvoir des consuls français à Gothenbourg et à Stralsund, s'écria avec des signes de dépit : Il est bien singulier qu'après avoir rendu de si grands services à cette France, j'aie continuellement à me plaindre de ses agens! — Vous vous plaignez étrangement de cette France, monseigneur, répondis-je. Si vous l'avez bien servie, il me semble qu'elle vous a bien récompensé. J'oserai vous demander, moi, ce que vous avez fait pour elle depuis votre arrivée en Suède, si l'influence française s'est accrue dans ce pays par votre avénement, quelles preuves d'intérêt ou de dévouement vous avez données à l'empereur depuis près d'une année?... Et je me mis à énumérer les infractions au traité de Paris, etc. Le prince m'interrompit : Ce sont là, monsieur, des récriminations, dit-il. Je sais que vous vous plaignez des relations de M. de Tavast avec l'amiral Saumarez, et de ce que cet officier commande encore à Gothenbourg; mais je n'aurais pas pu le retirer sans mécontenter tous mes généraux. Au reste je ne ferai rien pour la France tant que je ne saurai pas ce que l'empereur veut faire pour moi, et je n'adopterai ouvertement son parti que lorsqu'il se sera lié ouvertement avec nous par un traité; alors je ferai mon devoir. Au surplus je trouve un dédommagement et une consolation dans les sentimens que m'a voués le peuple suédois. Le souvenir du voyage que je viens de faire ne s'effacera jamais de mon cœur. Sachez, monsieur, que j'ai vu des peuples qui ont voulu détacher mes chevaux et s'atteler à ma voiture! En recevant cette preuve de leur amour, je me suis presque trouvé mal. J'avais à peine la force de dire aux personnes de ma suite : Mais, mon Dieu! qu'ai-je fait pour mériter les transports de cette nation, et que fera-t-elle donc pour moi lorsqu'elle me sera redevable de son bonheur! J'ai vu des troupes invincibles, dont les hurras s'élevaient jusqu'aux nues, qui exécutent leurs manœuvres avec une précision et une célérité bien supérieures à celles des régimens français, des troupes avec lesquelles je ne serai pas obligé de tirer un seul coup de fusil, à qui je n'aurai qu'à dire : En avant, marche! des masses, des colosses qui culbuteront tout ce qui sera devant eux... — Ah! c'est trop, lui dis-je, si jamais ces troupes-là ont devant elles des corps français, il faudra bien qu'elles nous fassent l'honneur de tirer des coups de fusil, car assurément elles ne nous renverseront pas aussi facilement que vous paraissez le croire. — Je sais fort bien ce que je dis, reprit-il; je ferai des troupes suédoises ce que j'ai fait des Saxons, qui, commandés par moi, sont devenus les meilleurs soldats de la dernière guerre. — Je profitai du moment pour faire quelques insinuations sur l'inutilité des augmentations de troupes. — Je suis au contraire plus résolu que jamais à lever de nouvelles troupes, répondit le prince. Le Danemark a cent mille hommes sous les armes, et j'ignore s'il n'a pas quelque dessein contre moi. D'ailleurs je dois me prononcer contre l'exécution du projet entamé par l'empereur aux conférences d'Erfurt pour le partage de la Suède entre le Danemark et la Russie... Je saurai me défendre, et il me connaît assez pour savoir que j'en ai les moyens. Personne ici ne me fera la loi. Les Anglais ont voulu se montrer exigeans avec moi; eh bien! je les ai menacés de mettre cent corsaires en mer, et à l'instant ils ont baissé le ton... Quels que soient d'ailleurs mes sujets de plaintes contre la France, je suis néanmoins disposé à faire tout

pour elle dans l'occasion, quoique les peuples que je viens de voir ne m'aient demandé que de leur conserver la paix à quelque prix que ce pût être et de rejeter tout motif de guerre, fût-ce même pour recouvrer la Finlande, dont ils m'ont déclaré qu'ils ne voulaient pas... Mais, monsieur, qu'on ne m'avilisse pas, je ne veux pas être avili. J'aimerais mieux aller chercher la mort à la tête de mes grenadiers, me plonger un poignard dans le sein, me jeter dans la mer la tête la première, ou plutôt me mettre à cheval sur un baril de poudre et me faire sauter en l'air... Voici mon fils (le jeune prince venait d'entrer) qui suivra mon exemple; le feras-tu, Oscar? — Oui, mon papa! — Viens, que je t'embrasse! tu es véritablement mon fils... — J'avais tenté plusieurs fois de me retirer, et toujours le prince m'avait retenu. J'étais enfin parvenu à la porte du cabinet, lorsqu'il me dit : J'exige de vous une promesse, c'est que vous rendiez compte exactement à l'empereur de cette conversation. — Monseigneur, répondis-je en me retirant, je m'y engage, puisque votre altesse royale le veut absolument. »

Cette curieuse dépêche est du milieu d'août 1811. A partir de ce moment, Bernadotte n'attend plus rien de la France. Nous l'avons vu pendant toute une année interroger l'avenir et promettre au plus offrant l'alliance et la coopération de la Suède; mais enfin le double appui de l'Angleterre et de la Russie, qui, au lieu de le dédaigner, le recherchent et le flattent, lui paraît plus assuré. En octobre 1811, un agent anglais débarque à Gothenbourg sous un faux nom, échappe aux espions français, voyage la nuit à travers les bois, la glace et la neige, rencontre dans une petite ville de l'intérieur un agent suédois, et convient avec lui des bases d'une alliance dont les calculs de Bernadotte retardent seuls la signature définitive. En décembre, M. d'Engeström, premier ministre, reçoit publiquement dans ses salons, pour lui procurer une conversation officieuse avec le prince royal, la comtesse d'Armfelt, femme de cet Armfelt partisan déclaré de l'ancienne dynastie, ennemi juré de la révolution de 1809, de la France, de ses principes, de Napoléon. Armfelt, aussitôt après l'élection de Bernadotte, avait cru que la Suède allait devenir l'alliée fidèle de Napoléon; né en Finlande, où il possédait de riches propriétés, il avait prêté serment au tsar; Bernadotte avait répondu à cette démonstration en le destituant de toutes ses charges et honneurs et en l'exilant, ainsi que la comtesse sa femme. Tous deux cependant s'étaient trop hâtés; quand Armfelt vit les avances mutuelles que se faisaient le prince et le tsar contre la France, quand Bernadotte comprit que les chefs du parti légitimiste étaient les soutiens naturels de l'influence absolutiste contre les hommes de 1809, qui formaient aussi le parti français, tous deux en même temps conçurent la pensée de se servir l'un de l'autre. Armfelt s'empressa de dresser un mémoire en vue d'une guerre contre la France.

« La Russie, écrit-il dans ce mémoire, a pour mission de sauver l'Europe.

Il faut qu'elle signe au plus tôt la paix avec les Turcs, dût-elle rendre la Moldavie. Elle doit ménager l'Autriche. Elle ne doit pas négliger l'avantage qui lui est offert d'avoir à la tête de ses armées le prince royal de Suède, parce qu'on peut espérer beaucoup de son influence sur les régimens français. On souhaiterait même une entrevue sans étiquette entre sa majesté impériale et le prince royal, en vue d'un engagement réciproque fondé sur la parole que se donneraient réciproquement les deux princes, l'un de ne jamais chercher à reprendre la Finlande, l'autre de mettre la Norvége sous la domination suédoise. Il faut ménager le Danemark en lui cachant ce projet. Le moment venu, on lui proposera de prendre part à cette alliance et de céder la Norvége, la Russie s'engageant à lui donner un équivalent en Allemagne. Il faut être d'accord sur tout cela avec l'Angleterre, qui fera une utile diversion sur les côtes de France. Il faut exciter un mouvement général contre les Français en Allemagne, encourager la résistance de l'Espagne, de l'Italie et de la Suisse. La guerre durera au moins trois années. Aussitôt prêts, il faut attaquer. Si l'on est forcé de se retirer, il faut ravager le pays. Une règle de prudence qu'on ne doit jamais oublier en combattant les Français, c'est d'éviter autant que possible les grandes batailles, et de n'en livrer qu'avec la certitude du triomphe. Napoléon ne prendra pas sur lui de traîner la guerre en longueur; son impatience lui fera commettre des fautes dont on pourra profiter. »

Cette pièce est importante, elle est inédite et, nous le croyons, inconnue en Suède. Fut-elle composée d'accord avec Bernadotte et à quel moment précis? On ne saurait le fixer. Ce qui est sûr, c'est que, dès le milieu de 1811, elle est entre les mains du ministre de France à Stockholm, qui en envoie des extraits dans sa dépêche du 26 juillet. On est porté à croire, d'après plusieurs indices, que le chevalier Schenbom, consul-général de Suède à Saint-Pétersbourg, n'y fut pas étranger. S'il était vrai qu'Armfelt, qui devint bientôt en effet le coopérateur de Bernadotte auprès d'Alexandre, obtint dès le milieu de 1811 l'assentiment du prince, on voit qu'il faudrait faire remonter jusqu'à la même époque la conception effective et complète de *la politique de* 1812. Le plan d'Armfelt en indique en effet tous les principaux points : la paix ménagée d'une part entre la Porte et la Russie, d'autre part entre la Russie, la Suède et l'Angleterre, une sixième coalition préparée contre la France, la Finlande assurée à la Russie et la Norvége à la Suède, une étroite amitié ménagée particulièrement entre Alexandre et Bernadotte, les talens et l'expérience de celui-ci tournés contre nous. — Quoi qu'il en soit, quel ne fut pas l'étonnement de la haute société de Stockholm, des agens diplomatiques et particulièrement de l'agent français, lorsqu'on vit paraître dans le salon, ou, comme on disait, au cercle de Mme d'Engeström, pendant la soirée du 18 décembre 1811, la comtesse d'Armfelt, devenue dame d'honneur de la cour de Russie et décorée des portraits des deux impératrices, régnante et mère! Combien l'étonnement ne

dut-il pas redoubler quand le prince royal entra lui-même, vint s'asseoir auprès de la comtesse, et lui parla longtemps avec une bienveillance flatteuse! La comtesse allait partir pour Saint-Pétersbourg, et Bernadotte tenait à acquérir ou bien à raviver l'active coopération d'Armfelt, devenu le favori d'Alexandre.

L'invasion subite de la Poméranie suédoise par les troupes françaises au mois de janvier 1812, qu'elle voulût répondre ou non à ces dispositions hostiles, vint prouver à la Suède et à l'Europe qu'un accord entre Bernadotte et Napoléon était désormais impossible, et que, de l'une et de l'autre part, le temps des ménagemens était décidément passé.

II.

L'invasion de la Poméranie était une nouvelle faute, puisqu'elle humiliait Bernadotte et ne l'empêchait pas de nuire à la France. Son amour-propre blessé réveilla les dissentimens qui l'avaient plus d'une fois déjà éloigné de l'empereur. Le souvenir du 18 brumaire, auquel il avait prétendu s'opposer, celui des premiers succès de Bonaparte, dont il était l'aîné, et au génie duquel, sans le reconnaître volontiers, il avait dû se soumettre, un grand souci de sa propre gloire, un profond ressentiment de se savoir dédaigné, enfin quelques circonstances de famille, assure-t-on, contribuèrent à le pousser plus avant dans la route semée d'abîmes que les ennemis de la France ouvraient devant lui. La conduite passée de Napoléon lui offrait des armes; il s'en saisit. « Adressez-vous à Alexandre, avait dit Napoléon aux envoyés de Charles XIII au lendemain de la perte de la Finlande; il est grand et généreux! » Bernadotte releva ces paroles imprudentes et amères; c'est lui qui prit au mot Napoléon.

Le 4 février 1812, le comte Charles de Löwenhielm (1), adjudant-général en service auprès de Charles XIII, présenta au prince royal un rapport sur l'entrée des Français en Poméranie. Celui-ci, après l'avoir lu avec attention, se leva tout à coup : « On me jette le gant, dit-il; je le ramasserai! Monsieur le comte, j'ai besoin d'un envoyé particulier vers l'empereur Alexandre; acceptez-vous cette mission? » Le soir même, des instructions secrètes étaient écrites de la main de Bernadotte; le 8, le comte Charles était en route. Il devait proposer une alliance offensive et défensive; le tsar garantirait la réunion de la Norvége à la Suède; en vue de cette réunion, il accorderait à la Suède un corps de quinze à vingt-cinq mille hommes. Ce corps auxiliaire serait joint à trente-cinq ou quarante mille Suédois pour une

(1) Frère du comte Gustave de Lœwenhielm, actuellement ministre de Suède à Paris. C'est le comte Gustave qui, député vers Napoléon la veille de Wagram, avait recueilli des lèvres même de l'empereur les célèbres paroles que nous venons de citer.

descente en Sélande, où l'on offrirait au roi de Danemark le choix entre l'abandon volontaire de la Norvége ou la guerre ouverte. S'il acceptait la première alternative et se joignait à la coalition, on s'engagerait à lui donner une compensation qu'on prendrait facilement sur le territoire envahi par les Français autour de l'Elbe, dans le voisinage du Danemark. — Au cas où l'empereur de Russie accepterait ces conditions, il devait envoyer à Stockholm un plénipotentiaire pour achever le traité après avoir fixé la part que prendrait la Suède à la guerre *après* la réunion de la Norvége. Une lettre du prince royal au tsar, jointe à ces instructions, lui recommandait d'ailleurs la plus grande hâte et lui vantait *la magie du premier instant*. Des conseils pour le cas d'une guerre défensive, si elle devenait subitement nécessaire, une offre de médiation pour amener la paix entre la Russie et la Porte, enfin le projet d'un rapprochement entre l'Angleterre, la Russie et la Suède, étaient les corollaires des premières propositions.

Alexandre, à l'arrivée du comte Charles, était plongé dans la plus profonde irrésolution. Les avis se partageaient parmi ses conseillers; d'un côté, son ministre Romanzof, avec un parti considérable, se prononçait pour la paix avec la France; de l'autre, un Armfelt, avec les principaux chefs de la noblesse et de l'armée, voulait la guerre acharnée contre Napoléon. Fallait-il préparer seulement la défense ou tenter une attaque? fallait-il croire invincible le génie du conquérant et s'atteler à son char glorieux? Le poids des résolutions prises à Stockholm décida de la réponse. Arrivé le 18 février à Saint-Pétersbourg, le comte Charles fut reçu le 20 par l'empereur Alexandre. Après la remise des lettres dont il était chargé et après les complimens d'usage, l'empereur lui-même aborda la principale question. « J'attache le plus grand prix, dit-il, à mes relations d'amitié avec la Suède, et je serais particulièrement charmé, dans les circonstances présentes, d'apprendre quelles sont les vues de son altesse royale. La Russie et la Suède, si longtemps ennemies, ont à présent les mêmes intérêts et ne doivent dorénavant ni se nuire ni se soupçonner même... Il faut ensevelir pour toujours le passé dans l'oubli! La destinée des souverains est souvent, hélas! de faire violence à leurs sentimens personnels pour n'écouter que la raison d'état. De malheureuses et regrettables circonstances m'ont amené à donner à mon empire une nouvelle frontière. Le mal est fait. La Russie a désormais une frontière naturelle; il ne peut plus y avoir entre nous aucun sujet de division. » Alexandre s'interrompit un instant. « C'était évidemment, dit M. Bergman, l'émotion causée par de si tristes souvenirs qui troublait sa voix et voilait son regard. Son œil était humide, à ce bon prince, en prononçant cette oraison funèbre! La vue seule des murs de ce cabinet suffisait à lui rappeler de douloureuses pensées. » Cela

se comprend; c'était ce même cabinet où Alexandre, — le lecteur peut s'en souvenir, — avait dit au ministre de Suède *quatre jours* avant l'invasion de la Finlande : « Dieu m'est témoin que je ne désire pas un seul village dans les états de votre maître (1). »

Quand il se fut un peu remis de son trouble, l'empereur demanda à M. de Löwenhielm ce que le prince royal pensait de la conjoncture présente. Le comte, invoquant dès l'exorde les souvenirs pathétiques, fit un court tableau de la situation déplorable de la Suède, entourée au sud et à l'ouest par des ennemis et exposée à leurs attaques du côté de la Norvége sur une ligne considérable qu'elle ne pouvait pas fortifier. L'avenir de la Suède, son présent même étaient sans aucune garantie, et le cabinet de Stockholm devait songer avant tout, lui aussi, à l'acquisition d'une frontière naturelle, à un agrandissement indispensable de son territoire... « Sire, dit-il, c'est la Norvége qu'il nous faut; pour nous point d'indépendance, point de sûreté sans elle. Votre majesté n'y verra que l'accroissement d'une puissance alliée dont les intérêts, dont *les principes* sont ceux qui vous animent. C'est d'ailleurs le seul moyen d'éteindre la haine nationale qui depuis des siècles divise la Russie et la Suède : nos intérêts et notre activité prendraient dorénavant une autre direction, et notre indépendance serait par là définitivement affermie. » Alexandre n'entendait pas se refuser à l'exécution d'un projet conçu par lui-même; abandonner le Danemark, tout à l'heure son allié, ne lui inspirait aucun scrupule. Toutefois, timide et incertain du succès au moment où la lutte devenait imminente, il craignait que la Suède ne l'abandonnât après avoir obtenu la Norvége : il aurait voulu faire de cette réunion la rémunération des services rendus à sa cause, et non pas la compensation des pertes naguère infligées par lui-même aux Suédois; mais le comte Charles, prémuni par Bernadotte, qui, sachant bien la faiblesse du tsar, avait prévu ses hésitations et lui rendait du reste ses défiances, tenait haut l'alliance de la Suède, et exigeait que l'entreprise commune contre le Danemark précédât toutes les autres opérations. C'était, disait-il, la meilleure diversion à tenter contre Napoléon en même temps que le plus sûr et le plus court moyen d'opérer la réunion projetée. Il y avait d'ailleurs avantage pour la Russie et pour les alliés à ce que le roi de Suède fût, dès le commencement de la guerre, le plus fort possible; son accroissement n'était que l'affaiblissement de l'ennemi et qu'une arme de plus entre les mains de la future coalition.

Alexandre parut céder enfin, entraîné par le désir d'acheter à tout prix l'utile coopération qui lui était offerte. « Eh bien donc! dit-il, je serai fort heureux de pouvoir mettre à profit, en cas de guerre, les

(1) Voyez le second article de cette série dans la *Revue* du 1er juillet 1855, p. 158.

conseils et l'expérience du prince royal. Je mettrai volontiers à sa disposition le nombre d'hommes nécessaire aux premières opérations. Je suis bien intimement convaincu du prix de sa coopération personnelle... » C'était ce qu'Alexandre avait déjà exprimé depuis longtemps au comte Stedingk : « Je ne vous demande ni vos flottes ni vos armées. La personne du prince royal et cinquante gardes-du-corps, voilà tout ce qu'il me faut. » Cela convenu, Alexandre passa au plan général d'opérations, et demanda au comte de Lövenhielm quelles étaient à ce propos les vues du prince. M. de Lövenhielm, fidèle à ses instructions, mettant toujours en compte la réunion de la Norvége avant toute intervention de la Suède dans la guerre continentale, répondit qu'une fois le Danemark réuni de gré ou de force aux confédérés, on pourrait, avec cent mille hommes qui, sous le commandement de Bernadotte, marcheraient sur Hambourg et l'Oder, couper les communications de l'armée française, peser sur la Prusse, rendre du cœur aux Allemands, et opérer de la sorte une importante diversion. Quant aux opérations particulières de l'armée russe, le comte suppliait le tsar, au nom du prince, de ne pas s'exposer, avant qu'on fût bien convenu d'un plan de campagne, aux dangers des grandes batailles, mais de s'efforcer plutôt d'attirer les Français dans l'intérieur du pays, et là de traîner la guerre en longueur, d'en faire une guerre nationale, d'oublier tout amour-propre militaire, de dévaster le pays sur les derrières de l'ennemi, d'inquiéter ses marches en jetant des troupes sur ses flancs, et surtout d'être attentif à surprendre ses convois, ses bagages, ses parcs d'artillerie, ses ambulances, son quartier-général enfin, éloigné souvent de quelques lieues des grands corps d'armée. Le comte insista ensuite sur l'absolue nécessité de conclure la paix entre la Russie et la Porte, et la médiation de la Suède fut acceptée.

Pour l'Autriche et la Prusse, on pensait bien que si l'étoile de Napoléon commençait seulement à pâlir, elles prétendraient à une neutralité qui les amènerait bientôt dans les rangs de la coalition. La Prusse en particulier, entièrement courbée sous le joug de Napoléon, préparait déjà cependant sa délivrance. On trouve dans les curieux *Mémoires* de Müffling (1) les détails les plus intéressans et les plus nouveaux sur la mission du général Knesebeck à Pétersbourg dès le mois de février 1812. On y voit que cet agent, que M. de Löwenhielm représente dans ses dépêches comme tout à fait résigné à la domination française, conduisait une double négociation, et que son véritable but n'était autre que d'indiquer au tsar les plus sûrs moyens de se défendre contre Napoléon et de préparer sa chute. Par lui, le roi de Prusse mandait à Alexandre « qu'il ne pouvait s'abstenir

(1) *Aus meinem Leben*, Berlin 1851.

de déclarer la guerre à la Russie, mais que tout changerait bientôt. » Il ajoutait, à propos de la résistance que devait faire la Russie, des conseils de stratégie identiques à ceux que Bernadotte communiquait dans le même temps. Alexandre n'avait donc plus qu'à se laisser aller aux espérances nouvelles qu'on lui suggérait. Il donna au général Suchtelen les pouvoirs nécessaires pour ouvrir la négociation, et le traité avec la Suède fut signé le 24 mars. Les principales conditions posées dans cet acte bien connu répondaient aux vœux que nous venons de voir exprimés. Quatre articles séparés autorisaient la Suède à s'allier avec l'Angleterre et à lui ouvrir ses ports, à attirer cette puissance dans l'alliance commune, et rétablissaient les traités et usages de commerce qui étaient en vigueur avant la guerre entre la Russie et la Suède. Tout le traité dut rester entièrement secret; Napoléon n'en eut qu'au mois d'août une connaissance probablement imparfaite. En janvier 1815, M. de Rumigny écrivait encore : « On fait ici grand secret des derniers traités avec la Russie. Je n'ai pu encore me les procurer. Un de ces traités est du 24 mars 1812... » Ce silence avait été commandé par Bernadotte; tant que l'Angleterre ne s'était pas liée à sa cause, il en avait eu besoin pour ne pas être à la merci d'Alexandre, dont il redoutait la faiblesse, et pour mieux tromper Napoléon.

Ce dernier cependant, par un aveu plein de grandeur, reconnaissait enfin l'erreur qu'il avait commise en agrandissant la Russie et en négligeant la Suède. M. de Bassano, qui travailla fidèlement et sans relâche à réparer cette faute, obtint au commencement de 1812 que des offres fussent faites à Bernadotte. Le consul-général de Suède à Paris, Signeul, et la princesse royale, femme de Bernadotte, qui se trouvait en France, furent les intermédiaires de cette négociation.

« L'empereur va combattre, disait une note de M. de Bassano qui fut transmise par Signeul dans une lettre de la princesse, pour des intérêts qui, dans tous les temps, ont été ceux mêmes de la Suède. La Suède restera-t-elle indifférente aux événemens qui se préparent, ou bien voudra-t-elle y prendre part comme ennemie et renoncer ainsi pour jamais à reconquérir la Finlande? Si le prince entend bien ses intérêts et ceux du peuple qu'il doit gouverner, sa majesté impériale consent à lui offrir son alliance et à lui garantir qu'elle ne fera pas la paix sans que la Finlande soit restituée à la Suède. Les seules conditions seraient que la Suède s'engageât à déclarer la guerre à la Russie aussitôt que la guerre serait déclarée entre la Russie et la France, à attaquer la Finlande avec trente mille hommes et à se mettre en état de guerre avec l'Angleterre aussitôt que les hostilités auraient commencé sur le continent... Sa majesté impériale ne peut donner de subsides en argent à la Suède, mais elle consent à recevoir à Lübeck et à Dantzig pour 20 millions de denrées coloniales appartenant au gouvernement suédois. Aussitôt qu'elles seront arrivées dans ces ports, la Suède en réalisera la valeur, qui lui tiendra lieu de subsides... Sa majesté impériale ne

fera point d'ailleurs difficulté de procurer à la Suède tous les avantages que la nation suédoise peut désirer. Les ports de France, de Mecklenbourg et de Prusse seront ouverts à son commerce. »

Suivait un projet de traité en huit articles, le second garantissant la Finlande à la Suède, et le huitième comprenant cette puissance dans les traités de la France avec l'Autriche, la Prusse, les princes de la confédération germanique et la Porte.

Fier d'être courtisé, Bernadotte était, nous le savons, engagé désormais contre la France; pour mieux perdre celui qui avait dédaigné d'être son allié et dont il voulut être le rival, il se fit une arme de la dissimulation. Il protesta, dans ses lettres à la princesse royale, de son désir « de ne point séparer les intérêts suédois de ceux de la France, pourvu que celle-ci voulût être juste envers un ancien membre de la grande famille, et de souscrire à tout ce qui porterait le caractère de la vérité et de la bonne foi; » mais il représenta la difficulté d'opérer un débarquement en Finlande, le danger de voir ses communications interrompues par l'escadre anglaise toujours présente, enfin le défaut d'argent. « L'achat de 20 millions de denrées coloniales est illusoire, dit-il. Comment les Anglais laisseraient-ils paisiblement passer des vaisseaux sortant de ports ennemis pour se rendre dans des ports plus ennemis encore? Si l'empereur avait voulu réellement nous favoriser, il nous aurait envoyé 20 millions, sauf à les lui rembourser après la réunion de la Finlande. »

Bernadotte n'acceptait donc pas le projet de traité; il demandait à Napoléon des subsides effectifs et la Norvége, il offrait en même temps sa médiation entre la Russie et la France. Signeul revint de sa première mission en rapportant la fameuse lettre du 24 mars (1), qui engageait l'empereur à épargner le sang des hommes et lui offrait la médiation suédoise. Bernadotte l'avait fait lire à Signeul après l'avoir écrite : « Elle est belle et digne, mais froide, dit-il; rien d'affectueux pour l'empereur, pas un mot des sentimens de votre altesse royale envers lui! — Eh bien! soit, reprit Bernadotte, on peut s'incliner devant la puissance, et si vous le croyez utile au succès de votre mission, je veux bien ajouter quelques lignes... Mais dépêchons, on m'attend au conseil!... » Et, pendant qu'il nouait sa cravate, debout devant un miroir, Bernadotte dicta à un secrétaire le dernier paragraphe : « Sire, un des momens les plus heureux que j'aie éprouvés depuis que j'ai quitté la France, c'est celui qui m'a procuré la certitude que votre majesté ne m'avait pas tout à fait oublié. Votre majesté a bien jugé mon cœur..... Sire! je m'identifie encore avec cette belle France qui m'a vu naître,... etc. »

Signeul, de retour à Paris en avril, assurait que le prince royal

(1) Voyez toutes les histoires de Bernadotte et le recueil de ses lettres.

était libre de tout engagement (on se rappelle cependant le traité du 24 mars avec la Russie), et ne faisait aucun doute que la concession de la Norvége et de subsides suffisans n'attachât irrévocablement la Suède à l'empereur. On le fit donc repartir avec de nouvelles offres, cette fois magnifiques, sans réserve, et qui ne laissaient plus aucun prétexte raisonnable de refus. L'empereur non-seulement renouvelait ses premières propositions, mais promettait à la Suède des subsides considérables et des agrandissemens de territoire inespérés. Retirer lui-même la Norvége au Danemark, il n'y pouvait pas consentir : c'eût été se parjurer envers un allié que sa fidélité et sa faiblesse devaient mettre également à l'abri d'une pareille injustice; c'eût été avilir sa politique. Napoléon se tenait d'ailleurs pour assuré que la nation suédoise souhaitait bien plus vivement la reprise de la Finlande que la réunion de la Norvége; il chargeait Signeul de transmettre à Bernadotte sa pensée à ce sujet en y ajoutant la simple expression de l'étonnement avec lequel il voyait un prince français, un prince allié de sa maison, sembler prendre à tâche d'éloigner de lui une brave et généreuse nation... Toutefois les vues exprimées par le prince seraient prises en considération. Si la Suède voulait se déclarer ouvertement contre l'Angleterre et attaquer la Russie avec quarante mille hommes au moment où l'empereur franchirait le Niémen, la Poméranie et la Finlande lui seraient rendues, — la Finlande avec ses anciennes limites, c'est-à-dire jusqu'aux portes de Saint-Pétersbourg; Napoléon offrait de plus le Mecklenbourg, Stettin et le territoire entre Stettin et Wolgast, c'est-à-dire tout un pays contigu au Danemark et pouvant lui être donné en dédommagement de la Norvége, si un arrangement à l'amiable survenait entre les deux pays. Il s'engageait encore à payer immédiatement à la Suède 6 millions de francs à titre de premiers subsides et 1 million par mois pendant la guerre, puis, pour indemniser Bernadotte des pertes qu'il avait faites personnellement en France, il lui rendrait en assignations sur le trésor la valeur de ses anciennes dotations. Tous ces avantages pouvaient représenter une somme de 30 millions, quand tout à l'heure Bernadotte n'en demandait que 20. Napoléon n'avait d'ailleurs pour ainsi dire pas limité, si ce n'est pour la Norvége, ses concessions : « Qu'on mette la carte sous les yeux du roi de Suède, avait-il dit, qu'il trace lui-même la frontière de ses états du côté de la Russie... Et qu'on lui dise bien que l'occasion qui s'offre aujourd'hui de rétablir la Suède avec son ancienne splendeur sur les ruines de son ennemie naturelle ne se représentera plus jamais! » Graves paroles, qui marquent en effet une des conjonctures les plus solennelles des temps modernes, une de celles qui ont décidé des destinées présentes de l'Europe! Mais une telle situation demandait, pour livrer tout ce qu'elle contenait dans son sein de glorieux germes pour l'avenir,

l'accord et le concours de deux âmes également élevées, l'une aussi clairvoyante que l'autre au seuil d'un siècle nouveau, l'une aussi forte que l'autre à reconnaître une erreur et à vouloir la réparer, l'une aussi supérieure que l'autre aux petites passions et aux ressentimens.

Bernadotte refusa de croire aux offres de Napoléon. « M'aime-t-il plus que ses frères? répondit-il avec amertume à Signeul, qui lui apportait ces propositions. Il a détrôné Louis, parce qu'il ne voulait pas être son docile préfet. Demandez à Joseph et à Jérôme ce qu'est leur royauté. Mes pressentimens aussi bien que mes calculs me disent que Napoléon approche de sa chute, parce que son système a soulevé enfin les peuples et les rois. La crainte les retient encore, mais ils n'aspirent plus désormais qu'à la délivrance. » Et pour réponse définitive, il dicta cette fois l'incroyable note que voici :

« La cession de la Norvége en vertu d'un traité formel, voilà le seul témoignage qui puisse me convaincre que l'amitié qui m'est offerte par sa majesté impériale est sincère. Au même moment où la Suède obtiendra cette récompense pour son dévouement, on embrassera franchement ici la cause de l'empereur, et je deviendrai réellement son lieutenant dans le Nord. Les subsides qu'il me fournira pour exécuter ses plans lui seront restitués à la paix. Je ferai prendre à la nation suédoise à cet égard un engagement précis et solennel. Si l'empereur rejette ma proposition et refuse de reconnaître le système de neutralité que la Suède a choisi, la Norvége se donnera volontairement à nous. Toutes les mesures sont prises, elles ne sauraient échouer. Je déclarerai la Norvége indépendante; elle me donnera vingt mille soldats qui, avec mes Suédois, formeront une armée de cent cinquante mille hommes. En cas de guerre avec la France, je laisse quarante mille soldats pour défendre la Suède; avec les autres, j'irai partout où mon destin, où mon honneur m'appelle! Si la France est d'abord victorieuse de la Russie, Alexandre me rendra la Finlande, et, de concert avec les troupes de la Russie, avec celles que la Finlande pourra fournir, mon armée deviendra peut-être d'un certain poids dans la balance... Toutefois, bien qu'en pareil cas ce dût être pour moi un honneur de devenir le rival de l'empereur (Pompée lui-même, Pompée vaincu n'a pas acquis une médiocre gloire), je préférerai toujours le bonheur d'être son ami. »

Que de piéges dans ces paroles! On revenait sur la cession de la Norvége, parce qu'on savait bien que Napoléon ne l'accorderait pas, et qu'ainsi on l'amusait par de vaines négociations. On se vantait d'obtenir cette réunion du propre consentement des Norvégiens.... Il aurait fallu dire qu'on l'attendait du consentement de la Russie et de l'Angleterre. Quant aux sentimens personnels qui terminaient cette note, cette fiction d'une neutralité dérisoire et cette perspective d'une gloire pareille à celle de Pompée en rendaient à bon droit l'expression suspecte. La comparaison attentive des dates suffit d'ailleurs pour faire apprécier ici la politique de Bernadotte. Tout le temps

que dura la négociation confiée à Signeul, c'est-à-dire de mars à juillet 1812, il l'employa avec une incroyable activité et dans un étonnant mystère, dévoilé d'aujourd'hui seulement, à conjurer l'Europe avec lui.

Il fallait avant tout, pour sauvegarder la Russie, accumuler tous les dangers sur les deux ailes de l'armée française, si elle osait entreprendre une expédition contre l'empire des tsars. Bernadotte se chargeait d'inquiéter la droite; mais l'aile gauche pouvait devenir fort redoutable dans le cas où la guerre entre la Russie et la Porte donnerait à la France les Turcs pour alliés. Persuadé par les instances du prince royal, Alexandre accepta la médiation suédoise. Des instructions nouvelles envoyées au représentant de la Suède et au ministre de Russie auprès du divan ménagèrent la paix de Bucharest (28 mai 1812). Tout à coup cependant, la paix étant résolue, on apprend que le sultan refuse de la ratifier. Les progrès de l'armée française ont si subitement relevé notre influence à Constantinople, que les signataires du traité ont été mis à mort. Bernadotte avait prévu de pareilles difficultés; il avait dès avril confié une mission secrète au général suédois Tavast, dont la vigilance active, ne faisant pas défaut dans cette critique conjoncture, rétablit tout ce qui avait été ébranlé. De concert avec les agens de la Russie et de l'Angleterre, il parvint à persuader au sultan, — suivant les instructions données par Bernadotte lui-même, — que les différends soulevés entre la France et la Russie pourraient aisément se concilier, et qu'alors Napoléon le sacrifierait, comme il l'avait déjà fait à Erfurt. L'asservissement de la Croatie, de la Dalmatie et des Iles Ioniennes, les immenses préparatifs de guerre que Napoléon avait faits dans ces contrées ne trahissaient-ils pas ses projets sur la Turquie? — Ces paroles firent impression sur Mahmoud. Il était entouré d'une aristocratie militaire qui demandait avec acharnement la guerre contre la France. Il voyait surtout avec étonnement la Suède, sa plus ancienne alliée, abandonner le parti français au moment où elle avait pour chef un prince français. Tout cela bouleversa ses idées; il ne résista plus.

Pendant le même temps se négociait sous les yeux mêmes et sous la direction de Bernadotte le rapprochement avec l'Angleterre. L'agent anglais, Thornton, voyageant sous un faux nom et se donnant pour négociant américain, afin d'échapper aux espions de la France, était venu en Suède dès le commencement d'avril, et le prince royal l'avait mis en rapport avec Suchtelen. Après beaucoup de débats dont la cause principale était la défiance de l'Angleterre, qui n'osait ou ne pouvait croire à la conversion de Bernadotte, la paix fut enfin signée le 18 juillet entre l'Angleterre d'un côté, la Suède et la Russie de l'autre. Ces traités ne renfermaient encore au-

cune condition relative à la guerre contre Napoléon ni à la réunion de la Norvège. Il n'était question que du rétablissement des relations amicales entre les trois cabinets sur le pied des anciens traités et de garanties mutuelles d'indépendance. Toutefois l'Angleterre promettait à la Suède, dans un article secret, des subsides, des fournitures de guerre et des vivres pour une valeur d'environ 700,000 liv. sterling; la Russie, de son côté, s'engageait à envoyer dans les ports d'Angleterre toute sa flotte, composée de dix-huit vaisseaux de ligne et de douze frégates.

Nous avons dit que la Prusse, contrainte de marcher avec Napoléon, s'entendait secrètement dès le mois de février avec la Russie. Voici une nouvelle preuve du désir qu'elle avait de se ranger avec nos ennemis. Au mois de juillet, le colonel prussien Gneisenau vint à Stockholm. Il quittait sa patrie, asservie à Napoléon, et se rendait en Angleterre pour chercher un appui ou quelque sûre alliance. A peine débarqué, il envoya secrètement au prince royal une lettre remplie de protestations d'amitié du roi son maître. Le roi l'avait chargé « de remercier Bernadotte des sympathies qu'il avait exprimées à son égard, et il regrettait profondément que les complications actuelles ne lui eussent pas permis de consacrer par d'autres liens encore sa vive amitié et sa reconnaissance. » De telles paroles devaient flatter et séduire Bernadotte, qui eut avec l'exilé prussien plusieurs entrevues où furent sans doute fixées les bases de la future paix de Kalish, signée entre la Russie et la Prusse au commencement de 1813.

En même temps enfin, Bernadotte entretenait des relations avec les Bourbons eux-mêmes, bien que sa position dût être singulièrement glissante et difficile entre la pitié dédaigneuse que lui inspirait leur espoir d'une restauration et le désir ardent de rattacher aux vieilles souches sa dynastie naissante. Il comptait se servir de leur amitié, mais non devenir lui-même leur instrument. Le récit de M. Bergman nous apprend à quelle occasion ces relations s'engagèrent. Le dimanche 18 mai, on apprit tout à coup au château de Stockholm qu'un des chambellans du roi de Suède venait d'amener de Carlscrona, où il avait été arrêté, un voyageur inconnu, un Français, qu'on avait pris pour un espion chargé de quelque mauvaise entreprise. « Je parie, s'écrie la reine, que c'est un envoyé de Buonaparte qui vient pour mettre le feu à la flotte ! » Une lettre adressée par l'inconnu au prince royal tira bientôt la cour de son incertitude :

« Je suis, disait cette lettre, Alexis de Noailles, un des compatriotes de votre altesse royale avant que la Providence vous eût si honorablement appelé à gouverner la Suède. J'ai refusé de servir Bonaparte, et sous mille prétextes on m'a poursuivi de menaces incessantes. Fouché m'a laissé libre;

Savary m'a de nouveau persécuté. Après avoir résidé cinq ans en Suisse, je me suis enfin résolu à passer en Angleterre pour déposer mon hommage aux pieds de mon roi; mais ce voyage a rencontré tant de difficultés, que pour échapper à la police française, j'ai dû prendre vingt noms différens et me donner pour Suisse de naissance. Arrivé à Carlscrona, j'ai commencé par dissimuler vis-à-vis du préfet de la province, me contentant de me faire connaître en secret au consul d'Angleterre... Je suis maintenant à la disposition de votre altesse royale. Mon admiration pour tout ce qu'elle a fait déjà en faveur de la nation suédoise et de la cause commune me fera accepter avec plaisir tout ce qu'elle ordonnera de moi. Je me suis découvert au premier ordre de votre altesse. Je suis trop accoutumé aux sacrifices pour oser me plaindre, et un gentilhomme doit s'exposer à mille dangers plutôt que d'encourir le moindre soupçon déshonorant... »

Introduit devant Bernadotte, l'exilé lui exposa qu'il était parvenu à convaincre la cour de Vienne que Napoléon était son ennemi comme celui de toutes les anciennes dynasties, et que la paix était impossible en Europe sans un nouvel ordre de choses en France. Il assura qu'un parti nombreux, en France même, désirait le rétablissement des Bourbons, et il confirma cette vue par de curieux détails sur les intentions secrètes de certains cabinets. Bernadotte, en qui ces paroles soulevaient beaucoup de sentimens contraires, lui répondit qu'il honorait son dévouement et son courage, — que, dans le cas où de prochaines vicissitudes deviendraient favorables aux Bourbons, dans le cas où la nation française les rappellerait, il ne se reconnaîtrait pas le droit, quant à lui, d'agir à l'encontre. Il le priait d'exprimer ces sentimens au comte de Lille, mais il ne lui dissimulait pas qu'il voyait pour cette cause peu de motifs certains d'espérance. Ce qu'il y avait de peu encourageant dans ces paroles fut toutefois corrigé par les assurances que les confidens du prince royal donnèrent au vicomte de Noailles concernant l'activité secrète de Bernadotte et le progrès de la coalition, et dès l'arrivée du vicomte auprès de ses maîtres, la petite cour d'Hartwell compta le prince, sinon pour un des siens, au moins pour un adversaire, le plus acharné peut-être, de l'ennemi commun.

Qu'on ajoute à ces divers témoignages les correspondances de Bernadotte avec les insurgés d'Espagne et de Portugal, avec Moreau, qui se préparait à venir combattre Napoléon sous ses drapeaux, avec les émigrés, qui débarquaient en grand nombre à Gothenbourg, et l'on se convaincra qu'au moment où il feignait encore de négocier avec nous, Bernadotte avait fait du cabinet suédois le centre de toutes les intrigues anti-françaises, le refuge de tous les ennemis de Napoléon. On pouvait voir réunis, en mai 1812, autour de lui, avec le prince d'Orange, dans la petite ville d'Œrebro, où se tenait la diète, des

Russes, comme Pozzo di Borgo, Czernitchef et Suchtelen; des Anglais, lord Cathcart, l'amiral Bentinck, le général Hope; des Autrichiens, les comtes Wallmoden et Neipperg; des Prussiens, comme Gneisenau et Dörenberg; enfin des Français, comme le comte de Noailles, qu'allait rejoindre bientôt Mme de Staël. Ce n'était pas un médiocre plaisir, on peut le croire, pour l'ancien sergent du régiment de Royal-Marine de se voir transformé en Agamemnon, pour le fondateur d'une nouvelle dynastie de voir à sa cour les représentans de toutes les anciennes familles de rois. Chaque offre nouvelle qu'il recevait de Napoléon ou bien d'une des puissances alliées ajoutait plus de valeur à sa coopération et autorisait de sa part des prétentions plus élevées. Aussi voit-on, pendant la négociation de Signeul, son attitude envers Napoléon se modifier, à son insu peut-être, et malgré le voile dont il veut se couvrir. En avril, il accueille les propositions de l'empereur et parlemente pour gagner du temps, car l'Angleterre n'a pas encore accédé au traité de Saint-Pétersbourg. En mai, cette convention est signée, et la mission secrète du général Tavast a procuré la paix de Bucharest entre la Russie et la Turquie; bien que le cabinet de Londres n'ait pas encore fait son traité particulier et n'ait pas encore formellement garanti la Norvége, Bernadotte est sûr de ce prochain succès : il lève la tête. Cette dernière négociation s'achève enfin le 18 juillet; il ne se contraint plus, et répond au silence méprisant par lequel Napoléon a puni la note dictée à Signeul en publiant une protestation contre l'occupation de la Poméranie, une déclaration de neutralité armée, et une ordonnance qui ouvre les ports de la Suède à toutes les nations.

Ainsi, tant qu'a duré la négociation de Signeul, Bernadotte s'est appliqué à fortifier, à élargir les bases de son alliance avec l'Angleterre et la Russie. Il l'a fait, disions-nous, dans le plus profond mystère. Chose incroyable! Napoléon était partout trompé. On le voit, en mars, choisir, pour aller auprès d'Alexandre combattre la mission du comte de Löwenhielm, ce Czernitchef qui l'a déjà si effrontément trahi. Signeul lui-même n'est autre que l'ancien jacobin détesté de Napoléon, et qu'il a fait sortir de France en 1811. A la fin de cette année 1811, Signeul conseille au prince royal de Suède « l'expectative d'abord, puis, au moment décisif, une alliance avec l'Europe contre l'ambition et le machiavélisme de l'empereur. — Je connais ses ruses, dit-il à cette époque; ne vous fiez jamais aux propositions qui vous viendront de sa part. Il faut se conduire envers lui comme fait l'homme prudent envers son ennemi. » Voilà le négociateur qui s'est offert à Napoléon, et qu'il a agréé! Comment concevoir que Napoléon n'ait appris qu'en août le traité du 24 mars entre la Suède et la Russie, traité confirmé par la convention de Vilna du 15 juin?

Excepté les agens de l'Angleterre et de la Russie, tout le monde fut trompé par les perfides apparences et par les témoignages contraires à la vérité que multiplia et fit accepter le cabinet suédois. Quelques citations de nos dépêches ne laisseront aucun doute sur ce point. « Le prince royal a dit au ministre d'Autriche avec solennité qu'il n'y avait encore rien d'arrêté avec l'Angleterre, que la Russie lui donnait la Finlande, mais qu'il refuserait, à moins que la France ne le forcât à l'accepter... Quant à une coopération avec les Russes dans la guerre qui se prépare, il a dit qu'elle n'était jamais entrée dans ses plans, et qu'il avait fait déclarer à l'empereur Alexandre qu'il ne devait compter sur aucun appui de la Suède, à moins que Napoléon ne portât ses armes victorieuses au-delà de Vilna. » (Dépêche de M. de Cabre, chargé d'affaires de France, datée du 6 avril 1812.) — « Suchtelen commence à renoncer à l'espoir d'entraîner la Suède à des mesures offensives contre la France... Je suis bien sûr qu'il n'a rien offert de positif, et qu'il s'en est tenu aux espérances et aux flagorneries... » (*Id.*, 4 avril 1812.) « La Suède n'a encore rien conclu contre la France avec la Russie. » (Dépêche de M. de Tarrach, ministre de Prusse, du 12 mai.) — Enfin M. d'Engeström luimême, le premier ministre du cabinet suédois, ose écrire (dépêche de M. de Cabre, 6 août), dans une missive à M. d'Ohsson, chargé d'affaires de Suède à Paris, que « le roi de Suède est inviolablement attaché au système de sa majesté l'empereur des Français. » Il écrit cela au mois d'août, au lendemain de la ligue offensive conclue, par les soins de Bernadotte, entre l'Angleterre, la Suède et la Russie, après la paix de Bucharest, signée par son active, quoique secrète médiation, après l'alliance formée par ses conseils entre la Russie et les Espagnols, insurgés au nom de Ferdinand VII!

Les moins trompés ne furent pas les Suédois eux-mêmes. Ils furent les premiers que Bernadotte dut vaincre avant d'arriver jusqu'à Napoléon. C'est ici un point important qu'il est nécessaire de bien établir. Nous l'avons dit, l'élection de Bernadotte n'avait été de la part des Suédois qu'un hommage à l'empereur des Français, et sans l'espoir d'obtenir son alliance, le prince de Ponte-Corvo n'aurait pas obtenu de cette nation une seule voix. Combattre la Russie de concert avec les Français, venger la perte de la Finlande et réparer ce déplorable démembrement de leur patrie, voilà quelle était l'unique pensée des Suédois. Bernadotte au contraire, aussitôt élu, imagina et voulut imposer une tout autre politique. Il est vrai que le commerce suédois aspirait à être soulagé des pertes que lui infligeait le blocus continental, mais il redoutait bien davantage la perspective d'une rupture avec la France. Il est bien vrai que le nouveau prince royal rencontra dès son arrivée les scrupules de quelques hommes émi-

nens autour de Charles XIII, qui se montraient jaloux de l'indépendance de leur pays, et se souciaient peu de devenir, disaient-ils, des préfets ou des officiers français. Leurs craintes étaient-elles excessives, étaient-elles conformes aux futurs intérêts de la Suède? Peu importe; ce qui est sûr, c'est que ces personnes-là formaient une imperceptible minorité qui, malgré la valeur morale de ses membres, ne représentait pas l'opinion publique. Le roi lui-même, le vieux et faible Charles XIII, ne se rappelait pas sans fierté qu'il avait combattu les Russes avec gloire à la tête des flottes de son frère Gustave III, et il ne s'accoutuma que bien difficilement plus tard à une alliance avec l'ennemi héréditaire de la Suède. M. d'Engeström, premier ministre, conserva toujours, tout en devenant l'instrument de *la politique de* 1812, sa vieille haine contre la Russie. Les chefs de l'armée humiliés de la perte de la Finlande, les hommes qui avaient fait la révolution de 1809 parce que Gustave IV s'obstinait à lutter contre Napoléon, les diplomates suédois qui avaient dû négocier et signer les derniers traités consacrant la ruine de la Suède, ne pouvaient concevoir que le maréchal de France, le prince parent de Napoléon, qu'ils avaient choisi pour les venger, tournât justement leurs armes contre la France qu'ils aimaient, contre Napoléon qu'ils admiraient. Bernadotte y joua sa couronne; le général Tibell, un des plus chauds partisans de la France, vint en octobre 1811 à Paris, résolu à combattre le système que Bernadotte voulait faire triompher et à le contraindre de rester dans l'alliance française. Fort de l'opinion publique, chaque jour plus prononcée à Stockholm, fort de l'appui d'un certain nombre de ses compatriotes présens à Paris et du représentant même de la Suède auprès du cabinet des Tuileries, il fut bien accueilli de M. de Bassano, qui aurait voulu seconder ses efforts, et obtint une audience de l'empereur. Malheureusement, nous l'avons dit, l'empereur dédaignait trop et Bernadotte et ce qu'il pouvait entreprendre. Il ne mit pas à profit les offres de dévouement qui lui étaient faites avec tant de persistance. Les instigations suédoises ne furent pas étrangères, il est vrai, à l'occupation de la Poméranie, mais ce fut tout ce qu'on tenta. Napoléon était convaincu que cela suffirait pour faire taire Bernadotte; il pensait d'ailleurs que la nation ne le suivrait pas : « Qu'ont à faire les Suédois, disait-il, avec un homme qui viole ses sermens? » Il eut tort; l'occupation de la Poméranie, en humiliant Bernadotte, ne fit que l'exciter dans son ressentiment; il n'hésita pas à engager la lutte, il l'accepta d'abord contre ses propres sujets, et il en sortit vainqueur.

Il s'agissait avant tout pour Bernadotte de convaincre les hommes influens soit sur la diète, soit sur l'armée. Le prince comptait beaucoup en de telles entreprises sur cette faconde méridionale dont nous

avons déjà cité un curieux exemple, et qui dut dans les premiers temps paraître si étrange aux Suédois. Un jour du mois de septembre 1811, il fit venir pour une pareille épreuve, au château de Drottningholm, les généraux Adlercreutz, Skiöldebrand et Sandels. Le premier était le héros de 1809, le second avait chaudement appuyé la candidature de Bernadotte en promettant à ses adversaires qu'il reprendrait la Finlande (on se rappelle sa devise après le traité de Frederikshamn : *exoriare*...), le troisième enfin était l'habile homme de guerre qui dans cette malheureuse campagne de Finlande avait ménagé à l'armée suédoise une glorieuse retraite, et que Runeberg a chanté. On comprend que ces trois hommes devaient être les adversaires naturels de la politique qu'on proposait à la Suède. Quand ils furent réunis, Bernadotte prit la parole, non sans un certain air théâtral, et soutint dans une longue harangue, digne d'une plus nombreuse assemblée, que Napoléon était un tyran qu'on devait renverser, si l'on voulait sauver la paix du monde, et que ceux-là étaient singulièrement aveugles qui n'apercevaient pas cette absolue nécessité. Napoléon avait refusé nettement, disait-il, de se prêter à la réunion de la Norvége, et c'était une grossière contradiction d'espérer quelque chose de lui, quand on ne voulait ni ne pouvait obéir au système continental. — Pour attirer la Suède dans la guerre contre la Russie, il offrait de rendre la Finlande; mais c'était, suivant l'orateur, un dangereux piége : tout effort tenté vers ce but n'aboutirait qu'à envelopper le pays dans des guerres interminables avec la Russie, qui n'abandonnerait jamais ses prétentions sur cette province...

« Quels seraient d'ailleurs pour nous les profits de son amitié? Appelez-vous un profit d'aller verser le sang de vos fils pour des intérêts qui ne sont pas les vôtres, d'être gouvernés despotiquement par une puissance étrangère, de voir vos ressources détruites, votre dignité nationale offensée, vos souvenirs, vos espérances devenus le jouet d'un maître? Nous laisserons-nous abuser par ses paroles astucieuses? Non, jurons devant Dieu et devant les ombres des grands Gustaves de transmettre à nos fils l'héritage de liberté que nous avons reçu! Que l'usurpateur de l'Europe recule devant notre inébranlable volonté de conserver notre indépendance et nos lois, et que l'humiliante résolution qu'il a cru pouvoir arracher à notre faiblesse (la déclaration de guerre contre les Anglais) lui soit renvoyée avec les mêmes vagues qui se brisent contre les rochers du Nord !... »

Quand le prince eut achevé, Skiöldebrand se leva. Né en Afrique d'un père suédois et d'une mère anglaise, Skiöldebrand unissait à la franchise une simplicité noble, de l'éloquence et du feu. Il dit hardiment que si l'alliance avec Napoléon devait entraîner l'asservissement de la Suède, ce joug cesserait du moins à la mort de celui qui seul était capable de l'imposer, que l'oppression de la Russie au

contraire serait beaucoup plus durable et d'ailleurs plus avilissante. — Adlercreutz parla après lui. Il aurait voulu, disait-il, garder le silence, parce que, né Finnois, son jugement pouvait ne pas paraître impartial. Puisqu'on l'interrogeait directement, il était d'avis que la possession de la Finlande était indispensable pour la Suède, dont l'indépendance ne saurait avoir aucune meilleure garantie. Il ajouta que la rupture entre la Russie et la France serait une admirable occasion de reconquérir cette province, et que jamais la Suède n'en retrouverait une pareille... — Bernadotte, qui n'avait écouté qu'avec une impatience mal contenue le premier orateur, ne se contint plus en entendant celui-ci. « Quoi! s'écria-t-il en l'interrompant, cette Finlande n'a-t-elle pas été au contraire l'éternelle pomme de discorde entre la Russie et la Suède, et ne vous a-t-elle pas entraînés dans toutes les guerres qui ont ruiné votre pays? Ne savez-vous donc rien de tout cela?... » A mesure qu'il parlait, le prince s'échauffait davantage; tout à coup il se précipita, le bras levé, vers Adlercreutz, qui, sans donner la réplique, se détourna et sortit. — Ainsi fut rompue, un peu brusquement, la scène de la délibération. La réconciliation avec Adlercreutz ne fut jamais, à vrai dire, très intime; mais enfin il était avec Sandels et Skiöldebrand aux côtés du prince à Leipzig et pendant toute la campagne d'Allemagne. Bernadotte les avait finalement rangés à son avis.

Restait la diète suédoise, fort ardente aussi contre les Russes, et dont il fallait vaincre les répugnances. C'était une diète extraordinaire, que le gouvernement avait dû convoquer en avril pour obtenir les fonds nécessaires à la défense militaire du pays pendant la grande lutte qu'on pouvait prévoir entre la France et la Russie. Les députés des quatre ordres ne contestaient pas la nécessité de se tenir prêts à sauvegarder la dignité de la Suède, ou même à profiter des circonstances; mais ils ne connaissaient pas le traité conclu par Bernadotte sans leur assentiment avec les Russes pendant le mois précédent, et ils comptaient bien au contraire faire cause commune avec la France. Quel fut donc leur étonnement, lorsqu'ils entendirent le discours du trône formuler une sorte de menace contre Napoléon! « Je vous ai convoqués, disait le roi, dans un moment où de grands événemens extérieurs paraissent préparer de nouveaux malheurs à l'Europe. Affranchie par sa position de la triste obligation d'obéir à une direction étrangère qui pourrait ne pas être d'accord avec ses véritables intérêts, la Suède a tout à espérer de sa parfaite union, de sa bravoure et de son calme, tout à perdre si elle s'abandonne aux divisions intérieures et à des craintes déraisonnables. » Ce fut le 13 mai seulement que le gouvernement communiqua au comité secret nommé par la diète un rapport sur la politique extérieure. Ce rapport insis-

tait sur les violences qu'on reprochait à Napoléon, et sur la nécessité absolue d'y répondre par une attitude ferme et hardie. Il instruisait ensuite les membres du comité des négociations déjà entamées pour une alliance avec la Russie et l'acquisition de la Norvége. Cette communication devait rester secrète; mais soit par suite de quelques indiscrétions, soit que l'empressement du prince royal à maîtriser l'opinion fût devenu facile à pénétrer, le bruit se répandit bientôt que le gouvernement, en cas de guerre européenne, était résolu à prendre parti contre la France, et cette nouvelle fut accueillie partout avec stupéfaction. Bernadotte s'attendait à cette surprise; il redoubla d'activité, multiplia ces entretiens particuliers par lesquels il se flattait, non sans raison, d'étonner et d'éblouir, ne négligea ni scènes à éclat ni coups de théâtre, fit venir devant Charles XIII les principaux membres des états, et leur déclara qu'il voyait croître la désunion parmi les différens ordres de la diète, qu'il saurait bien distinguer les fauteurs de ces divisions, et que l'intérêt de l'état, dans le péril actuel, exigeait absolument un accord parfait des chambres avec le gouvernement. Pour aider à accomplir cette unanimité si désirable, il pressa la diète de voter en toute hâte la loi sur la liberté de la presse, qui introduisait la censure. Tenant d'une main cette arme, de l'autre organisant une presse toute mercenaire et docile, Bernadotte subjugua l'opinion publique et l'entraîna avec lui.

Toute soumise que la nation dût paraître après qu'on lui eut fait accepter les premières maximes de *la politique de* 1812, on peut cependant affirmer que, si Bernadotte ne lui avait mis sur les yeux un bien épais bandeau, elle ne l'aurait pas suivi dans toutes ses combinaisons et dans tous ses calculs, par exemple lors de la fameuse entrevue d'Abo.

On sait avec quelle rapidité fut poussée l'expédition de Russie, commencée trop tardivement il est vrai. Le Niémen était franchi le 25 juin, Vilna occupée trois jours après, Witepsk le 28 juillet, Smolensk le 17 août. Alexandre tremblait, non sans raison. Il n'avait d'abord que cent quarante mille hommes contre les quatre cent mille que Napoléon avait jetés au-delà du Niémen. Un désordre inoui régnait dans son quartier-général depuis l'ouverture des hostilités. Personne pour commander, pas un chef assez respecté pour imposer sa volonté aux autres par la supériorité des vues ou la fermeté des résolutions; chacun des nombreux généraux qui entouraient l'empereur apportait son avis, dicté par les circonstances, et prétendait le faire seul valoir. Le prince royal de Suède avait bien donné quelques conseils qui suffisaient, l'expérience le prouva, pour préparer notre perte; mais, fidèle à sa politique impénétrable, il espérait peut-être encore, l'Angleterre ne s'étant pas liée irrévocable-

ment à lui, se ménager une issue pour rejoindre en tout cas la fortune. Alexandre ne lui laissa pas cette liberté; l'occasion était trop précieuse d'attacher au service de sa cause et de mettre à la tête des armées russes un des plus habiles lieutenans de Napoléon, afin de tourner contre son ennemi ses propres armes. Bernadotte fut instamment pressé de consentir à une entrevue; après plusieurs refus, il y consentit. Alexandre comptait séduire, Bernadotte voulait dominer. Alexandre supporta donc toutes les hauteurs; à ce prix, il n'y eut pas de choc entre les deux souverains, mais Alexandre obtint ce qu'il voulut de Bernadotte, pour qui en définitive ne fut point le profit.

La ville d'Abo, en Finlande, avait été désignée pour l'entrevue. Déjà une frégate russe était prête à recevoir Bernadotte, quand il déclara qu'il voulait faire la traversée sous pavillon suédois. Le ministre russe lui représenta que cela ferait perdre du temps, et il ajouta avec intention que l'empereur son maître attendait à Abo... — Eh bien! monsieur, s'écria Bernadotte en se levant tout à coup et en portant la main à son épée, l'empereur attendra! Celui qui sait gagner des batailles peut bien se regarder comme l'égal des rois! — Alexandre attendit en effet, il attendit cinq jours, pendant lesquels on le vit silencieux et inquiet, se laisser aller sans défense à un profond abattement, tant il comptait peu vaincre Napoléon, sinon par Napoléon lui-même. L'arrivée du prince mit un terme à son anxiété, il ordonna qu'on le reçût avec les plus grands honneurs, fit la première visite, et affecta pendant les conférences, qui durèrent trois jours, la même franchise et les mêmes caresses qu'il avait prodiguées jadis à Erfurt; Abo ne devait pas en effet lui devenir moins propice.

Dès le premier entretien, le tsar ne dissimula pas ses craintes, il est même à croire qu'il assombrit à dessein les couleurs et s'effaça pour que le prince royal prît toute sa lumière et son relief; c'était connaître son homme, bien plus capable de ruse que de réserve et de possession de soi-même. Il lui dit qu'il voyait bien ses dangers, qu'il connaissait l'étoile de son ennemi, qu'il tremblait déjà d'être refoulé jusqu'en Asie, et qu'il songeait à préparer une abdication... — Quelques phrases analogues suffirent pour lancer Bernadotte dans une de ces harangues fantasques qui tant de fois le livrèrent sans beaucoup de défense aux récriminations diplomatiques. Prenant en pitié les terreurs pusillanimes, il se mit à démontrer que les plus grandes victoires de Napoléon avaient été décidées par la timidité de ses ennemis. A Austerlitz, à Wagram, assurait-il, l'empereur n'avait absolument dû son salut qu'au peu de persévérance des alliés. Pour en venir à la guerre actuelle, quel n'était pas son aveuglement! Insensible aux vœux de la Pologne, il se précipitait vers les bords du Dniester, s'enfonçait, comme cherchant le suicide, dans ces im-

menses solitudes à cinq cents milles de ses frontières, méprisant tous les indices, ne tenant compte ni du caractère de ses ennemis, ni de l'impatience et de la lassitude de l'Europe, ni du temps, de l'espace, du climat. On pouvait aisément profiter de ses fautes. Il fallait organiser des corps d'armée chargés de détruire toutes ses ressources en le combattant à la manière des anciens Parthes et des Scythes; il fallait soulever partout une résistance nationale, une guerre de fanatisme et de dévastation! A ces conditions, et en n'admettant aucune paix avant que Napoléon ne fût rejeté sur la rive gauche du Rhin, on verrait le fragile édifice de sa puissance s'écrouler plus rapidement qu'il n'avait grandi. Napoléon, si brillant et si hardi pour l'attaque, se montrerait incapable d'effectuer une retraite de huit jours, et une défaite devait être indubitablement le signal de sa ruine. — On pourrait d'ailleurs servir Alexandre par une audacieuse diversion... Si Napoléon venait à menacer réellement Saint-Pétersbourg, Bernadotte lui-même se chargerait, avec ses Suédois, de faire une descente sur les côtes de Bretagne et de marcher droit sur Paris. Une adresse aux Français, au nom de la liberté, précéderait l'armée d'expédition, réveillerait de leur long silence le parti constitutionnel et même le parti républicain, et ce brusque réveil bouleverserait la France. La signature de Charles-Jean et celle de Moreau donneraient une physionomie française à l'entreprise. Pendant ce temps-là, on fermerait à Napoléon le passage de la Bérésina, et infailliblement on s'emparerait de sa personne; tout au moins répandrait-on la nouvelle de sa mort, qui suffirait pour qu'une fraction importante du sénat, Talleyrand et Fouché en tête, ne se fît pas scrupule de le déposer... La révolution était vaincue, mais elle n'était pas morte; elle vivait encore dans les souvenirs et dans les cœurs de toute une génération... « On peut bien dévaster la terre, on peut la remuer dans tous les sens, mais il y a quelque chose qu'on ne change pas, c'est le cœur humain; il porte en soi l'instinct de la liberté... Napoléon n'est que le général en chef de l'armée française, il n'en est pas le maître absolu; le soldat français ne connaît que son drapeau... L'Italie et l'Allemagne sont remplies de sociétés secrètes; vous en entendrez bientôt parler... Tous les amis de la liberté me tendront la main, et la suite de tout cela en France, ce sera une monarchie constitutionnelle, une république, qui sait (1) ?... »

Ce *qui sait?* introduit de la sorte dans cette péroraison jacobine, fixa l'attention d'Alexandre, à qui d'ailleurs l'idée d'une diversion au cœur même de la France semblait admirable. « Il vous faut,

(1) M. Bergman donne dans son livre tous ces curieux entretiens, d'après les papiers de Bernadotte. Rien de plus authentique.

pensez-vous, deux cent mille hommes, dit-il; je vous en donne quatre cent mille pour cette expédition, et je verrai avec plaisir les destinées de la France entre vos mains. » Bernadotte répondit qu'il n'avait pas jeté les yeux sur le trône de France, que ce ne serait pas avec une armée russe et comme lieutenant du tsar qu'il penserait réussir, et qu'il lui faudrait deux cent mille hommes réellement à lui. — Quelle que fût sa pensée secrète, il est certain qu'il fit à Alexandre toutes les concessions que le tsar parut désirer. Il lui avait d'abord demandé pour prix d'une diversion contre l'aile gauche des Français, s'ils menaçaient Saint-Pétersbourg, de lui remettre la Finlande en gage jusqu'à ce que la Suède eût acquis la Norvége; mais Alexandre se bouchait les oreilles toutes les fois qu'il entendait parler de la Finlande. Bernadotte rabattit ses prétentions au pays compris entre le Kemi et le Kalix, pays suédois d'origine, et que les négociateurs russes, lors de la malheureuse paix de Frederikshamn, avaient fait comprendre dans la Finlande; Alexandre resta sourd. Il demanda au moins les Aland; mais croyait-il donc qu'Alexandre y eût construit des fortifications déjà redoutables pour qu'elles devinssent un boulevard suédois? Au moins fallait-il que la Russie accordât des subsides; c'était le grand mot dans les feintes négociations avec la France : « Nous sommes pauvres, il nous faut de l'argent. » Bernadotte en demanda instamment à Alexandre, et n'en obtint pas; on lui permit seulement de faire un emprunt de 1,500,000 roubles, dont les trois quarts furent payables en grains et farine, et avec des conditions de remboursement sévères et minutieuses.

En somme, dans les vastes plans de démembrement et de partage que projetèrent à Abo les futurs vainqueurs, on ne voit pas que les avantages fussent pour Bernadotte en rapport avec ceux qu'il offrait lui-même à la Russie. La Suède devait acquérir, outre la Norvége, les îles danoises de Sélande et de Bornholm; on donnerait en compensation au Danemark Brême, Verden, Lübeck, Hambourg et une partie du Mecklenbourg. On marierait le prince Oscar à la plus jeune princesse danoise, et un traité de famille unirait les trois branches holsteinoises qui étaient en possession des trônes du Nord, Suède, Danemark et Russie. L'intercession de la Russie procurerait à la Suède l'alliance, les garanties et s'il était possible les subsides de l'Angleterre. — Voilà uniquement de quels profits il était présentement question pour Bernadotte. — En revanche il devait, — retardant l'expédition contre le Danemark, par laquelle cependant il avait espéré s'assurer la Norvége, et qu'il avait paru longtemps décidé à faire accepter avant toute autre opération militaire, — faire une descente en Allemagne et coopérer activement à la guerre contre la

France; il garantissait à la Russie tout le grand-duché de Varsovie, tel qu'il avait été constitué en 1807, c'est-à-dire tout le pays du Niémen à la Vistule et à l'Oder, Varsovie, Cracovie, Thorn et le grand-duché de Posen. Non content d'avoir ménagé la paix de Bucharest, qui avait donné aux Russes la Bessarabie et un tiers de la Moldavie, il assurait encore à Alexandre la possession de la Galicie et de la Prusse orientale; on indemniserait l'Autriche en Italie et la Prusse en Allemagne par la concession de la Poméranie et l'appoint de quelque autre province dont on lui ferait un *royaume de Franconie*. — En d'autres termes, la Russie aurait transporté ses frontières aux portes de Berlin, de Vienne et de Constantinople. Un traité de famille lui aurait livré la Suède, la Norvége et le Danemark; l'Angleterre, dont on invoquait déjà la coopération et qui se faisait promettre une station sur le Sund (la ville de Kronborg), était liée au moins pour un temps, et... *qui sait?* la France serait peut-être bientôt gouvernée par un allié, par un ami dévoué du tsar. La complicité des gouvernemens insurrectionnels de Portugal et d'Espagne, celle de l'Autriche et de la Prusse, déjà connue et récompensée à l'avance, semblaient assurer plus solidement encore un infaillible succès... Bien plus, Bernadotte en vint à proposer qu'à défaut de l'empereur d'Autriche, l'empereur de Russie mît sur sa tête la couronne germanique (1)! Sans doute le prince royal, prenant à son compte les ressentimens qu'il supposait à la Suède, prétendait par Abo venger Erfurt. Soit; mais à tous ces jeux la Russie profitait.

Ce n'est pas dans des rapports sans autorité ou dans de vagues récits que nous puisons ces détails, c'est dans les papiers revus, sinon dictés par Bernadotte, que M. Bergman a publiés, papiers désignés par le prince lui-même pour servir à son histoire, et qui y seront utiles en effet. Toutefois nous devons ajouter que cette révision projetée de la carte d'Europe ne prit pas entre les deux souverains la forme plus précise d'un traité ou d'une convention politique. Les seules conditions stipulées par la *convention additionnelle* au traité de Saint-Pétersbourg, qui fut signée des comtes Löwenhielm et Romanzof le 30 août 1812, et dont quelques-unes, celle de l'emprunt russe par exemple, ont été ignorées jusqu'à ce jour, sont les suivantes :

« Article 1er. Le corps auxiliaire promis par la Russie à la Suède par le traité de Pétersbourg sera porté au nombre de trente-cinq mille hommes, dont vingt-cinq mille devront débarquer sur la côte de Scanie à la fin de septembre, et le reste à la fin de novembre 1812. — Art. 2. Le commandement des troupes auxiliaires russes, leur entretien et leur transport seront

(1) Mémoire manuscrit parmi les dépêches de février 1813 aux affaires étrangères.

réglés selon les dispositions prises dans le traité de Pétersbourg et la convention de Vilna. — Art. 3. Dès que les vingt-cinq mille Russes dont il est question dans l'article 1er seront débarqués en Scanie, le roi de Suède s'engage à commencer immédiatement les opérations contre les îles danoises, comme il a été fixé dans ledit traité et ladite convention. — Art. 4. Dans le cas où le roi de Danemark ne se déciderait pas à céder volontairement la Norvége et à joindre ses forces à l'armée suédo-russe pour opérer en commun, et où conséquemment on se verrait obligé d'attaquer l'île de Sélande, le tsar, instruit du vœu du gouvernement anglais qu'on n'entreprenne rien de ce côté sans un accord complet des trois puissances, transmet au roi de Suède, à la condition de faire cause commune avec l'Angleterre, les prétentions sur cette île qui viendraient à lui échoir par droit de conquête. Le tsar se réserve seulement de garantir les conventions qui pourraient survenir à cet égard entre l'Angleterre et la Suède. — Art. 5. Dans le cas où, par suite des opérations militaires, le tsar réussirait, lors des négociations, à reculer les frontières de la Russie jusqu'à la Vistule, la Suède y donne son consentement, et garantit à la Russie cette nouvelle limite en remerciment de la promesse du tsar concernant l'île de Sélande, et comme une juste récompense de ses efforts contre l'ennemi commun. — Art. 6. Pour ce qui regarde les opérations de la division suédo-russe en Allemagne ou partout ailleurs, les dispositions y relatives dans le traité de Pétersbourg et la convention de Vilna sont confirmées. — Art. 7. En témoignage de l'amitié personnelle du tsar pour le prince royal de Suède et de son loyal désir de servir les intérêts de son allié, le tsar s'engage à soutenir la Suède par un prêt de 1,500,000 roubles, et il dépendra de sa majesté impériale de payer le tout ou partie de ladite somme en argent ou en blés et farine. Le roi de Suède s'engage formellement à la rembourser dans l'espace de seize mois, après la réunion de la Norvége à la Suède. — Art. 8. Toutes les dispositions du traité de Pétersbourg et de la convention de Vilna qui ne sont pas changées ou modifiées par la présente convention sont expressément renouvelées et confirmées. — Art. 9. Les deux parties contractantes s'efforceront d'amener le gouvernement anglais à reconnaître ledit traité, ainsi que la réunion de la Norvége à la Suède. »

Voilà, nous le répétons, les seules conventions politiques qui furent arrêtées à Abo entre Bernadotte et Alexandre. Elles ne furent pas exécutées ponctuellement. Le cabinet de Londres, dont le plénipotentiaire, lord Cathcart, avait suivi Bernadotte en Finlande, retenu par la crainte de l'opposition, qui voyait avec déplaisir une entreprise aussi étrangère au but commun que celle de la réunion de la Norvége à la Suède, n'avait pas voulu l'autoriser formellement et ne le fit qu'en mars 1813; il avait seulement accordé un second subside de 500,000 livres sterling (12,500,000 francs). Ce refus d'un côté, de l'autre l'embarras très réel d'Alexandre, sérieusement menacé par les armées françaises, déterminèrent Bernadotte à ne rien entreprendre immédiatement pour la réunion de la Norvége,

mais à laisser d'abord les trente-cinq mille Russes à la disposition du tsar; envoyé en toute hâte au général Witgenstein sur la Dvina, ce secours, comme chacun sait, empêcha notre armée du nord de prendre Saint-Pétersbourg. En attendant, Bernadotte continuait ses préparatifs militaires, inquiétant ainsi le Danemark, nous obligeant à laisser dans l'Allemagne du nord un corps considérable pour protéger notre allié, et amortissant par là l'effort de la grande armée. Ce n'était pourtant là que les premières opérations de Bernadotte, qui n'était pas même encore en hostilités ouvertes contre la France. Que serait-ce donc plus tard? Quels succès Alexandre ne devait-il pas se promettre d'un homme de guerre instruit à si bonne école et si complétement dévoué aux ennemis de son ancien maître!

L'expression anticipée de la reconnaissance de l'empereur Alexandre amena le dernier épisode des conférences d'Abo, le *traité de famille*, qui devint l'objet d'un article séparé et secret ajouté à la convention du 30 août. — Le tsar n'oubliait pas qu'un des soucis les plus constans du prince royal devait être de prévenir tous les dangers qui pourraient menacer sa dynastie naissante; il savait d'ailleurs que les partis n'étaient pas étouffés en Suède, que l'Angleterre et lui-même avaient facilement donné à Bernadotte des inquiétudes en paraissant disposés à prêter quelque appui au roi détrôné ou bien à son fils. Ce fut donc de sa part une manœuvre habile de parler au prince avec un sympathique intérêt de l'avenir de sa famille et des moyens les plus efficaces pour le fonder solidement. Bernadotte courut de lui-même à l'amorce. « Votre majesté, dit-il, est maîtresse du plus puissant empire du monde, forte de droits que les siècles ont consacrés ainsi que de l'amour de ses peuples, votre majesté n'a qu'à vouloir et qu'à persévérer dans sa volonté pour sortir victorieuse de la lutte qui est engagée et rendre la liberté à l'Europe. Combien différente est ma situation! Je ne suis qu'un prince de bivouac, jeté par un heureux sort sur les marches d'un trône. Un temps viendra où, l'Europe étant revenue à ses anciens rapports, un mouvement de réaction pourra bien envelopper et troubler la Suède... Une seule chose me rassure : votre majesté a daigné accepter mon alliance et mon épée, et elle a déclaré qu'elle regarderait toujours mes ennemis comme les siens propres. Je lui serai, pour ma part, complétement dévoué; j'élèverai mon fils dans les mêmes sentimens; la Suède ne cessera jamais d'être votre plus fidèle alliée; ses armes, ses hommages et ses vœux vous appartiennent pour toujours! » Alexandre répondit à ce serment de foi et hommage en offrant de joindre, en sa qualité de chef de la maison de Holstein, son adoption à celle du roi Charles XIII; mais à cette adoption publique, qui pouvait indisposer les Suédois, Bernadotte préféra l'article secret que voici :

« Les deux hautes parties contractanctes, voulant, d'un commun accord, donner à la présente alliance le caractère et la force d'un pacte de famille, s'engagent réciproquement, au cas qu'une puissance quelconque cherchât à troubler la sûreté et la tranquillité de la Suède et de la Russie, à se prêter, afin de réprimer ces projets hostiles, les secours qui pourraient être nécessaires, et qui n'excéderont jamais le nombre de douze à quinze mille hommes.

« Cet article séparé et secret aura la même force que s'il était inséré, mot à mot, dans la convention additionnelle, et sera signé en même temps. »

Bernadotte était satisfait; il tenait sa principale, sa plus chère récompense. Vienne maintenant une restauration des vieilles monarchie : la sienne, entée sur le tronc russe, se confond avec lui. Même, à y bien regarder, sa dynastie sera deux et trois fois légitime. Adopté comme successeur et comme fils par le roi frère de Gustave III, allié par un pacte de famille à l'empereur de Russie, chef de la maison de Holstein, élu du suffrage populaire, rien ne lui manquera aux yeux de l'absolutisme ou de la démocratie. C'était en vue de ce dernier résultat qu'il avait tout fait. Il avait prévu la chute de Napoléon qu'il allait préparer de sa main, et il prétendait se tenir prêt pour tous les profits et contre tous les revers. — Voilà donc où aboutissent les négociations et les intrigues de plus de deux années : à des traités secrets, à un pacte de famille plus secret encore, à des transactions dans lesquelles la nation n'intervient pas. La nation avait inutilement témoigné sa répugnance pour une alliance avec la Russie : le traité du 24 mars et la convention du 15 juin avaient été signés à son insu. Charles XIII lui-même s'était affligé à l'avance de l'entrevue d'Abo; M. d'Engeström avait refusé d'y suivre le prince, parce qu'il ne voulait pas recevoir de décorations russes; un autre ministre avait, à la fin de la diète, donné sa démission après des scènes violentes; les chefs de la noblesse, les principaux membres des autres ordres avaient fait des représentations énergiques; tout cela n'avait servi de rien. La nation était désormais engagée. *La politique de* 1812 était fondée.

Le mystère qui couvrit aux yeux de tous, aux yeux de la Suède comme à ceux des gouvernemens étrangers, cette dernière négociation, est chose curieuse ; il atteste combien la ruse était nécessaire en présence des soupçons de l'opinion publique, et dut demander une incroyable adresse. Les dépêches en offrent de bien singuliers témoignages. Toutes les légations y sont trompées cette fois encore. « Les demandes que le prince royal adresse à la Russie, dit M. de Cabre dans une dépêche du 28 août, sont si exagérées qu'on peut lui supposer le désir d'être refusé. On l'a entendu dire l'autre jour : — Comme l'empereur me traite, lui que j'ai tant aimé et que j'aime en-

core! Il me prend une province, 150 bâtimens sans m'honorer d'un mot!... Au point où en sont les choses, reprend M. de Cabre, si sa majesté impériale condescendait à se prononcer, il est indubitable que le prince s'en tiendrait à la neutralité avec l'Angleterre et la Russie... Il est triste, abattu, il rencontre des obstacles dans la conduite des affaires; les conseillers d'état, ses ministres, la noblesse, les négocians, tous blâment le but qu'on suppose à ses préparatifs de guerre et sa conduite envers la France. » M. de Cabre écrit ainsi le 18 septembre, après tous les actes de l'entrevue d'Abo, qu'il ignore! Il apprend quelque temps après le premier article de la convention du 30 août, sans être informé que Bernadotte a renoncé au secours immédiat des 35,000 Russes qu'on lui avait promis, et il écrit le 22 septembre : « Les Russes qui devaient venir en Scanie n'arrivent point. Le prince disait hier : Si ces drôles-là ne viennent pas d'ici à quelques jours, je ne suis plus engagé à rien, et je me tournerai contre la Norvége ou contre Sélande. » Mais quoi! Bernadotte ne savait-il donc pas bien ce qu'étaient devenus ces auxiliaires? — « Le prince, écrit M. de Cabre le 26 septembre, a dit à M. Fournier : Quoi qu'il arrive, j'aurai une partie de la Finlande... Au point où en sont les choses, que l'empereur me donne la Norvége, et il peut encore disposer de moi; mais il m'a humilié en me prenant la Poméranie sans aucun ménagement, je ne puis m'y soumettre. Obtenez un arrangement quelconque qui efface aux yeux des Suédois l'affront que j'ai reçu; il sera facile à l'empereur d'indemniser le Danemark... »

Dirons-nous cette fois encore, dans notre désir d'être impartial, que ces dernières affirmations pouvaient être sincères, ou bien que Napoléon devait prendre au mot Bernadotte, sincère ou non? Ce serait être dupe. Bernadotte pouvait-il effacer, quand il l'aurait voulu, le mal qu'il avait déjà fait: les résolutions d'Alexandre, d'abord si vacillantes, affermies; l'ennemi informé à l'avance des manœuvres ordinaires de la tactique napoléonienne, fort de toute l'expérience d'un général français, d'une connaissance intime des qualités et des défauts de nos soldats : de leur ardeur, qu'on essaiera d'amortir en faisant traîner la guerre; de leur impétuosité, à laquelle on tendra des piéges en leur présent antvainement des batailles; de leur soif de gloire, à laquelle on opposera, suivant la recommandation expresse de Bernadotte, une abdication complète de tout amour-propre militaire? La paix de Bucharest une fois signée, grâce à la seule intervention suédoise, et Wittgenstein fortifié par le seul fait de Bernadotte, Pétersbourg était sauvé et notre retraite coupée; tout le mal était fait. Bernadotte dissimulait lorsqu'il parlait encore après cela de réconciliation, d'affection pour la France et de dévouement à Na-

poléon; il poussait même la dissimulation jusqu'aux dernières limites d'une politique froidement perfide et sourde à quelques-uns des sentimens les plus sacrés de l'humanité. Entre la France et lui, la lutte n'était plus égale, les armes n'étaient plus les mêmes.

On sait la fin de ce triste drame. Nous n'aurons pas besoin de suivre Bernadotte jusque dans la plaine de Leipzig et jusque dans Paris, où il osa rentrer. Il suffit à notre sujet d'avoir montré comment s'est fondée l'alliance de 1812 entre la Suède et la Russie. En premier lieu, nous avons recueilli le solennel témoignage de l'histoire, recommandant à la France de ne pas dédaigner, entre les peuples secondaires dont sa politique doit ménager les affections, les peuples du Nord, si bien placés pour exercer une utile influence dans la question orientale, et si intéressés eux-mêmes à intervenir dans ce grand débat. Nous avons en second lieu prouvé, de telle façon qu'on ne puisse plus employer à propos de Bernadotte l'argument contraire, que l'alliance avec la Russie s'est faite en 1812 malgré la nation suédoise, en dépit de ses vœux hautement prononcés, et à peu près à son insu. — Mais qu'importe, diront les défenseurs de cette politique, si Bernadotte a eu raison malgré la Suède, qui ne comprenait pas alors ses propres intérêts? Qu'importe, si Bernadotte, comme nous le soutenons, a su lui tout seul revendiquer l'indépendance de la Suède, assurer son repos, et, nouveau Gustave-Adolphe, procurer l'affranchissement de l'Europe entière? Le sacrifice de ses premières affections et l'aveuglement passager des Suédois, aujourd'hui reconnaissans, ne font que grandir sa gloire. — L'objection peut sembler sérieuse, mais elle ne résistera pas, si nous démontrons que la politique de Bernadotte n'a produit pour l'Europe et la Suède elle-même qu'humiliations et périls. Les sympathies des Suédois pour la cause occidentale en 1855 sont absolument identiques à leurs sympathies pour la France en 1812, et bien rarement il arrive que les instincts des peuples soient longtemps contraires à leurs véritables intérêts. Nous verrons d'ailleurs de quelle manière la Russie a payé sa dette à Bernadotte, si l'annexion de la Norvége a compensé la perte de la Finlande, si la Suède a maintenant plus d'indépendance et de dignité dans ses rapports avec l'Europe; nous verrons enfin qui des deux joueurs fut le plus rusé, et lequel profita réellement à ce jeu terrible de la guerre et de la diplomatie!

A. Geffroy.

L'INDUSTRIE DE LA SOIE

A L'EXPOSITION

S'il est une industrie vraiment française, c'est celle des soies et des soieries. A quelque époque qu'on la prenne, avant comme après nos grandes crises politiques, et sous les régimes les plus divers, au milieu des métamorphoses que la chimie et la mécanique faisaient subir à toutes les fabrications, toujours on la retrouve avec ce caractère national qui la distingue, et que rien n'a pu altérer. D'autres industries ont pu marcher d'un pas timide, demander à la loi du pays les moyens d'exister, se prévaloir de leur faiblesse pour jouir des bénéfices d'un régime particulier, s'assurer des débouchés intérieurs et ne pas prétendre à d'autres conquêtes, imposer à la communauté des sacrifices dont le calcul dépasserait toute croyance, et qui ne semblent pas près de finir : l'industrie des soies et des soieries n'a eu aucune de ces prétentions et de ces défaillances. A peine introduite sur notre sol et dans nos ateliers, elle a fourni la preuve de sa force et ne s'est pas démentie un seul jour. Non-seulement elle n'a point appelé la législation à son aide, ni cherché dans le privilége une garantie et un appui, mais elle a franchi hardiment nos frontières et s'est ménagé, par son action propre, une place dans le monde entier. Quand d'autres fuyaient la lutte, l'industrie des soieries la cherchait, et, de l'aveu même de ses rivaux, l'avantage lui est resté partout où elle a été admise à combattre.

A quoi peut tenir un succès si avéré et si constant? Tout effet de ce genre a une cause, et en matière d'industrie plus qu'ailleurs. La

supériorité de l'Angleterre pour la métallurgie s'explique par des conditions inhérentes au sol d'un pays où la houille et les minerais se touchent dans les plus beaux gîtes du monde, par le voisinage de ports de mer, par l'abondance des capitaux, par le nombre des canaux, des routes et des voies ferrées qui assurent le bon marché des transports, par la puissance d'une exploitation poursuivie sur la plus grande échelle et avec la plus intelligente activité. La supériorité de l'Allemagne pour les lainages s'explique par la quantité de bétail qui couvre ses provinces, par la qualité et le mérite des toisons, par le bas prix de la main-d'œuvre, par des moteurs ou des procédés économiques. Ainsi des autres prééminences manufacturières. En les étudiant une à une, sans prévention ni esprit de système, on en trouverait l'origine dans des causes naturelles, dans des conditions locales dont la main de l'homme a su tirer parti, et qui sont, pour les pays favorisés, une sorte d'apanage.

Mais, en ce qui concerne la soie, est-ce le cas? y a-t-il là une de ces supériorités créées et maintenues par la nature? était-ce à la France que cet empire devait revenir? D'abord le mûrier n'y est point originaire; il a fallu l'emprunter à l'Asie et en approprier la culture à un climat moins chaud. Le ver également s'y sent mal à l'aise et comme hors de son élément; il ne vit et ne travaille qu'au moyen de soins assidus, d'un régime ingénieux et d'une température artificielle. Livré à lui-même, négligé seulement, il ne rendrait pas les services qu'on attend de lui, et serait à la merci de la première variation atmosphérique. Puis, la soie une fois produite, à quelles villes aurait dû échoir la tâche de la tisser? où traiter une matière si délicate et lui imprimer ces nuances si tendres qu'un souffle semblerait devoir les ternir? Certes, si les faits n'avaient pas répondu à ces questions, et de la manière la plus victorieuse, ce ne serait ni à Saint-Étienne, ni à Lyon qu'on aurait, par conjecture, placé le siége de ce travail; les noms de ces cités enfumées ne se seraient pas présentés à l'esprit, et il eût été naturel d'imaginer pour l'industrie des soieries un ciel plus pur et moins chargé de vapeurs, des ateliers moins tristes et mieux pourvus de lumière.

Il faut donc reconnaître que si le bassin du Rhône a été le berceau de l'industrie des soieries, il ne le doit ni à des causes naturelles, ni à des circonstances locales, comme l'Allemagne pour les lainages, et l'Angleterre pour la métallurgie. A quoi tient cette supériorité? Au génie humain seul et à une faculté particulière du génie français. Le goût, ce fruit du sol gaulois, le juste sentiment de l'art, qui, au milieu de quelques déviations, est resté l'attribut de notre race, ont dès l'origine animé cette fabrication et l'ont maintenue ensuite au-dessus de toutes les rivalités. Et qu'on ne s'y mé-

prenne pas! cet art et ce goût, dont il est permis de s'enorgueillir, ne sont pas non plus un don local, circonscrit dans l'enceinte d'une ou deux villes; c'est à la France entière qu'il appartient, c'est une propriété commune, où tous concourent et dont chacun jouit. On les retrouve ailleurs, cet art et ce goût, sous d'autres formes et avec d'autres élémens, en Alsace dans les toiles peintes, à Paris dans l'ébénisterie et les bronzes, sur d'autres points dans le travail varié des tissus et des métaux; ils sont pour ainsi dire dans l'air et donnent le souffle à toute l'industrie française. Le fabricant lui-même n'est là qu'un agent et un serviteur du sentiment public, porté par la vogue quand il y obéit, délaissé quand il le méconnaît, astreint à des efforts constans et à des risques sans cesse renouvelés, ne pouvant s'arrêter dans sa marche sans être dépassé, ni commettre d'erreurs sans les payer de sa fortune.

Voilà ce qu'est cette souveraineté du goût, la plus troublée et la plus mobile qui soit au monde. C'est à ce prix que l'industrie des soieries a vécu et grandi parmi nous; c'est à ce prix qu'elle a gardé son rang et mis sa bannière hors d'atteinte. On a pu, en Allemagne et en Suisse, descendre plus bas que le bon marché et réunir les élémens d'une fabrication plus économique; on a pu, dans le royaume-uni, arriver au même but par le mélange des matières et l'emploi de mécanismes ingénieux : ce qu'on n'a trouvé nulle part, ce qu'on n'enlèvera ni à Lyon ni à la France, c'est cet esprit d'invention incessamment éveillé, cette imagination si active et si sûre d'elle-même, ce choix heureux de formes, cette variété de dessins, cet éclat et cette solidité de couleurs auxquels tous les marchés du globe paient un tribut si légitime et si bien justifié; c'est surtout et avant tout la tradition, le nom consacré, la puissance acquise. De pareils avantages ne se perdent pas en un jour, même quand on s'en prévaut pour rester immobile. Et pour la cité lyonnaise ce n'est pas le cas; elle travaille comme si elle n'était pas arrivée, comme si elle avait sa réputation et sa fortune à faire. Elle n'a point à compter avec l'étranger, soit; mais elle doit compter avec la France, et cela suffit : elle trouve dans son sein même le plus sûr des aiguillons, cette divinité capricieuse que l'on nomme la mode, devant laquelle il faut s'incliner sous peine de châtiment. De là des métamorphoses, une ardeur de découvertes, un besoin de changement, qui sont, pour l'industrie des soieries, la condition même de son existence, et, en l'obligeant à de perpétuelles évolutions sur elle-même, accroissent et assurent son empire au dehors.

II.

Pour retrouver les origines de l'industrie de la soie, il faudrait avoir des notions plus sûres que ne le sont les textes épars dans les ouvrages de l'antiquité. Longtemps sans doute le ver qui produit la soie demeura à l'état sauvage, sans que l'homme eût imaginé de le réduire à cette domesticité où il devait se rendre si utile. Il en était du ver à soie comme de ces chenilles dont parle Pline, dont les cocons, gros comme des œufs, se recueillaient dans les branches du cyprès, du térébinthe, du frêne et du chêne, et que les habitans de l'île de Cos dévidaient et filaient à leur usage. Aujourd'hui encore ces vers à soie sauvages se retrouvent en Chine sur une sorte de poivrier qui abonde dans la province de Canton. Ils muent quatre fois et restent sous leur enveloppe depuis le commencement de l'automne jusqu'au printemps. Leur soie est dure, mais solide, et les tissus qu'elle produit peuvent se laver comme du linge. Élevés en plein air, ces vers sauvages exigent moins de soins et entraînent à moins de frais que les vers du mûrier, mais en raison de leur rusticité même, leur soie est moins brillante, moins fine, moins propre à des emplois recherchés.

Le véritable artisan de la soie, c'est le ver du mûrier, le ver domestique, et ici également la Chine, à ce qu'il semble, a les honneurs et le mérite de la priorité. Vingt-six siècles avant notre ère, on y cultivait le mûrier ou l'arbre d'or, comme l'appellent les récits des missionnaires; on y filait le cocon et on y tissait la matière qui en provient. Cependant, aux yeux du monde latin, cette origine ne fut pas avérée; les distances et l'incertitude de la géographie étaient pour beaucoup dans la confusion des idées à cet égard. Aussi ne faut-il pas s'étonner que les auteurs, les poètes surtout, aient fait de l'Inde ou du pays des Sères la patrie de la soie, et lui aient donné un nom qui en dérive. De semblables méprises sont communes, et ce n'est pas la seule que les recherches modernes aient fourni l'occasion de redresser. Pour la Grèce et pour Rome, l'Asie n'était qu'une collection de hordes barbares vis-à-vis desquelles on ne se piquait ni de justice ni d'exactitude. L'Asie pourtant était le siége d'industries florissantes et qui dataient de loin; au lieu de la dédaigner, il y aurait eu bien des emprunts à lui faire et beaucoup à apprendre d'elle.

Par la force des choses, la soie et les tissus de soie arrivèrent d'Orient en Occident. La matière était si riche, les vêtemens étaient si beaux, que, de proche en proche, le goût et l'usage s'en répandirent. Les procédés de fabrication suivirent la même route que les

produits. Après la Chine, ce fut l'Inde, puis la Perse, qui y déploya un art savant, et resta longtemps sans rivale. Déjà ce n'était plus une industrie au berceau; le prestige des dessins, la science des couleurs, relevaient ces étoffes et les faisaient rechercher du monde civilisé. Il y avait des manufacturiers en crédit; il y avait aussi des facteurs, c'étaient les Phéniciens, dont les caravanes franchissaient l'Euphrate et le Tigre, et, après de laborieuses étapes, rapportaient sur le littoral de la Méditerranée ce précieux et lucratif butin. Curieuse histoire que celle-là, si des documens précis permettaient de l'écrire! On y aurait une fois de plus la preuve que rien n'est nouveau sous notre ciel, et que là où nous croyons inventer, nous ne sommes que des copistes. Malheureusement les Persans et les Phéniciens étaient des gens d'affaires, plus occupés d'eux-mêmes que de la postérité, et n'ayant ni le loisir ni le goût de mettre le public dans la confidence de leurs opérations. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que, pendant plusieurs siècles, le trafic de ces étoffes appartint à Sidon et à Tyr, et que le bénéfice le plus net en resta, comme toujours, entre les mains des intermédiaires.

On sait quel coup violent porta à l'industrie et aux arts la chute des deux grandes civilisations païennes. Les tribus du nord de l'Europe, restées maîtresses du terrain, ne poussaient pas bien loin le raffinement en matière de costumes; les dépouilles d'animaux leur étaient plus familières que la soie, et convenaient mieux à leurs corps robustes. Il y eut donc, aux jours de la décadence, soit par la ruine des vaincus, soit par la rudesse des vainqueurs, une sorte d'abandon de ces objets de luxe que l'Asie fournissait à l'Europe pour l'usage des consommateurs opulens. Le premier réveil de l'industrie et du commerce des soieries ne date que du VIe siècle, dans la belle époque de l'empire byzantin. Sous Justinien, deux moines grecs, arrivant des Indes, introduisirent à Constantinople, avec des œufs de vers à soie, l'art de les élever et d'en tisser les produits. Ce voyage, s'il faut en croire la chronique, ne s'accomplit ni sans précautions ni sans difficultés: l'Asie défendait son secret, et pour dérober aux regards une proie si enviée, il fallut la cacher dans des bambous creux et la nourrir en chemin. Est-ce là un fait authentique ou un roman? Quoi qu'il en soit, ce fut dès lors une conquête assurée, dont le génie européen ne devait plus se dessaisir, et qu'il allait pousser jusqu'aux limites où nous la voyons parvenue. Déjà Byzance, à peine à l'œuvre, éclipsait la Perse par la beauté de ses étoffes. On les recherchait, on y mettait de hauts prix, cinq ou six écus d'or pour les couleurs communes, vingt ou vingt-cinq écus d'or pour les couleurs fines, et c'est de là sans doute que nous sont venus ces riches ornemens d'église, ces chasubles, ces étoles, dont les formes et les dispositions ont fran-

chi les siècles sans changemens notables et fixées par la tradition.

Pendant les âges suivans, le mouvement de propagation se continue d'une manière lente et presque imperceptible. L'Europe occidentale n'est pas encore mûre pour y céder; sa chevalerie est bardée de fer, et met plutôt son luxe dans les cottes de mailles que dans ces tissus délicats et légers. La cour d'un souverain, c'est un champ de bataille où l'armet sied mieux que la toque de velours. Si l'industrie nouvelle gagne du terrain, c'est plutôt en pays levantin, parmi des populations moins militantes et plus efféminées: dans l'Anatolie d'abord, où les soies de Brousse se signalèrent par des qualités qui sont restées les mêmes jusqu'à nous; ensuite dans les montagnes du Liban, dont Beyrouth devint le port et le marché; puis en Chypre et dans les Cyclades; de là à Athènes, à Corinthe et dans la Morée; enfin en Sicile et dans le nord de l'Italie, qui devait devenir le siége d'un travail si florissant et si suivi. Au milieu de ces mouvemens, deux circonstances sont à noter : la première, c'est que la Sicile dut cette richesse à un prince normand, Roger, petit-fils de Tancrède, qui, vainqueur en Grèce, la rapporta dans ses états comme un butin de prix; la seconde, c'est que les Arabes, une fois maîtres de l'Espagne, en dotèrent les provinces assujéties, tant il est vrai que la guerre, dans ces temps confus, était le meilleur et le plus prompt instrument pour la diffusion des lumières et des arts.

Ce fut à la guerre aussi que la France dut le goût de ce luxe, dont jusque-là elle s'était défendue. Nos barons, si rudes qu'ils fussent, n'avaient pu voir, sans en être frappés, ces merveilles de l'Orient, où les avait entraînés l'élan des croisades, et ce spectacle d'une existence pleine de raffinemens inconnus. De retour dans leurs manoirs, ils parlèrent de ces industries lointaines dont ils montraient des échantillons, et qui semblaient dépasser ce que l'on peut attendre des mains de l'homme. Quelques-uns firent plus encore, s'il faut ajouter foi à une tradition qui s'est transmise dans les campagnes du Dauphiné : ils rapportèrent des plants du mûrier noir, le premier qui ait servi en France à l'éducation des vers, et aujourd'hui même on voit, près d'Alton, un de ces arbres qui passe pour le doyen de l'espèce et remonte à cette date éloignée. Il faut ajouter que l'aspect de ce vénérable tronc ne dément pas les récits qu'on en fait. Entouré d'un mur qui en protége le pied, il se divise en trois énormes branches dont les extrémités se couvrent encore de feuilles et de fruits. Ce monument n'est pas d'ailleurs le seul, et dans les vallées de l'Ardèche et du Gard, comme aussi dans les plaines de la Touraine, entre l'Indre et le Cher, d'autres vieux mûriers, qui rappellent une époque moins ancienne, se nomment des Sully en l'honneur de leur parrain et comme témoignage de leur millésime.

Tout n'est pas juste pourtant dans cet hommage rendu au ministre du premier Bourbon, et l'histoire n'est pas ici en complet accord avec la voix populaire. Avant lui, plusieurs de nos rois avaient essayé d'introduire en France la culture du mûrier et la fabrication de la soie. Sous Charles VIII, il y eut des plantations faites en Provence; sous Louis XI et Louis XII, il y en eut d'autres aux environs de Tours et dans le comtat venaissin; enfin, sous Charles IX, un simple jardinier de Nîmes, Traucat, multiplia les expériences et leur donna un caractère vraiment industriel. Non-seulement il couvrit le sol de vergers de mûriers et y déploya les soins les mieux entendus, mais il publia sur cette culture un écrit remarquable, où il en faisait valoir les avantages et en conseillait la propagation. D'un autre côté, la fabrication des soieries suivait une marche parallèle. Déjà les principaux foyers existaient et tendaient à s'accroître : dans le midi, Avignon et Nîmes, qui s'efforçaient d'imiter Florence; plus au nord, Lyon et Tours, qui avaient leur genre et leurs procédés, et dont les étoffes, les rubans et la passementerie trouvaient un débit assuré en France et au dehors. On peut même dire que le produit manufacturé y allait d'un pas plus ferme que la matière première, et de nombreux monumens des XVe et XVIe siècles, actes royaux ou municipaux, témoignent que l'activité de nos regnicoles s'était déjà portée de ce côté avec plus ou moins de fruit et des résultats plus ou moins heureux.

Sully lui-même, à qui on a trop fait les honneurs de l'initiative, n'y apporta pas, au début du moins, de grands encouragemens, et y eut la main forcée, pour ainsi dire. Il faut lire, dans ses *Économies royales*, un curieux passage où il raconte l'entretien qu'il eut à ce sujet avec Henri IV et le débat qui s'engagea entre eux. Le roi et le ministre y apportaient des dispositions diamétralement opposées. Le ministre, homme tout d'une pièce, n'aimait le luxe ni pour lui ni pour les autres, il y voyait moins la richesse que l'énervement d'un état; il préférait, suivant ses propres expressions, « de vaillans et laborieux soldats à tous ces petits marjolets de cour et de ville, revêtus d'or et de pourpre; » en un mot, il n'entendait pas favoriser ces *babioles*, comme il les appelait dédaigneusement. Le roi, au contraire, ne croyait pas qu'un pays comme la France dût être mis au régime de Sparte, ni sevré des jouissances qu'amène la marche des civilisations. Il avait lu, dans Olivier de Serres, que la soie pouvait devenir un élément de profits pour l'agriculture au moyen de vers « qui la vomissent toute filée, » et il ne voulait pas que son royaume restât, sous ce rapport, en arrière des petits états italiens qui en recueillaient de grands bénéfices. La discussion fut vive, et, suivant son habitude, Sully défendit le terrain pied à pied. Il dit que

cette industrie n'était naturelle ni à notre sol ni à notre climat, et qu'il n'y avait que des échecs à en attendre : à quoi le roi répondit, avec l'autorité de l'agronome dont il s'appuyait, qu'on en avait dit autant de la vigne et que la vigne avait réussi, que le mûrier et le ver à soie étaient inséparables, et que là où le mûrier portait de la feuille, le ver devait venir à bien. Bref, Sully fut battu, et quand Henri IV quitta l'Arsenal, où l'entrevue avait eu lieu, les destinées de la soie étaient fixées; on allait donner carte blanche à Olivier de Serres et mettre cette culture naissante sous la protection et la tutelle de l'état.

En effet le roi forma une sorte de conseil de commerce et rendit des lettres-patentes pour établir dans tout le royaume, ce sont ses termes exprès, le plant du mûrier et l'art de faire la soie; il écrivit de sa main aux syndics de Genève pour leur demander des hommes versés dans la partie, et ayant obtenu du duc de Savoie, après la campagne de 1600, un certain nombre de plants de mûrier blanc, il chargea Olivier de Serres de les recevoir et de leur donner une destination. Celui-ci y mit une telle diligence, que, dès les premiers mois de l'année d'après, quinze ou vingt mille de ces arbres garnissaient le jardin des Tuileries, et y faisaient sans doute une meilleure figure que les pommes de terre de la convention. C'était, comme il le dit lui-même dans son *Théâtre de l'Agriculture*, l'introduction de la soie au cœur de la France. Désormais cette industrie n'avait plus rien à attendre que d'elle-même; il ne dépend ni d'un souverain ni d'un ministre de communiquer la vie à ce qui n'est pas viable, et Olivier de Serres, tout habile qu'il fût, cédait à une illusion quand il donnait au mûrier une hospitalité aussi précaire que celle des jardins du roi et des bords de la Seine. Heureusement l'activité particulière allait s'emparer du nouvel instrument qui lui était offert, choisir un meilleur terrain et obtenir des résultats qu'aucune faveur ne lui eût assurés, s'ils n'avaient été dans la nature des choses. Pour mieux apprécier ces résultats, avant de suivre l'industrie de la soie dans ses développemens et de dire quelle figure elle fait à l'exposition de 1855, il faut maintenant expliquer en quelques mots ce qu'elle est et quels en sont les agens et les procédés.

Quand les œufs du ver à soie ont été préparés et lavés, puis séchés avec soin, et que le moment convenable est arrivé, on les dépose dans les locaux où ils doivent éclore. Naguère ce n'étaient que des chambres assez mal chauffées et encore plus mal tenues, dont le régime variait suivant les lieux ou les éleveurs, sans qu'il y eût de donnée fixe ni de méthode dominante. Chez quelques cultivateurs, la chenille était un commensal, vivant dans la pièce commune, profitant de la chaleur du foyer et grimpant le long des murs aux bruyères

disposées sur le manteau de l'âtre. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi; l'éducation du ver à soie est un art qui a ses règles, et où tout est prévu, depuis l'éclosion jusqu'aux dernières métamorphoses. Au lieu de chambres, on a de vastes établissemens qu'on appelle *magnaneries*, d'un nom emprunté au midi, et le ver lui-même est un *magnan*. Là, tout est soumis à des lois fixes, la qualité de l'air, le degré de température, la ventilation, le choix et la quantité des alimens, les mesures d'hygiène, l'espace assigné pendant les diverses mues, les dimensions des claies sur lesquelles on dispose les vers, et les distances qui doivent exister entre les claies. Jamais troupeau ne fut l'objet de soins plus attentifs, et pour aucun ces soins ne sont plus nécessaires. Le ver à soie est d'une complexion délicate; un rien l'affecte, l'état orageux de l'atmosphère, le bruit, les vapeurs d'une usine, l'humidité de la feuille; il y a chez lui des maladies connues comme la muscardine, d'autres qui le sont moins et qui mettent la science et l'observation en défaut. Telle est cette épidémie récente et encore mal appréciée qui provient, dit-on, de la dégénération des œufs. A force de se reproduire sans croisement, l'espèce serait menacée, et déjà les faits sont assez graves pour que les éleveurs aient pris l'alarme. Le monde savant s'en est ému, les empiriques s'en sont mêlés; il y a eu, comme toujours, des avis et des prescriptions contradictoires. Jusqu'ici, tout s'est borné là; point de procédé efficace, point de remède sûr, et le mal s'accroît visiblement. On dit pourtant qu'une femme, dont les produits tiennent un rang distingué à l'exposition, a trouvé les moyens de le conjurer, et que sa découverte est sous les yeux de la Société d'encouragement. Il faut dès lors espérer et attendre : la soie échappera peut-être au fléau qui frappe certains produits de la terre, comme la pomme de terre et le vin.

Le ver qui produit la meilleure qualité de soie est celui qui n'a que trois mues, et qui est nourri avec le mûrier blanc ou mûrier de Chine dans toutes ses variétés; encore le mûrier des plaines, venu sur des terres fortes et grasses, est-il inférieur comme aliment au mûrier des plateaux, qui croît dans un sol sec et léger. C'est là ce qui donne aux soies des Cévennes une supériorité incontestable et leur assure la préférence, même à des prix plus élevés. Il est telle marque, comme celle de M. Louis Blanchon, qui garde toujours de six à sept francs d'avance sur celles de ses concurrens, et qui doit cet avantage moins à des procédés de fabrication où il est possible d'égaler ce producteur qu'à des conditions locales et à un privilége de position. Une nourriture plus substantielle peut fournir des soies plus abondantes, comme cela se voit dans la Calabre, en Espagne et dans le Levant; mais l'abondance ne s'obtient qu'au détriment de la

finesse. On a alors des fils chargés d'huile et d'une substance gommeuse qui exigent une préparation particulière, un *décreusage*, pour employer un terme de l'art. Au contraire une feuille légère et moins riche en sucs, moins dure également, fournit une soie qui, sans manquer de force, a plus de souplesse, plus d'éclat et plus de pureté. Il faut, pour qu'une feuille ait les qualités nécessaires à une bonne éducation, qu'elle renferme, dans une proportion déterminée, la matière sucrée destinée à l'entretien du ver et la matière résineuse qui sert à la formation de la soie.

Rien n'est plus attrayant que l'aspect des campagnes au moment de l'année où commence et s'achève le travail du magnan. Il y règne une activité, une ardeur dont aucune autre branche de l'art agricole ne saurait donner l'idée. Six semaines seulement séparent l'éclosion du ver de la récolte des cocons; mais comme elles sont bien remplies, les dernières surtout! Vers la mi-avril, la besogne commence; elle cesse vers la fin de juin. Dans cet intervalle, la population rurale est sur pied; point de limites fixes pour les journées; à peine songe-t-on au sommeil et au repos. On dîne debout, presque toujours avec des vivres froids; les femmes sont trop occupées du magnan pour veiller à leur cuisine. L'essentiel, c'est que le ver ne souffre pas, qu'il soit délité après ses mues, qu'il ait des alimens frais quatre fois par jour, qu'il trouve, au moment venu, des portiques de bruyère où il puisse tisser sa dernière enveloppe. A ces diverses opérations, tous les bras du ménage, forts ou faibles, peuvent concourir et trouver un emploi largement rétribué. Les garçons aident à cueillir les feuilles, les jeunes filles secondent leurs mères dans les soins de l'atelier. On dirait que le pays tout entier ne vit et ne respire que pour le ver à soie; c'est une véritable fièvre, dont les citadins eux-mêmes ne sont pas affranchis. Un homme qui fait autorité dans ces matières (1) a pu constater à quel point les fonctions de la vie civile en sont affectées et comme suspendues. Pendant la durée de ce travail, les autres travaux cessent; on ne vend plus, on n'achète plus, on ne passe point d'actes, on ajourne ce qui peut être ajourné. Aussi tout chôme, marchands, notaires, avocats, tout, jusqu'aux médecins et aux pharmaciens; la population n'a pas le temps d'être malade.

Cette activité n'est pas le seul élément nécessaire au succès; il importe encore qu'elle soit accompagnée de l'intelligence. — Pour d'autres labeurs ruraux, l'acte matériel est presque tout; ici sa part est la moindre. — Non-seulement il faut nourrir le ver, mais il faut l'étudier, le suivre, voir comment il se comporte, deviner quand il souffre, connaître les phases régulières de sa vie, en combattre les

(1) M. de Lafarelle, ancien député du Gard et membre correspondant de l'Institut.

accidens; c'est là plus qu'une besogne, c'est un art, presque une science, et l'éducateur, dans son humble sphère, doit en posséder les rudimens. Il faut qu'il ait sous la main sa provision de feuilles et qu'il la double en cas d'orage; il faut qu'il ait l'œil fixé sur le thermomètre, afin d'élever ou d'abaisser la température au degré voulu, qu'il sache quand le ver va entrer en mue, afin de lui supprimer la nourriture, et, quand il se dispose à en sortir, qu'il soit prêt à la lui rendre avec abondance; il faut qu'il saisisse le moment précis où la bruyère doit être dressée et qu'elle ne le soit ni trop tôt ni trop tard, sous peine de mécomptes dans le produit; il faut aussi qu'aux premiers symptômes des maladies si communes chez le magnan, il ait recours aux remèdes consacrés par l'expérience et guérisse le mal, s'il n'a pu le prévenir. Il faut qu'il aille plus loin encore, si l'état de ses élèves empire, et, s'il désespère de la cure, qu'il renonce à temps à une éducation qui doit avorter et serait pour lui une ruine gratuite et sans compensation : opérations délicates, variées, qui exigent autant d'adresse que de sang-froid et exercent les facultés de l'esprit au moins autant que les forces du corps !

Aussi les classes vouées à la production du cocon sont-elles en général robustes, intelligentes et morales. Ce travail a en lui-même quelque chose d'élevé et de sain qui doit agir sur les habitudes et former les caractères; il ouvre les idées et tient l'observation en éveil, il inspire l'ordre et la patience. Ajoutons que c'est un travail convenablement rétribué, et qui éloigne la misère des provinces où il fleurit. La matière est riche et peut payer les soins de ceux qui la produisent, elle est en outre un privilége pour quelques localités et échappe ainsi à une concurrence trop étendue. De là plus d'un avantage attaché à cette exploitation et un bien-être réel dont elle est la source et l'origine. Peu de populations rurales sont sous ce rapport plus favorisées que celle qui cultive le mûrier et élève le magnan. Le salaire du journalier de dernier ordre, celui qui soigne l'arbre, le plante, le greffe, le fossoie, le fume, le taille et en détache la feuille, ne descend jamais au-dessous de 1 fr. 50 c. et 1 fr. 40 c. pendant l'hiver; il s'élève à 1 fr. 75 c. et 2 fr. pendant l'été. A de certaines époques même, et quand il s'agit d'ouvrages pressés, la tâche remplace le salaire à la journée, et l'on voit alors le prix de la journée monter, suivant les cas et l'urgence, à 2 fr. 50 c., 3 fr. et jusqu'à 3 fr. 50 c. Ce n'est pas tout : à ces salaires qui sont ceux des hommes, il faut joindre ceux que les femmes et les enfans obtiennent dans les ateliers de dévidage, et qui ne sont pas inférieurs à 1 fr. 50 c. par jour, quand elles sont fileuses en titre, et à 1 fr. 25 c. pendant l'apprentissage, qui ne dure que deux ou trois ans. Tout compte fait et d'après des évaluations très exactes, on arrive à une

recette de 800 fr. environ pour un ménage composé du père, de la mère et de deux enfans adultes. C'est, comme on le voit, une moyenne de beaucoup supérieure à la moyenne générale de nos populations agricoles, et il serait à souhaiter que toutes arrivassent au même niveau.

La vie domestique se ressent de cette aisance. Les classes vouées à la culture du mûrier ne vivent ni de châtaignes, ni de seigle, ni de maïs, ni d'autres grains d'un ordre inférieur; elles consomment un pain substantiel fait de blés de première qualité, comme la tuzelle et le froment, d'excellens légumes, de bons fruits, un peu de viande de boucherie, et surtout la viande des porcs qu'elles élèvent et nourrissent à peu de frais. Leur boisson est le vin, moins dans le ménage que hors du ménage — et dans les débits publics où les hommes se réunissent après le travail. Quant aux vêtemens, ils sont propres et solides; les haillons sont rares, c'est la livrée de l'inconduite. Chez les jeunes filles, le goût de la parure est très prononcé; elles y consacrent la portion des salaires qui ne reste pas dans la maison; une fois mariées, elles y mettent plus de réserve. L'aspect des logemens répond à ces habitudes de bien-être : — point de chaume, point de murs en pisé, point de lézardes, point de châssis vermoulus et qui donnent accès à tous les vents, mais de vraies maisons recouvertes en tuiles, bâties à chaux et à sable, avec des portes bien closes, des volets bien ajustés et des fenêtres garnies de vitres. Quelques-unes n'ont qu'un étage : ce sont celles des pauvres gens; beaucoup en ont deux, trois même, et alors le rez-de-chaussée est affecté au bétail et aux animaux de culture, le premier à la famille; la partie supérieure aux granges et surtout aux magnaneries. Ainsi rien ne manque aux conditions matérielles de la vie, et c'est à la soie que ce monde industriel et agricole est redevable de ces bienfaits.

Naturellement, l'état moral et intellectuel des pays à mûriers se ressent de cette aisance : sous ce rapport, rien qui ne soit de nature à satisfaire. Les écoles sont très fréquentées, surtout pendant la mauvaise saison, et l'instruction est fort répandue. Il y a même des départemens, comme le Gard, où la jeunesse peut jouir des avantages d'un enseignement professionnel, créé et maintenu par le gouvernement. La ferme de Mas-le-Comte reçoit chaque année trente-trois élèves, qui, en dehors des notions générales d'agriculture, y suivent un cours spécial, qui comprend toutes les branches de la production de la soie et les complète par une application sur les lieux même. Ces places sont très recherchées, et déjà des sujets distingués sont sortis de l'école, dont la fondation est récente. Avec le temps, cette institution fera plus encore. La population environnante y fournit un

bon élément; elle a l'esprit ouvert, l'intelligence prompte; elle est préparée à cette étude par les premières impressions; elle en a le goût et l'instinct. C'est d'ailleurs un enseignement professionnel dans toute la rigueur du mot; tous les élèves ont la bèche ou la serpe à la main, choisissent les cocons, délitent les vers, appareillent les papillons, apprennent comment les œufs se traitent et se conservent, font en un mot œuvre de cultivateurs et d'éducateurs dans toute la sphère des opérations usuelles.

Dans les pays à soie comme dans tous les pays de culture, le désir de la propriété est une passion dominante. Si les campagnards ne fréquentent pas plus qu'ils ne le font ces cafés et ces cercles qui, dans le midi, remplacent le cabaret, s'ils fuient les occasions de dépenses et veillent sur eux-mêmes avec une certaine rigueur, c'est dans l'espoir de devenir propriétaires, d'avoir un morceau de champ, puis de l'agrandir, s'ils le peuvent. Rien de mieux; mais, comme toute passion, celle-ci a ses écueils. Presque toujours, dans un achat, l'acquéreur excède ses moyens et va au-delà de ses forces. Que s'en suit-il? On le devine assez. Ne pouvant payer, il emprunte, et dès lors il est livré à toutes les gênes et à toutes les servitudes de l'hypothèque, servitudes physiques, servitudes morales, et ces dernières ne sont pas les moins pénibles à supporter. S'il évite la ruine et l'expropriation, ce n'est qu'au prix de sacrifices qui s'aggravent par leur durée et d'un vasselage qui enchaîne jusqu'à la conscience. Ainsi s'explique le succès qu'ont eu parmi des populations en apparence si favorisées ces doctrines d'une date récente, qui toutes avaient pour objet un partage agraire et une spoliation plus ou moins avouée. Les malheureux abusés n'y voyaient qu'une chose, un moyen expéditif d'acquitter leurs dettes et d'arriver à une liquidation sommaire au préjudice de leurs créanciers.

Telle est la population qui habite les grands foyers de la production de la soie, c'est-à-dire les vallons des Cévennes, le comtat venaissin et le Dauphiné. Ailleurs la culture du mûrier est un détail insignifiant dans l'ensemble des exploitations; pour ces provinces, c'est un point capital et une véritable richesse. — Nous voici maintenant arrivés au moment où l'agriculture va se dessaisir et livrer le produit à l'industrie, chargée de lui donner une nouvelle forme et de le faire passer par les diverses phases de la filature et de l'ouvraison. Quelques mots là-dessus.

Quand le cocon est à point, la première opération qu'il ait à subir est le triage. Il faut séparer les bons cocons des mauvais, ceux dont le ver est mort et ceux qui, formés de deux vers réunis, ne donneront qu'une soie grossière, enfin les cocons satinés de ceux qui ne le sont pas; après quoi on les étouffe au moyen de la vapeur et on les jette

dans une bassine pleine d'eau bouillante. Là, à l'aide d'une petite agitation produite dans l'eau, les bouts se détachent et s'accrochent d'eux-mêmes aux brins d'un bouleau qui y est plongé. Quand ces bouts sont réunis au nombre de quatre à quinze, on les porte sur l'asple du tour, et la filature commence.

Il y a trente ans à peine, cette filature pouvait encore passer pour une annexe du travail agricole, un complément de l'éducation du ver et de la production du cocon. Lorsque les cocons avaient été détachés de la bruyère et qu'on les avait passés au four pour en étouffer les chrysalides, un atelier domestique s'en emparait : c'était ou un hangar ou une tente contiguë à la demeure de l'éleveur et pourvue du plus simple des outillages, — la bassine, un fourneau chauffé au charbon et une petite roue pour recevoir le brin de soie et le former en écheveau. Voilà ce qu'était le métier à filer ou le *tour*, pour employer le mot consacré. Le nombre des tours s'élevait en raison du nombre des cocons à dévider; chaque maison en avait un, deux, trois, jusqu'à cinq, rarement plus. Les femmes et les filles de l'éleveur suffisaient à la besogne; une première ouvrière, la *fileuse,* détachait le brin; une seconde ouvrière, la *tourneuse*, imprimait le mouvement à la roue. Ce travail de famille durait de un à trois mois suivant l'importance de la récolte; puis l'appareil chômait jusqu'à l'année suivante, et l'éleveur allait vendre son ballot de soie sur le marché le plus voisin, ou le dirigeait sur un atelier de moulinage. Tel était l'ancien procédé, et à peine y dérogeait-on dans quelques établissemens montés sur une plus grande échelle. C'était alors une réunion de dix à cinquante tours, conduits avec plus de soin, quoique par les mêmes procédés et produisant une soie plus fine. Ces ateliers formaient pour ainsi dire la transition entre l'agriculture et l'industrie. Ils n'appartenaient pas à des cultivateurs, mais à des filateurs, travaillaient la soie d'autrui, et restaient en activité pendant cinq mois, depuis le commencement de l'été jusqu'aux approches de l'hiver : ils tendaient à suppléer l'atelier champêtre, et procédaient dans cette voie par des empiétemens lents et successifs; mais ce n'était là que le présage et le prélude d'une révolution plus complète.

Cette révolution arriva avec toutes celles que la vapeur allait apporter dans le monde manufacturier. La soie fut entraînée, comme la laine, comme le coton, comme toutes les matières textiles, dans le courant des découvertes nouvelles. La première application qui s'en fit eut pour objet l'eau de la bassine, que la vapeur chauffa d'une manière plus égale, moins coûteuse, et surtout moins préjudiciable au lustre de la soie. Plus tard, l'emploi des moteurs à feu vint suppléer les bras de l'homme, et là où ceux-ci furent encore employés, on

en seconda l'action par de puissans mécanismes. Dès lors, la métamorphose fut complète et s'étendit à tous les pays à soie, à ceux du moins qui méritent de compter dans cette branche de la production française. On vit s'élever ces vastes usines où la vapeur met en mouvement plusieurs centaines de bassines et autant de dévidoirs, et dans lesquelles on apporte presque tous les cocons de la contrée environnante. A peine reste-t-il debout, comme débris du passé, quelques ateliers domestiques, réduits à fabriquer les soies les plus communes, vivant d'une vie précaire et se débattant sous l'étreinte de leurs redoutables concurrens.

Dans le cours de cette révolution, deux circonstances sont à noter. La première, c'est qu'elle s'accomplit sans secousse et sans souffrance matérielle. A l'origine, ce fut un long cri d'alarme dans les pays à soie. Qu'allaient devenir ces agens humains que des agens naturels allaient remplacer? qu'allaient devenir ces cultivateurs auxquels la production du cocon donnait du pain et assurait une certaine aisance? Les faits ont répondu péremptoirement et de la manière la plus rassurante. L'emploi de la vapeur, au lieu de supprimer le travail de l'homme, l'a augmenté en le modifiant. On occupe aujourd'hui plus de bras dans ces vastes usines qu'on n'en occupait dans les mille petits ateliers d'autrefois. Seulement la besogne a changé de nature : les femmes et les jeunes filles, qui tournaient la roue, ont passé à la filature; elles ont monté en grade, et la hausse du salaire a été la conséquence de cet avancement : au lieu de 1 franc, elles gagnent aujourd'hui 1 franc 50 centimes. De leur côté, les éleveurs avaient d'autres craintes. Ces grands établissemens ne leur feraient-ils pas la loi? Comment lutter, eux si chétifs et si à court d'argent, contre des maisons armées de capitaux considérables, et qui abuseraient de leurs besoins? Évidemment il en faudrait passer par les conditions que ces potentats de l'industrie allaient leur dicter. Fausses terreurs, appréhensions chimériques! Il s'est trouvé qu'en fin de compte les véritables maîtres du marché ont été plutôt les éleveurs que les filateurs. Pour les uns, il y avait, il est vrai, nécessité de vendre, mais pour les autres il y avait nécessité d'acheter. Puis la concurrence s'en est mêlée et a renversé les rôles, si bien qu'aujourd'hui il n'y a, au bout de cette crise tant redoutée, qu'un travail plus suivi et de plus beaux bénéfices.

La seconde circonstance se rattache à des questions d'ordre moral. Quelle influence cette transformation allait-elle exercer sur les populations des campagnes? N'y avait-il point de fâcheuses perspectives au bout de cette modification du travail? C'était encore une victime offerte à l'idole du jour, l'industrie; la soie allait lui être livrée, et avec la soie les populations qui en vivent. Dès lors, plus de ces métiers

de famille où la fille restait sous les yeux de la mère, la jeune femme sous les yeux du mari; plus de veillées laborieuses, égayées par des récits ou animées par des chants; plus de bons exemples, plus de sages avis, plus de surveillance, et partant plus de garanties pour la conduite. Les grandes usines allaient absorber ce personnel, hommes et femmes, employer les corps sans souci des âmes, devenir le siége de tous les vices et de tous les déréglemens, — l'ivrognerie pour les uns, la débauche pour les autres, le scandale sous diverses formes, — et on allait voir se multiplier de telles occasions de chute, que peu y résisteraient. Adieu les principes, adieu la pudeur, adieu tout ce qui fait l'honneur et la parure de la vie! D'un tel pêle-mêle, il n'y avait rien à attendre de bon; c'étaient autant d'écoles de pervertissement. — Tels étaient les pronostics. Grâce au ciel, ils ont été démentis. Les choses ont fini par se régler dans ces vastes ateliers comme elles se réglaient dans l'atelier domestique. La fille y travaille près de la mère; les sexes y sont confondus le moins possible. A défaut d'un autre sentiment, les entrepreneurs ont écouté leur intérêt, en maintenant dans l'enceinte de l'usine des habitudes d'ordre, de décence et de régularité. Plusieurs d'entre eux ont même attaché des sœurs à leurs établissemens, pour y exercer une sorte de police et maintenir l'empire du sentiment religieux. Dans quelques usines, ce sont les dames de la maison qui se chargent de ce soin, et veillent sur les ateliers avec une touchante sollicitude. Partout il y a eu émulation, bonne volonté, sacrifices d'argent au besoin pour que cette révolution restât inoffensive, et n'agît pas dans un sens funeste sur les habitudes et sur les mœurs.

En revanche, les avantages attachés à une exploitation sur une grande échelle sont devenus sensibles dès le début, et depuis lors n'ont fait que s'accroître. Dans les ateliers de campagne, le progrès était lent et restreint; la routine régnait en souveraine; aux plus hardis les avances manquaient pour les essais. Dans les grands ateliers, rien de pareil; c'est à qui l'emportera par des innovations heureuses, et les capitaux abondent, même quand il s'agit de livrer quelque chose au hasard. De là bien des découvertes qui ont marqué dans l'industrie des soies et corrigé les défectuosités de la matière. L'insecte en effet ne livre pas son produit dans les conditions qu'exige l'emploi industriel de la soie. Le fil, tel qu'il le pelotonne, est trop fin et a une longueur trop variable pour être mis en usage sans de grandes modifications. Il faut développer et rassembler les brins élémentaires, faire disparaître le vrillement et les ondulations, éviter dans le rattachage les boucles et les bouchons, qui diminueraient la netteté de la trame et en altéreraient le brillant. C'est tout un art, et un art des plus délicats; les machines et la main de l'homme en

sont les instrumens. Déjà on a renoncé, dans quelques ateliers, à la cuisson dans l'eau bouillante et à la recherche du *bout*, pratiquées de temps immémorial; l'eau bouillante a été remplacée par la vapeur agissant sur les cocons exposés dans le vide, au balai on a substitué un sac en filet contenant les cocons à préparer. Convenablement traités, les bouts s'y rattachent d'eux-mêmes, de telle façon que l'ouvrière n'ait plus qu'à les réunir et à les éclaircir. Il semble aussi qu'on soit sur la voie d'une découverte plus importante, celle d'un filage direct sur bobines, qui supprimerait le filage sur l'asple en écheveaux, sujet à des déchets et entraînant une double main-d'œuvre. Telle est la loi de la grande industrie : rien n'est fait pour elle tant qu'il y a quelque chose à faire; toujours en quête, toujours en éveil, elle a en elle-même les conditions de son mouvement et le germe de ses progrès.

Tout n'est pas achevé pour la soie lorsque les brins élémentaires du cocon ont été dévidés, accolés et croisés les uns sur les autres. On a alors des soies grèges dans leurs variétés, les unes fermes, les autres fines, composées de plus ou moins de brins, et d'un mérite plus ou moins grand, mais toutes impropres, dans l'état où elles se trouvent, au tissage industriel. Il faut, pour les y approprier, les soumettre à de nouvelles opérations, et c'est ainsi qu'après la filature commence l'*ouvraison* ou *moulinage*. Le moulinage consiste à réunir plusieurs fils de soie grège en un seul fil plus fort, plus uni et plus continu; ce qui les distingue, c'est le nombre de tors donnés à la soie, et quand ils ont subi cette préparation, ils changent de nom et deviennent des *organsins*. Des règlemens fixent la valeur et les titres des soies suivant les degrés de l'ouvraison et la quantité de tours que les fils ont subis. Là-dessus, chaque pays producteur a ses procédés et ses méthodes adaptés aux fabrications locales et modifiés en raison de la destination du produit. Telle ouvraison conviendra au satin, telle autre à la peluche, telle autre à la bonneterie et à la passementerie; la trame double d'Annonay à la fabrication des blondes, le poil d'Alais à la rubannerie, la grenadine aux effilés, le fleuret aux galons, la fantaisie aux châles de Lyon, et ainsi des autres. En France, le siége principal de cette industrie est dans le Vivarais, où de nombreuses chutes d'eau offrent des moteurs naturels, et qui, placé à égale distance du midi et de Lyon, semble être l'intermédiaire naturel entre la filature et le tissage, entre la matière première et le produit manufacturé.

De toutes les ouvraisons, aucune ne vaut celle de nos ateliers, et des faits récens en sont venus fournir la preuve. Le prix des soies indigènes s'était naguère élevé et se maintient encore à des chiffres tels que les fabriques de tissus du bassin du Rhône se virent ré-

duites à chercher au dehors des qualités plus communes, mais offertes à des prix plus discrets. Les organsins d'Alais valaient de 100 à 110 francs net le kilogramme, tandis qu'on pouvait obtenir à Londres des soies grèges de Chine à 49 francs, ou des bengâles d'un ordre supérieur à 56 francs. Ouvrées et mises en état, ces soies ne revenaient pas au-dessus de 70 à 72 francs, et présentaient ainsi une marge de 25 pour 100 sur les matières récoltées et préparées en France; essayées sur nos métiers, elles y donnèrent de bons résultats. La spéculation se porta donc de ce côté et prit bientôt de grandes proportions. Aujourd'hui il est peu de fabricans qui n'emploient, au moins en mélange, des soies de Bengale, et n'aient à se féliciter de cette innovation. On est parvenu à obtenir, au moyen de cet élément, des étoffes égales en qualité, et qui coûtent infiniment moins cher: c'est, il faut le dire, que les procédés de l'ouvraison en ont pour ainsi dire renouvelé la matière première, et qu'en sortant des moulins de l'Ardèche, ces soies ont acquis un lustre, une pureté, un éclat dont on ne les croyait pas susceptibles.

Une autre opération, plus curieuse et plus originale encore, a suivi celle-là. Les soies du Levant, celles de Syrie surtout, passaient pour les plus détestables qu'il y eût au monde. Chargées de matières hétérogènes, lourdes et grossières, elles ne convenaient qu'aux emplois communs, et remplaçaient la bourre dans beaucoup de cas. A quoi cela tenait-il? Aux procédés élémentaires employés sur les lieux et à la routine des éducateurs. En vain des maisons françaises habiles et hardies avaient-elles créé dans le Liban même des établissemens importans, bien situés, bien outillés, réunissant toutes les conditions de succès: des habitudes invétérées semblaient mettre au défi la patience et l'intelligence des fondateurs. La soie n'était pas filée comme ils le voulaient et comme elle aurait dû l'être. Quel parti prendre? On ne réforme pas un peuple en un jour, et il était difficile d'envoyer si loin des ouvriers comme on avait envoyé des instrumens. Ne pouvant surmonter la difficulté, nos fabricans la tournèrent. Jusqu'ici le cocon était regardé comme une marchandise d'un transport impossible; tout lui est funeste, la compression, la pluie, l'atmosphère. C'est comme un fruit mûr qui ne doit être consommé que sur place. Le ver qu'il renferme ne peut se dissoudre sans altérer son enveloppe et en dégrader le prix. Tels étaient les obstacles; ils ont été vaincus. Les cocons sont devenus transportables sans dépréciation, et voici comment: on les étend sur le sol en couches légères et on les soumet à l'action du soleil. Au moyen de ce traitement, non-seulement les chrysalides périssent asphyxiées comme dans nos fours et nos étouffoirs, mais à la longue elles passent à l'état complet de dessiccation; ce n'est plus une matière animale, mais une poussière inerte. Plus

de décomposition à craindre, par conséquent plus de souillure pour la soie. Alors, au moyen d'un appareil mécanique, les cocons sont aplatis, pressés comme le sont des figues sèches, et disposés par couches dans des caisses ou dans des ballots. Ils arrivent ainsi à Marseille, d'où ils sont dirigés dans les filatures des Cévennes pour y être soumis à un traitement régulier qui leur donne les qualités requises pour le tissage.

A Lyon même, le ballot de soie ne va pas directement de chez le marchand à la manufacture; il passe d'abord dans un établissement public pour y être essayé et classé. Cet établissement se nomme la *condition des soies;* il sert d'arbitre sans appel entre le vendeur et l'acheteur; il fixe le titre et le denier de la marchandise. La soie a en effet cette propriété singulière d'emprunter à l'atmosphère et d'absorber une certaine quantité d'eau qui en augmente le poids. Cette absorption est constante, quoiqu'elle varie suivant les qualités, suivant l'état du ciel et d'autres circonstances moins appréciables : d'où la nécessité d'amener la soie à un certain degré de siccité, afin d'en fixer le poids réel et vénal. Des appareils ingénieux, soumis à une température déterminée, reçoivent des échantillons tirés des ballots et indiquent la proportion du déchet qu'ils doivent subir. Cette opération achevée, le marché est complet; la soie appartient au fabricant, qui la met en mains, puis la livre au décreusage, où elle se dépouille de la gomme qui la charge, enfin à la teinture, où elle reçoit la couleur propre au genre de fabrication auquel on la destine. Alors paraît un autre agent, le chef de l'atelier, qui prend livraison de la soie teinte, dévide la trame sur une mécanique de six à douze guindres (1), la donne à ourdir, puis à plier. Dans cet état, la soie a subi toutes les opérations préliminaires; il n'y a plus qu'à la tisser.

Avant d'aller plus loin, il importe de montrer quel a été le mouvement de la production de la soie depuis que cette industrie s'est naturalisée en France et que len est l'état actuel. Henri IV, en la couvrant de sa protection, n'avait qu'un pressentiment bien confus de ses destinées. Il estimait à quatre millions d'écus d'or la somme des richesses qu'elle allait créer et répandre; combien cette somme a été dépassée ! A propos des soieries, on verra, par le nombre croissant des métiers et malgré des fluctuations inévitables, la fabrication des étoffes suivre un cours et un développement réguliers. Pour la soie, les données sont moins authentiques et remontent moins haut; il faut s'en tenir, sous peine d'appréciations arbitraires, aux chiffres que le gouvernement publie de loin en loin, et qui sont eux-mêmes sujets à beaucoup de rectifications. Deux tableaux officiels ont été établis à

(1) Petits métiers à dévidage.

des dates assez éloignées, 1820 et 1840; depuis lors, on est réduit à des documens particuliers. En 1820, le mûrier n'était cultivé que dans dix-huit départemens; en 1840, cette culture s'était étendue à douze autres, mais il n'y a en réalité que quatre départemens où elle atteigne un chiffre de quelque importance, et mérite qu'on s'y arrête. Ils sont situés tous les quatre sur les rives du Rhône, deux à droite, le Gard et l'Ardèche; deux à gauche, la Drôme et Vaucluse. Après ceux-là viennent en ordre utile : l'Hérault, l'Isère, les Bouches-du-Rhône et le Rhône; le reste est insignifiant. En 1840, le Gard affectait à cette culture 15,000 hectares environ et y récoltait 2,696,281 kilogrammes de soie; la Drôme obtenait 2,585,000 kilogrammes sur 6,212 hectares, l'Ardèche 1,785,121 kilogrammes sur 5,602 hectares, le Vaucluse 660,600 kilogrammes sur 3,985 hectares, l'Hérault 1,248,972 kilogrammes sur 2,592 hectares. Il faut citer ces chiffres sans toutefois s'en porter garant. Évidemment celui qui est assigné au département de Vaucluse pour sa production en kilogrammes n'est point en rapport avec le nombre d'hectares attribué à la culture, et il y a ici une de ces erreurs dont les statistiques administratives ne sont pas plus exemptes que les autres statistiques. Il en est de même pour les évaluations des produits, que semblent démentir les données les plus superficielles. D'après ces tableaux, en effet, la production ne se serait élevée qu'à 42 millions de francs environ sur l'ensemble du territoire, tandis qu'on estime aujourd'hui à 140 millions de francs les soies que l'agriculture livre à nos fabriques, et à 110 millions celles qui leur arrivent de l'étranger. Or, quels que soient les progrès faits depuis 1840, il est impossible d'y voir la justification suffisante de cet écart.

Ce qui contribue à rendre ces chiffres plus suspects, c'est la belle figure que fait à l'exposition universelle l'industrie de la soie. Il est à croire que beaucoup de manufactures n'y sont pas représentées, et que là aussi il y a des vides. Cependant les soies et soieries n'y comptent pas moins de 966 exposans, sur lesquels le contingent de la France est de 521. La Suisse vient ensuite avec 94 exposans, l'Autriche avec 86, la Prusse 49, les états sardes 37, l'Angleterre 35, l'Espagne 30, la Toscane 30, les états pontificaux 12, le Portugal 9, l'Algérie 8, la Grèce 8. Dans ce nombre, il est vrai, sont compris la matière première et les tissus fabriqués; mais en décomposant ce chiffre et en faisant la part isolée de la filature et de l'ouvraison, on trouve encore 15 exposans pour les instrumens mécaniques et 173 exposans pour les soies grèges ou moulinées. Certes c'est là une légion imposante, et quand on songe que là vogue est aux grandes usines, il est impossible de réduire ce travail aux termes que constate le document officiel.

Comment se reconnaître au milieu de tant de richesses? Aux-

quelles s'arrêter? Par où commencer et par où finir? Besogne difficile, et il faut dire que la commission chargée du classement n'a rien fait pour l'alléger. Au lieu de rapprocher les produits analogues, elle a mis la France à l'un des pôles du palais, l'Angleterre à l'autre pôle, l'Algérie le long de la Seine, les autres états au rez-de-chaussée ou dans les galeries supérieures, sans avoir souci de l'embarras que cette dissémination devait causer au visiteur, ni au trouble qu'elle devait jeter dans les esprits. Si on avait voulu soustraire cette exposition universelle à une appréciation raisonnée et à un examen réfléchi, je doute qu'on s'y fût pris autrement. Comparez donc les soies du Piémont avec celles de la Lombardie, lorsque ces deux états, dont les frontières se touchent, sont séparés aux Champs-Élysées par des masses de produits, et qu'on ne peut aller de l'un à l'autre qu'en traversant l'Inde et la Chine! Le classement n'est donc ni industriel, ni géographique, et il est en outre peu favorable à l'observation. Aussi, quelque désir que j'eusse de voir toutes les soies et d'en parler aussi pertinemment que possible, dois-je avouer qu'il en est beaucoup dans le nombre qui ont échappé à mes recherches. Où trouver les États-Unis? où trouver le cap de Bonne-Espérance? Qui me conduira vers Tripoli? Dans quelle direction est situé le Mexique? Tous ces pays ont des soies, et c'est en vain que j'ai voulu m'assurer de leur existence : après quelques efforts j'ai dû y renoncer.

Les vides sont d'ailleurs sensibles et portent sur les soies d'Asie principalement. Ni la Chine, ni le Bengale n'ont des étalages en rapport avec l'importance de leurs opérations et le rôle que ces pays jouent dans l'approvisionnement européen. L'Asie-Mineure et la Syrie sont dans le même cas. Je n'ai vu ni *mestoup* de Brousse, ni grèges de Beyrouth, ni perses, ni saloniques, ni *demerdechs*. Ce ne sont pas là sans doute des soies supérieures, mais elles ont leur destination dans la manufacture et leur place dans le mouvement commercial. Ne fût-ce que comme contraste, il eût été curieux de les voir en regard des belles provenances du Vivarais. L'Espagne n'a pas non plus d'assortiment complet; tout se borne à quelques échantillons de Tolède, de Valence et de Murcie. Même disette dans les envois du Portugal, qui compte seulement cinq exposans, parmi lesquels le duc de Palmella. Ajoutons à ces catégories négatives l'Égypte, Tunis et deux ou trois autres localités insignifiantes, et nous resterons en présence des véritables états exposans, — le Piémont, la Lombardie, la Toscane, Rome, la France, et son satellite l'Algérie. Je ne parle pas du royaume de Naples, qui s'est fait une place à part dans l'exposition et y brille par son absence.

Le Piémont est vigoureusement et dignement représenté. On sent, dans ce petit royaume, une séve et une ardeur qui se répandent

jusque dans l'industrie. Pour lui, la fabrication de la soie est de tradition; elle a toujours été un de ses titres et une de ses richesses. A en juger par les produits, elle n'a pas dégénéré. Trente-cinq exposans figurent dans les galeries supérieures, et il serait difficile de choisir entre eux, tant ils marchent sur une ligne parallèle pour la beauté, l'éclat, le lustre, la finesse des écheveaux. La soie blanche y a les reflets de l'argent, la soie jaune ceux de l'or. Il y a des grèges, des organsins, des trames, toutes les variétés et toutes les nuances; il y a aussi des appareils nouveaux, comme celui de M. Corregio, pour mesurer la force de la soie. Le marquis de Balbi peut s'enorgueillir des produits de son établissement de Piovera, M. Denegri de ceux qu'il file dans ses ateliers de Novi. Il en est de même des soies que présentent MM. Charles Novellis, Bellino frères, Jean-Baptiste Barberis, Vincent Gabaldoni, Michel Bravo, Avigdor, Imperatori, Bolmida frères, Borelli, Rey, Bignon, Sinigaglia, et d'autres dont les noms m'échappent et qui mériteraient les honneurs d'une mention. Je citerai encore, comme essai spécial, les soies de MM. Perelli, si tant est qu'on puisse donner ce nom à un produit qui provient des plantes filamenteuses. En dégageant les fibres vasculaires de ces plantes des parties gommeuses qui y adhèrent, MM. Perelli sont parvenus, assurent-ils, à obtenir des fils très fins et très résistans, propres au tissage, et qui peuvent remplacer la soie dans beaucoup d'usages et avec une grande économie.

La Lombardie va de pair avec le Piémont; l'industrie unit ce que la politique a séparé. L'exposition lombarde n'est ni moins riche ni moins intéressante que celle des états sardes. Nous y retrouvons les mêmes qualités, les mêmes formes, les mêmes procédés et une sorte de communauté d'origine. Il y a aussi la même affluence d'exposans; on en compte vingt-neuf dans la Lombardie proprement dite, la Vénétie et le Tyrol. La Hongrie n'en fournit que quatre, la Galicie deux, l'Illyrie trois, la Croatie deux, la basse et la haute Autriche deux, la Styrie deux, l'Esclavonie, la Transylvanie et la Moravie un. Au simple coup d'œil et à une première impression, on peut remarquer et signaler les soies de MM. l'abbé Massa, Lamberti, Mylius, Montagni, baron de Bretton, chevalier de Laminet, Magistris, Piazzoni, Gavazzi, Simoni frères, Manganotti pour ses *bombyx-cynthia*, Ferrari, Maffio, et enfin celles de la filature de Zinkendorf. Une vitrine entière, sous l'étiquette de *manufacture impériale,* contient également de très beaux échantillons, et doit occuper un rang à part dans cette nomenclature. En somme, l'exposition lombarde est digne d'un pays qui approvisionne une grande partie de l'Europe, et dépasse même la France dans le chiffre de sa production.

A côté de ces deux métropoles de la filature italienne, la Toscane

et les états pontificaux n'occupent qu'une place secondaire, sinon pour la qualité, du moins pour l'importance du travail. Il existe pourtant en Toscane des manufactures de premier ordre, comme celles de MM. Baldoni frères, Bolognini-Rimediotti, Della-Ripa, Franceschini, Lepori, Petrucci, comte Pieri-Pecci et Ravagli, qui jouissent d'un crédit mérité et d'une réputation justement acquise. Les états pontificaux ont aussi de dignes représentans dans MM. Beretta, Bellini frères, Feoli, Lardinelli, Padoa, Salari et Valazzi; mais il n'y a rien, ni dans la nature du produit, ni dans le traitement auquel il est assujetti, qui s'écarte des procédés de l'Italie supérieure. Ce sont les enfans de la même mère; seulement les Lombards et les Sardes sont les aînés, et comme tels ils ont des droits qu'ils ne laissent pas prescrire.

Venons à la France. On a vu combien son exposition est riche; elle peut hardiment porter un défi à l'étranger. Vanité nationale à part, ses soies sont les premières du monde; elles n'ont qu'un défaut et ne semblent pas vouloir s'en corriger; elles sont plus chères qu'aucunes. Entre les organsins du Piémont, les plus beaux après les nôtres, et les organsins du Vivarais, il y a toujours dans les prix de cinq à six francs de différence par kilogramme. L'opinion du fabricant n'en est pas moins favorable à la France, et cette opinion est appuyée de la meilleure des preuves, la préférence à prix d'argent. S'il surpaie la soie française, c'est qu'à l'emploi il retrouve au moins l'équivalent du sacrifice qu'il a fait, c'est que rien ne la supplée dans certaines fabrications, c'est qu'elle est plus égale, plus suivie, plus fine et plus forte à la fois que les soies venues d'au-delà des frontières. L'expérience est facile à faire, même pour les mains les moins expérimentées. Qu'on prenne dans les vitrines deux écheveaux, l'un des meilleures marques de l'étranger, l'autre de nos marques courantes; qu'on les déplie, qu'on examine la rondeur du brin, la netteté et la régularité du fil, et le jugement sera bientôt porté.

Dans l'exposition des soies françaises comme dans les expositions étrangères, il y a trois ordres de produits en montre : les cocons, les filés et les organsins, les déchets et les bourres. L'exposition du cocon est plutôt une affaire de curiosité qu'un acte d'industrie. Un fabricant de Lyon a eu l'ingénieuse idée d'en donner le spectacle au public; il a rassemblé et mis sous nos yeux tous les détails de la filature. De son côté, la magnanerie expérimentale de Sainte-Tulle (Basses-Alpes), que dirigent avec autant de succès que de talent MM. Guérin-Menneville et Eugène Robert, a exposé dans sa vitrine les élémens de la classification industrielle de la soie et tous les matériaux de son histoire. Dans aucun autre établissement la science et l'art ne jouent un plus grand rôle. Des recherches et des études y

sont faites sur les races et sur la graine, sur les maladies du ver et sur les remèdes qu'il convient d'y apporter, sur tout ce qui touche à l'hygiène des locaux, aux soins et aux procédés les mieux vérifiés, aux moindres circonstances de l'éducation. Nulle part on n'a fait plus d'essais, ni des essais plus heureux. En outre, une école gratuite de sériciculture, théorique et pratique, est annexée à l'établissement et compte déjà vingt ans d'exercices féconds en bons résultats. Ce sont là des services qui sortent de la ligne d'une exploitation ordinaire et donnent à la magnanerie de Sainte-Tulle un caractère à part. D'autres éducateurs ont également fourni des échantillons de cocons et dans toutes les espèces, — M. le marquis de Berthelat pour l'Allier, M. Durel pour l'Ardèche, M. Séneclanse et M. Turquais-Drutel pour la Loire, M. Fougassié-Vidal pour le Tarn; je ne parle ici que de ceux qui n'ont que des cocons et point de soie. Il y en a même qui n'exposent que des œufs, les uns purement français, les autres de races croisées, comme M. Estève, de la Drôme. Mystères de la nature où le profane n'a rien à voir et qui trompent même l'observation la plus exercée!

Du cocon si l'on passe à la soie, grège ou ouvrée, on se trouve en face de la plus abondante collection qui se soit jamais vue, et la plume hésite quand il s'agit de choisir. Naguère le même embarras naquit au sein des comités chargés de décerner les prix à la suite de l'exposition universelle de Londres, et pour s'en affranchir, on imagina un moyen de couronner tout le monde en ne désignant personne et d'accorder des médailles collectives soit à un groupe de producteurs, soit à un centre de production. Malheureusement le moyen a eu peu de succès; il faut, bon gré, mal gré, mettre quelques noms en relief. Il en est qui se désignent d'eux-mêmes et que la voix publique a mis hors de concours. Tel est celui de M. Louis Blanchon, dont la marque est classée à Lyon comme la première parmi les filatures connues. Après lui, nommons M. Dumaine de l'Ardèche, MM. Arduin et Chancel des Hautes-Alpes, Louis Boudon du Gard, Regard frères de Privas, Barrès frères et Menet de l'Ardèche, Molines de Saint-Jean du Gard, qui sont des grands lauréats de Londres, et dont l'exposition actuelle ne dément pas les succès. Puis viendront MM. Champanhet, Fougeirol, Deydier, Lambert, Panisset et Meffre, Perbost, Soubeyran et Thomas frères, qui tous appartiennent à la zone méridionale, — enfin, pour ne pas négliger les essais qui ont lieu dans des départemens moins favorisés, M. le comte d'Arlos dans l'Ain, M. Buffet à Chaley, et M. Schertz dans le Bas-Rhin, dont la soie provient de vers nourris de la feuille du scorsonère.

Restent maintenant les déchets et les bourres de soie, article longtemps négligé et de peu de valeur, et qui semble aujourd'hui, au

moyen d'un traitement nouveau, acquérir une certaine importance. Ces déchets comprennent toutes les soies courtes et brisées, qui résultent du travail de la soie grège, connues sous le nom de *frisons* et de *bassinats*, les cocons percés par les papillons destinés à la reproduction et ceux même qui, sous le nom de *douppions*, proviennent de l'accouplement de deux chenilles filant ensemble le même cocon. Plusieurs exposans en offrent dans leurs montres. L'aspect en est satisfaisant et prouve de sensibles améliorations. Les moyens employés pour transformer ces déchets ont beaucoup d'analogie avec ceux qui sont en usage dans la fabrication de la laine, et se ressentent des perfectionnemens dont cette dernière industrie a été l'objet. Aussi la bourre de soie entre-t-elle aujourd'hui, au moins pour une part, dans beaucoup de tissus nouveaux, non-seulement en soie pure, mais mélangés avec d'autres matières filamenteuses, tantôt à l'état de chaîne, tantôt à l'état de trame, quelquefois incorporée au fil de nature différente. De l'avis des hommes compétens, c'est là une tentative heureuse et qui doit multiplier le nombre des étoffes à bon marché, destinées aux fortunes modestes. La Suisse a fait dans ce genre un pas très marqué. Cependant il ne faudrait pas que cette petite révolution servît d'encouragement à la fraude et fût poussée hors de ses limites. La bourre de soie ne saurait remplacer la soie grège pour les grands articles, où celle-ci domine et doit toujours dominer : dans les foulards, par exemple, qui se prêtent peu à des combinaisons mixtes, même dans les tissus mélangés laine et soie, qui ont des règles précises, comme les baréges, les tarlatanes et les nombreux articles pour robes et châles qui servent de principal élément à la fabrication parisienne.

Telle est l'industrie de la soie avant la période du tissage; je passe maintenant aux soieries; ce sera l'objet de la seconde partie de ce travail.

II.

On a vu que la fabrication des tissus de soie a précédé en France la fabrication de la soie même. Sans admettre qu'il y eût déjà, comme quelques auteurs le prétendent, des fabriques de taffetas, dès le XIIIe siècle, dans le comtat venaissin, il est constant qu'une manufacture fut fondée à Lyon en 1450, une autre à Tours en 1470. Nîmes, Saint-Étienne, Avignon et Saint-Chamond ne montèrent leurs métiers que cent ans plus tard. Ces débuts furent d'ailleurs, autant qu'on en peut juger à cette distance, humbles et précaires; on s'attaqua plutôt aux petites étoffes, aux florences, aux doucettes, qui n'exigeaient pas une grande dépense ni un art bien raffiné. L'histoire

a recueilli, comme un événement, la date des premiers bas de soie qui aient paru en France; ce fut en 1517, et l'honneur de les porter revint à Henri II. Ces bas étaient d'origine étrangère; nos ateliers ne visaient pas encore si haut. Il fallait tout emprunter aux nations qui avaient pris les devans : les ouvriers à Florence ou à Gênes, les soies à la Perse, à l'Inde, à l'Asie-Mineure et à la Grèce.

D'ailleurs les conditions de la lutte n'étaient, dans cette première période, ni égales ni encourageantes. Les républiques italiennes, douées d'un génie entreprenant, servies par la nature et par la tradition, régnaient alors en souveraines sur le marché européen et n'étaient pas d'humeur à s'en dessaisir. Leurs étoffes réunissaient tous les mérites : l'éclat, la richesse, le bon marché. La matière première était à leurs portes et devint bientôt un produit de leur propre sol. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir la fabrication française contenue dans son premier élan, et sujette à des crises qui plus d'une fois la mirent en péril. Il y eut dans son existence des éclipses suivies de prompts retours, et si elle se maintint en dépit de tout, on le doit à deux causes qui n'ont pas été assez remarquées. La première est la décadence politique de ces petits états à la suite d'une courte grandeur, et qui, par la force des choses, devint une décadence manufacturière. La seconde tient au siége même que cette industrie avait adopté en France. Aucune ville, en effet, n'aurait pu, au même degré que Lyon, soutenir une aussi longue épreuve, ni la faire aboutir à son honneur. Vigilante, opiniâtre, laborieuse, elle pesait dans la balance par le chiffre et la nature de sa population, par la puissance de ses épargnes, par une aptitude au travail difficile à égaler. Une ruche n'a pas plus d'activité ni une activité plus féconde.

Quoi qu'il en soit, après deux siècles de durée, l'industrie des soieries ne semble pas encore bien assise sur ses bases. Vers 1680, le nombre des métiers flotte, à Lyon, entre 9,000 et 12,000, et encore n'est-ce là qu'un apogée, un moment fugitif qui correspond à la belle époque du règne de Louis XIV. Vingt ans plus tard, ce chiffre était bien réduit; il roulait entre 3,000 et 5,000. Des personnes dont l'autorité est réelle, entre autres M. Arlès-Dufour, imputent ce déclin à un motif unique, la révocation de l'édit de Nantes, qui priva la France d'un si grand nombre d'industriels habiles et de bons ouvriers au profit de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la Suisse. Loin de moi la pensée de contester les suites fatales de cet acte; il n'a que trop pesé sur les destinées de la patrie commune. Seulement il me paraît qu'au lieu d'appuyer sur une circonstance passagère, on aurait pu trouver aux vicissitudes de l'industrie des soieries une cause plus générale, une règle plus constante, une loi

historique, si le mot n'est pas trop ambitieux, d'un effet plus étendu. Cette loi peut se résumer en peu de mots : c'est que la fortune de cette industrie, comme de toutes les industries de luxe, a toujours coïncidé avec l'état du pays, florissante quand il était florissant, souffrante quand il souffrait, subordonnée au régime en vigueur, à la richesse et à la sécurité dont jouissaient les populations.

A l'appui de cette opinion, les preuves ne manquent pas, et M. Arlès-Dufour ne les méconnaît pas lui-même en d'autres occasions. Pour en revenir à la crise qui remplit la fin du XVII[e] siècle et la moitié du siècle suivant, la révocation de l'édit de Nantes suffit-elle pour l'expliquer? N'y eut-il pas une pression plus grande encore, exercée par les événemens politiques et militaires? La fin du règne de Louis XIV si austère et si sombre, les guerres ruineuses et malheureuses dans lesquelles il fut entraîné; plus tard les orages de la minorité de Louis XV et les dilapidations de la régence, l'état précaire des finances publiques et le discrédit universel qui suivit les aventures de Law, le triomphe de l'esprit de spéculation toujours mortel aux opérations régulières, l'élévation du loyer de l'argent, la méconnaissance des vrais principes d'administration et l'existence d'une foule de petits monopoles qui enchaînaient l'activité particulière, toutes ces causes, isolées ou réunies, durent nécessairement entrer pour une grande part dans cette léthargie si persistante et cet engourdissement si prolongé. Tous les faits le prouvent, toutes les inductions portent à l'admettre. Si l'industrie des soieries se relève vers 1765 et en revient au chiffre de 12,000 métiers battans, c'est que l'esprit public se relève aussi, c'est que la France a eu quelque trêve, a respiré, est sortie de la poussière des champs de bataille; c'est que le souffle de la liberté passe déjà sur l'industrie et la convie à une destinée nouvelle; c'est que des écrivains, comme Quesnay, enseignent l'art de développer la richesse des états et préparent les affranchissemens de Turgot; c'est enfin qu'il s'opère comme une métamorphose dans les notions du crédit et de l'économie industrielle. Après avoir épuisé les expédiens, on entrevoit la science tutélaire du travail humain, et à l'arbitraire d'autrefois succède le régime des garanties; en un mot, on définit mieux et on distingue plus nettement les droits de ceux qui gouvernent et de ceux qui sont gouvernés.

Ce progrès est encore plus sensible dans les années qui suivent; avec les lumières et le sentiment raisonné des choses, l'activité s'accroît, les entreprises se multiplient; de 1780 à 1789, le nombre des métiers monte à 18,000 et se maintient jusqu'aux premiers orages de la révolution. Ici l'influence politique pèse de nouveau sur l'industrie et en subordonne la marche aux événemens. Le luxe dispa-

rait dans le bouleversement des fortunes, les vêtemens se transforment, une sorte d'interdit somptuaire pèse sur toutes les classes et les réduit au même niveau. A l'aisance a succédé une misère commune. De là une crise plus violente que les crises antérieures et qu'aggrave le siége de Lyon : les métiers tombent à 3,000, et le choc a été si rude, que le chiffre ne se relève pas même avec la chute de cette politique à outrance, et quand le gouvernement échoit à des mains plus modérées. Il faut arriver à l'empire pour retrouver la situation de 1688 et de 1765, 12,000 métiers battans; c'est tout ce que purent amener la renaissance du luxe et douze ans de sécurité intérieure, accompagnés d'un énorme accroissement de territoire. Le chiffre de 1789 ne fut point alors atteint: c'est que la guerre sévissait et tendait à l'excès les ressorts du pays, enlevait les bras aux ateliers et l'argent aux caisses privées, fermait les marchés lointains et ne laissait à l'industrie pour débouché qu'un continent en feu et ruiné par les exactions militaires. Aussi, dès que la paix fut rendue au monde, y eut-il un essor soudain et presque inespéré. Dès 1816, on comptait à Lyon 20,000 métiers à l'œuvre, 24,000 en 1822, 27,000 en 1827. Depuis lors, le mouvement ne s'est plus arrêté; à peine y eut-il une courte halte à la suite des révoltes locales de 1831 et de 1834; dès le milieu de 1837, le nombre des métiers s'élevait à 40,000, et au moment de la révolution de février il dépassait 50,000. Voilà où dix-huit années d'un règne paisible et régulier avaient conduit l'industrie de Lyon. Jamais elle n'avait connu des jours plus prospères ni poussé ses conquêtes plus loin : son travail d'alors, rapproché de celui des époques précédentes, sous la convention, sous Louis XIV, sous l'empire, sous Louis XVI et sous la restauration, était comme vingt, cinq, quatre, trois et deux sont à un. Ces chiffres sont significatifs.

Circonstance singulière et qui mérite d'être signalée! Les événemens de 1848 ne portèrent pas à la fabrication des soieries le même coup qu'aux autres branches de la production française. On aurait pu croire qu'au milieu de la détresse du crédit, des agitations populaires, des sombres perspectives du temps, ces objets de luxe, ces superfluités recevraient une bien autre atteinte que les denrées et les marchandises de première nécessité, celles qui défraient nos plus stricts besoins. C'est le contraire qui eut lieu. Pendant que les tissus de laine et de coton, même les plus communs, éprouvaient des dépréciations notables et supportaient les dommages inséparables du délaissement, les étoffes de soie continuaient à faire bonne figure, maintenaient ou élevaient leurs prix et restaient en possession de leurs débouchés. Il est même constant qu'aucune période ne leur a été plus favorable que celle des quatre années qui se sont

écoulées de juin 1848 à la fin de 1852. Les plus beaux inventaires de la soierie se rapportent à ces dates et surtout aux plus voisines de la commotion révolutionnaire. L'accroissement subit des métiers s'y rattache aussi; le nombre s'en éleva à 60,000 et 65,000 et n'a pas été dépassé depuis lors. A quoi cela tient-il? Comment expliquer ce contraste? Le plus naturellement du monde. La soierie ne relève pas de la France seule; elle a un autre empire, et ce n'est pas le plus ingrat; elle a, pour moitié au moins, une clientèle au dehors que la paix lui a value, et qu'elle conserve au prix d'efforts incessans. Or, quand l'intérieur lui manque, l'étranger lui reste fidèle, et c'est ce qui est arrivé en 1848 et 1849. Jamais les commandes n'ont été plus suivies. La soierie a même pu tirer avantage, dans une certaine mesure, de cette peur universelle qui avait gagné tous les producteurs agricoles et ne leur laissait aucune liberté d'esprit. Les cocons étaient descendus de 5 fr. à 2 fr. le kilogramme; c'est la soierie seule qui a profité de ce rabais irréfléchi et que rien ne justifiait.

Ainsi dans ces deux conditions, la paix et la liberté, se trouvent les garanties de prospérité pour l'industrie des soieries; le meilleur régime est celui qui les procure et les maintient. La liberté est nécessaire à son économie intérieure, la paix à ses débouchés; elle a souffert toutes les fois que l'une ou l'autre lui ont manqué. Sous l'ancien régime, c'est par le privilége qu'elle était frappée de langueur; sous l'empire, c'est par la guerre qu'elle a été contenue dans d'étroites limites. Elle ne s'est possédée elle-même et elle n'a conquis le monde que lorsque toutes les entraves ont disparu et que rien n'a gêné son essor. Sans doute il faut faire une part, dans les nécessités de son existence, à la sécurité intérieure et à la discipline inséparable d'un travail régulier : l'exemple de la convention est là pour prouver ce que devient l'industrie chez un peuple qui aux charges des hostilités extérieures ajoute les horreurs des troubles civils; mais de si grands désordres sont rares, Dieu merci! et telle est aujourd'hui la puissance des intérêts, que le mal s'arrête avant d'avoir pris de la gravité et que le retour ne se fait pas attendre.

Pendant que Lyon marchait ainsi et à travers les difficultés des temps dans une voie de perfectionnement continu, que devenaient les autres états de l'Europe? Comment s'y comportait l'industrie des soieries? à quel régime y était-elle soumise? jusqu'à quel point renfermait-elle les élémens d'une rivalité redoutable? Ce sont là des questions à examiner. D'abord l'Angleterre : en matière de manufactures, c'est à elle qu'appartient le premier rang. Il ne semble pas qu'avant la révocation de l'édit de Nantes, le tissage des soies y ait eu de l'importance et soit allé au-delà de quelques essais. On cite pourtant quelques actes publics, et entre autres une loi de 1666, qui

porte à 40,000 le nombre des individus vivant de cet art, chiffre exagéré, il faut le croire. Mais quand la persécution religieuse eut jeté sur les rivages de la Grande-Bretagne 50,000 Français, parmi lesquels se trouvaient d'excellens fabricans, de bons contre-maîtres et des ouvriers habiles, il y eut dans cette industrie un élan réel et très caractérisé. Spitalfieds en devint le siége, et est resté depuis lors pour l'Angleterre ce que Lyon est pour la France. Bientôt la fortune arriva, et avec la fortune vinrent ces idées d'exclusion familières aux industriels, et dont ils ont tant de peine à se défendre. A tout prix, coûte que coûte, ils voulurent s'assurer du marché anglais et assiégèrent le parlement de sollicitations et de demandes qui avaient pour but la mise à l'index de toute compétition étrangère. Cette poursuite dura plus d'un siècle, et forme l'un des plus curieux et des plus édifians chapitres de la protection appliquée à l'industrie.

Les premiers actes qu'on arracha aux communes furent la prohibition absolue des étoffes venant du dehors. Jusqu'alors l'Angleterre s'était librement pourvne dans les pays à sa convenance, et les états de douane constatent que de 1685 à 1692, il y avait été importé pour 700,000 liv. sterl. de soieries. Ce commerce dut cesser : par une patente de 1695, Spitalfields obtint le privilége des taffetas lustrés et des articles dits *à la mode*, alors fort recherchés. Deux ans plus tard, en 1697, l'interdiction s'étendit aux soieries de France et d'Europe, et quatre ans après, en 1701, à celles de la Chine et de l'Inde. C'était aller vite en besogne et se montrer bien exigeant : pourtant on ne s'en tint pas là; on voulut faire du moulinage ce qu'on avait fait du tissage, une œuvre nationale. Alors commença le châtiment : le privilége est une arme à deux tranchans qui blesse autant qu'elle sert. Les droits dont on avait frappé les soies moulinées chargèrent outre mesure le prix des étoffes, et la contrebande seule put rétablir l'équilibre au profit des consommateurs. De 1719 à 1824, ce ne fut qu'une succession de plaintes de la part des fabricans, qui demandaient à être mieux protégés, et d'actes du parlement, qui multipliaient contre la fraude des peines toujours inefficaces. De leur côté, les ouvriers élevaient d'autres prétentions et, coalisés entre eux, réclamaient un tarif qui les défendît contre l'abaissement des salaires. Là-dessus démêlés sans fin, grèves menaçantes, relations envenimées dans lesquelles la force publique dut intervenir, en même temps vides dans la production et renchérissement des prix, qui arrangeaient les affaires de la contrebande. Enfin en 1773 la détresse de l'industrie était telle que le parlement eut la main forcée; sept mille métiers chômaient et laissaient autant de familles sans pain. On rendit un acte, qui fut nommé *acte de Spitalfields,* par lequel le taux des salaires était livré à l'appréciation des magistrats :

l'arbitraire devenait le contrepoids du privilége; l'industrie ne s'appartenait plus. Triste spectacle et dure leçon! De pareils exemples devraient convertir les plus incrédules et dissiper les illusions, même les plus invétérées.

Cependant, grâce à la guerre et au blocus européen, l'industrie des soieries reprit quelque activité en Angleterre de 1798 à 1816 : la contrebande avait désarmé, c'était la marine militaire qui faisait la police des mers; mais, dès le retour de la paix, la souffrance reparut et avec une énergie telle que, bon gré mal gré, il fallut écouter les conseils de l'expérience et du bon sens. Un ministre éminent, Huskisson, entreprit cette réforme. Rompant avec le passé, il demanda à la liberté ce qu'on avait en vain demandé au privilége, fit abolir l'acte de Spitalfields, et remplaça la prohibition par des droits modérés. Les fabricans criaient à la ruine, ce fut la fortune qui leur arriva. L'industrie, jusque-là inerte, se réveilla comme sous un coup de fouet; concentrée naguère dans une ou deux villes, elle se répandit dans vingt ou trente localités, Coventry, Macclesfield, Manchester, Paisley, Leck, Derby, Norwich et autres. Tous les environs de Londres, tout le Lancashire eurent leurs ateliers; on tissa la soie partout où l'on tissait le coton et la laine. Au moment où Huskisson fit prévaloir ces projets, en 1824, il n'y avait dans tout le royaume-uni que 24,000 métiers battans; en 1829, cinq ans après, on en comptait 50,000. Depuis lors et sous l'empire de droits graduellement réduits et à peine sensibles, le mouvement s'est continué dans le même sens et avec une puissance toujours accrue. Aujourd'hui la Grande-Bretagne a cent mille métiers occupés. Elle admet, il est vrai, pour 70 millions de nos soieries et de nos rubans, mais ses fabriques, qui, sous l'empire de la prohibition, employaient à peine un million de kilogrammes de soie, en emploient maintenant trois millions de kilogrammes, entrant en pleine franchise : tant il est vrai que l'activité appelle l'activité et qu'en se montrant libéral vis-à-vis des autres, un peuple sert moins leurs intérêts que les siens et fait encore le meilleur des calculs!

Auprès de l'Angleterre, les autres états ont une situation un peu effacée, et leur histoire n'offre pas cet intérêt économique. Celle de la Suisse, toute modeste qu'elle est, renferme pourtant plus d'un enseignement. Voilà un petit pays qui semble bien maltraité par la nature; il n'a rien de ce qui rend les autres si intolérans et leur inspire l'orgueil et la prétention de se suffire. Il n'a ni le fer, ni le coton, ni la soie, ni le charbon, ni même le blé pour se nourrir; il n'a point de bâtimens pour expédier au loin ses produits, ni de ports où les matières premières puissent arriver à peu de frais; il n'a ni traités de commerce à passer ni douaniers armés pour se défendre;

il est isolé au milieu de l'Europe et ouvert à tous ses voisins pendant que ses voisins se gardent avec une défiance ombrageuse. A l'intérieur, il n'a rien imaginé de ce qui fait le souci des autres états, ni faveurs pour certaines classes, ni règlemens pour le travail, ni expositions publiques, ni rubans, ni croix, ni encouragemens administratifs, ni législation variable à l'infini, ni monopoles fortement constitués. Eh bien! ce petit pays, si dépourvu, si oublié, pour lequel le ciel a si peu fait et qui semble s'abandonner lui-même, a pourtant des industries, et des industries dignes d'attention, une légion de manufacturiers et des plus méritans. — Comment s'y prennent-ils donc, ces déshérités? comment font-ils pour lutter contre les états qui ont une organisation si savante? Ils font du mieux qu'ils peuvent, et c'est tout leur secret; ils achètent où il leur convient d'acheter, vendent où il leur est possible de vendre. S'ils n'ont ni charbon, ni blé, ni fer, ni machines, ni coton, ni soie, ils ont l'argent, qui en procure, et sont libres d'aller prendre ces objets là où ils les trouvent à plus bas prix et de meilleure qualité. C'est leur seul avantage, et il paraît que cet avantage leur suffit; ils laissent aux autres les méthodes raffinées et font doucement leur chemin; ils n'envient ni ne se plaignent.

Il est vrai qu'à cette liberté d'action, à cette tolérance sans limites, la Suisse unit des conditions qui ne se rencontrent point ailleurs. Nulle part l'industrie n'est aussi patriarcale ni plus étroitement liée aux travaux des champs. C'est surtout durant les longues veillées d'hiver et près du foyer de famille qu'elle s'exerce avec le plus de fruit. C'est là aussi qu'elle est née, à la suite des persécutions religieuses dont eurent à souffrir l'Italie aux XIII[e] et XIV[e] siècles et les Pays-Bas sous la domination espagnole. On comprend combien cette situation est favorable à l'exercice d'une industrie : le salaire, ainsi combiné, ne compte plus comme le principal dans les moyens d'existence, il n'en est que l'accessoire; il peut être réduit sans inconvénient et du gré de celui qui le reçoit comme de celui qui le paie. Si modéré qu'on le suppose, il apporte un peu d'aisance dans la maison ou bien y constitue une épargne. Aux champs d'ailleurs, les mœurs sont simples et les goûts sont bornés; le spectacle du luxe n'y conduit point à l'envie, on n'est exposé ni aux dépenses ni aux séductions des villes : il n'est pas jusqu'à ce mélange de travaux qui ne soit salutaire pour le corps et sain pour les âmes. En revanche, le cadre de l'industrie y est forcément restreint; il faut qu'elle écarte tout ce qui est invention, s'en tienne aux produits élémentaires, aux objets d'une vente courante et d'un débit constant. C'est ce que la Suisse a compris; ses métiers ne tissent pas ou ne tissent que fort peu d'étoffes façonnées dont les dispositions varient et dont la vogue

n'a qu'une saison; ils ne fabriquent que des étoffes unies ou à carreaux, toujours les mêmes et toujours assurées d'un placement; mais cet effort d'une population intelligente, porté vers le même article, en a fait le succès, et aujourd'hui la fabrication suisse a pris en Europe et en Amérique un rang que les puissances de premier ordre lui envient et que personne ne saurait lui contester. Zurich a les étoffes et Bâle les rubans; le travail est disséminé dans les villages qui les entourent, et s'étend aux cantons les plus voisins. Zurich compte 20,000 métiers, Bâle 10,000, et l'ensemble de leur production est évalué à 50 ou 60 millions de francs; par le mérite des qualités et la discrétion des prix, elle a pénétré sur tous les marchés du monde que les douanes ne lui ferment pas.

Le groupe d'états désigné sous le nom de Zollverein marche presque de pair avec la Suisse pour les étoffes de grande consommation, et sur certains points, comme les montagnes de la Saxe, l'industrie y garde le même caractère mixte. Dans les dates et l'origine, il y a aussi analogie, et c'est un fait caractéristique et curieux à noter, que les dissidences en matière de croyances ont été le principal instrument de la diffusion des arts et du commerce sur la surface du globe. C'est ainsi que de grandes industries ont fait leur chemin, c'est ainsi que l'Amérique du Nord s'est peuplée. Il n'y a d'ailleurs dans le Zollverein rien qui ne soit l'imitation de ce que l'on voit dans le reste de l'Europe. Naguère le régime du travail y variait d'état à état, suivant les préjugés, suivant les lieux, suivant les temps; aujourd'hui, et grâce à l'association récente, il y règne une certaine uniformité : chaque localité a gardé les fabrications qui sont plus particulièrement de son ressort; toutes y ont trouvé, par la suppression des barrières intérieures, la jouissance et les bénéfices d'un marché plus étendu. Dans ce partage, les provinces rhénanes ont eu naturellement le premier lot, et c'était justice; la Prusse proprement dite, la Saxe, le Brandebourg, la Westphalie, ne viennent qu'après. Deux villes dominent surtout pour la production des soieries, Crefeld et Elberfeld. On y fabrique les velours courans et les rubans de velours sur une échelle considérable et à des conditions qui semblent défier la concurrence. Vierzen a aussi une réputation en ce genre et des mieux établies; nulle part on n'entend mieux le mélange de la soie et du coton, qui permet d'abaisser les prix dans une proportion presque inimaginable. Envisagé dans son ensemble, le Zollverein occupe 30,000 métiers, et aspire à tous les genres de succès. Pour les taffetas unis, il lutte avec la Suisse, pour les façonnés il se mesure avec Lyon et cherche à l'égaler en le copiant.

L'Autriche, cet autre foyer de l'activité allemande, a fait, dans ces derniers temps, de louables efforts pour se mettre au niveau des

états auxquels la rattache une communauté d'origine. Si l'industrie des soieries n'y est pas ancienne, si la tradition n'y remonte pas bien haut, le zèle de ses manufacturiers y supplée et regagne le temps perdu. Sur aucun point, on ne montre plus de désir de parvenir, plus d'ardeur vers le perfectionnement, plus de patience dans l'imitation. A peine un dessin a-t-il paru à Lyon, qu'il est déjà sur les métiers de Vienne. C'est autour de cette ville et dans un rayon peu étendu que l'industrie est concentrée; elle y trouve un débouché naturel, un appui financier, et ce sentiment du goût qui règne dans les capitales. Est-ce au choix de ce siége, est-ce à l'aptitude de ses agens qu'il faut attribuer les progrès de cette industrie? Toujours est-il qu'elle a été un sujet d'étonnement pour les juges les plus autorisés; ils ont admiré la variété, l'entente, la bonne exécution des articles, et particulièrement des étoffes pour meubles et pour ornemens d'église. On a cité souvent les Chinois pour l'art qu'ils déploient à copier les produits de l'Europe; les Autrichiens, à ce qu'il semble, ne leur cèdent en rien et ne s'en tirent pas avec un moindre honneur. C'est le procédé de Daguerre appliqué à l'industrie. Nouveautés, colifichets, mouchoirs, cravates, écharpes, ils savent tout reproduire et avec une fidélité qui trompe même un œil exercé. Là est le secret et le titre de la fabrication autrichienne; si elle n'invente pas, elle sait choisir ses modèles.

De toute l'Italie, où la fabrication des soieries joua autrefois un si grand rôle, il n'y a plus que la Sardaigne qui ait conservé quelques élémens et quelques débris du passé. La Lombardie a désarmé; elle semble réduire son ambition et concentrer sa force dans le domaine de la filature. Ni Venise, ni Milan, ni Vérone, jadis si florissantes, ne sont en mesure de paraître dans un concours pour les étoffes; en revanche, Gênes et Turin sont sorties de leur long sommeil et aspirent à renaître. Longtemps Gênes eut le privilége du beau velours; les noms de la ville et du tissu étaient inséparables. Gênes a été dépassée et s'efforce de se remettre en ligne; Turin y prétend aussi, et la rivalité locale ainsi provoquée ne peut que favoriser cette renaissance. Le gouvernement sarde y aide, de son côté, avec cette intelligence qu'il apporte à tout ce qu'il fait. A l'exemple de l'Angleterre, il a vu le nerf et le ressort des industries là même où il est, non dans l'exclusion, mais dans la concurrence; il a abaissé les droits sur les soieries étrangères.

L'Espagne n'en est malheureusement pas là; elle se débat dans les routines de l'économie publique, accompagnées de leur cortége ordinaire, les prétentions et les révoltes des ouvriers. Aussi la contrebande a-t-elle fait de ce malheureux pays le point de mire de ses plus belles opérations; c'est là un commerce en règle, avec ses primes,

ses tarifs bien connus, sa puissance et sa solvabilité. Cependant il existe au-delà des Pyrénées bien des élémens pour une régénération manufacturière. La Catalogne et le royaume de Valence soutiennent du mieux qu'ils peuvent leur vieille réputation, et, pour quelques articles spéciaux, conservent une certaine supériorité. Quant au Portugal, il n'en faut parler que pour mémoire.

Restent maintenant les pays qui furent le berceau de l'industrie des soieries, et auxquels l'Europe en fournit aujourd'hui, la Turquie, la Grèce, l'Égypte et les états barbaresques. Tout s'y réduit à une fabrication locale, adaptée aux besoins qu'elle dessert, aux habitudes et au goût des populations. C'est l'industrie à l'état rudimentaire, et qui participe de l'immobilité des Orientaux. Les dessins en sont originaux, les couleurs brillantes, mais tels que la tradition les a fixés, et comme ils étaient du temps des kalifes. La Chine et les Indes ont également ce caractère stationnaire et cette constance dans l'exécution. Ce qu'étaient les soieries de Chine il y a mille ans, elles le sont encore. Les générations d'ouvriers se succèdent sans que les procédés changent; à peine modifie-t-on les dessins. Ce sont toujours les mêmes damas économiques et beaux, les mêmes broderies sur châles et écharpes, les mêmes crêpes, les mêmes satins épais et résistans. On ne peut pas dire que ce soit là un art déchu, c'est un art qui s'est imposé des limites et tracé un cercle pour ne jamais le franchir. Que lui importent l'Europe et ses goûts changeans? Il a des millions de cliens qui s'accommodent de cette fixité, et si les barbares, comme ils nous nomment, ont besoin de quelques ballots d'étoffes, ce n'est pas la peine qu'on s'en préoccupe, et encore moins qu'on modifie pour cela des usages établis de temps immémorial. Dans les produits de l'Inde, il y a plus de variété, quoique la fidélité aux traditions soit la même. L'Inde a été de tous temps la patrie des tissus délicats, des châles de prix, des écharpes transparentes. Nulle part on n'a su marier la soie et l'or dans des proportions plus heureuses, nulle part l'harmonie des couleurs, la combinaison des matières, l'originalité des dessins, n'ont été poussées plus loin. Si nous avons une méthode plus sûre, des procédés plus savans, plus de ressources et plus d'imagination, il ne faut se montrer ni ingrat ni dédaigneux envers ces artisans de l'Asie centrale, qui nous ont fourni les premiers modèles à imiter, et qui sur quelques points sont encore nos maîtres.

Voilà ce qu'a été, dans le cours des temps, l'industrie des soieries et ce qu'elle est aujourd'hui. Pour mieux en juger l'importance, il n'y a plus qu'à ajouter quelques chiffres sur la production générale de la France. Les évaluations ne sauraient être qu'approximatives, et varient suivant les auteurs; elles sont en outre assujéties à

toutes les incertitudes des documens administratifs. Il y a dix ans, les états officiels portaient à 406,377,455 francs la valeur des soieries annuellement fabriquées. Aujourd'hui on est fondé à l'élever à un demi-milliard, et à 160,000 le nombre des métiers en exercice. En 1853, l'exportation des tissus de soie a atteint le chiffre de 376 millions, ce qui représente le double à peu près de la valeur des autres tissus vendus au dehors. Ce chiffre est descendu en 1854 à 311 millions, à la suite de la crise américaine. Les tissus de soie reçoivent des destinations diverses; ils vont aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne, dans les mers du sud, en Russie, en Belgique, dans les Pays-Bas, en Suisse et dans le Levant. C'est Lyon qui en fournit le principal contingent, et après Lyon, Saint-Étienne, son brillant satellite. Si Lyon a les étoffes, Saint-Étienne a les rubans et y est inimitable. Pour cette seule ville, la production s'élève à 80 millions, dont 50 au moins sont exportés.

L'histoire de l'industrie des soieries nous met à même de mieux apprécier le rôle qu'elle joue et la place qu'elle tient dans le concours actuel. J'ai dit quelles sont les forces respectives des états producteurs, comment elles se sont développées ou amoindries, à quelles causes on peut attribuer leur accroissement ou leur déclin : je vais maintenant examiner les choses comme elles se présentent dans les galeries du palais, en commençant par les expositions de moindre importance.

L'Inde anglaise n'a que deux représentans; il est vrai que le rang et la richesse compensent ce qui manque du côté du nombre. L'un est le roi de Burma, qui nous offre les échantillons variés des étoffes sorties de ses manufactures. C'est déroger; mais l'Asie est sans préjugés, et le commerce s'y trouve en bonnes mains, témoin le second exposant, la compagnie des Indes, qui est de beaucoup au-dessus des rois indiens, puisque c'est elle qui les fait et les défait, avec aussi peu de gêne que de respect. La compagnie des Indes apporte à toutes les expositions une bonne grâce qui n'a d'égale que sa magnificence. Elle n'a pourtant ni médailles à attendre, ni rubans à espérer; elle en donnerait plutôt. Elle ne court pas non plus après la clientèle; la sienne comprend cent vingt millions de sujets médiats ou immédiats que la couronne anglaise lui a livrés corps et âme, et s'étend à tous les marchés de l'univers en raison des priviléges exclusifs dont elle jouit. Il faut savoir gré à la compagnie des Indes de rester affable dans la puissance et modérée dans la grandeur. Elle a bien voulu traiter la France en alliée et recommencer pour elle, non sans dommages ni frais, l'exhibition qui avait étonné et charmé l'Angleterre. Nous avons donc revu, à côté des gracieuses frivolités de l'art hindou, cette collection de tissus de soie qui est un

titre plus sérieux et une expression plus réelle de son génie. Rien n'y manque, et l'œil en est ébloui. Ce ne sont qu'écharpes et fichus de mille couleurs, mouchoirs de bayadères à petits carreaux d'un rouge tendre, quadrillés d'argent et de nuances si vives et si multipliées qu'on les dirait empruntées aux ailes des papillons, tapis de table émaillés de fleurs, étoffes pour robes ou pour tentures, selles en velours, manteaux brochés ou façonnés, de la forme la plus curieuse et du dessin le plus hardi. Qui veut connaître l'Inde doit l'étudier là; il s'y fera, mieux que dans les livres, une idée de cette civilisation efféminée qui l'a mise à la merci de toutes les conquêtes et de tous les conquérans, depuis Bacchus jusqu'à lord Clive et à lord Wellesley.

Le Portugal a fait un effort dont il faut lui savoir gré : il a quatre exposans avec des gros de Naples, des damas, des tissus pour robes et pour ameublemens, des velours, des satins et quelques mouchoirs de soie plus particulièrement empreints du goût local. L'Espagne reproduit les mêmes articles sur une plus grande échelle; elle a vingt exposans. C'est Barcelone qui a fait tous les frais; Valence manque et laisse une lacune; il y a eu là sans doute une jalousie de voisinage et un petit dépit de famille. Nous y perdons un terme de comparaison et une occasion de juger laquelle des provinces manufacturières de la Péninsule est dans la meilleure voie. Les objets que Barcelone a envoyés ne sont pas sans mérite et portent le cachet du pays. Il y a, entre autres, des châles de satin qui, pour la forme, les dessins et les couleurs, sont en merveilleux accord avec les épaules auxquelles ils sont destinés, des bretelles et des jarretières en soie d'un luxe qui ne nous est pas familier, des mantilles de fantaisie, des chenilles, des rubans de velours et des coiffures qui font rêver à l'Andalousie. A tout prendre, cette obéissance à des coutumes nationales vaut mieux que de mauvaises imitations; l'œil y gagne et l'art échappe à l'uniformité. Si l'on en excepte quelques magasins de modes, il n'y a nul avantage à ce que le chapeau français fasse le tour du monde, comme il en prend le chemin.

On n'accusera pas le pays levantin de sacrifier à l'épidémie régnante. Ce qu'on en voit à l'exposition prouve qu'il entend rester ce qu'il a été, conforme à lui-même et ne se réglant pas sur autrui. Tunis est toujours Tunis dans ses mouchoirs lamés ou brodés d'argent, dans ses *sefsaris,* dans ses *gandouras* légers comme des toiles d'araignée, dans ses couvertures brochées et ornées comme en comporte le climat. Tripoli ne déroge pas non plus dans ses étoffes soie et or ou tissées avec les soies de Crète; l'Égypte obéit au même sentiment en multipliant les soieries rayées, qui ont été et sont encore le caprice des harems et la matière employée dans les beaux cafe-

tans. Ces trois états ont d'ailleurs des exposans de qualité, le gouverneur de la province pour Tripoli, le bey pour Tunis, et pour l'Égypte le pacha; avec les rois et la compagnie des Indes, c'est presque un congrès de souverains. Là malheureusement s'est borné le contingent des provinces turques; les plus florissantes, les plus habiles dans l'art de tisser et de nuancer la soie sont absentes du concours. Rien de la Turquie d'Europe, rien de la Turquie d'Asie; ni Constantinople, ni Andrinople, ni Smyrne, ni Brousse n'ont envoyé de produits. Est-ce négligence ou préoccupation de la guerre? Le vide est fâcheux dans tous les cas et n'est pas justifié par un simple retard : le concert devrait être plus grand lorsque les drapeaux se confondent. La Grèce s'est montrée moins sourde à l'appel : elle est représentée par de beaux noms. Sparte expose des tissus de soie pour chemises; les religieuses du monastère de Saint-Constantin en exposent aussi; Hydra a des écharpes bleues et jaunes rayées d'argent, d'autres rouges avec des raies d'or, Cumi des essuie-mains et des ceintures d'une exécution originale. C'est bien l'Orient, et on le retrouve jusque dans ces moustiquaires dont l'usage ne s'étend pas au-delà d'un certain degré de latitude.

L'exposition des états sardes, si riche en soies grèges et ouvrées, laisse beaucoup à désirer du côté des soieries. Gênes n'y a que des colifichets, des plumetis, un coussin brodé d'or et de soie, mais rien en étoffes, rien surtout dans les velours, qui constituent son véritable titre. Turin a quelques velours d'une bonne exécution, et qui font honneur à MM. Chichizola, et des passementeries d'or, d'argent et de soie. En somme, ce n'est pas là une expression sérieuse de la fabrication locale : cinq ou six exposans à peine, et des produits de fantaisie ou d'un emploi restreint! L'Autriche s'est montrée plus généreuse ou plus courageuse, comme on voudra. Vienne seule a quarante exposans, et offre un assortiment complet dans tous les genres, velours, rubans de velours et de soie, fichus de chenilles, peluches, tissus brochés, façonnés, quadrillés, unis, tulles de soie, damas, ornemens d'église, écharpes, foulards, satins, étoffes pour ameublement, pour robes, pour gilets ou cravates, même des portraits de souverains reproduits avec plus ou moins de bonheur. Par le nombre des concurrens et la variété des objets, on peut juger de l'essor tout récent qu'a pris cette industrie. Avec moins de confiance dans ses forces, Lyon aurait à s'en préoccuper. On le copie, et c'est un honneur; on lui emprunte ses dessins, et c'est un hommage rendu au goût français; mais cet honneur et cet hommage pourraient, si on les pousse trop loin, devenir un souci et un danger. Il y a des fabricans, comme MM. Charles Moring pour les rubans et MM. Reichert pour les tissus, qui en sont arrivés à un degré de

perfection réel, et peuvent se présenter, sur les marchés de l'étranger, dans les conditions d'une rivalité sérieuse.

Plus que Lyon, le Zollverein aurait sujet d'en prendre quelque alarme : ce sont là pour lui des concurrens plus directs, plus contigus, et qui le serrent de plus près. Son exposition prouve qu'il n'entend pas se laisser devancer; elle se compose à peu près des mêmes articles, et compte cinquante-deux noms, dont quelques-uns haut placés dans l'industrie, comme MM. Diergardt pour les velours, et MM. Scheibler pour les étoffes. D'autres manquent, et leur absence a été remarquée, — par exemple, MM. Simons, Vanderleyer, Bœdinghaussen et Van-Bruck. Peut-être faudrait-il attribuer le fait aux ombrages de la politique, si déjà, à l'exposition de Londres, le Zollverein n'avait montré la même défiance et la même hésitation. Il y a donc lieu d'en chercher ailleurs le motif, et c'est le cas de se demander comment des manufacturiers éminens se tiennent à l'écart de solennités semblables. La Prusse et ses soieries ne sont pas seules en cause; partout il y a eu des abstentions et pour tous les produits. A quoi cela tient-il? A des préventions et à des calculs. Chez ceux-ci c'est fierté, chez ceux-là défiance : les uns, sentant leur force, assurés de leur vente, ne voient point d'avantage à briguer ce certificat public; les autres y redoutent un piége et s'imaginent qu'à se mettre au grand jour, on leur dérobera leur secret. Les timorés répugnent à mêler leurs noms aux intrigues inséparables d'un tel concours et veulent s'épargner le souci et les dépenses qu'il entraîne. A ces motifs peu graves se joignent aussi des motifs plus sérieux. Les manufacturiers consciencieux qui se présentent avec leur fabrication courante craignent, non sans quelque fondement, de se trouver en présence de produits d'apparat et de travaux de laboratoire. Enfin il en est qui regardent comme au moins suspectes la compétence des juges et surtout celle des curieux, et préfèrent demeurer à l'abri des faux jugemens, des suffrages surpris et des appréciations superficielles.

Si le Zollverein s'est un peu effacé, la Suisse a donné avec toutes ses forces. On sent là une vigueur, une sève qui ne demandent qu'à se produire. Les cantons ont fourni 89 exposans; Zurich en a 47, Bâle 24, Argovie 4, Saint-Gall, Underwald, Berne, les Grisons, chacun 1. Pour les genres, il y a, on l'a vu, deux groupes distincts; Bâle tisse les rubans, Zurich les étoffes. Point de prétentions aux grands effets ni aux dispositions coûteuses; c'est au bon marché que cette fabrication vise. Des façons simples, le mélange intelligent de matières économiques comme la bourre de soie, et par-dessus tout une exécution régulière et suivie, voilà ce qui distingue cette collection, l'une des plus intéressantes sans contredit que l'on puisse visiter aux

Champs-Élysées. Pour la bien apprécier, il n'y manque qu'une chose, c'est la mention des prix en regard des coupons; on verrait alors jusqu'où peut descendre le coût d'un objet de luxe, lorsqu'il est traité avec cette conscience et cette sûreté de moyens. Une autre remarque à faire, c'est qu'une sorte d'égalité règne dans cette manufacture de républicains; on dirait que les mœurs du pays répugnent à ce qui s'élève, et là comme ailleurs maintiennent le niveau. Cependant il y a quelques noms à distinguer, ceux de MM. Baumann, Bischoff, Ryffel et Schwarzenbach pour les tissus de soie unis, rayés, à carreaux, lisses, croisés ou satinés, — ceux de MM. Bary, Frayvogel, Richter, Sarasin, Soller et Sulger pour les rubans unis ou façonnés, ou de satin écru fait avec de la soie grège.

Avec la Grande-Bretagne, les procédés changent et les proportions aussi; aux ateliers de campagne succèdent les ateliers mécaniques. Sur les trois royaumes, deux ont fait défaut, l'Irlande et l'Écosse; l'Angleterre seule a donné, et en apparence elle n'a mis que peu de forces en ligne. Comme noms isolés, elle est réduite à vingt-cinq exposans; mais elle a une réserve qui vaut une armée : c'est le comité de Manchester, représentant soixante fabricans anonymes du district de Manchester et de Salford. Ni la variété ni la richesse ne manquent à cette exposition; elle réunit tous les genres et porte l'empreinte d'un travail puissant. Il y a de beaux velours, des damas bien faits, des brocatelles traitées avec soin, des tissus pour robes, pour meubles et pour cravates, des satins pour gilets, des étoffes façonnées et brochées, où l'on trouverait peu à reprendre comme exécution matérielle. Il y a surtout une abondance de foulards, les uns tissés et imprimés en Angleterre, les autres venant de l'Inde et dont l'impression seule est anglaise. Ce qui manque à tout cela, c'est un je ne sais quoi plus aisé à sentir qu'à définir, c'est la manière, c'est le goût, l'harmonie des couleurs, le choix des dessins, la disposition générale. Où en serions-nous, hélas! si à côté de tant d'élémens de force l'Angleterre n'avait aussi ses points vulnérables? Avec ses soies du Bengale d'un prix si réduit et affranchies de tout droit, ses vastes établissemens où les frais généraux s'absorbent pour ainsi dire dans la puissance de la production, ses relations ouvertes sur tous les marchés du globe, son activité infatigable, ses inépuisables ressources, ce génie du commerce qu'elle pousse si loin, cette soif de domination qui inspire tous ses actes et lui a valu une partie de sa grandeur, elle nous aurait bientôt enlevé ce beau fleuron industriel, le seul peut-être de notre couronne qui soit à l'abri de ses atteintes. Rien ne lui coûte quand il s'agit d'arriver. Déjà Coventry menace Saint-Étienne avec ses rubans; Manchester et Spitalfields essaient de se mesurer avec Lyon, et il semble que les

distances soient diminuées, témoin les essais heureux de MM. Winkworth et Procter, de Manchester, qui sont au nombre des exposans, et ceux de MM. Stone et Kemp, de Spitalfields, qu'on regrette de ne pas voir parmi eux.

Lyon! Lyon! c'était le cri de l'exposition de Londres, c'est aussi celui de l'exposition de Paris. En passant dans ces galeries où chaque pièce d'étoffe arrête le regard et le remplit d'étonnement, on se sent plus rassuré contre les rivalités étrangères. Non, il n'y a point de peuple au monde capable de réunir à ce point la richesse de la matière à la perfection du travail. De longtemps on ne verra un trophée industriel plus glorieux que celui de ces robes de cour et de soirée qui représentent les plus grandes difficultés vaincues en même temps que les effets de dessin les plus heureux et les plus délicats. Il est impossible d'arriver, dans la série des étoffes façonnées, dans les tentures, dans les décorations d'appartement, à une beauté plus naturelle et plus grandiose, à une plus merveilleuse entente des couleurs. Rien ne pèche, rien ne jure, tout porte le cachet d'un art qui se possède jusque dans ses hardiesses, d'un goût réfléchi et sûr de sa puissance, de ce sentiment de l'harmonie et de la forme sans lequel il n'y a point d'œuvres vraiment achevées. — Que ces brocarts sont riches et ces satins éclatans! Quelle magnificence dans ces ornemens d'église! — L'œil se trouble entre tant d'articles et des genres si divers! Il ne sait qu'admirer le plus, de ces velours d'un aspect sérieux, de ces moires de toutes les combinaisons et de toutes les nuances, de ces taffetas, de ces foulards qui gardent une certaine constance dans leur variété, — ou bien de ces articles de grande nouveauté qui ont à peine la durée d'une fleur et en ont tout l'éclat, où Lyon est sans pair et où à chaque saison il se surpasse lui-même, ou bien encore de ces rubans de Saint-Étienne, la succursale de Lyon et qu'on n'en saurait séparer, —rubans dont les dispositions vont à l'infini et qui dans leurs bandes étroites renferment tant de merveilles, si frais, si purs, si délicats, qu'on retiendrait son souffle de peur de les faner, et qui pourtant ont été tissés, sous un ciel bien noir et dans une atmosphère bien chargée de fumerons, par des mains qui ne sont pas celles de petites maîtresses.

Ici encore, comme pour la soie, il n'y a qu'à comparer, qu'à mettre l'étranger et la France en présence, à rapprocher ce qu'il produit et ce qu'elle crée. A l'instant on reconnaît la distance qui sépare le maître de l'élève, l'artiste original de celui qui copie. On n'a, par exemple, qu'à examiner nos sujets imitant la gravure en taille-douce et les sujets analogues que nous ont envoyés l'Angleterre et l'Allemagne; l'effet en est frappant pour l'œil le moins exercé. Point de taches, point de ton faux dans l'exécution française; on prendrait

le tissu pour une gravure estimée. Dans l'exécution étrangère, il y a toujours de mauvais coups de navette, des parties qui déparent et où la main se trahit. Même contraste dans les articles de haute nouveauté, où l'inspiration domine et qui perdent dans le plagiat une partie de leur charme et de leur caractère. Puisqu'il en est ainsi, laissons faire l'imitation; elle a moins de périls qu'on ne le dit et qu'on ne semble le craindre. La France manufacturière est assez forte pour la supporter sans en souffrir, et elle gardera l'honneur d'être pour les industries de luxe le laboratoire et l'atelier d'échantillons du monde entier. On copie ses dessins au dehors, mais on les copie, comme on parle sa langue, avec un accent étranger. Il y a d'ailleurs un autre point où l'imitation échoue : c'est l'exécution, c'est l'art du montage, où nos ouvriers sont incomparables, et où ils trouvent, sur le métier même, des effets inattendus. Grands artistes que ces ouvriers, et comment les oublier quand on parle des merveilles qu'ils créent! C'est de leurs rangs qu'est sorti cet homme de génie à qui l'industrie des soies doit sa plus grande et sa plus féconde révolution, Jacquard, qui vécut et mourut pauvre après avoir enrichi sa patrie et le monde; c'est là que se rencontrent encore de loin en loin des hommes désintéressés et ingénieux comme M. Roussy, auteur de dix perfectionnemens pour lesquels il n'a pas même pris de brevet. Ouvriers méritans et qu'on dépeint si terribles! le goût qui les anime a survécu à tout, à l'esprit de secte, aux ravages de la guerre civile, aux révolutions de la mode et à celles de la politique! Il y a un concert mystérieux entre les innombrables mains qui concourent, souvent sans se connaître, à la confection de ces admirables tissus. Dessinateurs, ourdisseurs, apprêteurs, teinturiers, tous se prêtent sans effort et presque sans méthode un mutuel appui. C'est leur instinct, c'est leur nature; ils font des chefs-d'œuvre comme on ferait ailleurs des choses vulgaires, sans effort et sans avoir la conscience de leur supériorité.

L'exposition des soieries est aussi remarquable par le nombre des fabricans qui ont concouru que par le choix des articles présentés au concours. Lyon seul a 120 exposans. Saint-Étienne, qui s'est abstenu à Londres, en a 54. A ces chiffres, et pour les compléter, il faut ajouter Paris, qui a 16 exposans, Tours, qui en a 3, Nîmes, qui s'est montré bien modeste et n'en a que 2, la Moselle, qui en compte 7 ou 8 pour les peluches, enfin d'autres villes de moindre importance et qui ne dépassent guère l'unité. Qui choisir au milieu de cette légion si vaillante et si éprouvée? A quoi bon répéter des noms qui sont dans toutes les bouches, couronnés dans toutes les expositions, connus de tout ce qui achète, expédie, vend et porte de la soie : pour les étoffes de nouveauté MM. Schultz, Champagne, Go-

demard et Meynier, pour les satins de couleur Heckel, pour les satins noirs Bellon, pour les étoffes à gilets Fontaine et Balleydier, pour les ornemens d'église Lemire et Yemenitz, pour les ameublemens Grand frères, pour les crêpes et foulards de soie Durand, pour les robes Croizat, pour les velours de couleur Blache, puis en d'autres genres, Gindre, Potton, Mathevon et Bouvard? Telle est la part de Lyon; celle de Saint-Étienne n'est pas moindre. Ce sont, pour les rubans de nouveauté, MM. Crepet et Granger, Barlet et Belingard, Collard et Comte, et dans les rubans courans, Barlet et compagnie, Colcombet et Grangier de Saint-Chamond. Encore n'est-ce là qu'une faible part de ce qui mériterait une mention. Lyon est un être collectif dont on ne peut sans inconvénient briser et décomposer l'ensemble. Il y a pourtant dans son exposition une exposition à part, des plus modestes en apparence, et à côté de laquelle les curieux passent sans s'y arrêter : c'est celle des peluches de Tarare. Naguère la Prusse rhénane régnait sans partage dans cet article, important à coup sûr, puisqu'il défraie, pour la plus grande part, la fabrication des chapeaux d'hommes. Crefeld et Elberfeld en fournissaient au monde entier, même à la France. Pour lui enlever ce privilége, il a fallu beaucoup d'essais, beaucoup de tâtonnemens. La Moselle a lutté d'abord, et non sans succès, avec des ateliers disséminés dans la campagne; mais l'honneur de vaincre et de faire capituler les fabriques du Rhin devait revenir à Tarare et au magnifique établissement qu'y ont fondé MM. J.-B. et P. Martin et Casimir. Deux perfectionnemens ont suffi pour nous rendre l'empire, — la supériorité du noir et le métier à double pièce, qui a diminué de moitié le prix de la main-d'œuvre. Aujourd'hui non-seulement la France reste maîtresse sur son terrain, mais elle domine au dehors, et fournit des peluches à la Prusse elle-même. La Moselle a conservé ses cliens, et Tarare est sans rivale sur les marchés de l'Angleterre et de l'Amérique du Nord; toutes les chapelleries connaissent et recherchent ses produits. Son seul établissement livre à l'exportation une valeur de 6 millions de francs.

Quand on parle d'industries de luxe, il serait injuste et ingrat d'oublier Paris. Si Lyon est le foyer de la soierie, Paris en est l'arbitre; ce que Lyon exécute, c'est Paris qui le conseille et le règle; le sentiment du goût en émane et y aboutit. Paris d'ailleurs a, sans le tissage des soies, des fabrications qui lui sont propres, et que Lyon ne surpasse pas. Tels sont les articles où la soie grège entre comme principal élément, et dont on remarque à l'exposition des échantillons si distingués. Il est impossible de passer, sans être émerveillé, devant ces magnifiques impressions où la perfection du tissage fait disparaître jusqu'à l'entrelacement des fils, et que relèvent à la fois

le choix des dessins et l'éclat des couleurs. A côté d'articles anciens et d'une vogue constante, comme les tissus pour robes et châles, les baréges, les tarlatanes, figurent des détails tout nouveaux, comme ces franges rebouclées au tissage, ces tissus à double chaîne pour produire des façonnés à fond plus net et plus pur, les étoffes avec impressions en or, les bourses de soie tirées à poil, enfin les foulards avec effets de tissage et d'impression combinés. Bien des noms se présentent ici, et dans le nombre ceux de fabricans qui comptent d'anciens succès et savent s'en préparer de nouveaux.

Est-ce à dire que tout soit fait pour notre industrie des soieries, et qu'il ne lui reste plus qu'à s'endormir sur sa moisson de lauriers? Tel n'est point le sentiment qui y règne; telle n'est point l'opinion qu'on a d'elle. Si belles que soient ses destinées, elle a la conscience de destinées plus belles encore; elle y aspire, elle y tend. Le premier travail qu'elle ait à opérer sur elle-même, c'est la modification prudente de sa constitution intérieure. Aux avantages qu'elle possède et qui tiennent à son génie, il faut qu'elle ajoute ceux qui lui manquent et qui sont à sa disposition quand elle les poursuivra sérieusement. Si l'Angleterre ne peut lui ravir ni son goût, ni son art, ni le secret de ses teintures, où des savans comme M. Chevreul ont porté le flambeau de l'observation, elle peut emprunter à l'Angleterre l'emploi des métiers mécaniques et l'exploitation sur une grande échelle, qui sont les élémens du bon marché. Lyon en est encore à l'atelier domestique, à l'atelier de famille, et c'est là une organisation rudimentaire qui laisse l'ouvrier à la merci des intermittences du travail et de la fluctuation des commandes. La grande fabrique peut seule mettre un terme à cet état abusif; elle enchaîne le manufacturier et garantit mieux l'ouvrier du chômage, elle assure et élève le sort de l'un et de l'autre par l'extension des débouchés, qui accompagne une fabrication plus économique. Elle est dans la force des choses et dans les nécessités de la situation en présence des rivalités extérieures, qui, désarmées pour ce qui tient aux articles de prix, poursuivent une revanche dans les voies du rabais. Ce sera une révolution pacifique et plus féconde à coup sûr que les révolutions politiques ou sociales dont Lyon a été si souvent le théâtre et qui lui ont si peu profité.

LOUIS REYBAUD, de l'Institut.

LA CHIMIE

A L'EXPOSITION

L'ALUMINIUM.

Les applications de la chimie aux arts et à l'industrie se multiplient depuis quelques années de façon à rendre difficile la tâche de celui qui voudrait scrupuleusement les énumérer. A l'exposition universelle de 1855, on peut dire qu'il n'est guère de produit sorti des ateliers ou des manufactures qui, dans le cours de la fabrication ou de l'extraction, n'ait passé entre les mains des chimistes, et ne leur doive sa perfection ou son existence même (1). La fabrication du sucre par exemple, l'art de le retirer de la betterave, d'en purifier la dissolution et de l'évaporer, ont été inventés et perfectionnés par des chimistes. Ne sont-ce pas eux aussi qui ont découvert et qui découvrent chaque jour des teintures, soit minérales, soit végétales, et qui les appliquent sur les étoffes? Et ces étoffes mêmes, ne sont-elles pas livrées aussi à des chimistes qui savent produire le chlore pour les blanchir, et qui ont vu que par leur exposition sur le pré, sous l'influence des rayons solaires et de l'humidité, les matières colorantes s'effacent, absorbent l'oxygène, et se changent en nouvelles substances plus facilement solubles dans les liqueurs alcalines? Le tannage des peaux, c'est-à-dire la combinaison de leur matière animale avec le tannin ou acide tannique, la sulfuration ou la vulcanisation du caoutchouc et du gutta-percha, c'est-à-dire la combinaison du

(1) La classe des arts chimiques occupe une bonne partie du livret de l'exposition, et encore en a-t-on détaché une foule d'industries qui y touchent cependant, et qui ne sauraient se passer de la chimie et des chimistes.

suc du *ficus elastica* ou de l'*ycomandra* avec le soufre ou la gomme laque, la saponification ou la combinaison des alcalis avec les acides de l'huile, la fermentation du raisin ou de la betterave, qui transforme en alcool le sucre qu'ils contiennent, les distillations qui produisent les essences si variées de la parfumerie, l'art de retirer du minerai le fer, le zinc, le plomb, celui de former des alliages entre ces divers métaux et de connaître les propriétés de chacun suivant la nature et la proportion des métaux employés, tous ces procédés divers reposent sur des phénomènes chimiques qu'une étude sur la chimie à l'exposition universelle devrait décrire.

Ce n'est pas tout; une science qui contribue plus que toute autre à la richesse d'un pays, l'agriculture, après avoir dédaigné longtemps les secours de la chimie, en est arrivée aujourd'hui à ne plus pouvoir se passer d'elle, et les établissements agricoles sont devenus ou des manufactures ou des laboratoires. Les agriculteurs, ou du moins la plupart d'entre eux, ont enfin conçu cette notion si simple, et qui, comme toutes les notions simples, a mis six mille ans à se faire jour, que l'on ne pouvait retirer d'un lieu que ce que l'on y avait mis, et qu'ainsi les fumiers n'étaient pas, comme on le croyait, un excitant destiné à mettre en jeu les forces productrices de la terre, mais les matières premières elles-mêmes, qui, transformées par la végétation, devaient composer le seigle ou le blé, la betterave ou la pomme de terre. On a compris dès lors que la nature des fumiers devait varier avec la nature de la récolte, et que puisque ce n'était plus une sorte de ferment dont une petite quantité suffisait pour causer la végétation, comme quelques grammes de levure de bière font fermenter des quantités presque infinies de sucre, il fallait augmenter le poids du fumier jeté sur la terre proportionnellement au poids de la récolte qu'on devait en retirer, et varier la nature de ce fumier avec la composition intime de cette récolte. Ainsi le fumier jeté sur un champ de blé doit contenir des phosphates et de l'azote, — le fumier des vignes, de la potasse, etc. Il a donc fallu s'adresser aux chimistes pour connaître la composition des plantes et des engrais. Ce sont eux encore qui ont indiqué quels végétaux puisent dans l'air une partie de leur nourriture, quels autres ne peuvent absorber que par les racines les liquides qui doivent les nourrir, et par conséquent quelles récoltes épuisent la terre, quelles autres peuvent la fertiliser. Enfin c'est aux chimistes que l'on doit l'idée de réunir aux établissemens agricoles des fabriques qui en utilisent les résidus ou les productions. C'est ainsi que des agriculteurs ont fabriqué du sucre avec leurs propres betteraves, du noir animal avec les os des chevaux qui servent à nourrir les cochons, etc.

Il est aussi un certain nombre de fabriques qui donnent des produits chimiques proprement dits, et qui ont acquis beaucoup d'im-

portance, soit au point de vue de l'utilité des denrées qu'elles mettent sur le marché, soit aux yeux des économistes par l'importance de leurs affaires et les quantités énormes d'ouvriers qu'elles emploient et des matières qu'elles transforment. C'est là maintenant une des branches du commerce de notre pays qui, sous ce rapport, peut soutenir la comparaison avec le modèle que les peuples doivent avoir sans cesse devant les yeux, l'Angleterre. Les produits qui sortent de ces fabriques, peu connus du public, qui souvent ignore jusqu'à leur nom, ont un débit considérable. Les chimistes les plus illustres n'ont pas dédaigné de s'occuper des moyens de les obtenir à bon marché ou de les appliquer aux industries annexes que nous avons signalées, et ces découvertes ont au moins autant servi leur réputation que les recherches les plus purement spéculatives. Ainsi M. Balard est au moins aussi connu pour avoir inventé un moyen de fabriquer la soude à meilleur marché que pour avoir découvert un des corps simples les plus curieux, le brome. M. Thénard a perfectionné la préparation de la stéarine et la fabrication des bougies, tandis que M. Chevreul s'occupait de la teinture, M. Boussingault et M. Liebig des applications de la chimie à l'agriculture. M. Regnault donne aujourd'hui ses habiles soins à une industrie qui au premier abord semble peu chimique, à la porcelaine. Pour donner une idée de l'importance de ces industries, il suffit de citer un fabricant bien connu des Parisiens, M. Ménier. Il ne faisait d'abord que du chocolat, et sa production s'élevait à près de dix mille kilogrammes par jour. Pouvant disposer d'une force considérable et ayant formé des ouvriers habiles dans les manipulations du chocolat, qui sont bien près aussi d'être des manipulations chimiques, il s'adjoignit une fabrique de produits chimiques qui d'abord ne devait utiliser que ses résidus, et dont aujourd'hui les affaires s'élèvent à plus de 15 millions par an. Il n'est pas à beaucoup près le seul, et presque tous les fabricans de savons, de bougies, de résines, de teintures, etc., produisent aussi de la soude, des acides sulfurique et chlorhydrique, du cyanoferrure de potassium, de l'alun, etc. Ces industries sont donc fort importantes, car tous ces corps sont employés en grand dans le commerce et dans les arts. Ce sont là les matières premières des choses auxquelles on doit le bien-être, le luxe et la richesse, si bien que l'on a pu dire par exemple que le plus sûr moyen de connaître le degré de civilisation d'un pays était de savoir combien il produit et combien il consomme d'acide sulfurique.

Parmi tant d'exemples de ce qu'a de fécond l'accord de l'industrie et de la science, nous choisirons une découverte qui appelle l'intérêt non-seulement par ses applications possibles, mais aussi par les questions scientifiques qu'elle offre l'occasion d'aborder. Nous vou-

lons parler d'une substance dont le nom commence à être bien connu, et qui est au moment de passer du laboratoire des savans dans l'industrie : c'est ce métal nouveau qui fait grand bruit depuis un an, l'aluminium.

Lorsqu'on a traversé le couloir qui mène du bâtiment principal du palais de l'exposition dans la galerie des machines, on entre dans une sorte de rotonde qui présente un assez beau coup d'œil, et qui peut soutenir la comparaison avec quelques-unes des salles du Palais de Cristal, que nous avons tenté d'égaler. Là se trouvent en effet les deux expositions des industries ou plutôt des arts dans lesquels nous excellons, — l'industrie des porcelaines et celle des tapis, ou d'une façon plus restreinte encore, car là est notre véritable supériorité, les porcelaines de Sèvres et les tapisseries des Gobelins, de Beauvais et de Nîmes. A droite en entrant, sur une petite table couverte de velours, et qui paraît quelque peu mesquine auprès de tant de magnificences, sont placées deux piles formées chacune de sept ou huit lingots de $0^m,1$ environ de longueur et de $0^m,02$ d'épaisseur. Ces lingots se ressemblent tous; ils sont d'un gris argenté, un peu ternes à la surface, mais la cassure en est brillante. Les uns sont assez lourds, les autres sont d'une légèreté extrême. Au-dessous d'une des piles est écrit le mot *argent*, au-dessous de l'autre le mot *aluminium*. C'est en effet là cette substance qui au premier abord ne présente rien d'extraordinaire, et qui a pourtant le pouvoir d'arrêter les visiteurs presque autant que les vases de Sèvres ou le surtout de cuivre argenté de M. Christofle, tant ce nom a été souvent répété depuis un an. Chacun regarde cette modeste pile avec curiosité, et presque tout le monde, après en avoir lu le nom, se souvenant que c'est un métal nouveau, demande aussitôt : « Quelle en est la composition? Le trouve-t-on tout formé dans la terre? » C'est donc à ces deux questions un peu naïves que je dois tout d'abord répondre. Il suffira de rappeler qu'un métal n'est composé que de lui-même, qu'un métal est un corps simple pour parler plus scientifiquement, qu'ainsi il existe nécessairement tout formé dans la terre, et qu'on ne peut trouver épars les élémens qui le constituent. Il peut se combiner à d'autres substances, mais il ne peut être décomposé. Après avoir établi ces divers points, nous aurons à voir quels sont les avantages de ce nouveau métal, les procédés que l'on emploie pour l'obtenir pur, et enfin à quels usages on peut l'employer.

Tout le monde sait ou croit savoir ce qu'on entend par un métal. Ce mot existe dès la plus haute antiquité, et il paraît toujours avoir été compris et entendu de même. Montrez à qui vous voudrez un morceau de fer ou de cuivre, et chacun vous dira : Voilà un métal.

On sait que les pièces de monnaie, les sabres et les épées, les armures des anciens chevaliers, les machines à vapeur sont métalliques, et il semble que personne ne puisse s'y tromper. Si les gens du monde avouent parfois qu'ils ignorent la composition de telle ou telle pièce, s'ils ne savent pas reconnaître du fer ou du zinc, un alliage d'étain et d'antimoine, ou d'argent et de cuivre, si même ils vont plus loin et avouent, dans un langage très peu scientifique, ignorer de quoi est composé l'argent ou le mercure, du moins une substance métallique leur paraît-elle toujours devoir être distinguée de toute autre, et ils ne croient pouvoir la confondre ni avec le bois, ni avec le papier, ni avec l'air, etc. L'idée de métal même semble être une de ces idées simples qui n'ont pas besoin d'être définies, une idée innée pour ainsi dire, analogue du moins à ces idées naturelles aussi indispensables que les sensations d'où elles nous viennent, les idées de chaleur ou de lumière. Et qui jamais a songé à expliquer ce que ces mots signifient? Essayons cependant de voir d'une façon bien positive ce que c'est qu'un métal, et si l'idée de métal est aussi simple qu'on le croit. Nous verrons, je pense, que c'est une substance impossible peut-être à définir et fort difficile tout au moins à concevoir d'une manière précise.

Si l'on essaie d'analyser l'idée que tout le monde s'en forme, on arrivera à peu près à la définition suivante : un métal est une substance solide, grise ou blanche, brillante, dure, plus ou moins ductile, c'est-à-dire pouvant se réduire en fils en passant à la filière, et se réduisant en lames sans se briser sous le choc du marteau ou la pression du laminoir. Les métaux sont en outre très dilatables par la chaleur et toujours opaques. Cette définition, ce semble, est bien simple; elle convient aux métaux que nous avons le plus souvent sous les yeux, comme le fer, le zinc, l'argent, etc., et l'on est porté à la trouver excellente. Regardons-y pourtant de plus près, et nous ne la trouverons pas aussi vraie. Elle est loin de remplir les conditions d'une bonne définition; elle ne convient pas à l'objet défini tout entier, et elle ne le comprend pas seul. Il y a des métaux qu'elle ne décrit pas, et il est des substances non métalliques qu'elle semble comprendre. Ainsi d'abord la solidité et la dureté ne sont pas essentielles aux métaux, car le mercure, qui en est un sans contestation possible, est liquide à la température ordinaire, et des métaux moins connus, comme le sodium et le potassium, sont très mous. Tous d'ailleurs sont fusibles et peuvent même être réduits en vapeurs. La couleur grise ou blanche leur est-elle essentielle? Le cuivre et le titane sont rouges, l'or est jaune, l'argent réduit en poudre est presque noir. Quant à la malléabilité et la ductilité, ces conditions n'existent pas pour les métaux liquides ou mous, et d'autres les possèdent à un degré si faible, qu'elles ne peuvent entrer dans une

définition. Le poids? Quelques-uns sont plus légers que l'eau. La dilatabilité? Mais plusieurs, le platine par exemple, sont moins dilatables que bien d'autres substances. L'opacité? L'or lui-même, le plus dense de tous les métaux, réduit en feuilles par le batteur d'or, laisse passer des rayons lumineux qu'il colore en vert. Ces feuilles sont très minces, il est vrai, car la malléabilité de l'or est très grande; il en faudrait superposer plus de dix mille pour former une épaisseur de $0^m,001$; mais l'expérience n'en prouve pas moins que l'or est translucide. Enfin l'odeur et la saveur, que quelques personnes seraient tentées de regarder comme nulles à cause de l'insolubilité des métaux, ne sont pas même des caractères, car si l'or, l'argent et le platine sont inodores et insipides, le cuivre, le fer, le zinc, l'étain, acquièrent par le frottement une odeur et une saveur connues de tout le monde. Toutes les bases de notre définition sont donc successivement ébranlées, et l'on pourrait ajouter que certaines substances, qui ne sont probablement pas des métaux, y sont comprises aussi bien que l'argent, le fer et le zinc. Ainsi l'arsenic est solide, dur, brillant, quelque peu malléable, et dans les traités de chimie d'il y a trente ans, il est placé au nombre des métaux. L'iode est brillant et a la couleur et l'éclat du plomb; le bore est dur; enfin le diamant lui-même offre une partie des propriétés énumérées dans la définition.

Ainsi la physique ne nous donne aucun moyen de définir les métaux; l'aspect extérieur ne nous permet pas de les distinguer de certaines autres substances et d'en déterminer l'essence. Aucune de leurs qualités ne paraît constante, et quelle que soit la règle que l'on pose, toujours on trouve des exceptions. Irons-nous plus loin, et chercherons-nous si leurs propriétés chimiques sont plus tranchées et peuvent faire disparaître la confusion que les découvertes nouvelles ont amenée? Tous les métaux sont des corps simples. C'est là une qualité importante sans contredit. Ils ne sont composés que d'une seule espèce de matière, laquelle n'existe pas indépendamment du métal. De quelque façon qu'on les divise, à quelque réactif qu'on les soumette, on ne peut jamais en extraire que des parties de métal qui varient avec le métal étudié, mais qui sont toujours identiques dans chaque métal. Ainsi, dans l'état actuel de nos connaissances, tous les atomes qui forment une masse de cuivre sont du cuivre, tous ceux d'une masse d'argent sont de l'argent, etc. Les métaux peuvent s'allier ensemble ou s'amalgamer avec le mercure : les pièces de monnaie par exemple sont formées de cuivre et d'argent, ou de cuivre et d'étain; le laiton est un alliage de zinc et de cuivre, les caractères d'imprimerie sont composés de plomb et d'antimoine, le tain des glaces est un amalgame de mercure et d'étain, le maillechort est un alliage de cuivre, de zinc et de nickel, etc. Néanmoins tous les métaux proprement

dits sont des corps élémentaires. Quant à leurs propriétés chimiques, on ne peut guère ici les exposer avec détail; elles sont assez complexes, et il faudrait, pour les faire connaître, écrire un traité complet, ou se résoudre à n'être compris que par des chimistes, auxquels on n'apprendrait tout au plus qu'une chose nouvelle, chose qu'ils n'ont nulle envie de savoir : c'est que leur science admirable renferme bien des lacunes, et sûrement bien des erreurs. On sera donc obligé de nous croire un peu sur parole lorsque nous dirons que les propriétés chimiques des métaux diffèrent peu de celles des autres corps simples, et qu'une définition par la chimie serait à peu près aussi vague que celle que pourrait donner la physique. L'argent ne se sépare du soufre par aucun trait saillant, et ceux qui ont voulu fonder une classification sur les décompositions des sels par la pile ne sont pas arrivés à des résultats certains et satisfaisans. Ce sont là des barrières établies à grand'peine, et que chaque découverte nouvelle tend à renverser. Le chimiste même qui a perfectionné la fabrication de l'aluminium a troublé cette classification en proposant très judicieusement de rapprocher des métaux un corps que l'on en séparait jusqu'ici, le silicium. Ni la chimie, ni la physique, ni le sens commun ne fournissent donc une bonne définition des métaux, et l'on ne découvre ni *à priori*, ni en feuilletant les ouvrages scientifiques, quelle est cette distinction, que chacun croit si naturelle, qui sépare une substance métallique d'un autre corps simple. D'où vient pourtant que ces barrières ont été élevées et qu'elles subsistent encore? C'est là ce qu'il convient d'exposer, et nous serons rapidement conduit aux causes de la découverte de l'aluminium, à sa préparation et au trouble que ses propriétés mieux connues doivent apporter dans la chimie telle que nous l'avons conçue jusqu'à présent.

Dans les temps anciens, personne n'a eu l'idée de se faire la question que nous nous sommes posée, et l'on connaissait un assez grand nombre de métaux sans se demander de quelle nature étaient ces substances que l'on confondait sous un même nom. On ne cherchait pas s'il fallait les réunir aux quatre élémens, la terre, l'eau, l'air et le feu, ou si c'étaient des matières composées. Pour les anciens, un métal était une substance facile à connaître et à décrire, car une bonne partie des métaux que nous employons aujourd'hui étaient inconnus et restaient dans le sein de la terre combinés à des substances qui les rendaient méconnaissables. On n'employait guère que l'or, l'argent, le cuivre et peut-être l'étain; le fer même n'est entré dans l'usage général que fort tard. Toutes ces substances avaient ce qu'on appelle communément l'*aspect métallique* bien caractérisé; elles étaient solides, dures et brillantes; aussi ne pouvait-on s'y tromper. On sait d'ailleurs que l'antiquité ignorait la chimie, et que sous ce rapport les Arabes sont nos maîtres. C'est au moment de leur plus

grande puissance, après la conquête de l'Égypte, que le goût pour cette science se développa chez ce peuple, autrefois si curieux et si intelligent. Il est probable, et c'est l'avis de l'homme qu'il faut le plus écouter sur la chimie, M. Liebig, que les doctrines, les idées et les découvertes des savans que les Arabes trouvèrent à Alexandrie ont contribué à ce développement scientifique. Je crois pourtant que cela est plus vrai pour les autres sciences, comme la médecine, les mathématiques et l'astronomie, que pour la chimie proprement dite. Quoi qu'il en soit, c'est alors qu'apparurent les premiers alchimistes, et ils conservèrent dans leur notation et dans leur manière de décrire les expériences quelque chose de mystérieux et d'obscur qu'ils avaient sans doute emprunté aux prêtres de l'Égypte. Leurs progrès furent rapides, et l'on serait étonné de la variété de leurs connaissances. Le principal but de leurs travaux, et c'est ce point seul qui nous intéresse, était la recherche de la pierre philosophale, c'est-à-dire d'une substance pouvant transformer en or un métal quelconque. Ils ne supposaient donc pas que l'or ni les autres métaux fussent des substances élémentaires. Il est clair que leurs recherches eussent été alors insensées, même à leurs propres yeux. Des expériences curieuses, au contraire, les avaient conduits à penser que tous les métaux contenaient du soufre. Cela était certain; mais l'or, qui est jaune, renfermait-il moins de soufre que l'argent, qui est blanc, ou au contraire était-ce au soufre que l'or devait sa couleur? Sur ce point, ils n'étaient pas d'accord, et de cette dissidence résultaient deux procédés. Les uns tentaient d'ajouter du soufre d'or aux métaux communs, les autres s'efforçaient de purifier le plomb ou le zinc. Pour les premiers, l'or était un métal ordinaire combiné à une substance qui lui donnait sa supériorité, faisait de lui le roi des métaux; pour les autres, c'était le métal pur, la quintessence du métal qu'il fallait retirer des métaux imparfaits ou demi-métaux. Cette quintessence était une substance rouge, comme on sait, qui, obtenue pure, pouvait transmuter en or une quantité quelconque de métal ou même de toute autre matière, agissant ainsi comme une sorte de ferment qui par sa seule présence transforme les substances organiques. Il est du reste évident que cette substance parfaite devait guérir toutes les maladies; c'était une panacée universelle. On ne citerait peut-être pas d'alchimiste qui n'ait décrit un procédé pour la préparer, et qui n'en ait vanté l'efficacité, quoique lui en particulier ne l'ait jamais obtenue et n'ait pas éprouvé ses vertus; mais l'alchimiste ne doute de rien, sans avoir rien vu. En général c'est sur le mercure que l'on opérait. Que fallait-il en effet pour le transmuter? Le solidifier et lui donner la couleur jaune. Or cela était facile, pourvu qu'on le mêlât au *mercure des sages*, à la *terre adamique*, ou simplement à *l'or philosophique*, opérations qui

sont décrites dans les livres avec de grands soins et les plus minutieux détails.

Au XVIII[e] siècle, l'alchimie devint ou prétendit devenir la chimie. On fit des analyses nombreuses, et Becher, appuyé sur des raisonnemens et des expériences, démontra que le sel, le soufre et le mercure, considérés jusqu'à lui comme les élémens des métaux, étaient eux-mêmes des corps composés, et que toute matière provenait de la combinaison de trois substances auxquelles il donna le nom de *terres* : — la terre saline ou vitrescible, la terre grasse ou inflammable, la terre mercurielle ou volatile. Cette dernière substance existait en assez forte proportion dans les métaux et leur donnait l'aspect métallique. Des diverses combinaisons de toutes trois résultaient non-seulement les métaux, mais le bois, le verre, l'eau, etc. Becher avait remarqué en effet (et beaucoup de chimistes l'avaient vu comme lui) que tous les métaux, à l'exception de deux, l'or et l'argent, étaient altérés par le feu, et se transformaient sous son influence en une matière grise, blanche ou noire, qui n'avait plus rien de métallique. C'est à cela qu'on donnait le nom de terre. On croyait alors à une décomposition, on pensait que le métal avait perdu quelques parties de sa substance, sa terre mercurielle ou volatile suivant les uns, son phlogistique suivant les autres. Si l'or et l'argent n'éprouvaient pas cette altération, c'est que cette substance, qui est, pour parler comme les alchimistes, la quintessence de leur *métallité*, leur adhérait plus fortement, — et s'ils étaient moins fusibles que les autres, c'est qu'ils contenaient moins de terre inflammable, laquelle constituait presque à elle seule le métal liquide, le mercure. Que fallait-il faire pour rectifier ces idées? Tout simplement peser le métal avant et après la calcination, et la différence de poids aurait indiqué s'il avait gagné quelque chose, ou s'il avait perdu un de ses élémens. Cela paraît fort simple assurément, car rien n'est plus facile que l'expérience de la veille, ni plus difficile que celle du lendemain. C'était pourtant une idée de génie. Lavoisier, qui la conçut, fit peut-être la plus grande découverte de la science moderne en observant que le métal pendant la calcination, loin de se dédoubler, avait absorbé la partie respirable de l'air atmosphérique, s'était oxydé, comme on dit maintenant, et que la chaux métallique était une combinaison du métal et non un de ses élémens.

En même temps, Dalton faisait passer de la métaphysique dans la chimie la notion des atomes, et l'idée de substance élémentaire devint parfaitement claire et accessible à tous. On admit que tous les métaux alors connus, et qui étaient au nombre de six, — or, argent, cuivre, fer, étain, plomb, platine, — et les cinq demi-métaux, — antimoine, bismuth, zinc, cobalt et mercure, — étaient des corps simples. On y ajoutait aussi l'arsenic, relégué depuis dans la classe

des corps simples non métalliques, que l'on comprend sous le nom singulier de métalloïdes. Mais ce ne furent pas là les seuls effets de la découverte de Lavoisier. De même que ce grand homme avait reconnu que les métaux pouvaient, en absorbant l'oxygène de l'air, se transformer en chaux ou terres, en oxydes, comme nous disons aujourd'hui, d'autres chimistes pensèrent que les substances connues dès longtemps sous le nom de chaux, de terres ou d'alcalis, — et parmi elles surtout la chaux commune qui sert à bâtir, la soude et la potasse, qui, combinées à l'huile, forment les savons, — pouvaient bien être aussi des métaux combinés à l'oxygène. Ces métaux seulement avaient une telle affinité pour ce corps, que les oxydes étaient plus difficiles à décomposer, et peut-être même que le métal ne pouvait pas rester exposé à l'air ou à l'eau sans être immédiatement altéré, ce qui expliquait comment ces métaux ne se trouvaient jamais à l'état métallique dans le sein de la terre. Des expériences furent faites, et, après plusieurs tentatives, un chimiste illustre, Davy, employant le nouvel agent que Volta venait de découvrir, décomposa par l'électricité la soude et la potasse. Il vérifia que c'étaient là des composés d'oxygène et d'autres substances qui reçurent les noms de sodium et de potassium. Ces substances avaient avec les métaux quelque analogie d'apparence, quoique l'une surtout fût très molle, et que l'éclat en fût presque nul; mais leurs oxydes ressemblaient à ceux des métaux, étaient connus dès longtemps sous le nom de terres ou d'alcalis, et se combinaient comme eux aux acides. On leur conserva donc le nom de métaux, qui changea de sens et s'appliqua seulement à certains corps simples formant avec l'oxygène des combinaisons pourvues de certaines propriétés. Ces propriétés du reste étaient et sont encore assez mal déterminées, et la distinction entre les corps simples, qui sont les métaux, et ceux qui ne le sont pas, restera toujours difficile à faire. Je n'en veux pour preuves que l'arsenic, qui a été longtemps et est encore par quelques personnes placé dans la classe des métaux, quoiqu'il s'en distingue par un assez grand nombre de propriétés. Je citerai aussi l'hydrogène, qui ressemble à un métal par ses propriétés chimiques, et que son apparence seule et l'ancien préjugé, qui veut qu'une substance métallique soit nécessairement dure, solide, malléable, empêchent de placer à côté du plomb et de l'argent. Le silicium enfin était un métalloïde, et de nouvelles expériences de M. Sainte-Claire Deville ont à peu près prouvé qu'on doit le rapprocher des métaux.

Quoi qu'il en soit, l'expérience de Davy ne paraissait pas laisser de doutes. Toutes les terres, tous les alcalis, toutes les chaux, étaient ou devaient être les oxydes de corps non encore isolés, mais plus ou moins facilement susceptibles d'être obtenus purs. La chaux est un oxyde de calcium, la baryte un oxyde de baryum, la strontiane

un oxyde de strontium, l'alumine un oxyde d'aluminium, etc. Tous furent peu à peu isolés; on leur conserva le nom de métaux, et le nombre de ces corps devint par degrés considérable. En 1813, on en connaissait trente-huit, dont quelques-uns, comme l'aluminium, le magnesium, le silicium, etc., étaient admis par analogie. Aujourd'hui les traités de chimie en mentionnent quarante-sept. Il est bien entendu d'ailleurs que personne ne croit ce chiffre exact. Il est probable que ce sont là des corps simples pour nous, mais que des découvertes nouvelles changeront nos idées. Tous ces métaux ont été divisés en classes par M. Thénard, qui a donné, au commencement de ce siècle, le premier ouvrage un peu complet sur la chimie. Cette division permet de retenir sans peine leurs propriétés. Les catégories établies par M. Thénard reposent sur une propriété des métaux que nous avons déjà signalée, celle de se combiner à l'oxygène. Il est évident que cette combinaison se fait plus facilement pour certains métaux que pour d'autres, ou en d'autres termes que tous les métaux n'ont pas pour ce gaz la même affinité, qu'ils ne sont pas tous, comme disent très bien les chimistes d'une manière figurée, également avides d'oxygène, et réciproquement que leurs oxydes sont plus ou moins difficilement décomposables ou réductibles. Tandis en effet que pour décomposer la potasse ou l'oxyde de potassium, il faut une très forte pile ou un corps facilement oxygénable et la chaleur blanche, l'oxyde d'argent se décompose à une température peu élevée, et la seule lumière, même les pâles rayons de la lune, suffisent à réduire le composé d'oxygène et d'or. Réciproquement il est clair qu'il doit être plus facile d'oxyder le potassium ou le sodium que l'or et l'argent. C'est ce qui arrive en effet. Tandis que le potassium s'empare violemment de l'oxygène de l'air, même à la température ordinaire, et, jeté dans l'eau, en dégage subitement l'hydrogène, l'oxyde d'or est difficile à obtenir, et ne peut être préparé qu'à l'aide d'opérations compliquées. L'or et l'oxygène n'ont aucune affinité l'un pour l'autre, et ne peuvent s'allier directement. Entre ces extrêmes se placent les autres métaux, qui s'oxydent lentement ou rapidement, à la température ordinaire ou à la chaleur rouge, dans l'air ou dans l'eau, et leurs oxydes sont réductibles soit par la lumière, soit par l'électricité, soit par la chaleur ou par des réactions que la chimie indique. M. Thénard, d'après ces caractères, a divisé les métaux en cinq catégories, et ces catégories ont pu être dressées, même lorsque quelques métaux, n'étaient connus que par leurs oxydes, car la difficulté de la réduction devait correspondre nécessairement à une avidité fort grande du métal pur pour l'oxygène. Le bon sens, l'expérience et les lois de la chimie le voulaient ainsi.

L'aluminium était destiné à faire exception à toutes nos idées conçues *à priori*. Dans les travaux publiés au commencement du siècle,

ce métal est nommé, mais son existence n'est admise que par analogie, car l'alumine, cette substance si commune, et dont l'argile contient de grandes quantités, n'avait jamais pu être réduite. Elle résistait à la chaleur et à l'électricité. On en concluait que le métal lui-même devait être plus avide d'oxygène que tous les autres corps connus, et devait s'oxyder avec plus de violence et de rapidité que le potassium, qui pourtant décompose l'eau à la température ordinaire et ne peut rester exposé à l'air sans brûler. Bientôt pourtant de nouvelles études firent mieux connaître l'alumine et ses composés, et on la rapprocha de la magnésie et de la glucine. Il était évident du reste pour les chimistes que ce métal, aussi difficile et même plus difficile à obtenir pur que le glucynium et le magnésium, devait avoir les mêmes propriétés, décomposer, comme ces métaux, l'eau à une température de 60 à 80 degrés, et ne pouvoir être chauffé à l'air sans absorber l'oxygène. Il était clair aussi que, dût-on obtenir ce métal pur, il ne pourrait dans aucun cas servir aux usages domestiques ou industriels, pas plus que le potassium, le sodium ou le calcium, car l'air, la chaleur, tous les agens auxquels il serait naturellement exposé l'oxyderaient, et lui enlèveraient son aspect et ses propriétés métalliques, — feraient évaporer la quintessence de la métallité, auraient dit les alchimistes.

La théorie devait indiquer tout cela, et un chimiste très distingué, dont les travaux sur l'aluminium sont des modèles pour la science du raisonnement comme pour l'habileté dans la manipulation, a vérifié ces propriétés. M. Vöhler est parvenu à obtenir l'aluminium pur, et voici comment. Il a mis l'oxyde d'aluminium ou l'alumine en contact avec le potassium; l'oxygène s'est transporté de l'aluminium au potassium, la réaction étant activée par la chaleur, et pour résidus de l'opération, il a trouvé de l'aluminium pur et de la potasse. Au lieu d'alumine, ce chimiste a employé ensuite une combinaison de chlore et d'aluminium; mais la réaction est la même, car l'oxygène et le chlore ont des propriétés chimiques analogues. Il a vérifié ainsi tout ce que promettait la théorie; il a obtenu l'aluminium sous la forme d'une poudre grise, qui reçoit l'éclat métallique sous le brunissoir. Ce métal prend feu, quand on le chauffe, au contact de l'air; il ne décompose pas l'eau à la température ordinaire, mais la décomposition est bien manifeste vers 100 degrés; enfin il a toutes les propriétés que doit avoir un métal rangé par les chimistes dans la classe des métaux terreux.

Les choses en étaient là, lorsqu'un savant encore jeune et déjà connu par d'ingénieux travaux, M. Sainte-Claire Deville, qu'il ne faut pas confondre avec un chimiste d'un nom analogue, mais dont les travaux inspirent moins d'intérêt, annonça qu'il avait découvert un procédé qui lui permettait d'obtenir l'aluminium en assez grande

quantité, et que ses propriétés ne ressemblaient nullement à celles de la poudre grise de M. Vöhler. — C'est, disait-il dans un mémoire présenté à l'Académie des Sciences le 14 août 1854 (1), un métal d'un beau blanc, à peine un peu bleuâtre par rapport à l'argent, qui tire sur le jaune, et la teinte bleue paraît davantage lorsque le métal est écroui; alors il est aussi plus dur, et au lieu d'avoir la mollesse de l'argent, il a la ténacité du fer; il est malléable et ductile à peu près sans limite, et on peut le réduire en lames très minces ou en fils très fins sans le recuire; il se lime facilement et a une légère odeur de fer; il conduit l'électricité comme l'argent; il est, comme l'avaient déjà dit MM. Poggendorf et Riess, faiblement magnétique; il fond à une température plus élevée que le zinc, mais plus basse que l'argent; c'est donc un métal très faible. Sa densité varie entre 2,56 et 2,67, suivant qu'il est ou qu'il n'est pas laminé; l'aluminium est ainsi toujours fort léger, puisque la densité du plomb est de 11,445, celle du cuivre de 8,78, celle du fer de 7,9 et celle de l'or de 19,15. Il pèse quatre fois moins que le plomb, trois fois moins que le cuivre ou le fer, huit fois moins que l'or, et il a à peu près la légèreté du verre. L'air et l'oxygène ne lui font subir aucune altération sensible, et loin de se placer sous ce rapport entre les métaux les plus oxydables, dont l'emploi à l'état métallique est impossible, et les métaux communs, il se place au contraire entre les métaux précieux et les métaux communs; il a même sur les premiers une certaine supériorité, car l'hydrogène sulfuré, la combinaison de soufre et d'hydrogène, noircit l'argent, comme on sait, et en interdit parfois l'usage. L'aluminium au contraire peut être sans inconvénient exposé à l'action de ce gaz. L'acide azotique, le plus énergique de nos dissolvans et qui attaque l'argent avec facilité, agit très difficilement, même à chaud, sur le nouveau métal. Enfin, et pour quelques industries cela est important, l'aluminium ne s'amalgame pas, c'est-à-dire qu'il ne s'allie pas au mercure. Il est appelé ainsi à remplacer le fer, qui jouit à peu près seul de cette propriété, mise souvent à profit dans les laboratoires. Nous voilà bien loin assurément de M. Vöhler et de ses descriptions, et l'on a peine à croire que le jeune savant et l'un des doyens de la chimie, l'un de ses plus renommés représentans, aient parlé du même corps. Il est certain pourtant que M. Sainte-Claire Deville a raison; il a opéré sur des quantités considérables de matière, et quoiqu'elles démentent un peu nos théories, on est autorisé, par le soin qu'il a apporté à ses expériences, à le croire de préférence à tout autre. Où êtes-vous, monsieur Laurent, vous qui disiez que la chimie n'est pas parfaite, que les corps sont mal classés et leurs

(1) *Annales de chimie et de physique*, 3e série, t. XLIII.

combinaisons mal connues (1)? M. Sainte-Claire Deville a du reste fort bien expliqué, avec tout le respect dû à la réputation, à la science, à l'habileté de M. Vöhler, comment les erreurs de ce chimiste ont été possibles. Il a montré que le métal obtenu par M. Vöhler était loin d'être pur; s'il était moins fusible que l'aluminium que nous connaissons aujourd'hui, c'est qu'il avait été préparé dans des vases de platine, que ces deux métaux s'étaient alliés, et que la platine avait communiqué à l'alliage quelque peu de son infusibilité. S'il décomposait l'eau à une température peu élevée, c'est qu'il n'était pas débarrassé du potassium ou du sodium qui avaient servi à sa préparation, ou peut-être qu'il contenait un peu de chlorure d'aluminium, dont les réactions expliquent un dégagement d'hydrogène. M. Deville a même fait, en suivant les indications de M. Vöhler, un aluminium qui avait toutes les propriétés indiquées par celui-ci, et dont l'impureté a été ensuite vérifiée. Rien ne prouve mieux les difficultés en quelque sorte inséparables des travaux de la chimie que ces erreurs où l'expérience et le raisonnement avaient entraîné un homme aussi habile et aussi instruit. Loin d'en tirer des conclusions contre M. Vöhler, il faut se contenter de dire avec Hippocrate : « L'art est long, la vie est courte, l'expérience est incertaine, le raisonnement est difficile. »

N'y a-t-il pourtant là qu'une erreur d'expérience rectifiée par un observateur plus habile, qu'une illusion des sens détruite, ou même, ce qui serait plus important, une atteinte portée à la classification des métaux, une preuve qu'on doit ranger l'aluminium auprès du fer et du cobalt et loin du calcium? La découverte de M. Sainte-Claire Deville prouve-t-elle que la classification des métaux tout entière est mauvaise, et qu'il faut renoncer à diviser ces sortes de substances en groupes, ou tout au moins que ces groupes doivent être modifiés? Nous pensons qu'elle a des effets plus importans encore, et que les propriétés si inattendues de l'aluminium troublent des idées que leur simplicité avait rendues évidentes, en montrant une fois de plus combien les inductions les moins hardies et qui paraissent les plus permises sont peu certaines, quels que soient les faits qui les appuient. Nous avons dit que dans la classification des métaux on avait consulté non pas seulement leur avidité pour l'oxygène, mais la ténacité de leurs combinaisons avec ce corps. Ces deux propriétés paraissaient corrélatives, et il semble d'une manière générale que plus deux corps tendent à se combiner, plus leur affinité est grande, plus aussi leur combinaison doit être stable. Ce n'est pas là une loi de la chimie, elle n'est écrite nulle part

(1) Voyez, sur les théories de M. Laurent, la *Revue* du 1er février 1855.

dans les livres, mais elle paraît dictée par le sens commun. Si une comparaison un peu frivole était permise ici, on pourrait dire que la comparaison des êtres vivans avec la nature inanimée avait contribué même à établir cette opinion : comme les personnes qui aiment à se retrouver aiment aussi à rester ensemble, de même les corps inertes qui ne peuvent rester en présence sans s'unir forment des combinaisons difficiles à désunir. On n'avait jamais songé à établir cette loi; mais lorsque M. Thénard divisa les métaux par classes, il n'eut pas même besoin de l'énoncer, personne ne fit d'objections, et si depuis 1813 de nouvelles découvertes ont fait varier les groupes de métaux, le principe du classement n'a jamais été contesté. Rien n'eût été du reste plus facile que de l'appuyer sur des exemples. Ainsi les corps les plus explosibles, c'est-à-dire ceux dont la décomposition est la plus facile et la plus prompte, sont aussi ceux dont les élémens n'ont aucune propension à se combiner : il est aussi difficile de les rapprocher que de les maintenir unis. Eh bien ! l'aluminium est une exception à cette règle, qui, je le répète, n'est pas une de ces lois abstraites et compliquées de la chimie, mais semble évidente aux esprits même les moins scientifiques. Son oxyde est très difficilement réductible, et le métal n'est pas lui-même très avide d'oxygène. Son inaltérabilité le place auprès de l'argent; la ténacité de sa combinaison avec l'oxygène semble le rapprocher du sodium ou du calcium. La nouvelle découverte prouve ainsi que non-seulement la classification des métaux est vicieuse, mais que sans doute le principe sur lequel elle a été appuyée dès l'origine est faux. Cette confusion si naturelle qui s'était établie entre l'avidité d'une substance pour l'oxygène et son affinité pour ce gaz, ou la ténacité de ses combinaisons avec lui, doit disparaître des classifications et des théories. Parfois du moins ces deux propriétés ne sont pas corrélatives; la loi qu'on trouvait si claire souffre des exceptions, et, dans les sciences, une loi qui ne s'applique pas toujours n'est pas une loi. Hâtons-nous d'ajouter qu'heureusement, si ce principe était admis, aucune théorie importante n'en découlait. Il n'entraîne en tombant que la classification des métaux, ce qui n'est pas un grand mal, et si les nouvelles expériences pouvaient contribuer à effacer la distinction entre les métaux et les métalloïdes, peu de chimistes, je pense, s'en plaindraient.

Le principe sur lequel s'appuie M. Sainte-Claire Deville pour la préparation de l'aluminium est le même que celui de M. Vöhler. Seulement il emploie le sodium au lieu du potassium, le maniement de ce dernier offrant quelques dangers et ses éclats pouvant blesser l'opérateur. Le métal est placé dans des tubes en porcelaine chauffés, et sur le sodium fondu on fait passer la vapeur de chlorure d'aluminium; il se forme du chlorure de sodium ou sel marin, et

l'aluminium reste libre. Pour le purifier, il faut le chauffer fortement, et tandis que le chlorure de sodium et l'excès de chlorure d'aluminium se dégagent, il reste dans la nacelle qui a servi à l'opération un culot d'aluminium pur. Pour donner une idée des difficultés des opérations chimiques et de l'habileté des chimistes, je dois ajouter que cette expérience, qui est loin de passer dans les laboratoires pour une opération difficile, ne peut se faire à l'air libre, et que l'appareil doit être traversé par un courant de gaz hydrogène pur et sec. Le sodium, sans cette précaution, s'oxyderait et deviendrait incapable de décomposer le chlorure d'aluminium soumis à son influence.

Tel est en gros l'un des procédés de M. Sainte-Claire Deville, qui en a proposé deux autres, consistant, soit à employer l'électricité, soit à faire passer sur le chlore d'aluminium du sodium en vapeur; mais le premier est plus élégant, et, perfectionné, il a pu et pourra donner des quantités considérables d'aluminium, sans trop de dangers et sans trop de difficultés, à un prix qui ne sera pas trop élevé, car ce sont là deux conditions importantes. Sans elles, la préparation de l'aluminium peut être une expérience de laboratoire curieuse, une voie nouvelle ouverte aux inventeurs et aux théoriciens, un renversement de quelques lois de la chimie fort agréable pour les révolutionnaires scientifiques, mais voilà tout. C'est donc de cette dernière question que nous devons nous occuper. Sur les quarante-sept métaux admis aujourd'hui par les chimistes, on n'en peut employer qu'une douzaine à l'état métallique. L'aluminium doit-il être compté parmi eux, et pourra-t-il, par ses propriétés, prendre dans l'industrie un rang important? En d'autres termes, les moyens d'extraire l'aluminium sont-ils susceptibles d'être perfectionnés jusqu'à devenir des procédés industriels? Et enfin quels seront les usages du métal ainsi obtenu?

Deux causes diverses peuvent agir sur le prix d'une substance : la rareté et la difficulté d'extraction. Il est clair d'abord que plus une matière est rare, plus, quand elle est utile, bien entendu, elle est précieuse et chère par conséquent. Si la matière, étant commune au contraire, se trouvant en abondance dans le sein de la terre, ne peut cependant être extraite ou obtenue pure que par des procédés longs, difficiles et coûteux, elle devient chère, pour ainsi dire, artificiellement. Le prix élevé de quelques substances tient à ces deux causes à la fois. Ainsi les diamans sont rares, et les difficultés de la taille les rendent plus précieux encore. L'exploitation des mines d'or est au contraire facile. Ces mines sont peu profondes, et le minerai contient le métal à peu près pur; mais elles sont rares et toujours peu considérables. D'autres corps enfin sont très communs, mais pour les préparer, pour les retirer des composés dont ils font partie, il faut

des soins, du travail et de l'argent. Quelle substance est plus commune que la chaux ou oxyde de calcium? Elle se trouve dans la pierre à chaux, la craie, le plâtre, les coquilles, les pierres; pourtant, l'affinité de l'oxygène pour le calcium étant considérable, l'oxyde de calcium est peu réductible, et le métal est très cher : il coûte plus de 1,000 fr. le kilogramme. Le prix de ce genre de substances doit varier avec les progrès de la chimie; celui des autres dépend de la minéralogie. Remarquons en passant que les métaux qui servent de monnaies, et dont la valeur doit être peu variable pour ne pas troubler les états et la sécurité même des citoyens, doivent être choisis dans la première des deux catégories, car les chimistes font des découvertes plus rapides et plus imprévues que celles des géologues et des chercheurs d'or.

A quelle cause est due la cherté de l'aluminium? Assurément ce n'est pas à la rareté du minerai. Peu de substances sont aussi communes, et peut-être la centième partie du globe est-elle formée d'aluminium. L'argile, les aluns, le kaolin ou terre à porcelaine, les marnes, le feldspath, le mica, les roches granitiques et les roches argileuses, les roches secondaires comme les terrains primitifs sont des combinaisons ou des mélanges de composés d'aluminium. L'albite, la pétalite, la triphane, la cabradorite, sont des silicates doubles d'alumine et de potasse, de lithine ou de chaux. Le saphir est de l'alumine colorée en bleu, le rubis est de l'alumine colorée en rouge par des oxydes métalliques, le corindon hyalin est de l'alumine incolore et transparente. Les ocres employés dans la peinture, la terre de Sienne sont des mélanges d'argile, d'oxyde de fer et de manganèse. Ainsi l'aluminium n'est pas rare. Il n'est pas question, bien entendu, de l'extraire des dernières substances que j'ai nommées, des rubis ni des saphirs; mais l'argile et l'alun sont des substances fort communes, et dont le prix est peu élevé. Des montagnes entières sont formées d'argile; en Picardie et à la Tolfa, près de Rome, il existe des masses énormes d'alun. C'est donc l'extraction de l'aluminium qui est chère. Elle est assez compliquée, comme on l'a vu; mais ce qui la rend coûteuse, ce sont surtout les quantités de sodium nécessaires à la réaction, et le sodium a lui-même un prix élevé, car la préparation en est difficile. Il est fort avide d'oxygène, et, pour réduire son oxyde, il faut une température très élevée. On pourrait presque dire que le prix d'une substance est proportionnel à son affinité pour l'oxygène. Jusqu'ici, le sodium n'était qu'un produit de laboratoire, une des curiosités de la chimie; on n'avait pas songé à l'employer dans l'industrie. Lors des premières expériences de M. Sainte-Claire Deville, il coûtait 1,000 francs le kilogramme. Or il en faut trois kilogrammes pour extraire du chlorure d'aluminium un kilogramme de métal, ce qui portait de ce chef

seul le prix de revient de l'aluminium à *trois mille francs*. Le sodium d'ailleurs est difficile à manier. Il brûle au contact de l'air et décompose toutes les substances qu'il touche en leur enlevant l'oxygène. Pour le conserver, on est obligé de le jeter, dès qu'il sort du fourneau, dans des bouteilles remplies d'huile de naphte ou de pétrole. Cette huile, qui ne se trouve guère que dans les environs de Baku en Perse et à Amiano, dans le duché de Parme, est un des seuls liquides qui ne contiennent pas d'oxygène. Elle est rare et assez chère. Dans ces derniers temps, les expériences sur l'aluminium en avaient employé des quantités telles que le prix avait presque doublé, et qu'on en trouvait difficilement chez les fabricans de produits chimiques. M. Sainte-Claire Deville, sentant fort bien cet inconvénient, a cherché tout d'abord à perfectionner le procédé d'extraction du sodium, et sans modifier essentiellement le principe de l'opération, il a diminué au moins de moitié son prix, et il est peu à peu arrivé à négliger le secours de l'huile de naphte et à manier sans danger d'assez grandes masses de métal dont la préparation reste plus coûteuse aujourd'hui, mais n'est guère plus difficile que celle du gaz à éclairage. Ce progrès obtenu, la décomposition du chlorure d'aluminium entraînait elle-même moins de frais, et M. Sainte-Claire Deville, à l'usine de produits chimiques de la société générale de Javel, a déjà extrait plus de trois cents kilogrammes d'aluminium, dont la fabrication est devenue susceptible d'une marche tout à fait manufacturière. On peut prévoir que cette fabrication sera surtout facile, si les usines s'établissent à Marseille, où d'énormes quantités d'acide chlorhydrique, provenant des fabriques de soude, se perdent tous les jours sans trouver d'emploi, tandis qu'elles serviraient à fournir le chlore nécessaire à la formation du chlorure d'aluminium. Nulle part aussi l'acide sulfurique, qui sert à retirer l'alumine de l'argile, n'est à si bon marché. Pourtant jusqu'ici on a un peu trop gardé le silence sur le prix auquel revient ce métal, et, tout en convenant qu'il vaut aujourd'hui moins de 3,000 francs le kilogramme, je crains qu'il n'en vaille bien encore de 500 à 1,000. C'est un grand progrès assurément, mais on est encore loin du but, et l'industrie n'a pas coutume d'employer des métaux de cette valeur.

On se hâte donc un peu trop, je pense, de triompher. M. Sainte-Claire Deville a fait une très belle découverte, qui probablement a de l'avenir. Il a d'ailleurs donné l'impulsion à une foule d'expériences remplies d'intérêt. Ainsi son préparateur à l'École normale, M. Debray, a étudié les propriétés du glucynium, extrait de la glucine, qui existe dans l'émeraude combinée à l'alumine. Lui-même avait déjà obtenu des quantités considérables de silicium, autre corps simple peu connu, et dont les propriétés dérangent aussi un peu les théories. Cependant on ne peut encore se représenter les

maisons couvertes d'aluminium. La prudence nous commande une assez grande réserve dans de telles questions, et l'avenir d'une substance est aussi difficile à prévoir que la destinée d'un homme ou d'un peuple. L'Académie des Sciences, en décidant, il y a quarante ans, que le sucre de betteraves ne rivaliserait jamais avec le sucre de canne et que la production n'en deviendrait jamais importante pour notre industrie, a donné un exemple qui doit effrayer les moins timides. Les savans se sont trompés une fois par excès d'indépendance; craignons de tomber dans l'excès contraire : cela est plus à redouter aujourd'hui. Pourtant, si les espérances se réalisent, à quoi pourra servir l'aluminium? Il a la malléabilité du zinc et est inaltérable à l'air. Il pourra donc souvent le remplacer, et avec avantage, puisqu'il est trois fois plus léger. Il est aussi dur que le fer, et il est moins oxydable. Il pourrait donc servir pour les instrumens d'agriculture ou les armes de guerre. Les métaux purs sont très peu sonores, et les cymbales, les cloches, les tamtams, les gongs, sont formés d'alliages d'étain et de cuivre. L'aluminium au contraire, comme s'il devait faire exception à toutes les règles, est aussi sonore que les meilleurs timbres, ce qui lui assure encore un usage nouveau et imprévu. Il a l'éclat de l'argent et ne noircit pas comme lui: il pourra donc le remplacer toutes les fois que l'argent est employé, non pas à cause de sa valeur, mais à cause de ses propriétés physiques. La potasse caustique fondue ne l'altère pas; les creusets d'aluminium pourront donc être utiles. Pour les appareils de physique, les couverts de table, les plumes métalliques, les ornemens de toute sorte, le nouveau métal pourra remplacer l'argent, le fer et le cuivre. Il suppléera souvent à l'usage du platine, qui est rare et cher, et de métaux plus précieux encore, comme le palladium, métal fort utile, mais dont on ne peut obtenir de grandes quantités. Ainsi les dentistes l'emploient, et l'on sait que le limbe divisé d'un des grands cercles de l'observatoire de Paris est en palladium; il pourrait être en aluminium, toujours, bien entendu, si l'extraction de ce métal est perfectionnée, soit par une amélioration nouvelle dans la préparation du sodium, soit surtout par l'emploi d'un corps moins coûteux. En un mot, l'aluminium est peut-être appelé à remplacer tous les métaux communs et précieux employés aujourd'hui dans les arts et dans l'industrie. Il ne s'éloigne que des métaux de première classe, près desquels il était rangé jusqu'ici, et il semble propre à tous les usages que semblaient lui interdire les lois les plus raisonnables et les mieux prouvées de la chimie, telle qu'on l'enseigne depuis cinquante ans.

PAUL DE RÉMUSAT.

DES PHARES

ET DE

LA LUMIÈRE ARTIFICIELLE

Phare au rouge éclair,
Que la brume estompe!
(Victor Hugo)

Fiat lux!
(Créons de la lumière!)

Il y a loin des belles recherches de Fresnel qui ont donné les phares français à l'humanité entière, il y a loin de ces méditations savantes au travail rustique de l'homme de Virgile qui *dans les longues veillées d'hiver pratique avec un fer tranchant des entailles à un bois résineux pour en faire des torches*

Et quidam seros nocturni ad luminis ignes
Pervigilat, ferroque faces inspicat acuto.

Il y a loin des copeaux de sapin qui brûlent encore aujourd'hui en Islande et en Sibérie, pour éclairer de misérables huttes, au phare de premier ordre que l'administration française, sous la direction de M. Reynaud, a établi dans une tour de grandeur naturelle au milieu de toutes les merveilles de l'exposition universelle. Tout nous prouve, il faut le répéter, que l'état physique du monde actuel est de date très récente. Par la petite quantité de matériaux que les fleuves ont jusqu'ici roulés à la mer et d'après la quantité qu'ils en portent chaque année, on conclut qu'il n'y a que peu de siècles que leur cours a commencé et s'est établi tel que nous le voyons. Les plantes et les insectes n'ont pas encore eu le temps de se disséminer sur toutes les régions qu'ils devront occuper plus tard. Chaque jour, la nature et

l'art, qui rivalise avec la nature, acclimatent des espèces nouvelles inconnues aux pays qu'elles vont désormais peupler et enrichir; mais les conquêtes de l'être soi-disant indéfiniment perfectible nous offrent une confirmation frappante de cette vérité, que le monde n'est vieux que comparé à la courte durée de notre vie, et que dans la série des âges de la terre, relativement à la période astronomique et aux périodes géologiques, la période historique actuelle ne date que d'hier. En effet, si l'on considère combien peu de progrès les arts et surtout ceux de l'éclairage avaient faits avant le siècle actuel, il devient évident que le temps a manqué au genre humain pour aller plus avant. Il ne s'agit point ici de ces industries exceptionnelles qui ne s'adressent qu'au petit nombre et n'ont aucun des caractères qui rendent la lumière et le feu à peu près indispensables au genre humain. Ainsi de ce que les arts de l'éclairage avaient fait peu de progrès avant le XIXe siècle, on tire l'induction que ce XIXe siècle n'a été précédé que d'un petit nombre de dizaines de siècles.

La mythologie nous représente Cérès cherchant sa fille Proserpine à la lueur de deux pins enflammés; mais rien ne nous signale l'époque où la combustion des matières grasses et des huiles a été substituée à celle des bois résineux. Ce fut un grand pas fait dans l'art de l'éclairage que l'invention de la mèche, c'est-à-dire de quelques filamens brûlant, sans se consumer, au milieu d'un réservoir de substance combustible qui fournit continuellement des alimens à la flamme illuminatrice. La scie et le compas, ces deux instrumens de l'industrie et de la science, sont attribués au neveu de Dédale, Perdix, qui fut changé, dit-on, en perdrix, sans perdre son nom, à une époque de l'antiquité assez peu reculée; mais à qui devons-nous *la mèche*, cet appareil aussi simple qu'utile, et qui est un agent à la fois chimique et physique? Pour égayer ce que cette phrase pourrait avoir de trop emphatique eu égard au peu d'importance d'une mèche, ελλυχνιον, je reproduirai un jeu de mots d'un de nos présidens de l'exposition universelle, orateur éloquent et homme d'état; je dirai que l'inventeur de la mèche ne doit pas être traité légèrement, et qu'il mérite la reconnaissance de tous les hommes *éclairés*.

Nous ne savons pas non plus à qui rapporter l'invention de la mèche enveloppée de matière solide combustible comme dans les bougies, les cierges, les chandelles de suif et de résine. Ces dernières paraissent dater d'une haute antiquité. Virgile nous peint le laboureur rapportant de la ville un grand pain de résine destinée évidemment à l'éclairage, et dans bien des chaumières encore la cire et le suif sont remplacés par cette matière beaucoup moins chère, mais qui ne donne qu'une lueur bien faible accompagnée de

pétillemens continuels et d'une odeur désagréable et malsaine, quand cette sorte de chandelle n'est pas fixée dans la cheminée elle-même. C'est à la lueur de ce triste luminaire que travaillent les fileuses villageoises, qui se cotisent entre elles pour les frais de ce triste éclairage, lequel, suivant l'expression d'un poète espagnol, ne donne qu'autant de clarté qu'il en faut pour *rendre l'obscurité visible*. Là cependant, comme dans toutes les réunions sociales, l'imagination trouve sa place. Des chansons égaient souvent les veillées. Une vieille conteuse dit des histoires de brigands, de revenans ou d'amans éprouvés par l'adversité. Le local se prête au mieux à la frayeur provoquée par un récit qui ne manque jamais de rappeler des apparitions, des scènes de cimetière ou des traits de malice du démon déjouée par quelque saint personnage. Nous trouvons encore dans les vieilles légendes, sur lesquelles l'imagination active de nos pères s'est assez pauvrement exercée pendant neuf ou dix siècles, des âmes damnées qui recommandent à leurs amis d'être plus sages qu'elles et de ne pas trop aller aux *fileries*.

La lampe à tête ronde, portée sur une espèce de chandelier et pourvue d'une petite mèche, est encore fort en usage en France et éclaire tout aussi mal que la chandelle de résine. En revanche elle est fort économique. « Pourquoi, dit le vieux Strepsiade à son esclave dans la comédie des *Nuées*, pourquoi as-tu allumé cette lampe qui *boit* tant d'huile? » Il n'eût pas fait ce reproche à nos petites lampes d'étain, mais aussi quelle lumière! Combien de becs à mèches pareilles ne faudrait-il pas pour faire une de nos lampes Carcel!

Les physiciens ont constaté par l'expérience ce fait remarquable, que pour obtenir beaucoup de lumière d'un combustible quelconque, il faut qu'il brûle vivement. Il n'en est pas de même de la chaleur, et soit que le combustible se consume lentement ou rapidement, il donne toujours la même somme totale de chaleur. Ainsi une bougie ayant une trop petite mèche ne serait pas avantageuse. A la vérité elle durerait plus longtemps, mais sa lumière serait si faible, que la durée ne compenserait pas cette faiblesse extrême. En un mot, supposons une bougie qui dure deux fois moins qu'une autre de même poids : il suffirait, pour la compensation exacte, que celle qui dure deux fois moins éclairât avec un éclat double. Eh bien! l'éclat de celle-ci sera plus que doublé, et elle aura l'avantage sur l'autre. On peut encore formuler ce principe dans les termes suivans : — ayez deux bougies de même poids dont l'une brûle en huit heures et l'autre en quatre heures; vous serez mieux éclairé pendant huit heures par les deux bougies de quatre heures brûlant l'une après l'autre que par deux bougies de huit heures de durée brûlant ensemble pendant ce même temps.

C'est ici l'occasion de placer des remarques sérieuses sur le peu de contrôle exercé par l'autorité en ce qui touche la vente de la lumière artificielle. Je n'ai pas besoin de rappeler aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* que la ville de Paris aussi bien que Londres et New-York consomment pour plusieurs millions de cette denrée fournie par des becs de gaz. Les usines de Cincinnati distillent par an quatre ou cinq cent mille *porcs*, et le gaz qui en résulte porte le nom assez bizarre de *lumière de porc*, *porklight*. En France, au moment où j'écris, un kilogramme de bougie stéarique ordinaire coûte six fois plus qu'un kilogramme de pain, et ne représente en valeur vénale que la lumière qu'il peut donner. Si donc cette denrée, la lumière, ne se pèse pas, comment se fait-il que l'autorité n'exerce aucun contrôle sur la faculté éclairante des bougies mises en vente par le commerce, tandis que sur le pain et la viande, qui sont moins chers, elle déploie une vigilance si utile aux intérêts des consommateurs? Il est évident que si deux kilogrammes de bougies de diverses fabriques éclairent inégalement et que l'une des bougies ait un éclat double de l'autre, il y a fraude de la moitié du prix total, c'est-à-dire de 1 fr. 50 c. sur 3 fr. Dans quel débit tolérerait-on une pareille iniquité? J'en dis autant d'un bec de gaz fourni à la ville de Paris ou aux boutiques des marchands, si son illumination n'est que la moitié de ce qu'elle devrait être.

On sait que l'embarras provient de la difficulté qu'il y a d'avoir une mesure, une balance, un instrument pour constater l'éclat réel d'une lumière donnée. On a pris pour point de comparaison l'éclat de la pleine lune, et on a cherché à quelle distance d'un papier blanc il fallait placer une bougie pour qu'elle illuminât ce papier autant que la lune dans son plein. Il ne fallait pas songer à la lumière du soleil, qui est environ huit cent mille fois plus forte que celle de la lune, qui est trop éblouissante, et qu'il est très difficile de fractionner exactement à cause de l'excessive petitesse des trous par lesquels il faut la faire passer. En supposant la lumière de la pleine lune invariable, ce qui n'a pas lieu, on espérait se servir de la bougie comparée à l'éclat de la lune comme de terme de comparaison avec d'autres lumières tirées de matières grasses, de becs de gaz ou de l'étincelle électrique. Malheureusement la lumière de la lune est blanche, celle des bougies et du gaz est rougeâtre, et celle de la flamme électrique est d'un vert sensible : or l'œil ne peut comparer deux lumières de teintes diverses.

La nécessité, aujourd'hui indispensable, de mesurer la lumière que l'on achète à un si haut prix a reporté l'attention sur un appareil que j'avais construit il y a bien des années pour cet objet; mais la difficulté d'avoir des bougies d'un éclat invariable pour servir de point

de comparaison a fait que cet appareil a eu plus de réputation que d'usage. Je dois mentionner que depuis la construction de mon photomètre, M. Foucault, le savant physicien qui a fait tourner la terre sous nos yeux, a employé avec succès un appareil photométrique de son invention avec des écrans d'un blanc mat d'une perfection admirable. Quand l'autorité adoptera-t-elle l'usage de ces instrumens? L'inégalité des lumières de deux sources vendues au même prix est telle aujourd'hui, que l'emploi de l'instrument de mesure le moins précis serait une amélioration des plus grandes.

Il est très difficile, ainsi que nous venons de le dire, de trouver une source de lumière parfaitement invariable. Sir John Herschel, associé étranger de l'Institut de France, aussi savant opticien qu'habile astronome, a même prononcé qu'il n'existait pas d'étalon de mesure pour l'intensité de la lumière. Dans les longues études optiques auxquelles je me suis livré, on pense bien que le difficile problème d'une lumière invariable a dû m'occuper bien des fois. Voici le procédé qui, je pense, donnera une quantité de lumière toujours la même, et à laquelle on pourra comparer d'autres lumières, soit directement, soit par l'intermédiaire d'une lampe bien fixe d'éclat. Prenez un creuset ordinaire, et fondez-y un quart ou un demi-quart de kilogramme d'argent fin en coquilles, et maintenez-y de l'argent non encore fondu, en sorte que la température ne s'élève pas au-delà de la chaleur de l'argent en fusion. La surface du métal sera rayonnante d'un blanc éclatant, et en couvrant le creuset d'une lame de platine ayant un trou rond de dix millimètres de diamètre, on aura comme un disque illuminant d'un éclat qui se reproduira toujours le même avec les mêmes circonstances physiques. On pourrait encore obtenir une surface blanche de chaleur et une lumière constante en versant du cuivre et de l'argent fondu dans un creuset de platine; mais alors il faudrait étudier l'influence de l'épaisseur du creuset, et voir si elle est sensible ou non. Depuis à peu près deux ans que j'ai imaginé cette lumière blanche constante, je n'ai pu encore la réaliser expérimentalement, quoique le savant directeur de la Monnaie, M. Pelouze, de l'Institut, ait eu la bonté de s'offrir à moi comme un collaborateur pour un travail que ses honorables fonctions municipales lui permettraient d'utiliser dans la question de l'éclairage de la ville de Paris.

On peut dire, sans crainte d'être démenti, que la position actuelle d'un acheteur de lumière est tout à fait intolérable. Je sais bien qu'on me dira qu'il faut laisser le commerce libre, et que les acheteurs s'éloigneront naturellement de la marchandise fraudée. Eh bien! c'est ainsi qu'on a perdu plusieurs branches du commerce d'exportation de la France. La mauvaise qualité des pacotilles nous

a fait supplanter (nous les inventeurs de la chimie!) pour les préparations médicales sur les marchés de la Russie, de l'Inde et de l'Asie centrale par les Allemands et les Anglais. Laissez libre le prix de vente, d'accord; mais la qualité et la quantité annoncées sont dues, puisqu'elles ont été indiquées; la constatation doit être possible ici de fait comme de droit, et de plus l'intérêt général de la société lui impose l'obligation de ne point rester étrangère à ces vérifications de probité.

Nous voilà un peu loin des progrès de l'art de produire de la lumière. Cette digression correspondra, si l'on veut, à la longue série de siècles où cet art fut stationnaire. Jusqu'à la fin du siècle dernier, il n'y eut de brillante illumination que celle des lustres à grand nombre de bougies, laquelle dans les appartemens de Versailles revenait à des sommes immenses. Les bougies à moitié brûlées constituaient seules un revenu considérable de la charge d'où ressortissait l'éclairage royal. Les flambeaux à deux et à cinq bougies étaient d'un usage universel. Tous ces éclairages de luxe n'étaient guère efficaces. Les bourgeois, réduits à la bougie et souvent à la chandelle, méprisaient l'huile et les ignobles lampes où brûlait ce combustible avec une odeur repoussante, lorsque la lampe à courant d'air avec une mèche ronde et creuse et une cheminée en verre vint donner à la lumière de l'huile une supériorité qu'elle n'a point perdue depuis. L'inventeur de cette lampe était Argand, et la date de l'invention est vers 1800. Un peu plus tard, un certain M. Quinquet s'empara de la lampe d'Argand, et lui donna momentanément son nom. Il fut l'Améric Vespuce du Christophe Colomb de l'éclairage. Les soins assidus de nettoyage, nécessaires aux lampes d'Argand, furent sur le point d'en compromettre l'adoption; mais l'admirable éclat de leur flamme triompha de tout, et lorsqu'ensuite Carcel, par un mécanisme d'horlogerie, eut régularisé l'arrosage de la mèche, la perfection fut atteinte. Je serais injuste de ne pas mentionner la lampe dite à modérateur, inventée par Franchot, qui produit plus simplement un effet à peu près égal à celui que produit le mécanisme de Carcel; mais ne nous noyons pas dans les détails. Une mèche ronde et creuse, arrosée continuellement d'huile en circulation avec une cheminée en verre produisant un rapide courant d'air et une vive combustion, voilà la lampe moderne qui consacrera à jamais le nom de l'inventeur Argand.

Lucrèce nous peint en vers pompeux les statues dorées qui portent dans leur main droite des lampes ardentes qui fournissent des lumières pour les festins nocturnes :

. . . . Aurea sunt juvenum simulachra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur.

Comme les Romains, nous avons de gracieuses statues porte-flambeaux, mais nous mettons dans leurs mains des lampes à courant d'air dont l'éclat ne pouvait même pas être soupçonné par les anciens. Homère ne voit rien de comparable à l'éclat du feu *flambant clair*,

Σέλας ὡς πυρὸς αἰθομένοιο

dans les signaux télégraphiques que Clytemnestre avait fait disposer le long de la côte pour être avertie de l'arrivée d'Agamemnon; c'était le feu, et non point les lampes ni les torches qui donnaient le signal. Il en était de même des signaux de feu au moyen desquels les souverains de Perse recevaient en peu d'heures des nouvelles des extrémités de leur vaste empire. C'étaient de vrais télégraphe de nuit dont la description fidèle, donnée par Aristote, ne permet pas de douter que les anciens n'aient connu et employé ces correspondances rapides dont on fait honneur ordinairement à la France et à l'inventeur Chappe. De toutes les sources de lumière adoptées de l'antiquité, la torche formée de filasse enveloppée de résine est certainement la plus éclatante; mais elle n'a pas la grosseur d'un feu de bois, et on n'eut pas l'idée d'assembler plusieurs torches pour obtenir un foyer dont la portée lumineuse eût été très grande.

L'activité des esprits, qui dès le commencement de ce siècle se tournait vers les applications industrielles des agens physiques, mécaniques et chimiques, parvint à trouver dans la flamme du gaz hydrogène carboné une rivale à la flamme de l'huile dans la lampe à courant d'air. Une expérience connue des physiciens sous le nom de *lampe philosophique* consistait à brûler un petit jet de gaz hydrogène sortant d'un flacon dans lequel on versait de l'eau. Rien de faible comme cette petite lueur qui s'apercevait à peine dans un appartement éclairé par la lumière d'un jour sans soleil. On remarqua qu'un gaz carboné donnait une flamme bien plus vive que l'hydrogène pur. On reconnut que le charbon de terre chauffé en vases clos dégageait une quantité immense de gaz hydrogène carboné donnant une flamme très vive. Peu à peu on apprit à construire des réservoirs flottans assez grands pour contenir le gaz, et assez mobiles pour le chasser régulièrement dans des conduites souterraines. On trouva la forme la plus convenable pour le bec qui devait émettre le gaz à brûler, et on inventa des compteurs pour jauger la quantité de gaz qui sortait du réservoir ou qui entrait chez les consommateurs; enfin le résultat de tous ces perfectionnemens successifs fut une industrie immense, occupant les ouvriers par centaines et les capitaux par millions. La physique, la chimie et la mécanique, dont elle était tributaire, y trouvaient d'utiles emplois de leurs théories et les perfectionnemens que l'observation des faits amène toujours à sa suite.

En même temps ce mode d'éclairage permit d'illuminer des localités où il eût été difficile d'établir d'autres appareils. Par là encore une masse immense de notions se répandit dans le monde des travailleurs, qui peu à peu se rendit familières des connaissances que la classe élevée de la société ne puise pas toujours dans les écoles spéciales. L'instruction pratique, que depuis quelques années la direction supérieure des études tend à faire prévaloir, répond à ce penchant nouveau de la société qui l'entraîne vers la science *appliquée*, ou, pour employer un néologisme significatif, vers la *science utilitaire*. A ceux qui réclament les droits de la théorie pure, on peut répondre qu'en général la réflexion doit compléter les connaissances pratiques, tandis que les notions théoriques ne sont pas toujours praticables. Ce n'est pas tout de savoir, il faut savoir faire. Le penseur et l'ouvrier, la tête et la main, la théorie et le travail, ne doivent point être séparés. Quelques hommes, parmi lesquels j'aime à citer l'excellent professeur Blum, élève de l'École polytechnique, avaient devancé honorablement, dans cette voie d'enseignement pratique, l'impulsion de l'état. Pour mon compte particulier, c'est aux manipulations instituées à l'École polytechnique par notre illustre chimiste le baron Thénard que j'ai dû le peu de science physique qui m'a valu le titre si justement envié de membre de l'Académie des Sciences de notre Institut de France, titre qui stimule si puissamment le génie de tant d'énergiques travailleurs qu'on pourrait désigner par leurs découvertes aussi bien que par leurs noms. L'Institut, en leur ouvrant ses portes à mesure que les fauteuils deviennent vacans, a donc la juste espérance ne ne point déchoir. Puissent-ils un jour dire comme les héros d'Homère : *Nous nous flattons de valoir mieux que nos pères !*

Ἡμεῖς δ' αὖ πατέρων μεγ' ἀμείνονες εὐχόμεθ' εἶναι.

C'est encore un symptôme heureux pour les sciences de voir les hommes arrivés à la maturité en rechercher les notions sérieuses et sévères avec autant d'empressement que les fruits bien plus attrayans de l'imagination et du style, qui sont cependant la plus brillante incarnation de la pensée. Cette tendance est générale. Les Anglais ont emprunté aux Allemands cette belle devise : « la tête et la main, » *mente et manu*. Je dois personnellement à cette curiosité, si vivement éveillée par les récens progrès de la science, l'attention qu'on veut bien donner aux pages où je tâche, dans ce recueil, de rendre accessibles des connaissances avant tout *positives* sans rien sacrifier de la rigueur qui en fait le caractère. Il y a peu d'années encore que l'on pouvait craindre d'être obligé de dire avec Bacon « qu'il y a plus de science dans les ateliers que dans les écoles. »

Heureusement la marche des esprits nous rassure. L'exposition universelle a été visitée et étudiée avec un intérêt inespéré, et quand la presse aura mûri les germes déposés dans les esprits, l'Angleterre et la France pourront s'enorgueillir d'avoir beaucoup fait pour le bien du monde entier par l'intelligence comme par la force. Mme Louise Colet a dit de la Grèce et de la Judée ce vers qui exprime énergiquement une pensée vraie :

Petites nations, mais grandes par l'idée !

La France et l'Angleterre n'auront, en aucun sens, aucune infériorité, et marcheront à la tête du monde civilisé !

Mais revenons à notre sujet. Ne semble-t-il pas qu'avec la création de la lumière, le monde industriel et savant ait assez produit pour se reposer dans la contemplation de ses succès ? Ce n'est point pourtant ici, comme l'a dit l'Arioste, *l'esprit vivant d'une créature finie,*

El vivo spirto della morta spoglia.

Le génie actif de la science travailleuse crie sans cesse à l'homme penseur le mot de Bossuet : « Marche, marche ! » Après le gaz, qui avait fait plus que la lampe, on a trouvé la flamme électrique, que deux jeunes et habiles physiciens, MM. Foucault et Fizeau, ont osé comparer au soleil, et qu'ils ont trouvée peu inférieure aux rayons de cet astre, qui, par un léger rapprochement ou un léger éloignement de nos têtes, verse, l'été, la vie végétale et animale à profusion dans notre hémisphère en la retirant de l'hémisphère opposé, tandis que pendant l'hiver il la suspend chez nous pour la porter de l'autre côté de notre globe. Qui n'a pas vu et n'a pas admiré à Paris les ateliers en plein air illuminés, pour des travaux urgens, par des feux électriques, comme ils l'eussent été par la lumière du jour ? Faut-il rappeler d'ailleurs l'avantage immense qui résulte, pour les recherches théoriques de l'optique, de cette lumière toujours obéissante reproduisant dans le local le plus inaccessible aux rayons solaires des rayons qui peuvent y suppléer, tandis que pour des signaux télégraphiques la vivacité de ces feux perce l'air brumeux, qui éteint toute autre espèce de rayons ?

Encore un mot sur un genre d'illumination qui a précédé l'électricité, que l'électricité a fait abandonner, mais qui peut, dans certains cas, y être substitué avec avantage : c'est la lumière produite par un bâton de craie que l'on plonge dans un gaz incandescent composé d'oxygène et d'hydrogène, et brûlant à la sortie du réservoir qui le contient. Je préviens d'avance que, ce réservoir contenant un mélange formidablement explosif, il faut prendre beaucoup

de précautions pour que le gaz mixte ne prenne pas feu en masse, ce qui arriverait infailliblement, si la flamme qui brûle à l'orifice pouvait rétrograder vers l'intérieur du réservoir. Il convient, dans ce cas, de ne faire arriver le mélange explosif que par des tuyaux qui éloignent le réservoir du lieu où l'on produit la combustion, et de faire passer ce gaz au travers de plusieurs toiles métalliques qui ne permettent pas à la flamme de rétrograder. C'est au lieutenant anglais Drummond que l'on doit cette belle illumination, qui rivalise presque avec celle de l'électricité, et qui nous servira de texte pour faire connaître plusieurs particularités curieuses sur la manière dont la chaleur donne naissance à la lumière. Avant d'exposer cette théorie et pour compléter ce qui se rapporte à la lumière Drummond, *Drummond light,* selon le mot des Anglais, nous dirons que si, après avoir renfermé dans une bouteille flexible de gomme élastique un mélange d'oxygène et d'hydrogène, on souffle dans un mortier à demi plein d'eau savonneuse des bulles de savon, comme le font les enfans avec un petit chalumeau, et qu'ensuite on approche de ces bulles un papier enflammé, on obtient une détonation qu'on ne peut comparer qu'au bruit d'un coup de canon, ou plutôt au bruit plus perçant encore d'un mortier à lancer des bombes. Communément, dans les cours de physique et de chimie où l'on répète cette expérience, une partie notable de l'auditoire reste assourdie pour plusieurs minutes. Or c'est ce mélange explosif qui, emmaganisé dans un réservoir et lancé par une petite ouverture, est enflammé à sa sortie, et vient briser sa flamme peu brillante sur un bâton de craie ou de chaux vive, lequel devient alors tellement incandescent, que l'œil n'en peut supporter l'éclat. Si cette lumière et celle de l'électricité eussent été plus maniables et surtout moins chères, elles auraient été d'un excellent emploi dans les phares dont nous allons parler, et qui ont pour but de signaler à de grandes distances, malgré le brouillard ou la brume, la présence de la terre et ses dangers aux navires qui approchent des côtes.

Voici quelques notions théoriques sur cette curieuse production de lumière.

Tous les corps échauffés ne deviennent pas lumineux à la même température, c'est-à-dire par le même degré de chaleur. Je me suis assuré par des expériences réitérées que les corps les plus durs sont les premiers à devenir lumineux, en sorte, par exemple, qu'une tige de fer plongée en même temps qu'une tige de cuivre dans une source de chaleur devient lumineuse et incandescente quand la tige de cuivre ne le devient pas. D'après cela, un corps plus mou, un liquide par exemple, aura besoin de plus de chaleur qu'un corps solide pour être lumineux. C'est ce qu'on observe avec le verre qui rougit

avant de fondre, et qui cesse d'être lumineux après la fusion pour reprendre cette propriété alors que la chaleur est devenue encore plus intense. Le plomb et l'étain fondu, par exemple, sont difficiles à faire rougir quand ils sont liquides, et souvent les chimistes ont l'occasion d'observer que dans un creuset rouge de feu se trouve une substance liquide qui n'est nullement incandescente, et qui ne le devient que par un degré de feu plus élevé. D'après cette idée, si l'on pense au degré de chaleur nécessaire à l'air ou à un gaz pour devenir lumineux, on sera effrayé de la température à laquelle devrait se trouver ce gaz pour donner de la lumière. Or la combustion seule produit un degré de chaleur suffisant pour rendre incandescent un gaz quelconque, comme le gaz hydrogène qui sert à l'illumination ordinaire, ou le mélange détonnant dont nous avons parlé tout à l'heure. Si donc on plonge dans ce gaz allumé un bâton de craie, ce corps solide, mis en contact avec le gaz lumineux, et par suite prodigieusement chaud, prendra cette haute température, et deviendra ainsi excessivement lumineux. Tous les corps ne seraient pas convenables pour cette expérience, car ils pourraient se désorganiser ou se fondre par l'effet de ce feu puissant avec lequel on a fondu, comme avec l'électricité, les substances les plus réfractaires. Voilà donc comment on peut se figurer cette violente ignition dans le cas d'un corps solide soumis au contact d'une flamme active; mais nos connaissances sur ce point délicat de la théorie de la chaleur et de la lumière sont encore bien incomplètes et bien peu avancées.

Il n'est presque point d'industrie dont la nature n'offre l'ébauche ou la réalisation dans son vaste laboratoire. Ainsi les pierres bitumineuses et le bitume lui-même contiennent de l'huile et une espèce de cire naturelle que l'art sait extraire aujourd'hui avec économie et avantage. La chaleur et la pression extraient ces huiles naturelles. Plusieurs sources donnent aussi une huile très odorante et très combustible employée sous le nom de naphte et de pétrole, qui signifie huile de pierre. L'huile de schiste, privée de son odeur incommode et brûlée dans des becs de lampe appropriés à ce combustible éclairant, est l'objet d'une extraction active et d'un commerce considérable. J'ai eu plusieurs fois le plaisir de faire une lampe improvisée en mettant dans un fossé plein de cette huile une mèche formée d'un galon de fil plié en quatre et allumée après qu'elle avait été bien trempée dans le pétrole bitumineux. Il faut un vent assez fort pour éteindre cette lampe naturelle. Une de ces cavités ou fosses natives était dans la plaine de l'Allier, entre cette rivière et les hauteurs qui avoisinent Clermont-Ferrand de ce côté-là. Peut-être depuis ce temps cette localité a-t-elle été exploitée industriellement. La grande légè-

reté de ces huiles naturelles les fait flotter sur l'eau, et fait que les sources qui viennent aboutir à la surface du sol les amènent au-dessus d'elles en les pressant par-dessous. La théorie de M. Boutigny sur la formation des produits hydrocarburés dans les premières périodes géologiques explique très heureusement ces singulières productions de la nature, et leur assigne une cause tout aussi naturelle que celle des précipitations de vapeur d'eau au moment où l'atmosphère et la terre ont été assez refroidies pour permettre à l'eau de couler en liquide à la surface du sol. Toute théorie à part, qu'il nous suffise de savoir que la nature produit des huiles combustibles minérales, comme les végétaux engendrent les huiles ordinaires par les forces physiologiques qui les animent. Pour fixer les idées, faisons un petit tableau des substances huileuses acides, sucrées, insipides et combustibles que nous offre la nature. Tout le monde sait qu'avec trois élémens seulement, le gaz oxygène, le gaz hydrogène et le charbon, la nature a réalisé tous les produits que nous offre la nature végétale et tous les produits analogues du règne minéral. Un corps est-il acide, comme le vinaigre, le jus de citron, les fruits aigrelets, l'oseille, — c'est que l'oxygène y domine. Est-il huileux comme le pétrole et les huiles végétales de diverses sortes, c'est l'hydrogène qui y est en excès. C'est un fait remarquable que la graisse animale ne contient aucune partie d'azote, et que c'est une substance tout à fait analogue aux produits végétaux. Parmi les corps où le charbon domine, nous avons la fibre ligneuse du bois et un grand nombre de produits végétaux et animaux caractérisés par une facile carbonisation.

Si l'oxygène et l'hydrogène se balancent entre eux dans les proportions qui font de l'eau, nous avons d'abord l'eau elle-même, si abondamment répandue dans la nature, puis avec diverses doses d'eau et de charbon tous les produits insipides et amidonnés, tels que les farines, les fécules, la dextrine. Avec un dosage différent de charbon, tous ces produits passent au sucre soit dans la nature, soit dans le laboratoire. Avec le charbon seul, la nature nous donne l'anthracite, qui est presque incombustible. Avec un peu de la combinaison qui fait l'huile, ce charbon sec et peu facile à brûler passe à la houille ou charbon de terre, qui, d'une part, est un excellent combustible, et d'autre part fournit par la distillation le gaz qui sert à l'éclairage. Enfin le gaz hydrogène pur ou carboné sort, par plusieurs fissures, de l'intérieur de la terre, et constitue de véritables *sources* ou *fontaines* de gaz qui, dans quelques localités d'Europe, et notamment à Cuxhaven, ont été utilisées comme combustible éclairant un phare. Les États-Unis et la Chine surtout ont leurs puits producteurs de gaz combustibles et employés comme tels par les habitans du voisinage. Si l'on enfonce un bâton dans la vase d'une

mare ou d'un ruisseau, on en fait sortir des bulles assez grosses que l'on peut recueillir au moyen d'une bouteille que l'on emplit d'eau après avoir fixé sur l'orifice un entonnoir ordinaire. En tenant cette bouteille renversée dans l'eau au-dessus de l'extrémité du bâton qui agite la vase, on recueille les bulles qui montent du fond de l'eau, et la bouteille se vide de liquide en se remplissant de gaz. Cette bouteille, bouchée sous l'eau après qu'on en a retiré l'entonnoir, se trouve pleine de gaz combustible; on allume alors ce gaz, que l'on fait sortir au moyen d'un filet d'eau versé dans la bouteille. C'est un des amusemens scientifiques que l'on indique aux jeunes étudians en physique et en chimie. En général toutes les flammes sont dues à du gaz hydrogène plus ou moins carboné que la chaleur de la combustion dégage d'abord et fait brûler ensuite. Ainsi une simple bougie est une usine complète de gaz, lequel se produit d'abord à la partie inférieure de la mèche au contact de la cire fondue avec la partie incandescente de la flamme. Ce gaz, aussitôt qu'il se dégage, monte et se brûle pour produire la flamme chaude et lumineuse, et il est aussitôt remplacé par d'autre gaz obtenu de la même manière jusqu'à ce que toute la matière grasse soit consumée. Les branches de bois et les bûches qui flambent dans le feu commencent aussi par produire du gaz qui brûle ensuite.

Si le gaz est dégagé par une distillation préalable, il brûle avec beaucoup plus d'activité que dans le cas où la combustion doit le produire avant de le brûler, car alors toute la chaleur est utilisée à la combustion sans qu'il s'en perde pour produire le gaz. Toutes ces notions sont fort simples, et il y a peu de mérite à les connaître; il y a souvent assez d'inconvéniens à les ignorer.

Une circonstance importante de l'éclairage, c'est l'emploi d'un réflecteur destiné à utiliser la partie des rayons lumineux qui frappe en pure perte le mur ou l'ameublement quand celui-ci est d'une couleur foncée. On place presque toujours derrière les lampes adossées au mur une plaque polie de fer-blanc bien nettoyée reflétant la lumière qui vient la frapper. Une lampe placée sur une cheminée, devant une glace, éclaire une pièce presque deux fois autant que si l'on tendait un drap noir derrière elle; mais c'est surtout dans les fanaux et signaux des chemins de fer et de la marine que cette lumière, renvoyée dans un même sens par un réflecteur convenable, produit un effet considérable. C'est la surface appelée par les géomètres surface parabolique qui jouit de la propriété de renvoyer dans une direction unique tous les rayons lumineux, et telle est aussi la forme que l'on donne aux réflecteurs employés à cet usage. Pour avoir des feux colorés, on place devant la lumière un verre rouge ou vert qui laisse passer en plus grande abondance les rayons de chaque espèce et produit une illumination colorée. L'organe avec lequel nous per-

cevons la lumière étant d'une grande perfection et d'une grande sensibilité, nous avons pu recueillir beaucoup plus de notions sur les effets de la lumière que nous n'avons pu le faire avec d'autres sens moins parfaits, comme le goût et l'odorat, qui ne nous ont permis d'acquérir que des notions bien imparfaites sur les odeurs et les saveurs. Il suffit de considérer un chien de chasse couché et le nez au vent pour se convaincre que l'animal reçoit une foule de sensations qui nous sont insaisissables, et si l'on tient sur le vent qui lui arrive une pièce de gibier qu'on lui cache, il arrive en quelque sorte les yeux fermés pour en prendre connaissance.

Passons à l'illumination et à l'établissement des phares.

L'usage d'allumer des feux pour indiquer aux navigateurs les points accessibles des côtes remonte à la plus haute antiquité. Au retour de la flotte des Grecs du siége de Troie, Nauplius, qui avait à exercer une vengeance sur plusieurs des chefs qui avaient condamné à mort son fils Palamède, alluma des feux perfides sur la côte où ils devaient aborder et leur fit faire naufrage. La côte basse de l'Égypte, dans le voisinage de la ville d'Alexandrie, était signalée par un feu établi sur une tour élevée dans l'île de Pharos, qui depuis a été réunie au continent par les attérissements du Nil. C'est cette flamme qui, dans la *Pharsale* de Lucain, annonce la terre d'Égypte à César poursuivant Pompée.

Ostendit Phariis Ægyptia littora flammis.

Cette tour du Phare et son feu ont donné leur nom aux phares actuels qui, jusqu'à Fresnel, n'ont eu d'autres fanaux que des masses de charbons allumés, retenus dans des grillages de fer qui soutenaient le combustible sans en intercepter l'éclat. Rien de pittoresque comme ces feux de charbon qui bravent le vent, la brume et la tempête, mais dont l'éclat est impuissant pour porter au loin leurs avertissemens salutaires. Des lampes munies de réflecteurs paraboliques furent quelquefois substituées aux feux de charbon. Enfin l'administration française eut recours à la science optique. Arago et Fresnel furent chargés d'élaborer un projet de phâres dont la puissance répondît à la dignité de la science comme aux besoins de la navigation. Fresnel quitta les spéculations théoriques qui l'ont immortalisé pour cette tâche moins brillante. Les phares qui portent aujourd'hui son nom, comme celui de la France, sont le résultat d'un travail persévérant guidé par une connaissance approfondie des propriétés de la lumière. Une immense lampe formée de quatre mèches qui s'enveloppent l'une l'autre fut établie sur un support, et l'huile soulevée par un mécanisme ingénieux entretint d'une manière fixe la flamme de ce puissant illuminateur.

Mais les rayons de cette flamme se répandaient de tous côtés, ils

illuminaient en pure perte le ciel au-dessus d'eux, la terre au-dessous, la côte qui longeait le bord de la mer, et, vers la mer elle-même, les rayons, en se dispersant sur toute sa surface, allaient en s'affaiblissant rapidement et perdaient de leur portée. Fresnel entreprit de conduire tous les rayons en un seul faisceau dans une direction unique. Il abandonna les réflecteurs métalliques, sujets à se ternir et à se détruire par l'influence des brumes salées de la mer, soulevées par le vent après que les flots se sont brisés sur les écueils qui bordent le rivage. Les rayons qui allaient se perdre vers le ciel furent ramenés par des bandes de verre assemblées circulairement qui réfléchissaient tous ces rayons vers l'horizon. D'autres bandes, placées plus bas que la flamme, ramenèrent de même vers l'horizon les rayons qui s'égaraient vers la terre; on obtint ainsi une masse de lumière horizontale qui, par une dérivation ultérieure, fut séparée en huit faisceaux dirigés vers les divers points de l'horizon. Ces faisceaux sont alors de la plus grande énergie, et leurs rayons concentrés atteignent aux limites de l'horizon, à moins que l'air, chargé de vapeurs, de brumes et de brouillards, ne soit impénétrable à la lumière. Alors aucun appareil optique ne peut vaincre cet obstable insurmontable. Racine dit de Mithridate que

Ses heureux vaisseaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents et les eaux;

il a oublié les brumes, qui, dans le voisinage de la terre, sont redoutables à l'égal des tempêtes. Les phares français de Fresnel réduisent à des cas bien rares ce danger si grand sur les côtes non éclairées. A l'heure où j'écris, les deux bords du canal qui sépare la France de l'Angleterre sont illuminés par des phares comme une rue de Paris l'est par ses becs de gaz, et les mille et mille vaisseaux de la reine des mers, Londres, sont guidés au travers de tous les dangers prévus. Des stations flottantes portent même des feux signalant les dangers d'une mer très peu profonde, et qui offre de périlleux bas-fonds. C'est une œuvre admirable de science et d'industrie ou, si l'on veut, de civilisation, et la France a l'honneur d'avoir, par Fresnel, donné ces guides sûrs aux navires qui sillonnent ces parages resserrés.

Nous venons de dire que huit faisceaux de lumière partaient, suivant huit directions, pour aller porter leurs feux à huit points de l'horizon maritime. Mais que deviendront les navires voyageant hors de ces huit lignes illuminées? Un mécanisme très simple lèvera cette difficulté : on fera tourner toute cette immense machine sur elle-même, et tous les points de l'horizon seront successivement atteints par les faisceaux lumineux mobiles. Huit fois pendant un tour de l'appareil sur lui-même, les matelots auront les yeux frappés par les

faisceaux balayant la surface de la mer, et après avoir brillé à leurs yeux, les feux disparaîtront entre ces deux passages de deux faisceaux consécutifs. Ces apparitions et disparitions ont fait donner à ces phares le nom de phares à éclipses. L'observateur voit d'abord poindre une légère lueur qui se renforce graduellement, brille quelques instans de tout son éclat, et s'éteint ensuite par les mêmes degrés qui en ont marqué l'accroissement. La succession de ces éclats, qui n'est pas la même pour tous les phares, sert de plus à les distinguer entre eux. Ainsi tel phare a tant d'éclats par minute, et tel autre en donne un nombre différent. Il est impossible de les confondre. Voilà donc de précieuses indications qui permettent de rapprocher l'un de l'autre ces utiles auxiliaires de la navigation bien plus qu'on n'eût osé le faire autrefois, quand les feux fixes n'avaient rien qui les distinguât entre eux. L'exposition universelle contient un phare de premier ordre, avec ses feux allumés, ses éclats, ses éclipses, et tel qu'il va bientôt briller sur les côtes de l'Atlantique comme un fanal de sûreté. La curiosité peu intelligente des visiteurs du palais de l'industrie les pousse chaque jour à s'entasser dans la tour elle-même, tandis que c'est à l'extrémité la plus éloignée du phare qu'il faudrait se placer pour en bien observer les éclipses et les apparitions. Se mettre dans le phare même pour en voir l'effet, c'est faire la même chose qu'un homme qui, pour contempler un paysage, se placerait au milieu des arbres qui doivent faire point de vue.

Le premier grand phare que Fresnel put établir est celui qui sur la tour de Cordouan, à l'embouchure de la Gironde, donne de la sécurité à la dangereuse passe qui joint le fleuve à la mer. L'îlot qui porte le phare est souvent inaccessible pendant plusieurs semaines, tant la mer est furieuse à l'entour. *Jour et nuit la mer tourmentée par le vent y mugit en sons qui assourdissent les oreilles :*

Ἀει δ'ἀνα νυκτα και ἠῶ
Ἐξ ἁλος ἠνεμοεντος ἐπιβρεμει οὔασιν ἠχη.

Ces vers grecs sont du poème grec d'*Héro et Léandre*, où l'on trouve plusieurs passages qui témoignent que la notion des phares était très familière aux anciens. En effet, le héros périt au moment où le vent éteint la lampe de la tour de Sestos, qui lui servait de guide.

La belle construction qui attire les regards au palais de l'industrie, et qui porte le nom de *Phare Fresnel*, offre au sommet d'une tour de grandeur naturelle une masse immense de verres taillés suivant des courbes régulières, et qui, recevant la lumière de la grande lampe centrale, la dirigent en faisceaux séparés pour balayer la surface de l'océan et n'en laisser aucun point privé de l'avertissement que son feu doit transmettre. Mais que peut dire à un bâtiment perdu

dans la nuit et dans les flots, assailli par les lames et tourmenté par le vent, un simple éclair suivi d'une éclipse? Cette apparition est la main ou la branche d'arbre tendue à l'homme qui se noie. Un cri de joie et de confiance se fait entendre. Le feu, voilà le feu! On s'assure par l'intervalle des éclats que c'est bien le phare de la côte que l'on doit aborder ou éviter, et l'on marche en pleine sécurité.

Le pilote a de plus les yeux fixés sur sa boussole, qui dans son habitacle brave les mouvemens confus que l'océan donne au navire, et pointe fidèlement par sa petite lame d'acier dans une direction constante. Avec le phare et la boussole, il n'y a plus d'autre péril que l'ignorance. Le pilote doit savoir que, pour éviter le danger, il doit diriger son vaisseau de manière que le phare apparaisse dans la direction de tel ou tel point de la boussole. J'ai moi-même été témoin de ces merveilleuses évolutions dans les parages redoutables de la Bretagne. — J'allais à l'île souvent inabordable d'Ouessant. C'était dans l'automne de 1824. Le soleil s'abaissa sous l'horizon; la lune le suivit presque au même point de l'horizon; la planète Vénus, qui brillait alors d'un grand éclat et qui nous montrait l'occident, disparut avant de toucher les limites d'un ciel peu transparent. L'obscurité et la brume couvrirent l'Océan et nous cachèrent les astres; la mer s'éleva et les flots nous ballottèrent. D'immenses lames venant de la haute mer, des houles retentissantes nous attaquaient et nous roulaient l'une après l'autre, puis allaient se briser avec un retentissement prolongé contre les rochers de la côte et ceux qui s'avancent jusque dans le milieu de ces passes périlleuses. Un silence profond s'établit. Les matelots attendirent sur leurs rames, qui leur servaient à éviter les coups de la mer, dont l'eau ce soir-là était admirablement phosphorescente. Chaque coup de rame, chaque brisement de vague, chaque panachement d'écume faisait jaillir des millions d'étincelles lumineuses. Chaque goutte d'eau était un ver-luisant. Enfin, après plusieurs minutes d'une attente inquiète, le vieux pilote, dont la tête tournait sans cesse sur son corps immobile comme celle d'un oiseau de rivage qui guette le poisson tout à l'entour de lui, leva lentement la main et annonça le phare. Il saisit à l'instant avec vigueur la barre du gouvernail, et au bout d'une heure, après avoir marché avec la même précision, avec le même calme que si nous n'eussions pas été enveloppés par la nuit et battus par la mer, nous laissions tomber l'ancre dans le petit port d'Ouessant, peu habitué aux visites des curieux de la terre ferme. Le hasard voulut que les mêmes circonstances se reproduisissent à mon retour à Brest; seulement, ici, le mugissement des houles qui s'engouffraient dans les cavernes creusées par la mer sous les falaises de granit était encore plus formidable. Quelques-unes de ces cavités pénètrent fort

avant sous la terre, et à l'arrivée des vagues, elles sonnent comme d'immenses tuyaux d'orgue. « Si on était des enfans, disait le vieux pilote Ker-Simon, ça pourrait faire peur! » Enfin le grand phare de la pointe Saint-Matthieu alluma ses feux, et domina puissamment la nuit et la brume. Nous arrivâmes sans penser seulement que, privés de ce secours, nous aurions pour la seconde fois passé la nuit en pleine mer.

L'administration des phares de France prête son appui éclairé à deux constructeurs français qui ont aussi exposé deux phares de premier ordre d'un travail admirable, l'un destiné pour la France, l'autre pour l'Amérique : ce sont MM. Lepaute et Sautter. Que de travail et de travail savant dans ces montagnes de verres taillés qui, par transmission et par réflexion, plient et dirigent convenablement les rayons de la quadruple lampe placée au centre de l'appareil! Si Fresnel avait pu visiter cette exposition, quel bonheur ç'aurait été pour lui de contempler ce fruit de ses œuvres développé pour le bien de l'humanité d'un bout du monde à l'autre! Son nom n'est prononcé qu'avec une sorte de vénération par tous les ingénieurs français et étrangers qui construisent ses appareils de tous les ordres, depuis le grand phare de deux ou trois mètres de dimension jusqu'au plus petit feu de port ou même au fanal installé à bord des bâtimens. Fresnel a succombé avant le temps, et il n'eût pas même été d'un âge avancé à notre exposition universelle d'aujourd'hui.

Une communauté d'études nous avait rapprochés, et son caractère moral était de pair avec son génie. Il semblait s'excuser d'avoir appliqué à la science pratique de l'optique et aux détails de la construction des phares les méditations d'un esprit fait pour les spéculations transcendantes de la science; mais il sentait vivement néanmoins le bonheur d'avoir été utile. Quand, dans les derniers mois de sa vie, il quitta Paris pour un de ces voyages de santé qu'en désespoir de cause les médecins ordonnent aux malades, il se dirigea sur Royan, à l'embouchure de la Gironde, en face de la tour de Cordouan. De là, le soir, il suivait avec complaisance les feux intermittens de son beau phare, et il entendait les témoignages d'admiration et de gratitude des marins, qui ne le connaissaient pas et qui l'entouraient les yeux fixés sur le phare, dont ils comptaient les éclats et les éclipses. Heureux celui par qui la gloire de la France n'a point subi d'infériorité, plus heureux encore celui par qui la vie des hommes a été sauvegardée! Par un bonheur non moins grand, Fresnel a eu le privilége de n'inspirer pas plus l'envie qu'il ne la ressentait lui-même dans son noble caractère.

BABINET, de l'Institut.

UN

ROMAN POLITIQUE

SUR L'ITALIE

Doctor Antonio, a tale, by the author of *Lorenzo Benoni*; Paris, Galignani 1855.

Celui qui a dit le premier qu'il était impossible à un peuple chrétien de mourir entièrement a exprimé non-seulement une grande, mais une consolante vérité historique. Il est consolant, en effet, de penser que le dogme de la résurrection n'est pas uniquement un dogme religieux, mais un fait pratique vérifié par l'expérience, qu'un peuple mis au tombeau n'est point un Lazare que la parole d'un Dieu seul pourrait ranimer, mais qu'enseveli comme ce Dieu lui-même, il ressuscitera le troisième jour. Il est consolant de penser que, chez les peuples de la moderne Europe, il n'y a point de défaite irréparable, mais simplement des vicissitudes de fortune; point d'anéantissement, mais des maladies qui durent parfois des siècles et qui font condamner le malade par de longues générations successives auxquelles il survit, et sur les cendres desquelles un beau jour il danse bruyamment ses farandoles de triomphe et fait passer ses chariots de guerre. L'Italie est la preuve de cette vérité. Condamnée, tenue pour morte, elle se réveille de loin en loin pour affirmer qu'elle ne consent pas à mourir. A mesure que le temps marche, ces preuves de vitalité deviennent de plus en plus nombreuses et se succèdent plus rapidement. Il est même à remarquer que ces mouvemens perdent de leur caractère convulsif et devien-

nent plus réguliers. Or, comme nous sommes de ceux qui souhaitent aux Italiens bonne chance et heureux succès, nous profiterons de l'occasion qui nous est offerte par la dernière publication de l'auteur de *Lorenzo Benoni* pour dire quelques mots sur l'état actuel de l'Italie et sur la ligne de conduite que, d'accord avec bien des hommes éclairés et avec quelques-uns des esprits les plus avancés de la péninsule même, nous croyons la plus propre à remettre ce grand pays à la place qui lui est due et à laquelle il a droit.

Nous disons volontairement grand pays, car outre sa grandeur historique, il est relativement grand encore aujourd'hui par le rôle qu'il joue en Europe. Il n'est guère de puissance que n'intéressent vivement les destinées de ce peuple. Un mouvement à Rome ou à Milan ébranle l'Europe tout entière. Nous sommes d'ailleurs de ceux qui gardent quelque reconnaissance au passé. Rien n'est étonnant lorsqu'on étudie l'histoire, comme de voir le fonds d'égoïsme et de niaise ingratitude qui se rencontre au fond de l'humanité. Les contemporains n'ont jamais d'yeux que pour le vainqueur et le triomphateur du jour, ils ressemblent en masse à ces troupeaux d'intrigans que l'on a vus à toute époque assiéger les antichambres ministérielles pour saluer le lever de tout nouveau soleil politique. L'humanité applique instinctivement les vilaines règles de conduite que formulait en ces termes, au dire du violent Saint-Simon, un cynique courtisan du temps de Louis XIV : « Tant que les ministres sont en place, on doit leur tenir le pot de chambre, et, lorsqu'ils sont renversés, le leur vider sur la tête. » C'est ainsi que l'humanité se venge des bravos qu'elle a fait éclater au récit des plus grandes actions et de l'admiration que lui ont arrachée les grandes œuvres. Un peuple est-il riche et puissant, sait-il menacer et corrompre, et surtout a-t-il le pouvoir de menacer et de corrompre; peut-il, à son gré, vous faire pendre ou vous donner des pensions; tient-il pour un instant entre ses mains la vie et la mort, la fortune ou la ruine du monde : — aussitôt les hommes s'agenouillent, les nations courbent la tête devant le commandeur des croyans, les écrivains font fumer les cassolettes de parfums, et les diplomates, habiles dans l'astronomie comme des mages chaldéens, suivent l'étoile favorable et vont porter la myrrhe et l'encens aux pieds de la sultane Angleterre ou du grand *mamamouchi* russe. — Puis la fortune change-t-elle et la tempête brise-t-elle le puissant navire, soudain on voit les hommes se précipiter sur la rive, se disputer les épaves rejetées par les vagues, et dépouiller le naufragé.

Hélas! l'humanité prise en masse ne croit qu'à la force, et c'est là une triste vérité que les peuples, pas plus que les individus, ne doivent jamais oublier. Cependant, à tout prendre, je ne sais si cette

lâcheté n'est point préférable encore à un certain genre d'assistance qui ne manque jamais, pas plus aux peuples déchus qu'aux individus malheureux. Lorsqu'un peuple est tombé et qu'on le voit, obéissant à la loi fatale de la gravitation, rouler d'abîme en abîme, les prêtres et les lévites se rassemblent par milliers et viennent le haranguer, le prêcher et souhaiter bon voyage, *in nomine Domini*, à son âme immortelle; les pédans se rassemblent en conseil pour lui faire sentir son imprudence et ses fautes, et lui donner des règles de conduite pour la vie future; puis viennent les amis maladroits qui récriminent contre ses défauts et ses sottises. Tout le monde est d'accord alors pour ne plus voir que ses vices et ses erreurs, et ceux qui agissent ainsi, ce n'est pas ce vulgaire troupeau humain que nous venons de décrire et qui n'aime que le succès; non, ce sont les hommes éclairés, les philosophes, les publicistes. Ils se refusent à voir les grandes qualités qui jadis avaient fait la gloire de ce peuple et qui subsistent encore malgré tous ses malheurs. Ils se font ainsi, quoique à leur insu, les auxiliaires de tous les despotismes et les apologistes de toutes les injustices; eux dont le rôle devrait être celui du bon Samaritain, ils formulent des arrêts de pharisiens, et leur conclusion, comme celle du musulman fataliste, est toujours que cela était écrit.

L'Italie, la grande et malheureuse Italie, a fait toutes ces expériences. Admirée, enviée, flattée, imitée, pillée au temps de sa grandeur, elle s'est vue rebutée, méprisée, honnie, dès qu'elle est tombée, par tous les peuples qui précisément l'avaient ruinée et meurtrie. Le dédain et l'injustice dont l'Europe a fait preuve envers l'Italie ressemblent à de la lâcheté, et n'ont rien de commun avec cette froide insouciance qu'ont rencontrée parmi nous les revers de certaines autres nations, car c'est l'Europe elle-même qui a fait de l'Italie ce qu'elle est. L'Espagne, par exemple, est déchue autant que l'Italie peut l'être, et n'a d'autre avantage sur elle que d'être exempte de la domination étrangère; mais les sentimens peu sympathiques que l'Europe a souvent manifestés pour elle ont au moins une excuse. L'Espagne a voulu elle-même sa ruine; agressive, insultante envers l'Europe, elle s'est laissée mener par ses princes à l'asservissement des autres nations, et elle a rencontré le sort qu'elle voulait leur faire subir. Elle a été punie pour avoir été ambitieuse et avoir caressé des rêves de coupable domination. Ses malheurs ont donc une cause, et l'on peut en vérité, sans trop d'injustice, n'être pas charitable à son égard. L'Italie au contraire n'a jamais été agressive et n'a jamais menacé l'indépendance des autres peuples, qui l'ont prise pour théâtre de toutes leurs fantaisies guerrières et pour but de tous leurs désirs de domination. Confiante à l'excès, elle a souvent appelé dans

son sein l'étranger, dont le premier soin a toujours été d'abuser de son hospitalité. L'indiscipline de ses peuples a pu être la cause lointaine et première de sa décadence, mais ce n'est pas de leurs mains qu'elle a reçu le coup de la mort. Ces trésors qu'elle n'a plus, ce sont les armées de Gonzalve, de Bourbon, de Charles-Quint, qui les ont ravis; ce commerce de Venise, ce sont les confédérés de Cambrai qui l'ont détruit; cette domination étrangère, c'est la France qui l'a permise, autorisée, sanctionnée. Valois et Bourbons, Aragonais et Castillans, soldats de l'impériale Allemagne et de la France républicaine, ont tellement traversé, sillonné, remué en tous sens cette terre, bombardé, incendié et pillé ses villes, que c'est presque un miracle qu'il y ait encore une Italie. En vérité l'Europe doit toujours être modeste et réservée dans ses appréciations sur ce pays.

La France surtout, cette sœur de l'Italie, peut se frapper la poitrine et avouer ses fautes, car c'est peut-être après tout le seul peuple envers lequel elle ait été coupable. Elle qui a été si souvent trahie, qui a ressenti si amèrement les trahisons, d'autant plus amèrement que par sa nature le Français est le moins *trahisseur* des peuples, elle a autorisé mainte fois l'Italie à l'accuser de trahison. Il appartient à la France, moins qu'à toute autre nation, d'être injuste envers l'Italie. Tout lui fait un devoir de la traiter comme sa sœur aînée; communauté d'origine, de race, de langage, de tradition, de religion, et si tout cela ne suffit pas, ses intérêts matériels et politiques le lui commandent. Parmi tant de raisons qui sont connues de tout le monde et qui sont autant de lieux communs politiques, il en est une moins connue, moins observée que les autres. Cette raison, la voici.

Lorsque j'entends parler légèrement en France de l'Espagne ou de l'Italie, je ne puis me défendre d'un profond sentiment de tristesse; il me semble toujours voir un insensé qui travaille à se discréditer lui-même, ou un général qui travaille à couper à sa propre armée sa ligne de retraite. Que l'Espagne s'épuise dans des guerres civiles beaucoup trop prolongées, cela est possible; mais ce qui est incontestable, c'est que l'Espagne est pour la France d'une importance géographique extrême. Que l'Italie ne soit plus ce qu'elle était autrefois, fort bien; mais qu'il y ait en Europe un autre pays où la France puisse plus librement déployer son influence, cela est douteux. L'Italie est le théâtre naturel de l'action morale de la France, et c'est pour cela qu'elle est pour nous d'un prix inestimable. Si nous ne cherchons pas à agir sur l'Italie, sur quel peuple pouvons-nous espérer agir? Ce n'est point sur l'Allemagne, ni sur l'Angleterre, qui nous comprendront toujours aussi incomplétement que nous les comprenons, qui ont une civilisation *sui generis*, qui

sentent autrement que nous et ont une autre tournure de pensée. Ce n'est point sur les nations slaves : de ce côté, nous ne pouvons agir que par l'épée; nous n'aurons peut-être jamais chez elles, et en tout cas de longtemps, que l'influence que donne la crainte. Mais en Italie nous n'avons pas à nous faire redouter, et nous sommes sûrs de ne rencontrer aucune de ces oppositions de race, de langage, de traditions, qui sont autant de barrières morales infranchissables. Là notre influence peut se déployer à son aise, et s'il est aussi nécessaire à un peuple d'avoir une action morale à exercer qu'une armée pour faire respecter ses frontières, on peut voir de quelle utilité l'Italie est pour la France.

Si l'Italie nous est utile, les règles les plus simples d'une politique, même égoïste, sont de veiller sur elle, de la protéger et de l'aider contre ses ennemis; mais ce n'est pas seulement un intérêt pour la France, c'est un devoir qui lui est commandé par la politique qui doit régir les nations chrétiennes. Précisément parce que l'Italie est le théâtre naturel de l'action morale française, et que l'esprit de la France y peut être plus facilement compris qu'ailleurs, la France a jusqu'à un certain point charge d'âmes en ce pays. Je crois sincèrement que, si l'Italie doit être régénérée, elle ne peut l'être que par la France. C'est en vain qu'elle essaiera, comme elle l'a fait dans les dernières années, de s'assimiler les idées anglaises, c'est en vain qu'elle essaiera de pénétrer les systèmes allemands : il y aura toujours là pour elle des énigmes qu'elle ne trouvera jamais chez nous, et ici nous touchons à un des faits les plus curieux de la politique contemporaine, c'est-à-dire à l'influence de l'Angleterre sur l'Italie.

Certes, s'il est un pays dont l'esprit soit différent de l'esprit italien, c'est bien l'Angleterre, et cependant l'influence anglaise n'a fait que grandir au-delà des monts, pendant que l'influence de la France baissait sensiblement. Pourquoi? Parce que l'Angleterre a pris en Italie le rôle qui aurait dû être celui de la France. Pendant que nos hommes politiques s'inclinaient devant cette école de diplomates qui trouvent que la péninsule est une *belle idée géographique*, pendant que notre clergé et nos catholiques allaient en pèlerinage à Rome et revenaient sans se douter qu'il y eût dans ce pays autre chose que des prêtres, des cardinaux, une cour pontificale; pendant que nos artistes et nos poètes allaient en Italie pour n'y rien voir que des musées et des églises, les Anglais parcouraient cette terre et y découvraient que l'Italie contenait encore des Italiens. Nous rendrons volontiers cette justice à ce grand peuple anglais, que dans ces dernières années il a véritablement découvert le peuple italien et a déclaré au monde que la manière dont il était traité était

réellement indigne, qu'il y avait mieux à faire de lui et de ses nobles facultés. Notre grand crime, à nous tous Européens, est d'avoir considéré l'Italie comme une *institution* européenne, et de n'avoir jamais voulu y voir un peuple et une nation. Il entre encore beaucoup de souvenirs du moyen âge dans notre manière de considérer l'Italie, et la papauté et le saint empire occupent encore beaucoup trop peut-être nos imaginations. Dans un autre ordre de faits, depuis trop longtemps déjà notre politique au-delà des monts a été plutôt une politique d'intervention qu'une politique d'influence, et lorsque nos armées sont entrées en Italie, c'était moins afin de protéger les Italiens que de nous protéger nous-mêmes. Il s'agissait avant tout d'empêcher l'Autriche d'aller trop loin. Au milieu de toutes ces luttes, nul ne songeait au peuple italien, et lorsqu'on y songeait, c'était pour dire (on l'a déclaré à haute voix à la tribune française) que le peuple italien ne s'appartenait pas, et que le sol italien était un sol cosmopolite.

La politique anglaise a été diamétralement contraire. Dégagée par sa position insulaire des intérêts compliqués qui se débattent en Italie, libre par son caractère protestant des passions qui s'agitent autour de la papauté, l'Angleterre était mieux en position qu'aucune autre puissance européenne de voir des Italiens en Italie, et elle a fait réellement, nous le répétons, cette découverte. Personne n'a mieux parlé et plus affectueusement de l'Italie que les poètes modernes de l'Angleterre, personne n'a parlé plus souvent de ses souffrances que les hommes d'état de l'Angleterre. Toute consolation est bonne dans le malheur, les Italiens en ont été reconnaissans. Ils se sont retournés du côté de l'Angleterre pour chercher la protection que leur refusait l'Europe, et ont appris à compter plutôt sur elle que sur toute autre nation pour leur délivrance. Ce ne sont point seulement les classes cultivées de la nation qui ont subi cette influence, ce ne sont pas seulement les écrivains, l'aristocratie, les réfugiés politiques : des faits récens ont montré que cette influence s'était étendue jusqu'aux dernières couches du peuple. Ces monstrueuses affaires de protestans italiens condamnés pour avoir lu la Bible en sont la preuve. Que ce peuple artiste, amoureux de ses madones, en soit arrivé à accepter la Bible des mains d'un prédicant de l'église anglicane, ce fait seul suffit pour indiquer l'intensité de la maladie, et la puissance d'action que l'esprit anglais s'est acquise sur l'esprit italien. Il y a aussi une énergie désespérée fort remarquable chez ce malade qui, pour se guérir, ne craint pas d'avoir recours à des remèdes antipathiques à sa nature. Mais si l'Angleterre a pu se créer un tel empire sur cette nation, qui a si peu de ressemblance avec elle, quelle influence la France n'aurait-elle pas pu exercer!

Ainsi donc, que l'on discute plus ou moins vivement sur les motifs qui ont fait agir l'Angleterre, qu'on lui attribue ou non un but intéressé, un fait n'en reste pas moins évident : c'est que la politique anglaise a la première, et pour la première fois depuis des siècles, compté le peuple italien pour quelque chose en Italie. Ce fait est des plus importans, car il constitue à lui seul le commencement d'une ère toute nouvelle pour l'Italie, c'est-à-dire la constatation de l'existence d'un peuple particulier en libre possession de lui-même, ayant droit à se gouverner lui-même. C'est sur ce fait que doit s'appuyer désormais notre politique française, et c'est sur ce fait aussi que désormais les Italiens doivent régler leur politique intérieure. Ici s'élève l'importante question de savoir quelle est la meilleure ligne politique à suivre pour l'Italie.

Une nationalité se compose de deux choses, d'abord du peuple lui-même avec ses goûts particuliers, ses traditions, ses instincts, ses aptitudes spéciales, ses tendances déterminées, et puis du gouvernement né de ces goûts, qui dirige ces instincts, donne leur vraie direction à ces aptitudes. Le vice radical de l'Italie moderne est précisément le désaccord qui existe entre l'esprit du peuple et ses gouvernemens, désaccord qui fait de l'Italie le pays le plus anarchique du monde. Les gouvernemens italiens sont tous pour ainsi dire des gouvernemens étrangers; l'Autriche gouverne en Lombardie, la Toscane n'a qu'une ombre d'indépendance, la papauté est une institution *universelle* autant qu'italienne, dont le génie est parfaitement conforme au génie italien, mais qui, en vertu de son caractère universel, ne peut se dévouer exclusivement à l'Italie. Quant au gouvernement de Naples, il est trop difficile de le qualifier, et nous y renonçons, de crainte de ne pas trouver assez de ressources dans notre langue, si pauvre et si claire, où les mots à nuances et à demi-teintes n'abondent pas. Parmi tous ces gouvernemens italiens, où trouver un gouvernement national? Le gouvernement pontifical l'est par un côté seulement; le gouvernement de la Toscane a la bonne volonté de l'être, bonne volonté dont l'Italie doit lui savoir gré, mais qui est incessamment effarouchée et assombrie par une ombre menaçante. L'étranger a donc la main sur toute l'Italie. Où trouver un coin de terre libre? Et si le seul moyen de régénération de l'Italie est un gouvernement national, où trouver les élémens d'un tel gouvernement? Un seul pays italien est libre réellement et se possède lui-même, un seul peut avoir une politique, une armée, un seul est gouverné par des princes nationaux : c'est le Piémont. C'est donc le Piémont qui renferme les élémens de régénération future de l'Italie, et s'ils ne se trouvent pas là, ils ne se trouvent nulle part.

Parlons d'abord de la dynastie. Il y a toujours pour les peuples deux choses à considérer chez les princes, d'abord leur origine, et

ensuite leur esprit de famille. La plus importante des deux est, je crois, l'origine, et je suis très porté à considérer comme vrai le jugement de M. de Maistre sur la guerre d'Espagne et la lutte héroïque que soutint ce pays pour ne pas accepter de l'étranger un bon roi en place d'un roi détestable, mais représentant de la nationalité. Un peuple peut perdre sous un mauvais roi de sa race sa liberté et sa puissance; rarement il perdra son indépendance, et les nations sentent si bien instinctivement cette vérité, qu'elles ne se décident qu'à la dernière extrémité à chasser ou à remplacer leurs dynasties traditionnelles. Or la maison de Savoie possède cet avantage, qu'elle est la plus italienne des maisons princières qui gouvernent la péninsule. Puis, outre cet avantage, qui est le premier pour une famille royale, la maison de Savoie en possède un autre : elle est nationale non-seulement par son origine, mais par son histoire, en fait comme de nom. Elle est essentiellement populaire en ce sens qu'elle a toujours considéré ses intérêts comme liés à ceux de ses peuples, qu'elle ne s'est pas cru des droits différens de ceux de ses peuples et qu'elle n'a jamais cherché à retarder leurs progrès, mais à les guider. Cette petite dynastie, bien différente en cela de dynasties plus puissantes et plus célèbres, n'a jamais, je crois, produit un seul mauvais prince, et quelques-uns d'entre eux ont été, comme Félix V par exemple, animés d'un grand esprit de justice et doués d'un grand esprit politique. Le caractère de ses princes a toujours été exempt de ces vices d'âme qui rendent les aristocraties odieuses; ils ont tous eu au contraire les qualités qui plaisent au peuple et qui font les dynasties populaires. Ardens, courageux, chevaleresques, grands batailleurs, bons soldats, francs du collier, comme dit énergiquement le peuple, souvent aussi mauvais diplomates qu'ils étaient solides cavaliers, bons enfans en un mot, tels ont été généralement les princes de cette famille. Grande a été déjà la destinée de la maison de Savoie, l'avenir lui en réserve encore cependant une plus glorieuse, car elle peut être, à un moment donné, la maison d'Orange de l'Italie. Si les Italiens sont sages, ils ne laisseront échapper aucune occasion de grandir cette famille, ils l'entoureront de leurs respects, ils l'appuieront de toutes leurs forces, et même, si besoin est, ils devront se résoudre à bien des concessions.

Au nom de l'Italie, tout homme éclairé du continent doit demander aux chefs de parti l'abandon de bien des rêves chéris et caressés avec amour. Les partis en Italie peuvent nourrir des idées plus ou moins généreuses, mais ils n'ont aucun élément de force entre leurs mains. La monarchie piémontaise est non-seulement le seul gouvernement national de l'Italie, mais elle est encore la seule force natio-

nale. Une des plus grandes erreurs de notre époque est de croire que la force morale peut quelque chose toute seule, de penser qu'il y a un divorce radical entre la force morale et la force matérielle réglée. Telle est l'erreur dans laquelle sont tombés notamment les révolutionnaires modernes; ils acceptent bien la force, mais sous sa forme anarchique; toute autre leur est antipathique. Les patriotes italiens qui comptent sur les explosions populaires pour accomplir la régénération de l'Italie sont le jouet de la plus funeste et de la plus coupable illusion. Les explosions populaires peuvent renverser un gouvernement; mais où a-t-on jamais vu qu'elles aient fondé une nationalité? Excellentes pour détruire et renverser, elles peuvent momentanément assurer le triomphe d'une cause : elles sont impuissantes à établir la durée de ce triomphe. Une cause n'est donc jamais victorieuse que lorsqu'elle a des forces normales à sa disposition; jusque-là c'est une âme sans corps. Mais lorsqu'une idée s'est transformée en un gouvernement régulier, lorsqu'au lieu de dons volontaires et d'aumônes privées elle a un budget régulier, lorsqu'au lieu de corps francs elle a une armée composée d'escadrons et de bataillons soldés et recrutés par l'état, lorsqu'elle peut contracter des emprunts, qu'elle a le droit de siéger aux congrès, qu'elle peut conclure des alliances, construire des navires et fondre des canons, alors elle est réellement une puissance, et, quelles que soient les vicissitudes de sa fortune, ses revers sur les champs de bataille, ses fautes dans les conseils des peuples, elle est sûre de se relever toujours. Tout au contraire, une idée qui reste à l'état moral pur, qui compte pour triompher sur le seul enthousiasme et sur la force populaire, cette idée, une fois abattue, ne se relève plus. L'enthousiasme, comme tout ce qui est individuel, s'éteint avec l'enthousiaste. Une idée morale, lorsqu'elle s'est produite, doit donc s'incarner dans un fait destiné à durer après la disparition des générations qui l'ont adoptée, ou bien elle risque fort de passer avec elles et d'être bientôt oubliée. La réforme offre une preuve mémorable de cette vérité. Nul doute qu'elle n'eût disparu, si elle s'était confiée à la seule force morale et à l'enthousiasme des contemporains; mais elle s'incarna en faits politiques solides et durables, elle forma des sociétés non-seulement religieuses, mais civiles, et elle fut à jamais triomphante du jour où elle eut ses dynasties à elle, ses armées et ses budgets à elle. Or il existe un gouvernement qui représente ces élémens de force nécessaires à toute idée morale. Le gouvernement de Piémont représente pour l'idée de la nationalité italienne ce que la république de Genève, les Provinces-Unies et la Suède ont représenté successivement pour la réformation. Comment pourrait-il y avoir des hommes assez aveugles pour confier au hasard et aux forces du ha-

sard, qui n'ont ni durée, ni certitude, ni continuité, l'accomplissement d'une œuvre qui demande du temps, de la suite, de la constance, et pour se fier à des hypothèses lorsqu'il existe des assurances de succès?

Non-seulement la dynastie piémontaise représente plus qu'aucune autre la nationalité italienne, non-seulement le gouvernement piémontais réunit seul les élémens de force nécessaire au triomphe de cette nationalité, mais dynastie et gouvernement représentent encore les idées modernes au moyen desquelles doit s'accomplir la régénération de l'Italie. Leurs idées sont celles de la France et de l'Angleterre avec lesquelles le Piémont combat et dont il est l'allié. Aucun parti italien, si enthousiaste soit-il, ne pourra jamais servir ces idées avec autant de succès que le Piémont. L'influence d'un gouvernement est plus lente sur l'opinion populaire, il est vrai, que celle d'un parti, mais elle est plus sûre. Un parti a toujours besoin de triompher, il a toujours besoin de ces grands et bruyans incidens de combat, de victoire, de lutte, qui ne sont et ne doivent être que de rares incidens dans la vie nationale des peuples. Ses idées n'ont de force qu'autant qu'elles se montrent au dehors, et pour cela il lui faut des efforts désespérés qui troublent la vie générale, font quelques enthousiastes, beaucoup plus de mécontens, fatiguent les esprits et les âmes, laissent la conscience troublée et la vérité des idées contestée, puis en fin de compte engendrent le scepticisme et l'indifférence. Pour un gouvernement, il n'a pas besoin de tant de tapage. Lorsqu'il est une fois reconnu qu'il représente certaines idées, il peut rester immobile et laisser ces idées faire leur rayonnement. Un parti peut être toujours nié, un gouvernement ne peut jamais l'être. A ceux qui lui demandent des preuves de la vérité de ses idées, il se montre lui-même pour exemple, et renouvelle ainsi l'argument de cet ancien qui se mit à marcher pour prouver le mouvement. Le gouvernement piémontais doit donc être regardé comme le vrai et le seul représentant des idées libérales en Italie, et c'est lui seul qui les représente aux yeux de l'Europe. Quelques Italiens égarés par un trop célèbre hiérophante pourront le nier, mais les ministres de l'empereur François-Joseph ne s'y trompent pas. En vérité, les Italiens, s'il en est encore qui soient hostiles au Piémont, devraient bien ouvrir les yeux en voyant la malveillance systématique dont ce petit royaume est l'objet: — cette malveillance est très raisonnable et on ne peut plus clairvoyante. Il est aisé en effet de se débarrasser de tout le parti mazzinien. Pour cela, quelques coups de fusil suffisent et quelques procès sommaires contre lesquels personne ne réclamera, parce que personne n'aura le droit de réclamer; mais il est plus difficile de se débarrasser d'un royaume qui

possède un gouvernement, une armée, et qui est l'allié de puissantes nations. On peut menacer, chicaner, refuser ses ambassadeurs, mais l'anéantir, non. On a, il est vrai, la ressource de gronder et d'insulter; mais si l'insulte va trop loin, l'affaire ne peut se terminer que par un duel réglé en bonne forme, et non plus par les vulgaires coups de bâton au moyen desquels on termine ses querelles avec un rustre grossier. Pour les idées comme pour les individus, il est toujours excellent et profitable d'être de bonne famille, et c'est heureusement la condition des idées libérales en Piémont.

Toutefois cette ligne de conduite politique telle que nous l'exposons n'est plus à l'état de désir et d'espoir, comme il y a quelques mois à peine, et nous sommes heureux de constater que les Italiens ont enfin compris qu'elle était la seule possible, la seule profitable, et même la seule légitime. La politique révolutionnaire inspirera toujours à l'Europe de la méfiance, et en lui créant des dangers éloignera de l'Italie les sympathies qui ne demanderaient qu'à se tourner vers elle. La ligne politique que nous venons d'exposer au contraire n'a aucun de ces inconvéniens; elle aura le double avantage d'éveiller les sympathies et d'enlever toute ressource aux mauvais vouloirs. Elle recevra les encouragemens, les conseils et les secours de tous les amis de l'Italie; elle réduira ses ennemis à l'impuissance. C'est même déjà un fait accompli. Les chefs les plus importans des partis italiens abdiquent successivement, et la lettre de M. Manin n'est point un fait isolé, car, si nous en croyons un journal anglais, un des chefs les plus fougueux de la révolution romaine a écrit une lettre empreinte de sentimens semblables, que certes on était en droit de ne pas attendre de lui. Le Piémont devient de plus en plus non-seulement la main, mais la tête de l'Italie; en lui se résument de plus en plus toute sa force matérielle et toute sa force morale. Les hommes éminens de la péninsule s'y donnent tous rendez-vous. Là vit et écrit le violent M. Guerrazzi, le plus modéré cependant, dit-on, malgré toutes ses violences, des triumvirs de la révolution toscane; là vivent et écrivent M. Tommaseo et l'ancien ministre du pape, Terenzio Mamiani. L'auteur du livre dont on a pu lire le titre en tête de ces pages est aussi un sujet sarde, rallié, croyons-nous, à la ligne de conduite politique que nous venons d'exposer, et nous éprouvons une satisfaction sincère, pour lui comme pour son pays, à voir les espérances qu'il laissait percer dans son charmant récit de *Lorenzo Benoni* devenir si vite des réalités.

Son nouveau livre, *le Docteur Antonio*, est une jolie histoire d'amour coupée et contrariée par les tristes incidens de la politique napolitaine, dans laquelle respire un souffle italien qui tient le lecteur en éveil, et l'empêche de voir que l'intérêt languit et que l'ac-

tion marche trop lentement. C'est le défaut de ce récit, dont le fond est évidemment historique; mais l'anecdote racontée, n'étant point personnelle à l'auteur, n'a pas ce cachet d'originalité et de passion qui caractérisait *Lorenzo Benoni*. Dans *Lorenzo Benoni*, tout était vrai, parce que tout était personnel; dans *le Docteur Antonio*, tout est vrai encore, mais d'une vérité de seconde main, pour ainsi dire : l'auteur a *vu* peut-être, il n'a point *senti;* on lui a raconté, il n'a pas été mêlé directement aux aventures de son héros. L'amour d'Antonio pour la belle Anglaise miss Lucy Davenne, qui occupe les trois quarts de ce récit, est charmant et fait honneur à l'âme gracieusement courtoise de cette Italie que l'on se figure toujours sensuelle et matérielle, et qui pourtant est pleine d'une si grande noblesse naturelle. L'Italie est essentiellement au contraire une terre patricienne, et sur le visage de ses paysannes et de ses simples pêcheurs brillent la majesté royale et la tristesse sérieuse et fière des races aristocratiques, supérieures au malheur et à la misère. Cette noblesse est d'autant plus frappante que l'éducation n'a rien fait pour elle, qu'elle n'est pas le produit lentement distillé de la civilisation des siècles, mais qu'elle est comme le fruit spontané d'un sol vigoureux. L'amour d'un Italien pour une Anglaise, quel admirable sujet de roman ou de poème! L'amour de l'héliotrope, sorti sans préparation d'une terre fertile, pour la fraîche et éblouissante fleur de cactus qui a attendu cent ans pour s'ouvrir! l'alpha et l'oméga de la beauté qui se rencontrent et se reconnaissent! la nature sous sa forme la plus forte et la plus naïve, qui, pour la première fois, n'est pas en querelle avec la civilisation, et qui baisse la tête d'admiration devant le plus exquis de ses produits! C'est quelque chose de semblable que l'amour d'Antonio pour miss Davenne, et ce pauvre Italien qui tombe à genoux devant la jeune Anglaise, en la prenant pour la madone, est certainement un des hommages les plus touchans que la nature ait rendus à la civilisation et au raffinement de la culture humaine. Malheureusement ce poème admirable, et que nous indiquons à tout poète en quête de sujets, n'a été qu'ébauché à peine par M. Ruffini, et ce n'est pas cependant la bonne volonté qui lui a manqué, car son livre indique qu'il nourrit pour la civilisation, les idées et la beauté anglaises, autant d'amour que son héros pouvait en avoir pour miss Lucy.

Antonio est un proscrit sicilien de noble naissance, qui, banni après les troubles de 1836, cherche un refuge en Piémont, retourne en Sicile, prend part aux révolutions de 1848, et finit par aller, en compagnie du duc d'Andria et de Carlo Poerio, rendre compte de sa conduite à ces fameux tribunaux napolitains dont M. Gladstone a raconté les exploits. L'amoureux de miss Davenne, le galant et vaillant

médecin italien endosse la casaque du galérien et va ramer sur les galères de sa majesté Ferdinand II. Les détails que donne M. Ruffini sur les affaires de 1848 et les procès qui en furent la suite sont assez nombreux, mais n'apprennent rien de bien nouveau après les lettres de M. Gladstone, et d'ailleurs le cœur nous manquerait pour soulever ces tristes incidens, qui sont encore si près de nous, et dont on ne peut parler avec calme et peut-être avec justice. Pourtant, puisque nous rencontrons sur notre chemin le gouvernement napolitain, disons en passant qu'on ne lui rend pas, à notre avis, la justice qu'il mérite. Le gouvernement napolitain est bien un gouvernement italien; oui, vraiment il est après le Piémont le plus italien des gouvernemens de la péninsule. Tandis que le Piémont représente les aspirations nouvelles de l'Italie, l'idée de réforme et de nationalité italienne, l'entrée de l'Italie dans l'alliance de l'Europe moderne, et en un mot tout ce qu'il y a d'excellent dans la pensée et dans le présent de l'Italie, Naples semble prendre plaisir à représenter tout ce qu'il y a de fâcheux dans le caractère du peuple de la péninsule et de triste dans son passé : là nous avons la superstition italienne, les puérilités italiennes, le *lazzaronisme* et le vice fatal qui a perdu ce noble pays, — l'amour de l'étranger et l'appel incessant au barbare. Ainsi donc il existe en Italie deux gouvernemens réellement nationaux : c'est aux Italiens à faire leur choix; qu'ils choisissent bien, car ils ne peuvent avoir que l'un des deux.

Comme les événemens marchent vite à l'heure où nous sommes arrivés! Il y a un an, tout dormait tranquillement en Italie, ou plutôt tout couvait sous la lave refroidie de 1848, et maintenant nous attendons impatiemment des nouvelles de chaque courrier qui arrive de Turin et de chaque paquebot qui touche à Marseille. Et quelle différence aussi entre la situation de 1848 et celle d'aujourd'hui! En 1848, l'Italie était seule, livrée à toutes les violences révolutionnaires, sans gouvernemens réguliers, sans alliances. Le Piémont était abattu, et son souverain allait mourir sur un sol étranger après une abdication volontaire. Il n'y avait plus de force italienne nulle part. L'Italie a grandi dans la défaite; le Piémont est remonté à son rang et occupe une place plus glorieuse que celle qu'il occupa jamais, et les gouvernemens despotiques raffermis luttent en vain pour conserver un pouvoir qu'ils n'ont plus la force d'exercer. Renversés, ils se présentaient aux yeux de l'Europe comme un élément d'ordre; relevés, ils se présentent comme un élément de désordre et d'anarchie. Cependant il y a eu un fait plus considérable que tous ceux-là : c'est que l'Europe a compris, comme elle ne l'avait jamais compris auparavant, la solidarité qui l'unit à l'Italie; c'est qu'elle a senti que l'état de l'Italie était réellement insupportable et qu'il devait être

changé par tous les moyens, si elle ne voulait pas se créer à elle-même des dangers sans cesse renaissans et s'attacher au flanc un ulcère rongeur, si elle ne voulait, comme le disait naguère avec force un spirituel et ingénieux écrivain, faire de l'Italie l'Irlande du continent.

Là surtout a été le grand point gagné, et auquel ont contribué bien des événemens, dont quelques-uns malheureux et même injustes que nous n'avons pas besoin de citer. Désormais la politique des puissances occidentales est toute tracée; elles ont besoin, pour se protéger elles-mêmes, de la régénération italienne, et elles ont pour allié l'instrument même de cette régénération. Les puissances occidentales ne peuvent désormais agir au-delà des Alpes sans le Piémont; il est donc désirable pour les Italiens qu'elles n'agissent jamais que par lui, de manière à identifier leurs intérêts particuliers en Italie avec ceux de l'Italie même. Grâce à l'alliance du Piémont avec les puissances occidentales, il ne peut plus guère y avoir dans l'avenir aucune de ces interventions directes et armées de l'Occident qui ont été la ruine de la péninsule, car cette alliance fait tacitement du Piémont l'arbitre suprême des affaires italiennes. Mais cette alliance avec l'Occident confère encore à l'Italie un dernier bienfait, qui est le plus grand de tous : elle fait rentrer dans la politique active de l'Europe l'Italie, qui depuis des siècles n'avait joué qu'un rôle passif, une rôle de souffrance et de misère. Chacun des succès de l'Occident est aussi un succès pour elle, chacune de nos victoires est une victoire pour elle, chacun des *Te Deum* qui se chantent à Turin ébranle les voûtes des casernes ou des palais de ses ennemis. De même qu'elle partage nos dangers, l'Italie partagera aussi nos triomphes, et le moment viendra où dans nos conseils une voix italienne s'élèvera pour stipuler en faveur de l'Italie. Puisse ce moment n'être pas éloigné, et tous les Italiens comprendre, en l'attendant, que le seul moyen de régénération pour leur pays n'est pas dans des théories nébuleuses et dans des proclamations ridicules, et que les murailles de Jéricho tombent plus facilement, de nos jours, sous le canon que sous le son des trompettes, dont certains patriotes italiens, trop préoccupés de leur personne, assourdissent les oreilles des contemporains!

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 octobre 1855.

Les hommes de ce siècle, qui est arrivé à la moitié de son cours, auront assisté à de grands et saisissans spectacles. Un illustre historien, dont le nom et la personnalité y tiendront une place considérable, achève, dans toute la maturité d'un talent qui s'élève avec la solennité de sa tâche, le monument qu'il a entrepris de consacrer au drame héroïque de ses quinze premières années. Il n'a pas encore abordé dans son livre le récit des événemens qui, après l'invasion de la Russie par les armes françaises, ont amené par une fatale réaction le développement démesuré de la puissance de cet empire, et déjà il applaudit au succès de l'immense effort qu'il a fallu faire, après tant d'années de modération méconnue, pour refouler une ambition qui, appuyée sur de prodigieuses ressources accumulées de longue main, croyait enfin toucher à son but. L'accroissement des États-Unis en population, en richesse, en étendue territoriale, en importance politique et commerciale dans le monde, n'est pas moins remarquable que celui de la Russie. On les a souvent comparés malgré la différence des institutions, l'opposition des caractères nationaux, la dissemblance des principes d'action, des procédés de gouvernement et des moyens d'influence. On voyait des deux côtés la même activité inquiète, la même absence de scrupules, les mêmes aspirations ambitieuses vers un avenir sans bornes, la même prétention de se faire dans le système général une sphère à part où la prépotence de l'un et de l'autre pays s'exercerait librement, sans que personne ait à lui en demander compte. Aussi s'est-il établi entre Washington et Saint-Pétersbourg une espèce de connivence plus ou moins préméditée, peut-être moins raisonnée qu'instinctive, et qui a certainement plus d'un motif dont le poids se fait sentir dans la balance des intérêts généraux.

Cette disposition de l'esprit public dans l'Amérique du Nord à ne pas désirer le succès de l'alliance anglo-française contre la Russie s'est révélée

depuis le commencement de la guerre par une foule de symptômes, et a déteint, pour ainsi dire, sur plus d'une question étrangère au grand débat. Néanmoins il n'en était encore directement résulté aucune difficulté sérieuse. La libéralité des principes que la France et l'Angleterre, d'accord entre elles pour la première fois sur cette question, avaient proclamés en matière de commerce des neutres, ayant d'avance enlevé au gouvernement fédéral tout prétexte de plaintes, la diplomatie américaine s'était bornée à faire proposer partout l'adoption d'une convention destinée à consacrer en droit et à toujours les franchises du pavillon et de la propriété neutres, reconnues en fait, et pour la durée de la présente guerre, par les deux puissances maritimes armées contre la Russie. C'était, à vrai dire, plutôt une manœuvre prétentieuse qu'un acte malveillant, et l'Angleterre comme la France ont pu fermer les yeux sur ce timide essai de ligue neutre, qui d'ailleurs n'a pas réuni assez d'adhésions pour devenir quelque chose d'imposant. Que s'est-il donc passé récemment, pour que tout à coup la situation se soit aggravée au point d'exiger de la part du gouvernement anglais l'envoi de renforts considérables à l'escadre des Bermudes? Il est vrai qu'en même temps le journal très indépendant à coup sûr, mais aussi très puissant, qui a annoncé cette mesure avec beaucoup d'éclat, a désavoué toute intention hostile au peuple américain, toute défiance ou toute menace injurieuse au gouvernement fédéral; il est vrai qu'il a reconnu qu'une rupture entre les États-Unis et l'Angleterre serait une immense calamité, et qu'il a représenté ces précautions comme dirigées exclusivement contre des armemens en course avec des lettres de marque russes qui se prépareraient dans plusieurs ports des États-Unis. Il est possible qu'en effet quelques-uns des aventuriers qui ont dû renoncer à leurs projets sur Cuba aient eu la tentation de faire la course pour le compte de la Russie. Quelle riche proie que le commerce anglais et français dans la sécurité que les opérations maritimes ont conservée depuis deux ans! Mais en premier lieu que de difficultés pour équiper des navires qui ne soient pas purement et simplement des pirates, passibles comme tels de châtimens terribles et sommaires qui vengeraient bientôt le peu de mal que le commerce aurait essuyé de leurs déprédations!

Et puis, quoi qu'on dise de la faiblesse du gouvernement et des lois aux États-Unis, du nombre des hommes sans aveu qui s'y trouvent toujours prêts pour les plus criminelles entreprises, de l'impunité sur laquelle ils peuvent trop souvent compter, nous ne croyons pas que les armemens dont on parle échappent à la connaissance des autorités fédérales, ni que celles-ci soient assez désarmées pour être dans l'impuissance de les paralyser. Tout a prouvé le contraire depuis quelques années. Les gouvernemens européens n'ont jamais douté à cet égard que de la bonne volonté des États-Unis, sûrs de l'efficacité de leurs lois quand le pouvoir fédéral croit devoir les appliquer. Qu'on ne s'y trompe donc pas : s'il y avait dans les ports de l'Union des préparatifs d'armemens en course assez sérieux pour préoccuper les ennemis de la puissance dans l'intérêt de laquelle ils se feraient, c'est que le cabinet de Washington le voudrait bien, et on aurait le droit de lui en demander raison. Personne, nous en sommes sûrs, ne le comprendra autrement aux États-Unis, et pour nous, nous y voyons moins une précaution contre des corsaires

qu'une réponse aux poursuites intentées par les autorités fédérales et conduites avec une âpreté impolitique et inutile contre les agens de recrutement qui ont essayé d'engager des hommes pour le service anglais sur divers points du territoire fédéral, en violation, il faut bien le reconnaître, de la législation des États-Unis. Il en est résulté effectivement une grande irritation; on a essayé d'impliquer le ministre anglais, M. Crampton, dans les accusations portées contre des individus plus ou moins obscurs, et dont il désavouait les actes; les journaux ont été remplis de déclamations imprudentes contre l'Angleterre, et parmi ceux qui se sont signalés par l'aigreur de leur langage, il y en a eu qui passent pour traduire les préventions passionnées d'une partie de l'administration. Tout cela est sans doute grave, et constitue des rapports difficiles. Nous n'aimons pas à voir les orgueils nationaux mis en jeu, et nous ne voudrions pas répondre des suites que peut avoir une démonstration dont le sens est si clair. Cependant on est tellement intéressé des deux côtés à ne pas pousser les choses à l'extrême, les deux pays sont dans une si étroite dépendance l'un de l'autre pour toute l'économie de leur système commercial, qu'ils n'en viendront pas à une rupture ouverte sans avoir épuisé les moyens de conciliation. On doit l'espérer, car un conflit serait déplorable et pourrait avoir d'incalculables conséquences. Les États-Unis n'ont pas d'armée, et, comparée à celles de l'Angleterre et de la France, leur marine de guerre est insignifiante. On pourrait donc leur faire beaucoup de mal; mais ils pourraient le rendre sous une autre forme, et on frémit en pensant à la perturbation qui en résulterait. Heureusement jamais les partis politiques n'ont été divisés aux États-Unis par des passions plus ardentes; abolitionisme et esclavage, intérêts du sud et intérêts du nord, guerre déclarée à l'élément étranger, intolérance religieuse, sombre défiance des Irlandais et des Allemands, tout est contraire à un grand élan national. Une guerre sérieuse avec l'Europe serait peut-être le signal de la dissolution de l'Union. Il est impossible que les hommes d'état américains ne prévoient pas un pareil danger, et qu'ils ne fassent pas de grands sacrifices pour le conjurer.

C'est ainsi que s'étend le cercle des complications auxquelles devait donner naissance la question qui continue à se débattre sur une ligne fort irrégulière, que l'empire romain, dans sa plus grande extension, n'a guère franchie; rien encore n'annonce le terme de la lutte, et pourtant si la guerre se faisait toujours comme la font depuis deux ans les puissances alliées et la Russie, il faudrait supprimer, quand on en parle, ce mot de *vicissitudes*, qui donne l'idée d'un jeu sanglant où le hasard a autant de part que les calculs de l'intelligence humaine, et où la fortune n'a jamais dit son dernier mot avant que le dernier coup de canon ait été tiré. En effet, la supériorité de nos armes ne se dément nulle part. Sur quelque point du vaste théâtre des événemens que se mesurent les deux parties, quelle que soit celle qui attaque, et quelle que soit celle qui se défende, la victoire est fidèle au même drapeau. Il n'y a aucune opération sérieuse, aucuneent reprise considérable, où les succès se balancent; l'avantage est toujours du même côté, et l'ascendant est si bien établi, qu'il semble se communiquer, par une heureuse émulation, aux parties les plus faibles, tandis que la contagion du

malheur gagne dans l'autre camp les forces qu'on pouvait croire destinées à sauver au moins l'honneur des aigles russes. C'est ainsi qu'au moment même où l'on craignait le plus à Constantinople pour l'importante position de Kars, dont la chute aurait découvert Erzeroum et une grande partie de l'Asie-Mineure, on a appris que les Russes venaient d'y essuyer un des revers les plus sanglans de toute la guerre. On s'attendait si peu à un pareil triomphe des troupes turques les moins favorisées jusqu'alors par la fortune, qu'on se refusait d'abord à y croire, et qu'il a fallu les détails les plus circonstanciés sur cette journée terrible pour faire admettre que le comte Mouravief ait sacrifié huit mille de ses soldats dans l'assaut de Kars sans emporter la place. Les braves défenseurs de Silistrie ont trouvé à Kars des émules dont le courage et la persévérance ont été couronnés du même succès, et le résultat n'est pas moins considérable, car c'est le salut de l'Anatolie et le raffermissement de la domination turque sur toute la frontière du Kurdistan jusqu'à Bagdad. S'il est vrai, comme l'établissent les témoignages les plus dignes de foi, que l'échec des Russes devant Eupatoria ait porté le coup de la mort à l'empereur Nicolas, quel effet n'aura pas produit à Saint-Pétersbourg ce désastre de Kars, où les troupes impériales n'ont eu à combattre qu'une armée ottomane très inférieure en nombre, très imparfaitement réorganisée après un long abandon, composée en grande partie de soldats irréguliers, celle enfin dont le passé inspirait le moins de confiance? Le blocus serait, dit-on, rétabli, mais à la guerre le moral est tout. C'est un axiome de Napoléon. Or, en vertu de ce principe, il est permis de présager aux défenseurs de Kars, dont les pertes dans le dernier assaut ont été bien inférieures à celles des assaillans, que les Russes renonceront à leur entreprise. Omer-Pacha se rapproche de la ville assiégée avec quelques renforts que grossit le prestige de son nom, et la mauvaise saison, qui est très rigoureuse dans ce pays, gênera bientôt les mouvemens et les communications des Russes. On peut donc espérer que sur le seul point où ils aient conservé l'offensive, ils ne la garderont pas longtemps.

Partout ailleurs quelle suite non interrompue de revers! A quelque distance d'Eupatoria, c'est un brillant combat de cavalerie qui inaugure avec bonheur la nouvelle phase des opérations militaires en Crimée; puis c'est la prise de Kinburn, qui nous donne aux embouchures du Dniéper et du Bug une position de la plus grande valeur entre Odessa et Nicolaïef, menace la ligne de Pérécop, et, en forçant l'ennemi à démanteler lui-même Ostchakof, fait tomber les principales défenses maritimes de la Bessarabie. Nous ne nous savions pas si près de la vérité, quand nous faisions remarquer, il y a quinze jours, que Nicolaïef n'était pas inaccessible, et que les Russes avaient tort de laisser entendre qu'ils y trouveraient au besoin un second Sébastopol. L'empereur Alexandre y était, si nous ne nous trompons, au moment même où l'expédition anglo-française arrivait devant Kinburn. Il a pu entendre gronder le canon ennemi et autoriser la capitulation du commandant de la place. C'est aussi à Nicolaïef qu'ont été prises toutes les mesures nécessaires pour l'évacuation de la Crimée, si la perte d'une bataille qu'il faut considérer comme probable vient rendre inévitable le mouvement de retraite annoncé depuis longtemps sur Pérécop. Le tsar aura enfin appris à Nicolaïef que la destruction de Taman et de Fanagoria avait complété la

ruine de ses établissemens sur la mer d'Azof. Que faut-il de plus pour prouver à la Russie qu'elle ne peut résister seule aux puissances qu'elle a si imprudemment provoquées, que l'aveugle fanatisme des populations, tout en lui fournissant de nouvelles victimes à faire immoler, ne lui donnera pas une chance de plus d'obtenir la paix à de meilleures conditions, et qu'en continuant à méconnaître la force des événemens, elle remettra en question toute autre chose qu'un vain point d'honneur sur l'Euxin?

On le voit donc, plus la guerre se prolonge et plus elle se développe, plus elle paralyse les moyens agressifs de la Russie contre l'empire turc, plus elle garantit du démembrement dont il était menacé un état qui occupe dans le système politique de l'Europe et du monde une place que ne pourrait remplir aucune combinaison différente sans amener les plus graves perturbations. En un mot, l'indépendance extérieure de la Turquie est assurée, et l'ennemi qui depuis si longtemps la mettait en péril a reconnu lui-même que désormais son existence était un des élémens de l'équilibre général. C'est un grand résultat, et quand on pense au malaise que cette question a fait peser sur l'Europe pendant les trente dernières années, on ne peut pas dire qu'il ait été acheté trop cher. Mais le problème est complexe, et il n'y en a guère que la moitié qui soit résolue. Il faut maintenant que la Turquie se renouvelle et se régénère au dedans, qu'elle vive d'autre chose que de l'oppression des races conquises par la race conquérante, qu'elle emprunte largement à la civilisation occidentale, et, disons-le, à la civilisation chrétienne, les principes d'une administration régulière, morale, humaine, dont les institutions lui manquent autant que l'esprit. Qu'on ne s'y trompe pas, tout est à faire dans l'ordre matériel comme dans l'ordre des idées. Il n'y a encore eu que des essais incomplets, opérés sans énergie et sans suite, traversés par la faiblesse des uns, la mauvaise volonté des autres, et qui ont trouvé dans les habitudes de cinq siècles une force de résistance que les lumières et le caractère de quelques hommes n'ont pu vaincre, quand ces essais ont été même tentés de bonne foi. Pendant que la Turquie était absorbée par la terrible lutte dont l'issue n'est plus douteuse, ce n'était pas le moment de se montrer trop rigoureux avec elle et d'en exiger un double travail auquel son gouvernement n'aurait pas suffi; mais le temps est venu, nous en sommes persuadés, d'aborder hardiment les questions de toute nature que soulève la réforme pratique et vraie des institutions ottomanes. Rapports des races entre elles et avec le gouvernement, sécurité des personnes, création des voies de communication, encouragement du travail, révision des conditions de la propriété immobilière pour la rendre plus accessible à ceux qui la féconderaient et en multiplieraient les produits, épuration de l'administration des finances, voilà quelques-uns des principaux objets du vaste travail qui appelle en Turquie le concours de toutes les intelligences d'élite et de tous les dévouemens. Ce ne sera pas d'ailleurs assez des plans les plus sages, des ordonnances les plus libérales, des règlemens les mieux conçus. Des hommes pour les appliquer de Scutari à Bagdad, de la Bulgarie aux frontières de la Perse, et à Constantinople une volonté constante et ferme d'appuyer ceux qui se consacreront à cette œuvre difficile et au soin incessant de ramener à l'esprit de la réforme ceux qui ne s'en montreraient pas suffisamment pénétrés, telle est au fond la grande nécessité.

Les lois ne sont quelque chose que par les fonctionnaires qui les font exécuter et qui donnent à tous l'exemple du respect pour elles. C'est à ce prix seulement que peuvent être déracinés dans toute l'étendue de l'empire turc des abus aussi anciens que lui, des tyrannies héréditaires et locales à l'ombre desquelles languissent les populations opprimées, des corruptions et des dilapidations monstrueuses qui laissent l'état aussi pauvre que ses sujets. Nous supposons ici, comme on le voit, qu'à Constantinople au moins, que chez le sultan, autour de lui, dans ses conseils, dans toutes les administrations générales d'où part l'impulsion, domine ce que nous appelons l'esprit de la réforme, c'est-à-dire la volonté de gouverner avec une probité sévère, sans exclusion de races ou de cultes, sans préjugés nationaux ou religieux, dans l'intérêt et jusqu'à un certain point avec le concours de tous les habitans de l'empire. Malheureusement, s'il fallait en croire un opuscule singulier que nous avons sous les yeux, et qui porte le titre ambitieux de *Confidences sur la Turquie*, un grand nombre des hommes que nous regardons comme destinés à régénérer leur pays ne mériteraient ni l'estime ni la confiance qu'ils ont réussi à surprendre. Leurs sentimens seraient égoïstes et sordides; leur intelligence ne serait, pas plus que leur caractère, à la hauteur de la mission qu'ils s'attribuent; vanité, cupidité, passions mesquines, immoralité profonde, voilà ce que couvrirait un vernis de civilisation exploité à grands frais, avec un talent consommé dans l'intrigue et le charlatanisme. Nous ne mettrons pas une légende au bas de ce tableau, dont les couleurs sont trop chargées, en tout état de cause, pour inspirer beaucoup de confiance, et qui est le manifeste d'une sorte de guerre civile dans la famille et les conseils du sultan; mais on ne peut se défendre d'une impression douloureuse et d'un pressentiment fâcheux en voyant les sommités politiques d'une société — qui compte si peu d'hommes capables de la diriger et de relever leur nation — partagées en deux factions si acharnées l'une contre l'autre, qui s'accusent réciproquement des plus honteuses infamies, et qui aspirent à entraîner dans leurs querelles les représentans des alliés de leur souverain. Nous n'avons pas, on le pense bien, de parti à prendre dans cette ardente polémique qui s'adresse exclusivement au public européen. Nous nous bornerons à la déplorer dans l'intérêt de la Turquie, car il en restera plus d'un soupçon déshonorant pour les premiers noms de Constantinople. Les esprits chagrins et méfians dont l'injuste agression de la Russie a momentanément fait taire les préventions contre les races orientales se reprendront, sur de pareilles révélations, à croire les Turcs tombés dans une irrémédiable décrépitude, et nous nous demandons nous-mêmes avec anxiété ce que deviendrait l'empire ottoman, dans la crise de rénovation intérieure qui se prépare pour lui, s'il ne pouvait pas compter sur plus de patriotisme, de lumières et de vertus dans la sphère la plus élevée de la nation que les deux factions rivales de Réchid-Pacha et de Méhémet-Ali n'en reconnaissent à leurs chefs, les seuls hommes dont l'Europe sache le nom.

L'état des principautés danubiennes continue à préoccuper la diplomatie. C'est un théâtre d'intrigues auxquelles l'établissement d'un ordre de choses définitif peut seul mettre un terme, et que la mauvaise santé du prince Stirbey, dont on a même cru la succession ouverte, a encore rendu plus actives dans ces derniers temps; mais le bruit de sa mort, et de quelque chose de

pire, car ses ennemis le disaient frappé d'aliénation mentale, a été démenti presque aussitôt que répandu, et après une courte absence, il est venu reprendre à Bucharest le fardeau du pouvoir, qu'il aime malgré les épines dont cette petite couronne est hérissée. Son retour a même été suivi d'un événement qui a fait grande sensation dans le monde politique moldo-valaque, l'acceptation du ministère de l'intérieur par M. Emmanuel Balliano, personnage considérable à plus d'un titre, qui, sous la douce administration du commissaire russe, M. de Budberg, avait été grand ban de Valachie, et qui ensuite n'en avait pas moins figuré au premier rang du parti anglais dans l'opposition au prince Stirbey. C'est donc une espèce de conquête que celui-ci vient de faire, et qui met en désarroi les adversaires de son gouvernement. Il serait à désirer que le consul-général d'Angleterre à Bucharest y vît pour lui-même une satisfaction et un moyen de rapprochement avec l'hospodar. La guerre entre ces deux puissances était très vive il y a quelque temps; on n'était pas très scrupuleux sur les armes, et cet antagonisme aggravait les embarras de la situation.

Quelles que soient cependant les difficultés qui résultent dans les provinces danubiennes d'un régime transitoire et mal défini, l'état de la Grèce est bien plus inquiétant. Le cabinet qui a succédé au ministère Mavrocordato-Kalergi ne peut pas se compléter et inspire peu de confiance; le gouvernement est sans force; ses illusions tombent une à une, sans qu'il se persuade qu'il a fait fausse route, et le brigandage reparaît dans le pays qui se sent abandonné. Faudrait-il donc renoncer à l'espoir de ramener ces cœurs aigris, et la nationalité hellénique se donnera-t-elle d'assez grands torts pour qu'on n'ose plus la défendre contre ses ennemis? Nous serions les derniers à nous y résigner.

Si de l'Orient nous tournons nos regards vers l'Allemagne, nous y trouverons une agitation que les défauts de sa constitution politique rendent permanente, bien qu'elle change souvent de forme et d'objet. Depuis que la guerre a éclaté jusqu'à ces derniers temps, le mouvement des esprits, les intrigues des cabinets, la subtilité des hommes d'état se sont exercés sur le terrain diplomatique. Il s'agissait de savoir quel rôle jouerait, ou plutôt quelle attitude prendrait la confédération germanique, comme puissance européenne, dans la grande lutte de l'Occident contre la prépondérance ambitionnée par la Russie en Orient. La confédération germanique se renfermerait-elle dans une neutralité absolue? serait-elle indifférente à la marche et aux résultats d'un pareil conflit? — N'aurait-elle ni prévision, ni calculs, ni préférences? ne préparerait-elle pas son action pour certaines éventualités, et dans quel sens? — De quel côté enfin pencherait ce corps, plus considérable par sa masse que facile à mouvoir, et qui oscille sans cesse entre deux attractions rivales? En un mot, serait-ce Vienne qui entraînerait Francfort vers les puissances occidentales, et qui puiserait dans l'adhésion de la diète une force de plus pour s'attacher à notre alliance, ou bien la diète obéirait-elle aux inspirations de Berlin, en prolongeant par là les illusions du cabinet de Saint-Pétersbourg et en ménageant son amour-propre? Telle est la question qui s'est débattue pendant dix-huit mois dans toutes les cours allemandes du second et du troisième ordre, qui a épuisé la patience des observateurs sans fatiguer celle des chancelleries germaniques, et qui n'a reçu à chaque

phase du débat que des solutions incomplètes par voie de transactions et d'atermoiemens dont la faiblesse n'est que trop évidente. Maintenant on se repose de cette laborieuse logomachie; mais à l'agitation diplomatique en a succédé une autre qui n'est cependant pas tout à fait étrangère à la première, et qui en est jusqu'à un certain point le contre-coup dans la politique intérieure de l'Allemagne.

Ce qui a surgi tout récemment de l'autre côté du Rhin, ce n'est rien moins que la pensée d'un remaniement de la constitution fédérale, une reprise timide des malheureux essais de 1848, une aspiration vague à relever une tribune allemande et à relier dans le cadre d'une organisation nouvelle des forces qui s'annulent par leur division. Ce mouvement se rattache à la question d'Orient, parce qu'un grand nombre d'esprits ardens et généreux ont souffert pour leur pays, pour l'honneur du nom allemand, de l'égoïste et impuissante neutralité qui a été le dernier mot du groupe d'états dont la diète de Francfort représente la vie extérieure et la politique collective. Ils croient que l'Allemagne ne devait pas abdiquer à ce point dans une affaire où il y va de l'équilibre général, de la sécurité de l'Europe, de l'affranchissement des bouches du Danube et de la liberté de la Mer-Noire. Ils s'indignent d'un pareil effacement, désavouent comme un outrage les sympathies qu'il laisse soupçonner, et cherchent un remède à cet abaissement dans l'introduction à la diète d'un élément national qui pourrait faire partager à cette assemblée de ministres liés par leurs instructions quelques-unes des émotions du patriotisme germanique. N'est-ce pas un rêve? Peut-être. On rêve beaucoup à Munich, à Stuttgart, à Gotha; on y caresse l'idéal trop souvent; on y fait un monde, et surtout une Allemagne tout d'une pièce, au lieu de tirer le meilleur parti possible de celle qu'on a sous la main. Nous croyons donc que cette agitation, qui a cependant fait échanger quelques idées entre plusieurs cabinets, tombera d'elle-même, car elle a une origine parlementaire et une couleur libérale qui la rendra fort suspecte à Vienne; d'un autre côté, quoique le cabinet de Berlin affecte toujours de ménager certaines tendances constitutionnelles dans les états allemands comme en Prusse, sa politique n'a plus un caractère assez aventureux pour favoriser un changement aussi sérieux dans l'organisation de la diète que celui auquel visent les chefs de l'opposition en Bavière et en Wurtemberg, surtout quand il se mêle à ces idées un mouvement vers l'alliance occidentale.

Au reste, l'assemblée fédérale, composée comme elle l'est, n'en a pas moins souvent à exercer en Allemagne une action modératrice, une espèce d'arbitrage élevé, qui témoignent de l'importance et de la vitalité de cette institution, tout imparfaite qu'elle soit. Les gouvernemens et les peuples des petits états se prêtent sans trop de répugnance à invoquer ou à reconnaître son intervention dans certaines difficultés qui surgissent entre le pouvoir et les sujets à propos de leurs droits ou de leurs prétentions respectives. Ainsi le *collége du trésor* de Hanovre vient de porter plainte à Francfort contre des dépenses ordonnées par le ministère qui a récemment modifié la constitution du pays, et sans la sanction des chambres et en dehors des prévisions du budget légalement voté. Ce sera une des affaires les plus importantes dont la diète aura à s'occuper lors de la reprise de ses travaux, et le cabinet hanovrien paraît compter sur son approbation dans ce conflit, qui

n'est qu'un des épisodes de la lutte où il s'est engagé contre le parti libéral, pour rétablir le régime de 1840 et satisfaire les prétentions de l'ordre équestre. Un autre incident de cette lutte a été un décret qui défend aux tribunaux de contester la validité des derniers changemens apportés à la constitution par la volonté du souverain, qui crée une haute cour de justice pour connaître des contraventions, et qui met par là en suspicion tout le corps judiciaire du royaume. Cependant ces actes d'autorité n'ont pas troublé jusqu'ici la tranquillité publique, et la soumission extérieure du pays est entière. Reste seulement à savoir quel résultat donneront les opérations électorales qui doivent prochainement renouveler la seconde chambre, et si la constitution pourra fonctionner sans trop de tiraillemens, mieux, par exemple, qu'en Hesse-Cassel, où les chambres siégent en vertu d'une constitution qu'elles ne reconnaissent pas. Il y a en même temps à Cassel une crise ministérielle qui ne se rattache pas à l'affaire de la constitution, et qui a son origine dans l'éloignement de l'électeur pour la personne du docteur Vilmar, dont le cabinet voulait lui imposer la nomination à l'une des premières dignités ecclésiastiques du pays. C'est, il est vrai, une tempête dans un verre d'eau. Néanmoins la retraite d'hommes aussi compromis dans la réaction allemande que MM. de Hassenpflug et de Haynau n'est pas tout à fait sans importance, parce qu'il n'y a pas dans la Hesse électorale beaucoup de ministères de rechange, si l'on nous passe cette expression familière, et que les choix du prince seront renfermés dans un cercle très étroit, pour ne pas aller jusqu'aux nuances les plus affaiblies de l'opinion libérale. Aussi le ministère démissionnaire est-il représenté comme bien difficile à remplacer dans une brochure qu'il a au moins inspirée, pour ne rien dire de plus, où l'on rappelle avec emphase et avec un singulier mélange d'exaltation mystique les services qu'il croit avoir rendus, et où l'on met en quelque sorte l'électeur au défi de lui trouver des successeurs. M. de Hassenpflug et ses collègues y sont loués sans détour de leur opposition à la politique française et de leur attachement au système prussien; le parti constitutionnel hessois est traité sans façon comme un troupeau de niais incapables et dupes de la démagogie; en tout, ce petit écrit, d'une rédaction souvent obscure, représente assez bien les tendances du parti féodal, auquel les circonstances ont rendu, dans une grande partie de l'Allemagne, un ascendant dont il abuse.

Malgré toute la modération avec laquelle le gouvernement français a cherché à ramener la cour de Naples, on a pu se demander, presque jusqu'au moment où nous écrivons, si les griefs qu'a donnés le mauvais esprit de l'administration napolitaine recevraient à temps une satisfaction suffisante pour conjurer des mesures de rigueur que plusieurs indices semblaient présager; mais une note du *Moniteur* annonce que le différend est terminé. Le gouvernement des Deux-Siciles, écoutant sans doute de sages conseils, n'a pas voulu pousser à bout notre patience, et a compris que l'alliance lointaine qu'il ménage avec tant de soin ne lui serait d'aucun secours, s'il continuait à braver deux puissances qui sont plus que jamais maîtresses de la Méditerranée. Il dépend maintenant de lui que cet incident n'ait pas d'autres suites. L'avenir nous dira si l'esprit qui l'animait s'est réellement modifié. Tout prouve que le maintien de la tranquillité de ses états est à ce prix, car la

Sicile en particulier, souvent agitée par des causes diverses, lui donnera toujours de grands embarras quand on y verra les relations du cabinet avec la France et l'Angleterre incertaines et difficiles.

A l'autre extrémité de l'Italie, un gouvernement qui fait un heureux contraste avec celui de Naples n'a pu cependant éviter par la prudence et la correction de sa conduite une sorte de rupture diplomatique, qui d'ailleurs n'ira probablement pas plus loin, avec la cour de Florence. C'est un incident regrettable, moins en lui-même, il est vrai, qu'en ce qu'il montre le côté faible de la situation de la péninsule; ni la marche du temps ni les changemens qu'il amène n'effacent les souvenirs de 1848, et le cabinet de Vienne continue à y faire sentir tout le poids de ses ressentimens ainsi que ses prétentions à une influence trop exclusive. En effet, si nous sommes bien informés, ce serait sur les conseils assez impérieux de l'Autriche que l'admission du jeune comte Casati à Florence, en qualité d'attaché à la légation sarde, aurait été rétractée d'une manière insolite, alors que le cabinet de Turin ne prévoyait plus de difficulté à la cour grand-ducale, et quand il était disposé à prévenir bientôt tout embarras par une mesure vraiment conciliante qui n'aurait rien coûté à sa dignité. Il y a donc toujours là un point assez sombre que l'affermissement de notre alliance avec l'Autriche devrait éclaircir, en triomphant à Vienne de préventions trop opiniâtrement conservées.

La vie publique a de singuliers contrastes. A côté de la guerre, de ses péripéties et de ses succès, c'est ce triste et vulgaire complot qui vient de se dénouer devant la cour d'assises d'Angers. Là, l'entraînant héroïsme, la mâle abnégation d'une armée fière de combattre et de vaincre pour la France, ici une multitude ameutée qui tente de se jeter la nuit sur une ville paisible. Il y a dans une telle affaire toute une partie qui est naturellement du domaine de la justice; il y en a une autre qui a un sens politique. Voici une affiliation qui étend son réseau sinistre sur une population tout entière, et qui parvient à discipliner toutes les passions, toutes les convoitises, tous les instincts de révolte. On lui donne le nom bizarre de *la Marianne;* c'était le nom que les paysans de certaines contrées donnaient en 1848 à feu la république elle-même en signe de dérision. Qui tient les fils de l'association? Là est le mystère. Toujours est-il que ces obscurs sectaires, liés par un serment, se séparent de leur foyer et de leur travail, c'est-à-dire de la vie réelle, de la vraie société, pour former une société à part et pour se tenir à la disposition du premier mot d'ordre parti on ne sait d'où. Le jour venu, le mot d'ordre donné, il faut qu'ils se trouvent prêts à répondre et qu'ils marchent. Beaucoup obéissent à la peur, d'autres cèdent à une sorte de funeste émulation. Que vont-ils faire cependant? La plupart l'ignorent à coup sûr. Les habiles seuls le savent peut-être; ce sont les personnages qui d'avance se distribuent les emplois et ont marqué leur place à la préfecture. Les natures perverses marchent à l'odeur du pillage, qui va devenir le droit commun. Le prétexte d'ailleurs ne saurait manquer : c'est la cherté des subsistances ou le taux des salaires, et la troupe, grossie de six ou sept cents hommes, se précipite vers Angers pour aller fonder le gouvernement de son choix, pour accomplir la grande révolution démocratique et sociale avec une bonne provision d'outils suspects. Puis au premier choc de quelques agens de police ou au simple aspect de quelques soldats tout s'ébranle, tout se disperse, et

le drame va finir en cour d'assises. Ainsi se termine ce complot d'Angers, qui ressemble à une échauffourée de taverne encore plus qu'à une insurrection sérieuse.

Sans exagérer la portée de cette conspiration, ourdie par des mains vulgaires, il ne faut point méconnaître quelques indices révélateurs. L'existence des sociétés secrètes n'est point un fait nouveau sans doute. Jusqu'ici néanmoins cette lèpre s'était concentrée dans quelques foyers politiques, dans quelques villes d'industrie : elle n'avait point gagné les campagnes; elle y arrive aujourd'hui. Et dans ces conciliabules secrets quels sont les instincts qui fermentent, quelles pensées sont entretenues? Autrefois du moins on conspirait pour quelque idée; dans l'égarement même des sectaires, il y avait parfois une certaine ardeur généreuse. Maintenant c'est pour les revendications les plus grossières que les affiliations s'organisent. On a pu voir la réponse qu'a obtenue le président des assises de Maine-et-Loire interrogeant l'une des fortes têtes parmi les insurgés de l'Anjou. « Nous sommes allés à Angers comme vous êtes allés à Sébastopol. » Voilà le dernier mot! La citadelle ennemie pour ces obscurs fanatiques, c'est la société tout entière. Ils semblent ne plus vivre de la vie commune, ils abdiquent même le sentiment de la patrie, et feraient fléchir, s'ils le pouvaient, la main guerrière de la France. Or sait-on ce qui reste au bout de ces expéditions nocturnes? Les pauvres dupes paient pour ceux qui les mènent. Toute une contrée est dans l'anxiété; les familles perdent leurs chefs ou leurs enfans, sur qui vient peser l'expiation, et pour la société elle-même c'est une lumière de plus.

Pendant que ces déplorables complots se formaient loin de Paris, au sein d'une population dont les égaremens n'ont pas même l'excuse de la misère, le brillant foyer de la civilisation française recevait les illustres visiteurs qu'y ont appelés en quelques mois les combinaisons de la politique et l'attrait de l'exposition, qui touche à son terme. Aux souverains et aux princes ont succédé des hommes d'état qui, momentanément débarrassés du fardeau de leurs fonctions, n'ont cependant pas pu laisser à Francfort, à Munich et à Dresde les préoccupations habituelles de leur pensée, et dont le voyage à Paris est un événement en quelque sorte malgré eux : M. de Prokesch, par exemple, qui depuis a été nommé internonce d'Autriche à Constantinople; M. de Beust, ministre des affaires étrangères du royaume de Saxe; M. Von der Pfordten, chef du ministère bavarois. Ces deux derniers surtout, qui n'ont pas peu contribué à maintenir la confédération germanique dans une attitude insuffisante pour dissiper les illusions de la Russie, remporteront de ce qu'ils auront vu et entendu à Paris plus d'une impression salutaire. En même temps le général Canrobert se rend à Stockholm. Il y a dans cet ensemble de démarches significatives de quoi faire réfléchir le cabinet de Saint-Pétersbourg. C'est le vide qui s'opère de plus en plus en Europe autour de lui. Comprendra-t-il les conseils que lui donne son isolement? L'hiver, qui va plus ou moins ralentir l'activité des opérations militaires, sera-t-il perdu pour un autre travail dont l'opinion publique interroge, avec une avide curiosité, quelques symptômes peut-être trompeurs?

Ainsi les faits s'entremêlent, et notre temps marche, tantôt prodiguant sa force, tantôt laissant éclater ses faiblesses. Dans toutes les régions, dans toutes les sphères, il se poursuit un travail dont le dernier mot est un mys-

tère. Chaque époque a son problème sans doute. Ce qui rend celui de notre siècle plus redoutable, c'est la dépression des sentimens, l'altération des idées, l'incohérence des esprits et des âmes. Aussi ceux-là seront les vrais penseurs, les guides salutaires et bien inspirés, qui contribueront à rétablir le bienfaisant empire des saines notions morales, du bon sens et même du goût, dont le dépérissement est un des signes des révolutions contemporaines. Si ces lois souveraines eussent régné au point d'être un frein suffisant, Mme Sand n'eût point écrit sans doute ce qu'elle a appelé l'*Histoire de ma vie;* elle eût laissé dans une ombre discrète toutes ces confidences calculées et arrangées, qui ne sont ni de l'histoire, ni du roman, et qui restent une des plus tristes aberrations de notre littérature. Si le goût, un goût sévère et juste, parlait à son esprit, elle multiplierait moins ses œuvres dramatiques, et elle ne les commenterait pas surtout dans des préfaces où elle fait tout à la fois l'apothéose de l'auteur et du comédien qui personnifie ses inventions. *Maître Favilla* est le dernier venu des drames de Mme Sand, et il n'est point certes le plus heureux; il a eu son jour au théâtre, c'est assez pour sa fortune. Ce maître Favilla, que l'auteur a fait « simple et bon, » selon son propre langage, que le comédien a fait « grand et poétique, » et qui est comparé aux types saisissans des plus belles légendes d'Hoffmann, — ce maître Favilla, disons-nous, est en réalité un pauvre musicien qui a la monomanie de se croire l'héritier d'un opulente succession et qui se réveille de sa folie au bon moment, lorsque la comédie est assez engagée pour que sa fille épouse le fils de l'héritier véritable. Ce n'est point, on le voit, la puissance des combinaisons qui fait l'intérêt du drame de Mme Sand; ce n'est point non plus l'analyse intime et émouvante de quelque sentiment profond de l'âme humaine. Est-ce plutôt une étude de caractère? Ici on aperçoit peut-être une idée que l'auteur a déjà semée dans bien des fictions romanesques : c'est la supériorité de l'artiste sur tous les autres hommes et l'excellence de l'artiste exécutant, du musicien, du chanteur, du comédien, parmi tous les autres artistes. Seulement les artistes, tels que les peint Mme Sand, ressemblent un peu à ses paysans; ce sont des êtres de fantaisie, un composé étrange de simplicité affectée et de déclamation, un mélange d'idylle et de lyrisme prétentieux, et, s'il faut tout dire, c'est du Florian d'une nouvelle espèce. Mme Sand fait ses bergers dans le genre social et humanitaire, et à ses types de toutes les perfections elle oppose le bon sens sous la forme de quelque philistin honteux et conspué; dans *Favilla*, c'est le bourgeois Keller.

Le drame de Mme Sand est moins curieux encore par lui-même peut-être que par sa préface. Il arrive fréquemment de nos jours que certains talens parviennent à combiner l'excès des prétentions et l'inanité des œuvres. Il arrive souvent aussi que dans certains esprits il s'opère la plus étrange confusion de toutes les idées, de toutes les notions. *Favilla* et sa préface réalisent sous ce double rapport tout ce qu'on peut imaginer. Depuis qu'elle s'est posée en émule de Jean-Jacques en confessant les fautes des autres et en publiant ses vertus, Mme Sand croit être en butte à une véritable persécution. Oui sans doute, elle a entendu dire de tous côtés que les bonnes natures et les actions généreuses sont des fantaisies insupportables, qu'elle a créé dans sa vie d'artiste des personnages trop aimans, trop dévoués, trop vertueux, qu'elle est, en un mot, le don Quichotte de toutes ces grandes et douces

choses de la vie, l'amitié, l'abnégation, le désintéressement. C'est là la persécution, et quoi qu'en dise le vulgaire, l'auteur de *Lélia* et de l'*Histoire de ma vie* continuera à s'enivrer des délices du bien, à se vouer au culte de l'idéal et à savourer les voluptés de la vertu. Pourquoi serait-il défendu à l'art de montrer le juste, qui est le seul être réel et vrai? — Quel rapport peut-il y avoir exactement entre cette confession dithyrambique et *Favilla*? C'est ce qu'il serait difficile de dire. Malheureusement Mme Sand s'est fait une habitude de ces grands mots qui représentent en effet les plus grandes choses de la vie humaine. C'est une sorte de rhétorique à l'aide de laquelle tout se transforme et se confond, et qui n'a pas même le mérite d'être inoffensive, car ce que l'auteur appelle l'idéal et la vertu n'est souvent que le culte de choses très réelles et l'émancipation de toute règle. Mme Sand a été assurément une imagination éloquente, un talent séduisant, même dans les peintures les plus périlleuses : on ne pouvait lui reprocher sans doute de créer des personnages trop vertueux; mais elle avait la passion et cette puissance émouvante de la jeunesse dans ses inventions romanesques. Aujourd'hui elle fait des drames comme *Favilla* et des préfaces comme celle qu'elle vient d'écrire. Il en est de ce talent comme de bien d'autres qui portent dans des conditions nouvelles des forces épuisées. L'inspiration d'autrefois est visiblement tarie; elle a produit tout ce qu'elle pouvait produire, et elle est allée s'égarer dans tous les excès.

Il y a pour l'esprit une double école, celle des idées justes qui sont l'éternel patrimoine de la race humaine et celle des faits, des grands faits qui s'accomplissent incessamment dans le monde. La réalité corrige l'excès des illusions, tempère les entrainemens chimériques, et offre le spectacle de tous les peuples se développant à la fois avec leurs conditions diverses, leurs tendances et leurs mœurs. Il y a une histoire permanente que les journaux écrivent chaque matin et qui se modifie sans cesse par sa nature : celle-ci est trop prompte et trop morcelée; l'histoire qui attend que les événemens soient refroidis et qui vit du passé est lente à venir. Entre ces deux histoires n'en est-il point une autre qui marque des étapes pour ainsi dire, mesure périodiquement la carrière parcourue, résume les faits, les résultats accomplis, et crée comme un moyen de s'orienter dans le mouvement universel? C'est à cela que tend un travail poursuivi avec persévérance, — l'*Annuaire des Deux Mondes*, qui paraît aujourd'hui pour la cinquième fois. Il n'a point cessé, ce nous semble, d'être fidèle à la pensée qui l'a fait naître. Politique générale, crises intérieures, relations internationales, finances, industrie, commerce, littérature, — l'*Annuaire* embrasse tous ces élémens de l'existence des nations contemporaines; il les coordonne et montre ce qui s'est accompli dans cette année de 1854 à 1855, qui n'a point été certes la moins féconde parmi les années de notre siècle. Qu'on observe l'état du monde durant cette année : au premier rang, c'est la guerre qui se déroule avec ses péripéties militaires et diplomatiques. L'Angleterre et la France soutiennent la cause de la civilisation en Crimée et à Vienne. L'Autriche, après avoir fait le grand pas du 2 décembre 1854, se réfugie dans ce système d'irrésolution ou de dextérité périlleuse qui la laisse jusqu'ici immobile, et pendant ce temps elle débrouille ses finances. L'Italie, toujours agitée, ressemble à une menace permanente. La Grèce est le jouet de ce triste rêve qui la jeta l'an dernier

dans les insurrections de l'Épire contre le sultan. La Turquie, tenant l'épée d'une main, travaille péniblement de l'autre à réformer ses institutions intérieures. L'Espagne plie sous le poids d'une révolution impuissante à se régler et à se définir elle-même. Au-delà de l'Océan, ce sont d'autres événemens, les tentatives ambitieuses des États-Unis, les révolutions et les guerres civiles au sein desquelles se débattent les républiques sud-américaines. Partout c'est l'agitation et l'incertitude.

Un des pays les plus éprouvés dans cette période à peine achevée, c'est l'Espagne assurément, et ici l'histoire qui se clot n'est que le commencement de l'histoire qui se continue. Il y a quelques mois, les cortès suspendaient leurs travaux à Madrid; elles les ont repris il y a peu de temps. A quoi a servi cette interruption, qui pouvait exercer une influence favorable? Elle a été une trêve, une halte. Aucune des difficultés de la situation de la Péninsule ne s'est trouvée résolue cependant, et il est venu s'y joindre un fléau terrible, le choléra, pour l'appeler par son nom, qui paraît exercer son effet sur les législateurs comme sur le reste de la population à Madrid, car l'assemblée s'est réunie à peine depuis que la session s'est rouverte. Le gouvernement, de son côté, est peu pressé d'appeler les cortès sur le terrain des discussions politiques, par cette circonstance particulière que la plupart de ses partisans sont encore dans les provinces, tandis que ses adversaires sont à Madrid. L'opposition aujourd'hui paraît se former du parti démocratique et de ce qu'on a nommé les progressistes purs. La tactique de cette opposition n'est point nouvelle; c'est celle qui a été constamment employée depuis un an. On a voulu d'abord proposer un vote de défiance contre le ministère tout entier, puis on a essayé de détacher le duc de la Victoire de ses collègues en l'absolvant de toute censure. Le président du conseil semble avoir refusé d'accepter le bénéfice de cette amnistie. La force du gouvernement réside donc tout entière, comme par le passé, dans l'alliance des généraux Espartero et O'Donnell. Malheureusement, on le sait, cette alliance a pour ainsi dire un caractère négatif, en ce sens qu'elle protége le gouvernement contre toute crise, mais qu'elle ne lui donne pas l'autorité et l'union nécessaires pour agir, pour prendre vigoureusement en main les affaires du pays. Extérieurement, la grande question aujourd'hui est celle de l'accession éventuelle de l'Espagne à l'alliance occidentale. Cette question est peut-être résolue dans l'esprit du cabinet, ou du moins du général O'Donnell. On pourrait le présumer d'après les témoignages récemment donnés par le gouvernement de la reine aux généraux alliés, et encore plus d'après le projet présenté à l'assemblée sur le contingent de l'armée. Le général O'Donnell a laissé clairement entrevoir la possibilité de la coopération de l'Espagne à la guerre; mais il reste encore à transformer cette pensée en fait, à la soumettre aux cortès. Et ici quels adversaires rencontre l'alliance? En Espagne comme partout, les premiers alliés de la Russie sont les révolutionnaires. Déjà même l'un des chefs du parti démocratique a commencé le feu contre les puissances occidentales, tant ces fiers tribuns sont les jaloux défenseurs de la civilisation!

Rien n'est plus curieux du reste que d'observer le retentissement de cette grande crise dans les divers pays du monde, de voir quels auxiliaires ou quels amis inattendus trouve la Russie, quelles sympathies suivent les puis-

sances de l'Occident. C'est là justement un des points mis en lumière dans l'*Annuaire* qui vient de paraître, c'est comme une pensée qui se développe dans l'œuvre tout entière. Ce sont surtout les partis violens et extrêmes, les absolutistes et les révolutionnaires de tous les pays qui viennent en aide à la Russie. Dans le Nouveau-Monde, par exemple, la cause de l'Occident rencontre des adversaires parfois assez étranges. Les premiers de ceux-ci certainement sont les Américains du Nord, soit prédilection pour la Russie, soit qu'ils se promettent de leur alliance avec elle des avantages, comme la cession de l'Amérique russe. Ce n'est pas tout : peu avant sa mort, au commencement de 1855, l'empereur Nicolas paraît avoir écrit une lettre au président Pierce pour proposer à l'Union américaine une alliance offensive et défensive, en insistant sur les dangers de l'alliance de la France et de l'Angleterre. Un grand conseil fut tenu à Washington, et les propositions du tsar trouvèrent des partisans. Un avis plus modéré prévalut cependant; les dangers d'une telle lutte apparurent sans doute aux hommes d'état américains les plus prévoyans, et les États-Unis se sont réfugiés dans leur système de malveillance jalouse.

Est-ce donc dans la grande république seulement que la Russie compte des adhérens ? Elle a aussi ses amis et ses auxiliaires dans l'Amérique du Sud elle-même. Non pas que ce sentiment soit universel. Les partis éclairés et sagement libéraux, les gouvernemens intelligens et modérés suivent d'un regard sympathique les victoires de la cause occidentale. Il en est ainsi surtout au Chili, à Buenos-Ayres, dans un petit pays qui échappe à toutes les révolutions, Costa-Rica. Les amis de la Russie se composent de tous les dictateurs, de ce vieux parti absolutiste, qui n'est qu'un débris du régime colonial et des révolutionnaires. Quant aux Américains du Nord, s'ils ont tant de complaisance pour l'ambition de la Russie, c'est qu'ils ont à s'en faire pardonner une pareille. Voyez-les en effet ces Russes de l'Atlantique, s'avancer et serrer de toutes parts ce monde espagnol : chaque année atteste la marche de cette race audacieuse. Les États-Unis couvent du regard le Mexique, ils le démembrent lambeau par lambeau. A l'isthme de Panama, les Américains règnent, ils bâtissent des villes, ils possèdent le chemin de fer interocéanique, et il semble que la Nouvelle-Grenade prépare leur domination complète en faisant de Panama un état fédéral et séparé. Dans la Plata, un commodore américain parlait tout simplement, il y a quelques mois, de mettre la main sur l'îlot de Martin Garcia, qui commande la navigation du fleuve. Partout il en est ainsi. Que les États-Unis souhaitent le triomphe de la Russie, cela est assez simple peut-être; ils y voient le triomphe de leur principe et la défaite de la seule force sérieuse qu'ils rencontrent partout dans leurs entreprises, — la force combinée ou séparée de la France et de l'Angleterre. C'est justement pour cela que la cause occidentale est la cause de l'Amérique du Sud elle-même menacée par l'ambition yankee. La guerre poursuivie en Orient et jusqu'ici victorieuse domine donc l'histoire contemporaine, exerce son influence sur toutes les politiques et touche à tous les intérêts. Ce n'est pas seulement une question européenne; à la considérer dans son principe, dans son but, dans les conséquences qui s'y rattachent, c'est la question de la civilisation et de la sécurité du monde. CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.

